Casasola

C 11078

Casasola

Bellin

20 maps and plans

and 10 plates

bound up with "Eloge Hist de Charles V"

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE LA GUIANE.

Mille hominum ſpecies, & rerum diſcolor uſus :
Velle ſuum cuique eſt, nec voto vivitur uno.
Perſe, Sat. 5. v. 52 & 53,

S. Bellin

A PARIS,
De l'Imprimerie de Didot.
M. D. CC. LXIII.

17

DÉSCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE DE LA GUYANE.

Contenant

LES POSSESSIONS ET LES ETABLISSEMENS
DES FRANÇOIS, DES ESPAGNOLS, DES PORTUGAIS,
DES HOLLANDOIS DANS CES VASTES PAYS.

Le Climat les Productions de la Terre et les Animaux
Leurs Habitans, leurs Moeurs, leurs Coutumes.
et le Commerce qu'on y peut faire.

Avec des Remarques pour la Navigation et des
Cartes, Plans, et Figures.

Dressées au Dépost des Cartes et Plans de la Marine
Par Ordre de M LE DUC DE CHOISEUL Colonel
Général des Suisses et Grisons, Ministre de la
Guerre et de la Marine).

Par le S. Bellin *Ingenieur de la Marine et du*
Depost des Plans, Censeur Royal, de l'Academie de
Marine et de la Societé Royale de Londres.

M. DCC. LXIII

Croisey Sc

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/descriptiongeogr00bell

AVERTISSEMENT.

Il y a long-tems que les Navigateurs François desirent avoir des Cartes pour la Navigation des Côtes de la Guiane ; & l'on ne peut voir sans étonnement qu'une Côte aussi fréquentée soit si peu connue. Les Espagnols, les Anglois, les Hollandois, & surtout les François y naviguent depuis près de deux siecles, & cependant aucune de ces Nations n'a rien publié d'assez complet ni d'assez exact pour éclairer les Navigateurs, & leur servir de guide dans ces Voyages. Les Cartes Marines que l'on a pour ces Parties se réduisent à si peu de chose, & sont si peu fideles, que j'ose dire que celle que je publie aujourd'hui est la premiere & unique

qui mérite quelque confiance; pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur les Cartes qui sont dans le Pilote Anglois & dans le Flambeau de la Mer de Vankeulen, & les comparer avec la mienne, les différences sont si considérables & si sensibles, que je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun détail à cet égard.

Pour parvenir à dresser une Carte générale qui comprît les Côtes de la Guiane depuis la Riviere d'Orenoque jusqu'à celle des Amazones, j'ai été obligé de rassembler toutes les connoissances particulieres que l'on pouvoit avoir sur chacune des différentes parties, dont le tout devoit être composé : mais comme ces détails, essentiels pour la sûreté des Navigateurs, ne pouvoient ni s'employer ni se faire sentir dans une Carte générale ; j'ai été obligé de les donner séparément, & d'en former une Description Géographique, dans laquelle j'ai fait entrer toutes les remarques & les observations que l'on a faites en différens tems sur ces vastes Pays, & qui m'ont paru utiles, tant pour la navigation des Côtes, que pour la connoissance de l'intérieur du Pays, & de ses productions, avec l'état actuel de ses habitans & de son commerce.

On sent bien qu'un Ouvrage de cette nature ne peut s'exécuter sans le concours de

plusieurs, & qu'il a fallu emprunter de côté & d'autre ce qu'il y avoit de meilleur & de plus exact sur chaque partie : pour cet effet j'ai consulté les différens Auteurs qui ont écrit sur la Guyane, & j'ai pris dans chacun ce que j'ai cru convenir à mon projet ; mais pour rendre aux Auteurs ce qui leur est dû en pareil cas, je vais citer leurs Ouvrages, en avertissant cependant que je ne les ai pas toujours copié servilement, & que je me suis fait un ordre & un arrangement tout-à-fait différent ; & que souvent j'ai eu besoin de critique & de moyens de comparaison pour les juger & les employer à mon gré.

La Guyane étant possedée aujourd'hui par les Espagnols, les Hollandois, les François & les Portugais, j'ai divisé le Pays en quatre parties, suivant l'étendue des possessions de chaque Nation ; en commençant du Nord & allant vers le Sud, c'est-à-dire, depuis la Riviere de l'Orenoque jusqu'à celle des Amazones : dans cet ordre la Guyane Espagnole se trouve la premiere, & les autres successivement, sans aucune préférence de rang ou de puissance.

1°. Pour la Guyane Espagnole j'ai employé l'Ouvrage du Pere Joseph Gumilla, Supérieur des Missions de l'Orenoque pen-

dant plusieurs années, qui a pour titre : *El Orinoco illustrado y deffendido, Historia Natural, Civil y Geographica, &c. por el Padre Joseph Gumilla de la Compania de Jesus, &c. Madrid*, 1745, 2 *vol. in-4.* On a joint à cet Ouvrage une Carte du Cours de l'Orenoque, dont je me suis servi, mais à laquelle j'ai été obligé de faire plusieurs changemens. Un de nos plus habiles Geographes, qui en a fait usage dans sa Carte de l'Amérique, les avoit fait avant moi.

A l'égard des deux Cartes que j'ai données d'une partie du cours de l'Orenoque plus en grand, contenant depuis l'embouchure nommée *Bocca grande*, jusqu'à la ville de Saint-Thomas, l'une est tirée des Cartes Angloises & Hollandoises, & l'autre est la copie d'un manuscrit qui se trouve au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine. Je ne crains point de dire que ces morceaux ne pourroient pas soutenir une critique bien exacte ; je ne les ai employés que faute de mieux ; on peut voir ce que j'en dis à l'article des entrées de l'Orenoque.

2°. La Guyane Hollandoise. J'ai pris la plus grande partie de ce que j'en ai dit dans l'état présent de la République des Provinces-Unies & des Pays qui en dépendent, par

François-Michel Jeniçon, &c. 2 vol. *in*-12. imprimés à la Haye 1739. J'ai fait uſage auſſi de la Carte générale de la Province & Colonie de Surinam, du Sieur Alexandre de Lavaux, Ingénieur, publiée à Amſterdam en 1737, & de celle de la Colonie Berbiche, qui toutes deux paroiſſent des arpentages très exacts de toute l'étendue de chaque Colonie. A l'égard des entrées des Rivieres de Poumaron & d'Eſſequebé, elles ſont tirées du Flambeau de la Mer de Vankeulen, dont je n'oſe garantir l'exactitude. J'ai pris dans l'Hiſtoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prévoſt, l'article particulier des Inſectes & Plantes de Surinam, que lui-même avoit tiré du Receuil de Demoiſelle Marie-Sibile de Merian, imprimé à la Haye en 1726, par Pierre Goſſe.

3° La Guyane Françoiſe. Il y a au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, pluſieurs manuſcrits ſur la Colonie de Cayenne, envoyés aux Miniſtres en différens tems, & dont j'ai fait uſage; mais l'Ouvrage dont j'ai beaucoup emprunté eſt la *nouvelle Relation de la France Equinoxiale*, par Pierre Barrere, Correſpondant de l'Académie des Sciences, &c. petit *in*-12. imprimé à Paris en 1743. L'Auteur a reſidé pluſieurs années dans le Pays, avec la qualité de Médecin Botaniſte

du Roi dans l'Isle de Cayenne, & toutes ses remarques portent un caractere d'érudition & d'exactitude, rare dans la plûpart des Voyageurs. Les Cartes manuscrites levées en différens tems par les Officiers du Roi, Pilotes & autres, employés dans cette Colonie, m'ont fourni des détails utiles pour les entrées des Rivieres, leurs cours, &c. J'ai trouvé aussi dans le Cabinet de M. Delisle des morceaux de Géographie sur la Guyane, & entr'autres ceux de quelques Missionnaires qui avoient pénétré dans le Pays. Il y a quelques autres Auteurs François qui ont écrit sur la Colonie de Cayenne ; mais leurs remarques se réduisent à peu de chose, je les citerai cependant. Relation de ce qui s'est passé en 1752 dans l'Isle de Cayenne pour l'établissement d'une Colonie Françoise, publiée par Antoine Biet 1674. Relation de l'Expédition de M. Genes au Détroit de Magellan en 1695, par M. Froger, imprimée à Paris en 1698.

Il y a encore une Description de la Guyane, publiée par M. de la Barre, qui divise ces vastes Pays en Guyane Indienne, Guyane Françoise, & Guyane Anglicane & Belgique ; division qui ne peut s'accorder avec l'état présent.

4°. La Guyane Portugaise est la partie sur laquelle

laquelle il ne m'a pas été poſſible de raſſembler beaucoup de connoiſſances ; ce que j'en ai dit je l'ai tiré de l'Ouvrage d'un illuſtre Académicien, qui a pour titre, Relation abregée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, depuis la Côte de la Mer du Sud juſqu'aux Côtes du Bréſil & de la Guyane, en deſcendant la Riviere des Amazones, &c. par M. de la Condamine en 1743 & 1744, avec une Carte du Maragnon, ou Riviere des Amazones, levée par le même, imprimée à Paris en 1745 *in*-8. J'ai fait uſage auſſi du cours de la Riviere des Amazones, tel qu'il a été donné par M. Danville dans ſa Carte de l'Amérique Méridionale.

A l'égard des Relations Angloiſes des Voyages de l'Orenoque & de la Guyane de Sir Walther Raleigh, en 1595, & de Keymis, en 1596, elles ne m'ont rien fourni qui pût ſervir à la connoiſſance actuelle de ces vaſtes Pays, ni à la Navigation : ce que j'en ai rapporté eſt de pure curioſité, & pour appuyer la critique que j'ai cru en devoir faire, & le jugement que j'en ai porté.

Il eſt aiſé, après ce que je viens de dire, de connoître la nature de mon Ouvrage ſur la Guyane, & le degré de confiance qu'on y

peut avoir ; je ne crains point d'avouer, comme je l'ai fait dans d'autres Ouvrages, que je n'ai pas été également inſtruit ſur toutes les parties, & que les connoiſſances m'ont manqué entierement ſur quelques-unes. Dans ce cas j'ai mieux aimé n'en point parler, ou dire le peu que je ſavois, que de haſarder des Deſcriptions auxquelles je ne trouvois pas le degré de certitude & de préciſion néceſſaires ; ſuivant en cela le précepte d'un des plus beaux génies de l'antiquité, qui nous a dit :

. . . . . & , quæ ,
Deſperat tractata niteſcere poſſe , relinquit ;
Horace, Art Poétique, vers 150.

TABLE
DES CHAPITRES,
ET DES PRINCIPALES MATIERES.

DESCRIPTION Géographique de la Guiane, pag. 1

PREMIERE PARTIE.

Découverte de la Guiane, & Etabliſſemens des Européens dans le Pays, 3
CHAPITRE I.
Découverte & Etabliſſemens des Eſpagnols dans la Guiane & ſur l'Orenoque, 3
CHAP. II.
Voyages & Etabliſſemens des Anglois & des Hollandois dans la Guiane, 9
CHAP. III.
Découvertes & Etabliſſemens des François dans la Guiane, 15
CHAP. IV.
Découvertes & Etabliſſemens des Portugais dans la Guiane, 21

SECONDE PARTIE.

Diviſion & état actuel de la Guiane, 23
CHAP. I.
Guiane Eſpagnole, ſituée aux environs de l'Orenoque, 24

ARTICLE I. *Description Géographique de l'Orenoque*, 24
ART. II. *Climat & Productions des Pays situés aux environs de l'Orenoque*, 45
Arbres, Fruits & Plantes, 47
Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, &c. 57
ART. III. *Naturels du Pays, leurs mœurs & coutumes*, 81
Coutumes particulieres de quelques Nations, 93
CHAP. II.
La Guiane Hollandoise, 103
ART. I. *Description Géographique du Pays*, 103
ART. II. *Etat actuel, Commerce & Productions du Pays*, 112
Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, &c. 123
Description particuliere de quelques Insectes & Plantes de Surinam, 129
CHAP. III.
La Guiane Françoise, 159
ART. I. *Description Géographique du Pays*, 160
ART. II. *Etat actuel, Qualités, Productions & Commerce du Pays*, 180
Arbres, Plantes & Fruits, 191
Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes, 203
Commerce, 213
Le Sucre, 214
Le Roucou, 219
L'Indigo, 221
Traite des Esclaves, 223
ART. III. *Naturels du Pays, leurs mœurs & coutumes*, 225

CHAP. IV.
La Guiane Portugaiſe, 244
ART. I. *Deſcription Géographique du Pays*, 244
CHAP. V.
Deſcription Géographique de la Guiane, ſuivant ce qu'en ont écrit les premiers Navigateurs, 255
Noms des Rivieres de la Guiane, & des Nations Indiennes qui habitent ces Pays, ſuivant la Relation Angloiſe du Capitaine Keymis, 259

TROISIEME PARTIE.

Remarques pour la Navigation des Côtes de la Guiane, 264
CHAP. I.
Situation des terres aux environs du Cap de Nord, & les Marées qu'on y trouve, 264
CHAP. II.
Remarques ſur les Atterages aux Côtes de la Guiane pour aller à Cayenne, 268
CHAP. III.
Remarques pour la Navigation depuis le Cap Caſſipoure juſqu'au Mouillage de Cayenne, 268
ART. I. *Cap Caſſipoure, Cap d'Orange, grand & petit Connetable*, 272
ART. II. *Iſlets de Remire*, 275
ART. III. *Remarques pour entrer dans le Port de Cayenne, & y mouiller*, 279
ART. IV. *Sortie de Cayenne, Iſles au Diable, & Riviere de Courou*, 285
CHAP. IV.
Airs de vent, diſtances & routes des principaux lieux

des Côtes de Cayenne, avec leurs Latitudes & leurs Longitudes, 289
ART. I. *Airs de vent & distances*, 289
ART. II. *Latitude des principaux endroits*, 291
ART. III. *Sur la Longitude de quelques endroits de la Guyane*, 293

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE

DES

CARTES ET PLANS.

Carte générale de la Guyane, page 1
Carte du cours de l'Orenoque, depuis ſes ſources juſqu'à la Mer, 24
Carte de la grande Embouchure de l'Orenoque, & partie de ſon cours juſqu'à Saint-Thomas de Guyane, 29
Carte de l'Entrée de la Riviere de Poumaron, 103
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Eſſequebé, 105
Carte de l'Entrée de la Riviere de Berbiche, 107
Carte de l'Entrée de la Riviere de Corentin, 108
Carte de l'Entrée de la Riviere de Copenama, 109
Carte de la Colonie de Surinam, 111
Plan de la ville de Paramaribo, 112
Carte de la Guyane Françoiſe, 159
Carte la Riviere de Maroni, 160
Carte la Riviere de Courou, 163 — 164
Carte de l'Iſle de Cayenne & de ſes environs, 165
Carte de l'Iſle de Cayenne, 180
Carte de la ville de Cayenne, 187
Carte du Port & des Rades de Cayenne, 279
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Aprouaque, 170
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Oyapoco, 173
Carte de la Guyane Portugaiſe, ou Partie du Cours de la Riviere des Amazones, depuis ſon Embouchure juſqu'au-delà de Rio Negro, 244

Fin de la Table des Cartes & Plans.

TABLE DES PLANCHES

POUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA GUYANE.

I. Homme, femme & enfant de la Nation Caribe, avec le Zakrot ou Rat de Surinam, la Plante qui porte le Piment, le Choux Caribe, & une eſpece de Piſtachier ſauvage.

II. Homme & femme, Indiens de la Guyane, voiſins de l'Orenoque, avec la Plante d'Indigo, le Cotonier & le Tabac.

III. Indiens, homme & femme, de la Guyane Françoiſe, & les armes qui ſont en uſage parmi ces Peuples.

IV. Différens atours ou parures des Indiens de la Guyane.

V. Le Lamentin, Manate ou Vache Marine & l'Eſpadon, Poiſſons qui ſe pêchent dans les Rivieres & aux Côtes de la Guyane, avec la maniere dont ſe fait la pêche du Lamentin.

VI. Animaux de la Guyane, ſavoir, l'Ante, ou la grande Bête, le Lézard, le Tatou, l'Agouti & le Porc Epic.

VII. Arbres & Fruits de la Guyane, ſavoir, le Bananier, le Figuier, Régime de Bananier ou Plantain, le Cotonier.

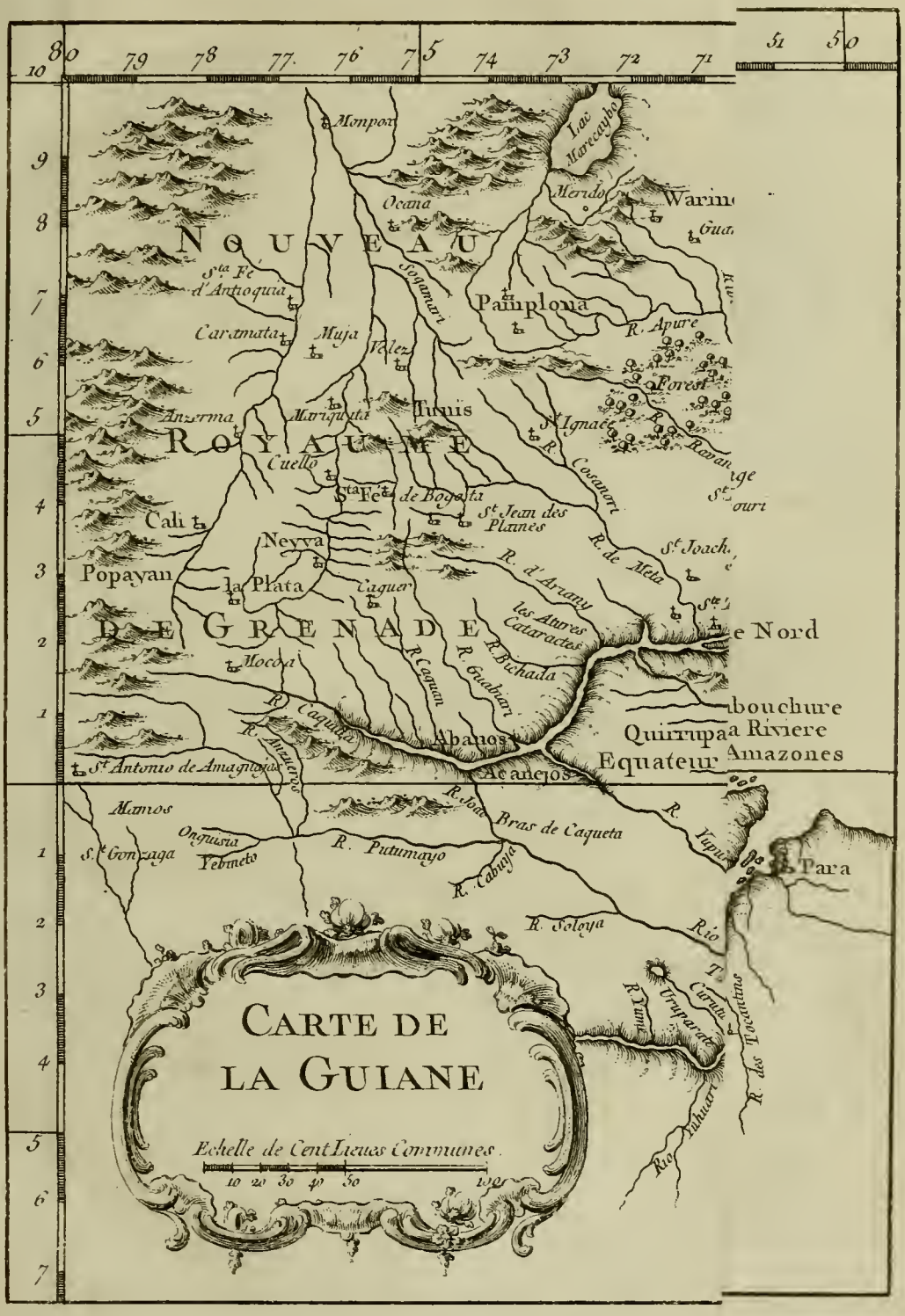
VIII. Arbres & Plantes de la Guyane, le Cocotier, un Régime de Cocos & une Noix de Coco dépouillée de ſon enveloppe : un Calebaſſier avec ſa feuille & ſon fruit.

IX. Suite d'Arbres & de Plantes, l'arbre de Café & ſon fruit, le Papeier & ſon fruit, la Canne de Sucre, ſa tige & ſa feuille.

X. Vue d'une Indigoterie & du travail qui s'y fait.

Fin de la Table des Planches.

DESCRIPTION


CARTE DE
LA GUIANE
Echelle de Cent Lieues Communes.
10 20 30 40 50 100
NOUVEAU
ROYAUME
DE GRENADE
Monpox
Ocana
Pamplona
Merida
Warin
Lac Maracaybo
Ste Fé d'Antioquia
Caramata
Muja
Velez
Tunis
Anserma
Mariquita
Cuello
Ste Fé de Bogota
St Jean des Plaines
St Ignace
Cocanori
Cali
Neyva
Popayan
la Plata
Caguer
R. d'Arauy
les Aures Cataractes
R. Bichada
R. Guabiari
R. Caguan
Mocoa
R. Caquetta
R. Anzacayo
St Antonio de Amaguaya
Abanos
Acanejos
Quirrupa
Equateur
Amazones
Nord
Mamos
Onguisua
Yebmeto
St Gonzaga
R. Putumayo
R. Cabuya
R. Soloya
R. Jauapery
Bras de Caqueta
R. Yupura
Para
Rio
R. Urucuraca
R. Urucuraca
R. Tapajos
Rio Tahuari
Forest
Apure
Ste Joach.

Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Bouches de l'Orenoque
Bocca Grande
ou Grande Bouche de l'Orenoque
Cap Nassau
Planes Inhabitées
Ville et Fort Thomas
St Antoine
New Middelbourg
Ville et Port Nassau
Paramaribo
Nouvelle Amsterdam
Cayenne
Cap d'Orange
Cap Cassipour
Mont Maye
Cap de Nord
Embouchure de la Riviere des Amazones
Warmes
Pamplona
Tunja
Popayan
la Plata
Neyva
Cah
Ibague
Quirupas
Equateur
Equinoctiale
Acanejos
Abanos
Marajo ou des Joanes
Para
Amazones
CARTE DE LA GUIANE
Echelle de Cent Lieues Communes

Indiens de la Guyane.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE LA GUIANE.

LA GUIANE eſt une vaſte Contrée de l'Amérique, ſituée entre la Riviere des Amazones & celle de l'Orenoque, qui ſont les deux plus grands Fleuves de l'Amérique Méridionale.

Ses bornes ſont du côté du Nord l'Orenoque, & du côté du Midi l'Amazone ; à l'Orient, la Mer baigne ſes Côtes ; & à l'Occident, elle eſt bornée par Rio-Negro, grande & belle Riviere qui joint la Riviere des Amazones avec celle de l'Orenoque : de ſorte

que la Guiane, renfermée dans ces bornes, eſt une Iſle qui a au moins deux cens lieues du Nord au Sud, & plus de trois cens lieues de l'Eſt à l'Oueſt, ayant pour frontieres le Breſil, le Pérou & le nouveau Royaume de Grenade, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

L'interieur en eſt peu connu, & preſque point fréquenté par les Européens, quoique beau, fertile & peuplé de Nations Indiennes très nombreuſes, dont à peine ſait-on les noms; n'ayant de communication qu'avec celles qui ſont voiſines des Côtes ou des grandes Rivieres, au moyen deſquelles on a pu pénétrer dans le Pays.

Ses Côtes, qui ſont beaucoup mieux connues, s'étendent depuis le Cap de Nord, ſitué par environ deux degrés de Latitude Septentrionale, juſqu'à la grande embouchure de l'Orenoque, qui eſt par les huit degrés de Latitude; mais en Longitude, elles contiennent près de dix degrés, le Cap de Nord étant cinquante-deux degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris, & cette embouchure de l'Orenoque par les ſoixante & deux degrés; renfermant dans cet eſpace plus de deux cens cinquante lieues de Côtes.

PREMIERE PARTIE.

DÉCOUVERTE DE LA GUIANE,

ET

ÉTABLISSEMENT DES EUROPÉENS DANS CE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte et Etablissemens des Espagnols.

Les Eſpagnols, après leur premiere découverte de l'Amérique, en 1492, s'occuperent, les années ſuivantes, à les étendre vers les différentes parties de ce Nouveau Monde.

En 1498, Chriſtophe Colomb, s'étant avancé vers le Sud des Iſles Antilles, découvrit le 10 d'Août l'Iſle de la Trinité, & le lendemain il eut connoiſſance du Continent voiſin, qu'il nomma Terre de Paria, nom que lui donnoient les Indiens de la Côte.

Premiere connoiſſance de l'Orenoque.

Ce fut dans ce voyage, qu'il eut connoiſſance d'une des embouchures de l'Orenoque, qu'il appella, *Bocca del Drago*, à cauſe du danger que ſon Vaiſſeau y courut; mais s'étant avancé vers l'Oueſt, il n'eut aucune autre connoiſſance de l'Orenoque ni de la Guiane.

En 1499, Alphonſe Ojeda, Gentilhomme Eſpagnol, accompagné d'Americ Veſpuce, Florentin, & de Jean de la Coſa, le plus habile Pilote qui fût

alors en Eſpagne, aborda au Continent de l'Amérique, à deux cens lieues à l'Orient de l'Orenoque; & parcourut toute la Côte en s'avançant vers l'Oueſt. Mais ce voyage ne donna pas encore une grande connoiſſance de la Guiane.

Voyages de Ordaz dans l'Orenoque.

En 1535, Diego de Ordaz, Eſpagnol, entreprit d'entrer dans les embouchures de l'Orenoque; ſes efforts furent inutiles, il y perdit même une partie de ſes Vaiſſeaux & de ſon monde.

Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe, loin de décourager ce brave Eſpagnol, ne fit que l'animer davantage: il y retourna; & malgré les dangers qu'il eût à courir aux embouchures de ce Fleuve, il y entra à la fin & le remonta fort avant, puiſqu'il vint mouiller juſques dans l'embouchure de la Meta, Riviere conſidérable qui ſe décharge dans l'Orenoque, à plus de quatre cens lieues de l'entrée. Mais ce ne fut pas ſans eſſuyer bien des peines & des fatigues, car il perdit ſes Vaiſſeaux, & preſque tout ſon monde dans les différens combats qu'il fut obligé de livrer aux Indiens: de ſorte qu'il ſe retira en très mauvais ordre, ſans avoir pû faire aucun établiſſement.

Malgré ces mauvais ſuccès des Eſpagnols, il s'étoit répandu un bruit, que dans l'intérieur de ces vaſtes Pays, il y avoit une Contrée qu'on nommoit *el-Dorado*, qui renfermoit des richeſſes immenſes en or & en pierres précieuſes: on diſoit qu'il y avoit un Lac auſſi grand qu'une Mer, nommé le *Lac de Parime*, dont les ſables étoient remplis de poudre & de grains d'or. Ces bruits, quoique peu fondés, avoient acquis une eſpece de certitude, par l'avidité des hommes &

El Dorado.

Le Lac de Parime.

la soif insatiable de l'or : ce fut ce qui engagea trois Capitaines Espagnols d'entreprendre la découverte du Dorado, & des trésors de l'Orenoque : savoir, Pizare, Pierre de Ordaz, & Gonzale de Ximenés de Quesada.

Quesada, qui étoit dans le nouveau Royaume de Grenade, limitrophe de la Guiane, envoya pour cette découverte Antoine Berreio, lequel étant arrivé à l'Orenoque eut le malheur de perdre presque tout le monde qui l'accompagnoit, & de mourir lui-même avant que d'avoir pû achever son entreprise.

Pizare étoit au Pérou & Ordaz à Quito : ils envoyerent à la recherche du Dorado; mais ceux qui y furent ne réussirent pas mieux que les autres, & beaucoup y périrent. Voyages pour la recherche du Dorado.

Gonzale Pizare qui avoit été nommé, par son frere, Gouverneur de la Province de Quito, leva des Troupes pour aller à la découverte de ce fameux Pays, dont la réputation croissoit de jour en jour malgré les malheurs de tous ceux qui l'avoient entreprise.

Il partit de Quito les derniers jours de Décembre 1539, avec quatre cens Espagnols, quatre mille Indiens, & beaucoup de provisions de toute espece; prit sa route par les Andes, & traversa les deserts qui conduisent à la Province de *los Majos*. Il essuya beaucoup de fatigues, courut bien des dangers, traversa des Pays inconnus, & fut enfin forcé d'abandonner la recherche de ce prétendu Dorado : mais voulant faire d'autres découvertes, il prit sa route vers le Sud; Voyage de Gonzale Pizare dans la Guiane.

les vivres lui manquant, il chargea François Orellana, à qui il avoit donné le Commandement d'un Brigantin qu'il avoit conſtruit pour deſcendre une Riviere aſſez conſidérable, de lui aller chercher des vivres, lui recommandant néanmoins de ne pas trop s'éloigner, & ſur-tout de ne le point abandonner.

Orellana, entraîné par la force du courant qui lui fit faire plus de cent lieues en trois jours, ſans voile ni rame, entra avec le courant dans une autre Riviere bien plus conſidérable; là il prit la réſolution d'abandonner ſon Commandant, & de ſuivre le cours de cette nouvelle Riviere, qu'il appella de ſon nom Orellane, dans l'eſperance de ſe faire honneur des nouvelles découvertes qu'il alloit faire.

Gonzale Pizare, ainſi abandonné d'une partie de ſes Gens, & privé de ſon Brigantin ſur lequel il avoit chargé ce qu'il avoit de plus précieux, ſe trouvant réduit à la derniere miſere, vit périr preſque tout ſon monde, & revint à Quito avec bien de la peine, déſeſperé du mauvais ſuccès d'une entrepriſe dont il avoit conçu les plus hautes eſpérances.

Orellana découvre la Riviere des Amazones.

A l'égard d'Orellana, il deſcendit la Riviere des Amazones juſqu'à la Mer; revint en cotoyant la Guiane, & arriva à l'embouchure de l'Orenoque & à l'Iſle de la Trinité, d'où il paſſa en Eſpagne rendre compte de ſes découvertes.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Amérique, Diego de Ordaz, qui avoit remonté le premier l'Orenoque, comme on l'a vu ci-devant, revint d'Eſpagne avec des lettres de l'Empereur Charles-Quint, par leſquelles ce Prince accordoit à lui ſeul le droit &

la liberté d'aller à la recherche du Dorado, & de ſuivre les découvertes de l'Orenoque. Ordaz fit de grands préparatifs pour cette expédition ; mais tous ſes ſuccès ſe bornerent à fonder une Ville ſur la Rive Orientale de l'Orenoque, près de l'embouchure de la Riviere de Carony, éloignée de plus de ſoixante lieues de l'entrée de l'Orenoque, & la nomma Saint-Thomas de la Guiane.

Diego Ordaz retourne à l'Orenoque.

Fondation de la Ville de Saint-Thomas de la Guiane.

Cette Ville, premier établiſſement des Eſpagnols, n'a jamais été fort conſidérable, puiſque dans ſon état le plus floriſſant, elle ne contenoit pas au-delà de cent cinquante maiſons. Cependant les Eſpagnols ne laiſſerent pas que d'en tirer de grands ſecours, tant par la culture de tabac, qui y réuſſit très bien, que par la quantité de beſtiaux qu'ils y éleverent avec facilité, & qui s'y multiplierent conſidérablement, par la bonté & l'abondance des pâturages ; ce qui fit un objet de commerce aſſez conſidérable pour exciter l'envie des autres Nations de l'Europe.

Les Anglois & les Hollandois vinrent en différens tems attaquer cette Ville, & la ruinerent ; ſur-tout les Hollandois, qui en 1579, la réduiſirent en cendres : une partie des Habitans ſe retira à Comana, & l'autre rebâtit la Ville ſur le même côté du Fleuve, mais à dix lieues au-deſſous de l'endroit où étoit l'ancienne : ils conſtruiſirent un petit Fort pour ſa défenſe.

Cette Nouvelle Guiane ne fut pas d'abord bien peuplée, mais elle s'eſt augmentée avec le tems : les Habitans ont fait venir de Comana des beſtiaux & des jumens, qui rapportent beaucoup, & dont ils

tirent un profit conſidérable. Ils ont ſemé du tabac & planté des arbres fruitiers, ce qui, joint au chemin qu'on a fait de cette Ville à Comana, a rendu ce ſéjour fort commode. Depuis cet établiſſement, les Eſpagnols en ont fait pluſieurs autres du même côté en remontant le Fleuve, où ils ont établi des Miſſions, & attiré quelques Nations Sauvages des plus voiſines.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

VOYAGES ET ETABLISSEMENS DES ANGLOIS, ET DES HOLLANDOIS DANS LA GUIANE.

LES Anglois, jaloux des découvertes des Eſpagnols dans la Guiane, & envieux du commerce que les François y faiſoient dèſlors, dont on publioit des merveilles, voulurent y prendre part. Un de leurs bons Navigateurs, Sir Walter Raleigh, fut le premier Anglois qui partit, le 6 de Février de l'année 1595, pour tenter quelque entrepriſe dans ces riches Pays : car c'eſt ainſi qu'on annonçoit dans l'Europe l'Orenoque & la Guiane.

Premier voyage des Anglois à la Guiane.

Il arriva à l'Iſle de la Trinité le 23 Mars, & mouilla auprès de *Puerto de los Hiſpaniolos* (Port des Eſpagnols) : s'étant informé, des Indiens & des Eſpagnols même qui vinrent commercer avec lui, de l'état de cette Iſle, il prit la réſolution d'attaquer leur principal établiſſement, qu'ils nommoient Saint-Joſeph : d'ailleurs ſon but étoit de ſe rendre maître de la perſonne du Gouverneur Don Antonio Berreo, qu'il ſavoit avoir fait un voyage ſur l'Orenoque, & tenté la conquête de la Guiane ; il ſavoit encore que quoique Berreo eût manqué ſa découverte, il ſe propoſoit de renouveller ſon entrepriſe.

Raleigh réuſſit à merveille dans cette premiere expédition ; il ſe rendit, ſans beaucoup de peine, maître du Fort de Saint-Joſeph & de la perſonne du

Gouverneur. Dans le même tems, deux Vaiſſeaux Anglois, commandés par les Capitaines Gifford & Keymis, arriverent à Puerto de los Hiſpaniolos.

Raleigh ne ſongea alors qu'à exécuter ſes projets pour la découverte & la conquête de la Guiane : il tira de Berreo le plus de connoiſſances qu'il lui fût poſſible ; & tout ce qu'il apprit de ce Capitaine, ſervit encore à lui faire concevoir les plus hautes idées des richeſſes qu'on pouvoit tirer de ces Pays ſi peu connus. Il en étoit ſi fort prévenu, qu'il ne craint point d'avancer dans la Relation qu'il en a donnée, que « *celui qui conquerra la Guiane, poſſedera plus* » *d'or, & regnera ſur plus de Peuples, que le Roi* » *d'Eſpagne & l'Empereur des Turcs.* » Il répete pluſieurs fois, que ce qu'il entend par la Guiane, eſt l'intervalle compris entre l'Amazone & l'Orenoque, à trois cens lieues des Côtes de la Mer. On a vû ci-devant, que ce ſont les bornes dans leſquelles je la renferme, & qu'on n'a jamais varié ſur ſon étendue.

Avant que de ſuivre les opérations des Anglois dans ces Pays, il eſt bon de faire quelques réflexions, tant ſur leurs Relations que ſur celles des Eſpagnols, au ſujet des richeſſes des Peuples de cette partie de l'Amérique.

Richeſſes de la Guiane.

On trouve, dans la Relation de Raleigh, des conférences qu'il eut avec Berreo, dans leſquelles cet Eſpagnol lui rend compte de ſon expédition ; qu'un Chef Indien qu'il avoit pris, ſe racheta pour cent plaques d'or ; que tant par le pillage que par les rançons, il avoit acquis beaucoup de richeſſes, qu'il

avoit envoyées en Eſpagne, dans l'eſpérance que tant d'or enflammant les deſirs de ſes Compatriotes, il lui viendroit aſſez de Soldats pour l'exécution de ſes grands deſſeins. La Relation ajoute qu'il envoya même au Roi divers préſens, d'hommes, de bêtes, d'oiſeaux & de poiſſons d'or maſſif. Il n'eſt pas difficile de connoître quelle confiance on peut avoir dans de pareilles Relations, où le vrai eſt étouffé par le merveilleux & par le faux que les divers intérêts y font inférer. Il n'eſt pas douteux que Raleigh n'a ajouté ces détails de richeſſes étonnantes, que pour exciter parmi les Anglois, l'envie de continuer ſes découvertes : car lorſqu'on a eu des connoiſſances plus exactes & plus détaillées des différens Peuples, tant voiſins de l'Orenoque, que répandus le long de ce grand nombre de Rivieres qui viennent s'y rendre, on n'a trouvé que des Sauvages groſſiers, dépourvus des commodités de la vie, n'ayant aucune connoiſſance des Arts les plus ſimples & les plus utiles, entierement incapables de former des Ouvrages de Sculpture, & de fondre & travailler l'or pour repréſenter des hommes & des animaux. Toutes leurs richeſſes ſe ſont trouvées réduites à des paillettes d'or & autres petits morceaux de ce métal, qu'ils trouvoient dans les ſables de leurs Rivieres après les inondations, & dont ils faiſoient des ornemens pour leurs oreilles, d'une façon peu recherchée & peu induſtrieuſe. Ils avoient, à la vérité, des Mines ; mais outre qu'elles ſont difficiles à travailler, ils manquoient de moyens & d'intelligence pour le faire.

Revenons à l'expédition de Sir Walter Raleigh, Expedition de Walter Raleigh.

qui, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe, alla chercher les embouchures de l'Orenoque, & y entra.

Ces embouchures ſont formées par une quantité prodigieuſe d'Iſles, autour deſquelles il erra long-tems avant que de trouver le principal lit du Fleuve; mais ayant pris quelques Indiens, Habitans de ces Iſles, pour lui ſervir de guides, il entra dans le Fleuve, & le remonta l'eſpace de plus de deux cens lieues, avec beaucoup de peine, ſans s'arrêter à aucun endroit, ne trouvant rien qui méritât de fixer une ſi pénible recherche. Enfin, ſes Gens ſe trouvant excédés de travail, & fatigués par des pluies continuelles, il revint chercher ſes Vaiſſeaux, qu'il avoit laiſſés à la Trinité; ne rapportant d'autre fruit de ſon expédition, qu'une Deſcription de la partie de l'Orenoque qu'il avoit parcourue, des Rivieres qui s'y déchargent, & des différens Cantons voiſins du Fleuve, qu'il avoit viſités. Mais cette Deſcription n'eſt ni aſſez ſuivie, ni aſſez détaillée pour en faire uſage en Géographie: d'ailleurs la plûpart des noms qu'il a employés n'étant plus les mêmes, il eſt impoſſible de reconnoître aujourd'hui les endroits dont il a voulu parler : cette Relation ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt, page 62, où elle occupe trente pages *in-folio.*

Voyage de Laurent Keymis.

En 1596, Laurent Keymis, autre Navigateur Anglois, fit un voyage aux Côtes de la Guiane, fort différent de celui de Raleigh. Il vint aborder près du Cap de Nord, & mouilla à l'embouchure d'une belle & grande Riviere qu'il nomma Agouaria, par un

degré quarante minutes de latitude Septentrionale: cette Riviere n'eſt pas connue aujourd'hui ſous ce nom. Ne trouvant pas d'Habitans ſur cette Côte, il la rangea en s'avançant vers le Nord, & vint mouiller à l'entrée d'une Baie, auprès d'un Cap qu'il nomma le Cap Cecile, aujourd'hui le Cap d'Orange: il entra dans la Riviere d'Oyapok, & traita avec les Indiens: de-là continuant ſa route, il vint mouiller à l'entrée de l'Orenoque, fit quelques courſes dans ce Fleuve, pour commercer avec les Naturels du Pays, & revint en Angleterre ſans avoir rien fait d'intéreſſant. Enfin, Raleigh & Keymis, toujours prévenus des richeſſes de l'Orenoque, y envoyerent une troiſieme fois: ce Voyage fut encore moins heureux que les leurs. On trouve à la fin de la Relation de Keymis, les noms de toutes les Rivieres de la Guiane dont il a eu connoiſſance au nombre de ſoixante-ſept, avec le dénombrement des Nations Sauvages qui l'habitoient. On trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage tous ces détails, comparés avec l'état actuel des Côtes de la Guiane, telles que nous les connoiſſons aujourd'hui.

Après ces tentatives infructueuſes, les Anglois parurent abandonner la Guiane: mais voyant les François, qui depuis long-tems venoient y commercer, s'y établir de plus en plus, & former des Etabliſſemens conſidérables; leur jalouſie ſe réveilla, & ils chercherent les moyens de pouvoir s'y établir. Ils profiterent, pour cet effet, d'une circonſtance qui leur parut favorable. Les François avoient fait un Etabliſſement en 1640, ſur la *Riviere de Surinam;* mais trouvant le Pays trop marécageux & mal-ſain,

Les Anglois s'établiſſent à Surinam.

ils l'abandonnerent. Les Anglois vinrent s'y établir, & ſur quelques autres Rivieres voiſines, & même ſur celle de Marony.

Ces Etabliſſemens foibles & nouveaux ne reſterent pas long-tems entre leurs mains; les Hollandois, qui envioient autant que d'autres le commerce de la Guiane qu'on vantoit beaucoup alors, ſaiſirent l'occaſion de la guerre qu'ils avoient avec les Anglois, pour venir en 1666, s'emparer de Surinam & des autres Poſtes Anglois, que ces derniers ne parurent pas fort empreſſés de conſerver ni de recouvrer, puiſqu'à la Paix de 1674, ils cederent aux Hollandois ce qu'ils avoient dans la Guiane.

Etabliſſement des Hollandois dans la Guiane.

Ces derniers s'y fortifierent & ne négligerent rien pour y former de bons établiſſemens. Ils nommerent Guiane-Hollandoiſe cette Partie de Côtes qui s'étend depuis la *Riviere de Marony*, juſqu'à celle d'*Eſſequebé*. Leur principale Colonie fut celle de *Surinam*, enſuite celle *Berbiche*: ils ſuivirent le cours des Rivieres & pénétrerent aſſez avant dans les Terres. Nous donnerons dans la ſuite une Deſcription de ces Rivieres & des Etabliſſemens qu'ils y ont; de même que de celle d'*Eſſequebé* & de quelques autres moins conſidérables.

CHAPITRE III.

DÉCOUVERTES ET ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS DANS LA GUIANE.

QUOIQU'ON n'ait pas la date préciſe des premiers Voyages des François à la Guiane ; il eſt conſtant qu'ils y ont été auſſitôt la premiere découverte des Eſpagnols.

Ancienneté du commerce des François à la Guiane.

Jean de Laet, qui écrivoit il y a près de cent cinquante ans, dit que les François avoient coutume d'y aller charger des bois colorés, & entr'autres une eſpece de bois de Breſil. L'accueil favorable qu'ils reçurent des Naturels du Pays, fut un attrait qui les engagea à continuer ce commerce ; & pour mieux l'aſſurer, ils ne tarderent pas à y former des Etabliſſemens.

Une autre preuve que les François ont été des premiers aux Côtes de la Guiane, ſe tire de la Relation du Voyage de Sir Walter Raleigh en 1595, citée ci-devant. Ce Navigateur parlant de l'intérieur de la Guiane, dit que *les François s'efforçoient depuis long-tems de découvrir ces Terres, où ils font de fréquens Voyages pour en rapporter de l'or ; mais qu'ils ne prenoient pas la bonne route, en les cherchant par la Riviere des Amazones.*

Etabliſſemens des François à Sinamary.

En 1624, des Marchands de Rouen envoyerent une petite Colonie compoſée de vingt-ſix hommes, qui choiſirent les bords de la Riviere de *Sinamary*,

pour faire leur Etabliſſement : cette Riviere dont nous parlerons ci-après, eſt ſituée par la latitude de cinq degrés, trente minutes Nord, à vingt lieues au Nord-Oueſt de l'Iſle de Cayenne.

En 1626, il vint une nouvelle Colonie plus conſidérable que la premiere, s'établir ſur la Riviere de *Cananama*, à ſix lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt de *Sinamary*. On y bâtit un Fort où l'on mit un Commandant, & l'on y laiſſa une Barque bien armée, pour aſſurer le commerce le long de la Côte.

Ces deux Colonies s'augmenterent conſidérablement par les ſecours qu'on leur envoya de France, & s'étendirent dans pluſieurs endroits.

Etabliſſement des François à Surinam.

En 1640, on s'établit à *Surinam ;* mais le terrein bas & marécageux, & l'air mal-ſain firent abandonner cet endroit, & les Anglois en profiterent comme on l'a vû ci-devant.

Il ſe forma dans ce tems-là une Compagnie de pluſieurs Marchands de différentes Villes de Normandie, qui obtinrent des Lettres-Patentes du Roi Louis XIII, par leſquelles ce Prince leur accordoit le Privilége excluſif pour le Commerce & la Navigation de la Guiane ; dont on marqua pour bornes dans ces mêmes Lettres, la Riviere des Amazones du côté du Sud, & celle de l'Orenoque du côté du Nord ; ce qui ne ſouffrit point de difficulté & n'occaſionna pas de plaintes, puiſque toute l'Europe ſavoit que les François étoient en poſſeſſion de la Guiane depuis long-tems, & qu'ils y avoient commercé les premiers, & formé les premiers établiſſemens.

Etendue de la Guiane concédée aux François.

Cette

Cette Compagnie fut nommée, la Compagnie du Cap de Nord, à cauſe d'un Cap de ce nom, qui eſt la pointe la plus Septentrionale de l'embouchure de la Riviere des Amazones.

Pluſieurs perſonnes de conſidération, ayant pris des intérêts dans cette Compagnie, obtinrent du Roi de nouveaux Priviléges & de nouvelles conceſſions de tout ce Pays ; ils envoyerent à diverſes fois des ſecours conſidérables, & l'on y fit paſſer plus de huit cens hommes, tant pour augmenter & mettre en ſureté les divers établiſſemens qui étoient commencés, que pour en former de nouveaux, & entreprendre des découvertes, en pouſſant plus avant dans les Terres.

Etabliſſement dans l'Iſle de Cayenne.

Dès l'année 1634, on s'étoit établi dans l'Iſle de *Cayenne*, où l'on avoit choiſi la Côte de *Remire*, qui eſt le quartier le plus riant & le plus fertile de l'Iſle, d'où il fallut chaſſer les *Arikarets*, & quelques autres Nations Indiennes qui l'habitoient.

En 1635, on fit un autre Etabliſſement trois lieues plus à l'Oueſt, ſur une pointe de l'Iſle, où l'embouchure de la Riviere de Cayenne forme un Port : on y bâtit un Fort, qu'on nomma le Fort-Louis, & tout auprès un Bourg ou Ville, qui eſt devenue la Capitale de toute la Colonie, & à laquelle on donna le nom de l'Iſle : on s'étendit enſuite dans toute l'Iſle & ſur les Rivieres voiſines.

Louis XIV ayant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, Sa Majeſté lui accorda de nouveau la propriété de toutes les Iſles & Pays

habités par les François dans l'Amérique Méridionale. Cette Compagnie envoya prendre poſſeſſion de l'Iſle de Cayenne, & des autres Etabliſſemens de la Guiane.

Les Hollandois attaquent l'Iſle de Cayenne, & s'en emparent.

Les Hollandois, jaloux autant que les Anglois, du commerce des François dans la Guiane, ne les en laiſſerent pas jouir tranquillement ; ils envoyerent au commencement de l'année 1676, onze Vaiſſeaux pour s'emparer de l'Iſle & Ville de Cayenne. Avec de telles forces ils en vinrent à bout ; & dans le deſſein de conſerver leur Conquête, ils ne négligerent rien pour mettre le Fort & la Place en état de défenſe, & ils y laiſſerent une garniſon de quatre cens hommes de Troupes reglées.

Ils fortifierent auſſi des Etabliſſemens qu'ils avoient faits à l'inſu des François ſur les Rivieres d'*Oyapoko* & d'*Aprowack*, en bâtiſſant un Fort ſur chacune de ces Rivieres. Mais toutes ces précautions leur furent inutiles : M. le Maréchal d'Eſtrées vint, avec une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux, quatre Frégates & un Brulot, les attaquer le 20 Décembre de la même année ;

Les Hollandois ſont chaſſés de Cayenne.

ſe rendit maître de la Ville & Fort de Cayenne, les chaſſa des Rivieres d'Aprowack & d'Oyapoko, & ruina les Forts qu'ils y avoient bâtis, dont on voit encore aujourd'hui les veſtiges.

Les François, redevenus maîtres de Cayenne, ne ſongerent qu'à ſe bien affermir dans l'Iſle & dans le Continent : on cultiva avec plus de ſoin que jamais tout ce qui pouvoit intéreſſer le Commerce : on attira pluſieurs Vaiſſeaux Marchands pour y trafiquer,

& quantité de familles vinrent s'y établir. Les Flibuſtiers ne contribuerent pas peu auſſi à augmenter la Colonie & à l'enrichir, en y apportant un grand nombre de piaſtres qu'ils avoient gagnées à la Mer du Sud.

Cayenne étoit donc aſſez bien peuplée, lorſque M. Ducaſſe vint y relâcher en 1688, dans le deſſein d'aller s'emparer de Surinam. Il engagea la plus grande partie des Habitans de s'embarquer avec lui, en leur promettant de livrer cette riche Colonie au pillage. Entrepriſe des François ſur la Colonie de Surinam.

Cette entrepriſe ne fut point heureuſe, par le peu de précautions qu'on prit pour cacher l'arrivée de cette Eſcadre aux Hollandois qu'il s'agiſſoit de ſurprendre. On les trouva par-tout en état de défenſe, & l'on fut repouſſé; de ſorte qu'après avoir perdu bien du monde, on fut obligé de ſe rembarquer. Depuis ce tems la Cayenne a eu beaucoup de peine à réparer la perte de ſes Habitans.

L'Iſle de Cayenne & ſes environs ne ſont pas les ſeuls Cantons de la Guiane où les François ſoient établis; en allant vers l'Oueſt, on trouve la Riviere de Kourou, où l'on a bâti une Egliſe & une Bourgade, autour de laquelle on a raſſemblé pluſieurs Carbets ou Villages d'Indiens, dont la plûpart ſont inſtruits dans la Religion Chrétienne. Du côté du Sud-Eſt, on a bâti en 1746, un Fort ſur la Riviere d'Oyapoko, où l'on a mis un Commandant & une Garniſon, d'où nos Traiteurs ſe répandent dans l'intérieur du Pays, & vont commercer avec des Nations

Indiennes assez éloignées. En 1735, on a engagé plusieurs de ces Nations qui étoient répandues le long de la Riviere à se réunir, & à former une Peuplade qu'on appelle, la Mission de S. Paul, éloignée de quelques lieues du Fort d'Oyapoko. Nous parlerons de ces Rivieres dans la suite de cet Ouvrage.

CHAPITRE IV.

DÉCOUVERTES ET ETABLISSEMENS DES PORTUGAIS DANS LA GUIANE.

LES Portugais établis ſur les bords de la Riviere des Amazones, ont été long-tems ſans pouſſer leurs découvertes dans la Guiane, ce qu'ils auroient pû faire au moyen de pluſieurs Rivieres qui viennent de l'intérieur de ces vaſtes Pays, ſe décharger dans celle des Amazones : mais ſoit que leurs Etabliſſemens du Breſil les empêchaſſent d'y ſonger, ou plutôt qu'ils cruſſent que les François établis dans la Guiane s'oppoſeroient aux tentatives qu'ils feroient de leur côté, ils furent très long-tems ſans s'approcher du Cap de Nord : cependant en 1688, ils bâtirent le Fort de Saint-Antoine ſur la Riviere d'*Arwari* ; mais il fut renverſé en 1691 par les marées ou la barre de la Riviere des Amazones.

La même année 1688, ils vinrent s'établir à Macapa, ſur les ruines d'un Fort que les François avoient abandonné, & où ils avoient laiſſé quatre piéces de canon, pluſieurs boullets & des balles de mouſquet. Les François s'en plaignirent comme d'une uſurpation ; & les Portugais reconnoiſſant la juſtice de leurs plaintes, s'obligerent par le Traité de Lisbone, de 1701, de détruire leur Fort de Macapa : mais par la ſuite des tems, ils l'ont rétabli, & par le Traité d'Utrecht de 1713, la France leur a cédé la partie la

plus méridionale de la Guiane, ſituée aux environs du Cap de Nord & de la Riviere des Amazones; depuis ils ont pouſſé leurs entrepriſes dans l'intérieur du Pays, faiſant même de tems en tems des courſes vers Cayenne : enfin, en 1723, ils ſont venus faire un abbatis ſur les bords de la Riviere d'Oyapoko, où ils ont élevé un poteau avec les armes du Roi de Portugal qu'ils ont gravées auſſi ſur des rochers; mais elles n'y ont pas reſté long-tems, & nous les avons fait enlever.

SECONDE PARTIE.

DIVISION ET ÉTAT ACTUEL DE LA GUIANE.

ON a vu ci-devant que la Guiane étoit compriſe entre la Riviere d'Orenoque & la Riviere des Amazones ; que les François, les Eſpagnols, les Portugais & les Hollandois y étoient établis : d'où il ſuit une Diviſion naturelle de la Guiane en quatre Parties.

1°. La Guiane Eſpagnole ſituée aux environs de l'Orenoque, & entre cette Riviere & celle de Pomaron.

2°. La Guiane Hollandoiſe compriſe entre la Riviere de Pomaron & celle de Maroni.

3°. La Guiane Françoiſe, compriſe entre la Riviere de Maroni & le Cap de Nord.

4°. La Guiane Portugaiſe qui comprend les terres ſituées aux environs des Côtes Occidentales & Septentrionales de la Riviere des Amazones, depuis le Cap de Nord juſqu'à Rio-Negro, où les Portugais ont leurs derniers Etabliſſemens.

CHAPITRE PREMIER.

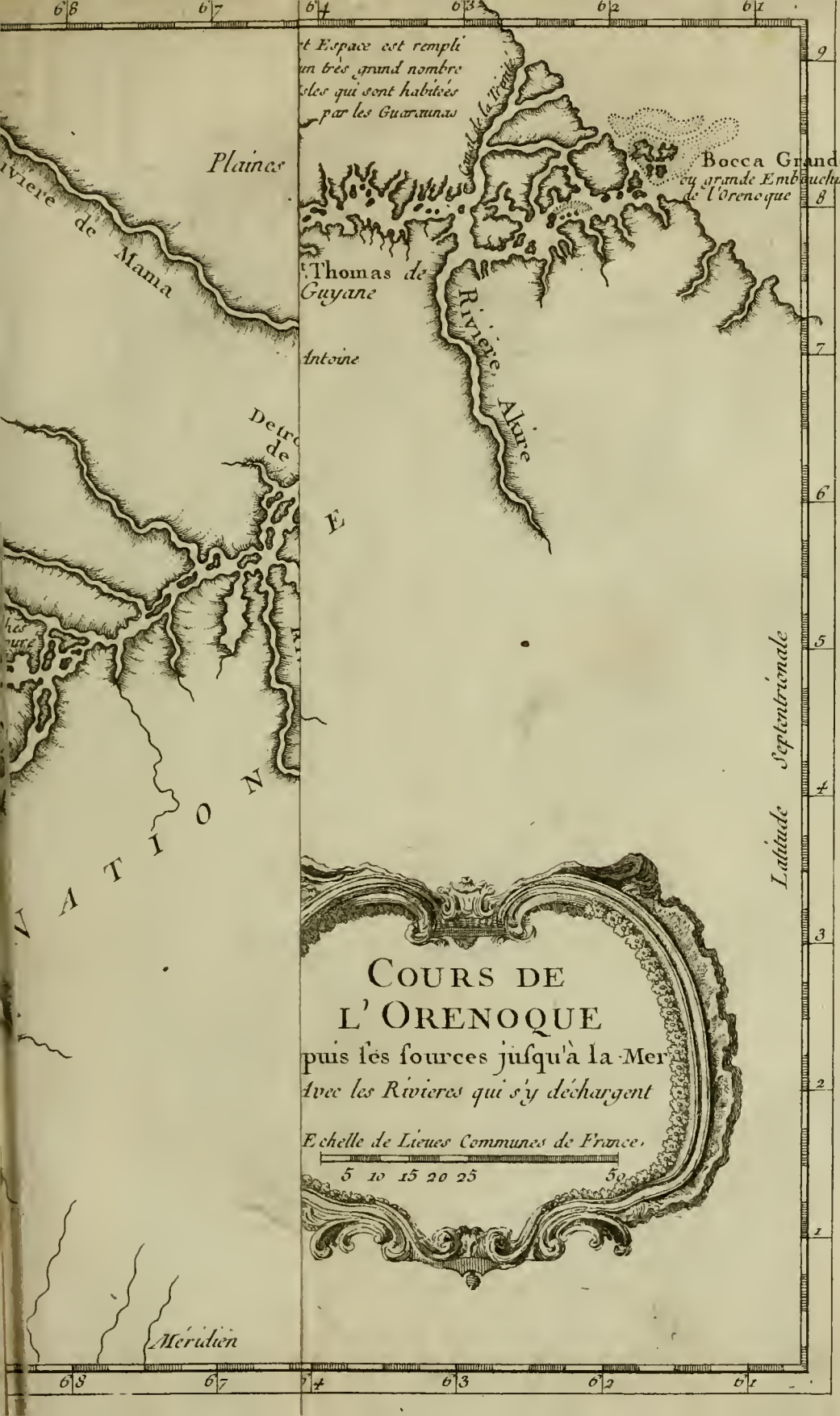
GUIANE ESPAGNOLE, SITUÉE AUX ENVIRONS DE L'ORENOQUE.

NOUS donnons le nom de Guiane Eſpagnole à la Partie de la Guiane où les Eſpagnols ſe ſont établis, & dans laquelle ils ont des Miſſions, tant ſur les bords de l'Orenoque, que plus avant dans l'intérieur du Pays, juſqu'à cette chaîne de Montagnes qu'on trouve à environ quatre-vingts lieues au Midi de l'Orenoque : c'eſt de cette chaîne de Montagnes, que ſort un grand nombre de Rivieres qui viennent ſe décharger dans l'Orenoque, & qui arroſent ces belles Plaines & ces vaſtes Forêts qu'on trouve entr'elles & le Fleuve. Ces Montagnes s'approchent en quelques endroits aſſez près du Fleuve ; mais elles s'en écartent vers l'embouchure, en s'avançant juſqu'au bord de la Mer, près de la Riviere de Pomaron : de ſorte qu'elles ſemblent faites pour ſéparer la Guiane Eſpagnole de la Guiane Hollandoiſe.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE L'ORENOQUE.

L'ORENOQUE eſt un des plus grands Fleuves de l'Amérique Méridionale, tant par la longueur de ſon cours, la largeur & la profondeur de ſon lit, que par l'abondance


t Espace est rempli
un très grand nombre
les qui sont habitées
par les Guaraunas
Plaines
Bocca Grande
ou grande Embouchure
de l'Orenoque
Thomas de
Guyane
Antoine
Rivière Alure
Latitude Septentrionale
COURS DE
L'ORENOQUE
puis ſes ſources juſqu'à la Mer
avec les Rivieres qui s'y déchargent
Echelle de Lieues Communes de France.
5 10 15 20 25 50
Méridien

COURS DE L'ORENOQUE
Depuis ses sources jusqu'à la Mer
Avec les Rivieres qui s'y dechargent
Echelle de Lieues Communes de France
5 10 15 20 25 30
Plaines qui sont inondées dans la saison des Pluyes
Plaines inhabitées
Cet Espace est rempli d'un très grand nombre d'Isles qui sont habitées par les Guaraunas
Bocca Grande ou grande Embouchure de l'Orenoque
Merida
Varinas
Pamplune
Montagnes d'Abibé
Montagnes Cima
Montagnes de Chiras
Plaines de Cassanare
Plaines de Casanare
Forest
Riviere de Mana
Riviere Amacuro
Riviere Aguire
Riviere Caroni
Riviere Alaire
Riviere de Meta
Riv. d'Orenoque
Riv. Cauca
Riv. Magdalena
Rivieres
Detroit de
Detroit de Manamarisa
Torrent Camilleta
Torrent de Carichana
Apure R.
Araucca
Sinaruco R.
Cauca
St Thomas de Guyane
St Antoine
St Joachin
St Ignace
St Joseph de Mapoyes
St Xavier de Macaguana
St Jean des Plaines
St Berja
Tunja
Velez
Mocoa
Popayan
Andaies
Sucumbio
Remedios
Marinquita
Honda
Antioquia
Carume
Vallée d'Hebeno
Curumanta
Anzerma
Coriche
Carthage
Cuchuana
Coyayma
Timana
Caquetá
Barbone
Calotos
Lac de Papas
Sources de l'Orenoque
Lac des Caymans
Diegue de Guames
Pacoris
Paneria
Acanejos
Abanos
Saliuas
Missions détruites et abandonnées
Achaguas
Andaquies
Chirivas
Guajivas
Salivas
Pamiguas
Sarauras
Nation Palenques
Nation Guamos
Nation Paos
Nation Otomacos
Nation Caribe
Carates
Volcans
Cordillere de Madalena
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Latitude Septentrionale

l'abondance de ſes eaux & la quantité de Rivieres qu'il reçoit, parmi leſquelles il y en a de conſidérables.

Il prend ſes ſources dans cette chaine de Montagnes qui ſépare le Pérou du nouveau Royaume de Grenade, entre le premier & le ſecond degré de Latitude Septentrionale, & par les ſoixante-dix-huit degrés, environ, de Longitude Occidentale du Méridien de Paris; il court d'abord vers l'Eſt-Sud-Eſt, environ cent quarante ou cent cinquante lieues; enſuite il tourne tout d'un coup au Nord-Eſt, & vient ſe rendre dans la Mer, vis-à-vis l'Iſle de la Trinité, entre le huitieme & le neuvieme degré de Latitude, par un grand nombre d'embouchures, qui ſont renfermées entre le ſoixante-deux & le ſoixante-cinquieme degré de Longitude Occidentale de Paris; de ſorte qu'on lui peut compter au moins ſix cens lieues de cours.

Sources de l'Orenoque.

Son cours.

Les embouchures de l'Orenoque ſont formées par une quantité prodigieuſe d'Iſles de différentes grandeurs, ſéparées les unes des autres par des Canaux qui forment des paſſes pour entrer dans le lit du Fleuve: ces paſſes ſont en grand nombre & la plûpart inconnues aux Indiens même qui habitent ces Iſles, qui ſont toutes boiſées, & qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt plus de ſoixante lieues, & trente à quarante du Nord au Sud.

Embouchures de l'Orenoque.

Le nombre de ces Iſles eſt entierement ignoré; le Pere Joſeph Gumilla, Jéſuite Eſpagnol, Supérieur des Miſſions de l'Orenoque, & qui y a long-tems réſidé, dit qu'il s'eſt donné des peines infinies pour

Iſles à l'entrée de l'Orenoque.

en fixer le nombre, ſans avoir pu y réuſſir. Il ajoute que le dernier expédient qu'il trouva, fut de prier un Habitant de la Guiane, qui avoit demeuré quinze ans dans ces Iſles avec les Indiens Guaraunos, de lui donner là-deſſus les inſtructions dont il avoit beſoin : » *nous travaillâmes* (dit-il) *de concert à en dreſſer le* » *plan ; mais après en avoir marqué trente, il m'aſſura* » *qu'il n'en connoiſſoit pas davantage.*

Ce ſeroit donc en vain que tout Géographe voudroit, quant à préſent, déterminer ce nombre & le marquer ſur la Carte. Les Habitans n'en ſont pas mieux inſtruits que les Etrangers ; les uns en comptent quarante, d'autres cinquante, d'autres ſoixante, mais ſans aucun fondement.

On ignore le nombre de ces Iſles.

Les Guaraunos eux-mêmes, qui ſont Habitans & Maîtres de ces Iſles & de ces Embouchures, en ſavent ſi peu le nombre, qu'il leur arrive ſouvent de ſe perdre dans le labyrinte qu'elles forment, & ils ſont obligés de ſortir en dehors & de retourner dans le Golphe, pour ſe reconnoître & reprendre la route qu'ils ont perdue.

Les Etrangers ſont expoſés aux mêmes accidens, lorſqu'ils manquent de bons Pilotes pratiques ; il y en a beaucoup qui y ont péri de miſere & de faim, & dont on n'a ſû le malheur que par la piroque qu'on a trouvée abandonnée.

Ce ſeroit inutilement qu'on ſe laiſſeroit entraîner au courant ; cette conduite n'a lieu que dans les véritables embouchures & dans les branches où l'eau eſt abondante ; mais dans celles qui ſont petites & qui ſe croiſent, la marée monte & deſcend avec

tant de force, que le bateau redeſcend en ſix heures de la même quantité de lieues qu'il avoit faites: d'ailleurs, ſoit qu'on monte ou qu'on deſcende, il n'eſt pas poſſible de connoître quel chemin l'on tient, à moins qu'on n'ait une bouſſole.

Ces Iſles ſont habitées par des Indiens, qu'on nomme la Nation Guarau ou Guarauna; & il eſt étonnant qu'elle y puiſſe ſubſiſter, étant inondées pendant les ſix mois que durent les crues de l'Orenoque, & étant couvertes deux fois le jour par la marée, pendant les ſix autres mois de l'année, de ſorte qu'il n'y a pas de terrein pour ſemer; & le climat y eſt d'une ſi grande humidité, qu'aucune Nation ne peut le ſoutenir, à l'exception des Guaraunos qui y ſont habitués. Une autre incommodité qui empêche tout Européen d'y pouvoir demeurer, c'eſt la quantité prodigieuſe de Moſquites (1), qui s'élevent de deſſus les eaux, & ſe répandent par millions ſur ces terres inondées. Cependant cette Nation ne laiſſe pas que d'être nombreuſe, puiſqu'on y compte cinq à ſix mille ames, qui ſe plaiſent ſi fort dans leurs Iſles, qu'ils ne veulent pas les quitter.

Ces Iſles ſont habitées.

Elles ſont mal ſaines.

Quoique tout ce que nous appellons beſoins de la vie, paroiſſe leur manquer entierement, ces Peuples ſont contens & joyeux: les Eſpagnols de la Guiane ſont très bien reçus chez eux, parcequ'ils en ont beſoin pour la pêche. Il n'arrive pas plutôt une Piroque ou un Bateau Eſpagnol, que tous les Habitans ſe rendent ſur le rivage, témoignant par leurs

Les Habitans ſont gais.

(1) Ce ſont des eſpeces de Couſins, dont la piquûre eſt fort douloureuſe, & qui tourmentent jour & nuit.

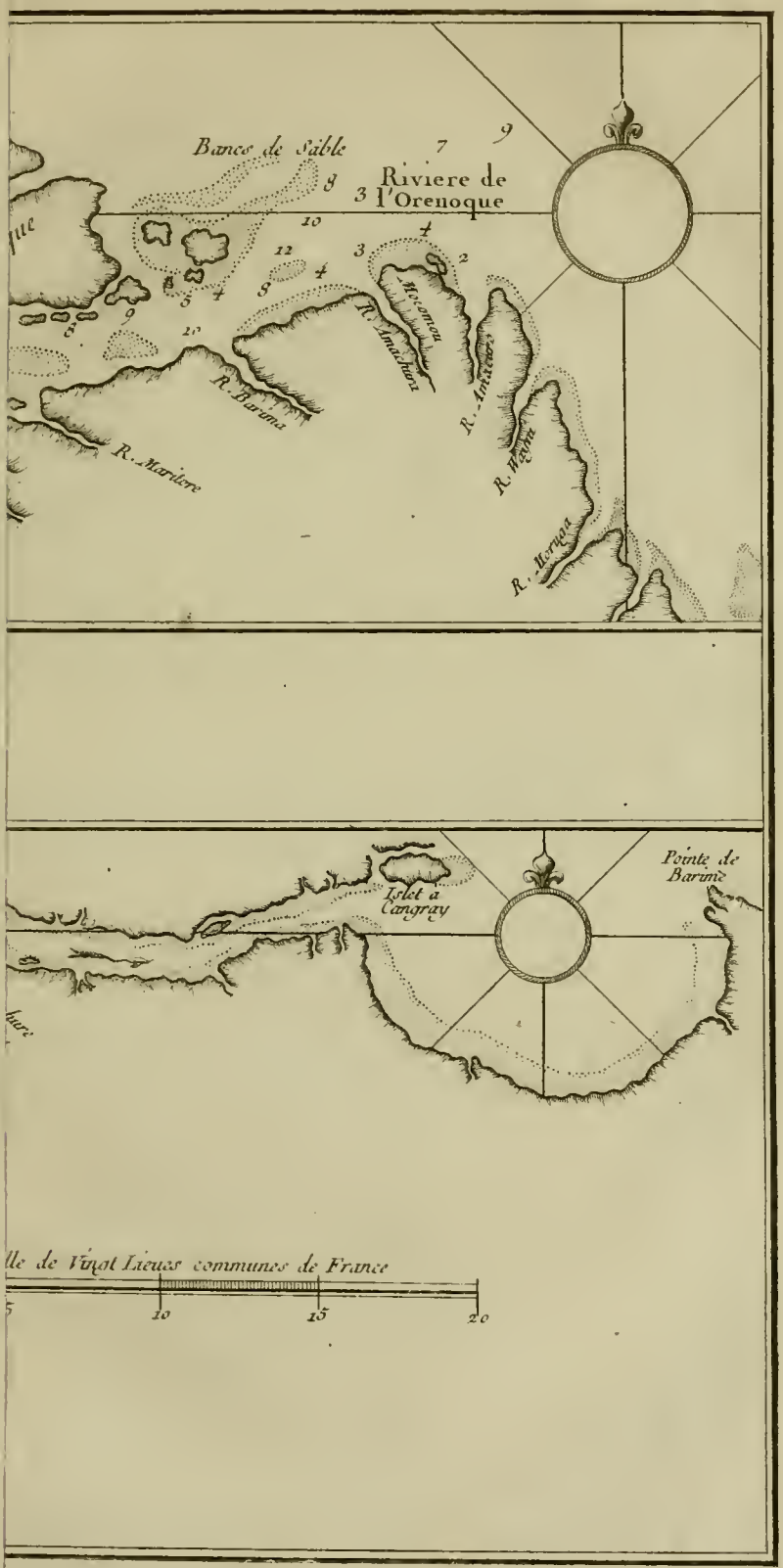
ſauts & leurs danſes, la joie qu'ils ont de ſon arrivée ; & pour l'ordinaire on les trouve chantans & danſans : car c'eſt-là leur principale occupation, étant naturellement pareſſeux, & entierement incapables d'application : l'on peut dire que l'on n'a pas encore découvert de Peuples plus gais ni plus joyeux que les Guaraunos.

Maiſons de ces Peuples.

Leurs maiſons, qui ne ſont que de miſérables huttes où il n'y a aucuns meubles, ſont bâties ſur des pieux & des madriers, qu'ils ſont obligés d'enfoncer dans la vaſe, juſqu'à ce qu'ils trouvent la terre ferme ; ils élevent leurs pieux aſſez haut, pour que les inondations de l'Orenoque & les marées ne puiſſent y atteindre, de ſorte que les maiſons, les rues & les places, ſe trouvent ſuſpendues au-deſſus de l'eau : l'enceinte & le plancher des maiſons ſont de bois, la couverture d'écorces de palmiers, le tout lié & attaché aſſez ſolidement pour réſiſter au mouvement des eaux.

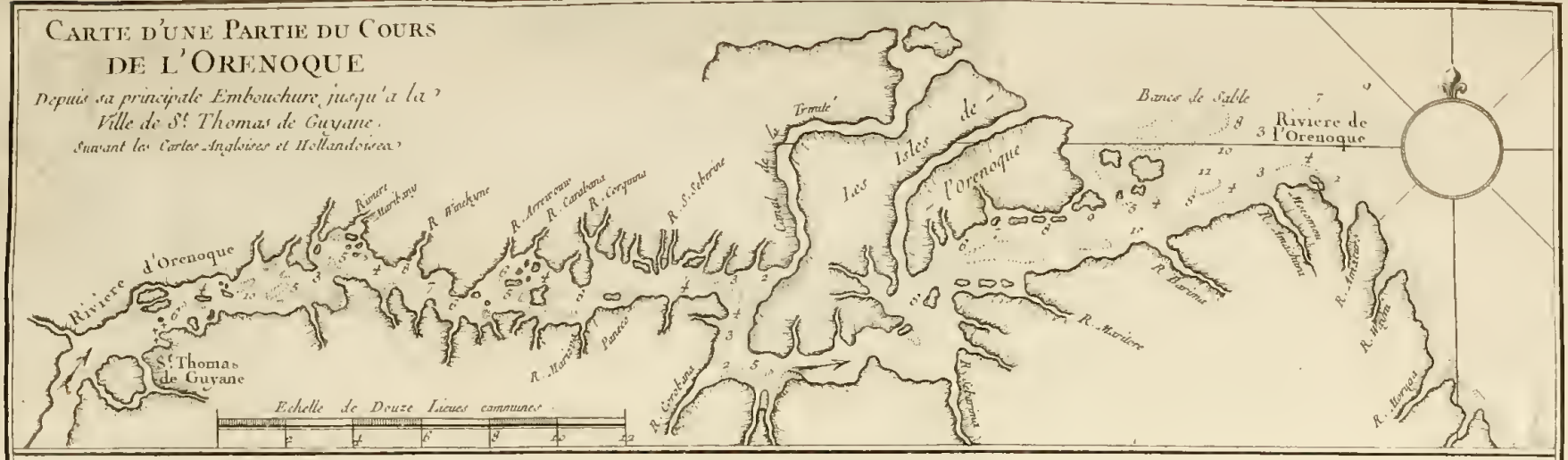
Grande entrée de l'Orenoque.

Les Iſles qui ſont à l'entrée de l'Orenoque forment beaucoup de paſſes, mais elles ne ſont pas connues. La principale & la ſeule fréquentée par les Européens, que les Eſpagnols appellent *Boca de Navios*, eſt ſituée du côté de l'Eſt, par la Latitude Septentrionale de huit degrés cinq minutes, & par les trois cens dix-huit degrés de Longitude, Méridien vraiſemblablement de l'Iſle de Fer ; ce qui revient au ſoixante-deuxieme degré à l'Occident du Méridien de Paris : & quoique le Pere Gumilla, dont cette détermination eſt tirée, ne l'appuie d'aucune obſervation, j'ai cru devoir l'adopter après l'avoir


Banco de Sable
Riviere de
l'Orenoque
R. Amacuro
R. Barima
R. Maribare
R. Aniteo
R. Wayna
R. Moriqua
Islet a
Cangray
Pointe de
Barime
lle de Vingt Lieues communes de France
10
15
20

CARTE D'UNE PARTIE DU COURS DE L'ORENOQUE

Depuis sa principale Embouchure jusqu'a la Ville de St. Thomas de Guyane. Suivant les Cartes Angloises et Hollandoises.



CARTE DU BRAS PRINCIPAL DE LA RIVIERE D'ORENOQUE

Depuis la Pointe de Barime a son Embouchure jusqu'au Fort de S. Thomas. Suivant un Manuscrit François.

comparée avec plusieurs détails géographiques des Côtes voisines & quelques Observations Astronomiques les plus prochaines, leur accord servant de preuve aux positions respectives des unes & des autres, comme on peut s'en convaincre par l'examen de ma Carte générale de la Guiane.

Carte de la grande entrée de l'Orenoque.

Cette entrée a deux à trois lieues de largeur ; les terres des deux côtés sont basses & noyées ; le Chenal est resserré par des Isles & des Bancs de sable & de vase, qui en rendent la navigation difficile, & même dangereuse, lorsqu'on n'a pas de pratique : on trouve dans cette entrée, huit, neuf & dix brasses d'eau de basse Mer. Le lit du Fleuve se reserre ensuite & forme plusieurs contours & sinuosités avec beaucoup d'Isles de différentes grandeurs, parmi lesquelles il n'est pas aisé de chenailler ; il y a même dans quelques endroits des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve de basse Mer que deux brasses & demie, & trois brasses d'eau.

Pour faire connoître plus particulierement cette entrée, il auroit fallu en donner une Carte exacte & détaillée ; mais quelques recherches que j'aie faites, je n'ai rien trouvé de satisfaisant : cependant je joins ici deux différentes Cartes de cette entrée, avec environ soixante lieues du cours du Fleuve, en remontant jusqu'à la Ville de Saint-Thomas de la Guiane. La premiere est tirée de ce que les Hollandois en ont publié, & qu'on trouve dans le Recueil ou Flambeau de la Mer de Vankeulen, de 1699, qu'on pourroit présumer avoir quelqu'exactitude, puisque les Navigateurs de cette Nation ont beaucoup fréquenté cette Rivierre, & que les Anglois l'ont copiée &

inſérée dans leur Pilote Anglois, édition de Londres. La ſeconde eſt tirée d'une grande Carte manuſcrite, qui eſt au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, qui a pour titre, *Carte du Bras principal de la Rivierre de l'Orenoque, depuis la Pointe de Barime, juſqu'au-deſſus du Fort de Saint-Thomas de Guiane, occupé par les Eſpagnols, dreſſée par le ſieur Jean-Baptiſte-Pierre Romain, ſur les Obſervations des perſonnes envoyées exprès ſur les lieux, par Jean-Paul Maſclary de Beauveſet, Ecuyer.* La différence que l'on remarque entre ces deux Cartes, jette une incertitude d'autant plus grande ſur cette Partie, que je n'ai aucuns moyens de critique & de comparaiſon à leur oppoſer, & qu'il m'eſt actuellement impoſſible de juger lequel de ces deux Plans eſt le plus exact & le plus approchant de la vérité.

PROFONDEUR DE L'ORENOQUE,

Ses Courans, la Crue de ſes Eaux & ſes Débordemens.

LES Eſpagnols prétendent que l'Orenoque ne le cede point aux plus fameuſes Riviere de l'Ancien & du Nouveau Monde. Piedrahita, dans le premier Chapitre de ſon Hiſtoire du Nouveau Royaume de Grenade, dit que l'Orenoque ne connoît au-deſſus de lui que le Maranon. Le Pere Mathias de Tapia, dans le Mémoire qu'il préſenta au Roi d'Eſpagne en 1715, eſt du même ſentiment.

Le Pere de Gumilla dans ſon Hiſtoire de l'Ore-

noque, dit qu'en l'année 1734, Paul Dias Paxardo, Ingénieur, reçut ordre du Colonel Don Carlos, Gouverneur & Capitaine Général des Provinces de Guiane & de Comana, d'aller dans l'Orenoque. Cet Officier vint mouiller entre le Fort de Saint-François d'Aſſiſe de la Guiana, & l'Iſle del Canno del Limon, qui eſt vis-à-vis, où, dans le mois de Mars, qui eſt le tems où ce Fleuve eſt le plus bas, les eaux ſe retirent d'environ un tiers de lieue : ayant jetté la ſonde, après l'avoir armée d'un poids capable de réſiſter au courant, il trouva que la profondeur étoit de ſoixante-cinq braſſes. Quelques années au-paravant, le Gouverneur Don Guſman ayant ſondé dans un endroit où le Fleuve a moins de largeur qu'à la Guiane, il trouva quatre-vingts braſſes d'eau : mais dans les mois d'Août & de Septembre, où l'Orenoque reçoit ſon plus grand accroiſſement, on trouve vingt braſſes de plus, c'eſt-à-dire, cent braſſes de profondeur : ce que l'on auroit peine à croire, ſi des Auteurs dignes de foi ne l'atteſtoient.

Sondé dans l'Orenoque.

» Voici une ſingularité de ce Fleuve, qui mérite » toute l'attention des curieux, & qu'on n'a remar- » qué dans aucune Riviere du monde. L'Orenoque » emploie cinq mois à croître, & ſes différens accroiſ- » ſemens ſont marqués par les traces qu'ils laiſſent ſur » les rochers & ſur les arbres qui bordent ſes Côtes ; » il ſe maintient un mois entier dans cet état ; & » après avoir employé cinq autres mois à décroître » dans la même gradation, il reſte un mois entier » dans ce même degré de décroiſſement ; employant » ainſi le cours entier d'une année à monter & à

Crue des eaux de l'Orenoque.

» deſcendre, ſoit qu'il pleuve ou non dans les Pro-
» vinces voiſines dont il ne dépend en aucune ma-
» niere.

» Les anciens Habitans de la Guiane & les Indiens
» voiſins de l'Orenoque, ont encore obſervé que tous
» les vingt-cinq ans, la derniere crue de ce Fleuve
» s'éleve de deux pieds & demi au-deſſus du terme
» fixé pendant les vingt-quatre années qui ont pré-
» cédé.

Quoiqu'il ne ſoit pas aiſé de trouver la cauſe d'un accroiſſement auſſi conſidérable & auſſi ſingulier: voici ce qu'en dit le Pere Gumilla.

Raiſons de la crue des eaux.

» Les premieres pluies tombent en Avril dans les
» Montagnes d'où ſort cette quantité prodigieuſe de
» Rivieres qui viennent ſe décharger dans l'Oreno-
» que; & c'eſt alors qu'arrive la premiere crue: mais
» comme les plages de l'Orenoque ont beaucoup
» d'étendue, & qu'elles ont été long-tems deſſéchées
» par l'ardeur du Soleil, elles abſorbent toute l'eau
» qui y étoit tombée, ce qui fait qu'il n'en vient pas
» une goute à la Mer, & qu'on ne s'apperçoit pas de
» cet accroiſſement dans les embouchures de la Ri-
» viere: il n'en eſt pas de même de la ſeconde crue,
» qui trouvant ſes plages déja humectées, ſe laiſſe
» facilement appercevoir & va toujours en augmen-
» tant durant le mois d'Avril & les quatre ſuivans,
» Mai, Juin, Juillet & Août, ſe maintenant dans
» ſa plus grande hauteur le mois de Septembre. Le
» Fleuve ceſſe alors de croître, parceque ſes eaux ſe
» répandent dans quantité de Lacs voiſins de ſes
» bords, dont quelques-uns ſont marqués ſur la Carte
» ci-jointe,

» ci-jointe. Le mois d'Octobre venu, l'Orenoque re-
» commence à baiſſer, & raſſemble dans ſon lit toutes
» les eaux qui s'étoient répandues dans les Lacs des
» environs, d'où vient qu'il emploie à décroître le
» même nombre de mois qu'il avoit mis à monter;
» ſavoir, Octobre, Novembre, Décembre, Janvier
» & Février; parvenu à ſon plus bas étage, il reſte
» tout le mois de Mars dans cet état, & abandonne
» ſes plages, pour que les Caymans & les Tortues
» qui y ſont en très grand nombre, puiſſent dépoſer
» leurs œufs dans le ſable, où la chaleur du Soleil les
» fait éclore.

On ne ſauroit dire au juſte de combien de pieds l'Orenoque croît & décroît, cela dépend de l'étendue plus ou moins grande de ſon lit, auſſi-bien que de la pente du terrain ſur lequel il coule. Dans l'endroit le plus étroit du Fleuve, on trouve un promontoire ou rocher de pierre vive, de cent vingt pieds de haut, ſur lequel eſt un arbre dont on voit les racines à travers les fentes du rocher d'où elles ſortent pour s'abreuver dans l'eau: ce rocher eſt entierement caché par les eaux durant une partie du mois Juillet, & pendant tout celui d'Août; & ce n'eſt qu'à la faveur de cet arbre, qui ſert de baliſe, que les Voyageurs évitent ce rocher qu'il eſt dangereux d'aprocher. On peut conclure de-là, que le Fleuve croît de cent vingt pieds dans l'endroit le plus reſſerré de ſon lit.

Le Fleuve croît de cent vingt pieds.

Dans le détroit de Marimoroſa, où l'Orenoque paſſe avec la rapidité d'un traît, on a meſuré depuis la marque de la crue ordinaire juſqu'à l'eau, trente-ſix pieds; & deux pieds & demi plus haut, eſt la

marque de la grande crue qui arrive tous les vingt-cinq ans. Vis-à-vis d'Uyapy où la Riviere a quatre lieues de largeur en face des bouches de l'Apuré, où il y en a bien davantage, & dans tous les lieux également bas, les crues ſont moins conſidérables.

Le flux & reflux ſe fait ſentir dans le Fleuve.

Le flux & reflux de la Mer ſe font ſentir juſqu'au pied du torrent de Camiſetta, qui eſt à plus de ſoixante lieues des bouches de l'Orenoque ; mais non pas plus loin à cauſe d'une effroyable Cataracte qui s'y trouve, & qu'on ne paſſe qu'avec beaucoup de danger.

Vis-à-vis de la bouche de la Riviere de Meta, on trouve le Torrent de Carachina formé par pluſieurs Iſles de pierres vives, entourées de rochers, dont les uns ſont viſibles & les autres cachés dans l'eau : ce qui rend ce paſſage difficile.

Cataractes de l'Orenoque.

A douze lieues de-là, on trouve le Torrent de Tabaje qui n'eſt pas moins formidable ; de ſorte que dans l'eſpace de trente-cinq lieues en remontant, l'Orenoque forme trois Cataractes qui interrompent la navigation : on ne ſurmonte ces Torrens qu'avec beaucoup de danger & qu'à force de travail ; mais pour les trois autres Torrens des Aturés, il eſt impoſſible de les ſurmonter, & l'on eſt obligé de tranſporter les Bateaux par terre, ce qui exige beaucoup de travail & de tems.

COURS DE L'ORENOQUE,

Et les principales Rivieres qu'il reçoit.

DE la grande embouchure de l'Orenoque, dont on a parlé ci-devant, juſqu'à la derniere, qui ſe jette dans le Golfe Triſte ou le Golfe de Paria; on compte environ ſoixante lieues: cette embouchure eſt appellée dans le Pays *Manabo Pequeño*. On ne la connoît guerre, & j'ignore ſi elle eſt praticable pour des Navires; mais ſi ce bras de l'Orenoque étoit navigable, ce ſeroit une route bien plus courte pour entrer dans le Fleuve & venir mouiller à la Ville de Saint-Thomas, qui eſt ſituée preſqu'au Sud du Canal, ſur la rive oppoſée.

Rivieres qui tombent dans l'Orenoque.

Entre Saint-Thomas de Guiane & le Cap le plus Oriental de *Boca dos Navios*, appellé la Pointe de Barime; il y a pluſieurs Rivieres qui ſe déchargent dans l'Orenoque; elles prennent leurs ſources dans cette chaîne de Montagnes qui ſont au Sud de l'Orenoque, & qui font la ſéparation de la Guiane Eſpagnole d'avec la Guiane Hollandoiſe: la plus conſidérable de ces Rivieres eſt celle d'*Akiri* (Aquire) éloignée d'environ trente lieues du Cap de Barime, ſur la rive Méridionale du Fleuve. Dans tout cet eſpace, le Fleuve eſt rempli d'Iſles & de Hauts-Fonds, dont il faut ſe défier lorſqu'on veut remonter juſqu'au Fort de Saint-Thomas, qui eſt éloigné d'environ trente lieues de l'embouchure de l'Akiri.

Riviere d'Akiri.

A dix ou onze lieues du Fort de Saint-Thomas, on trouve du même côté la Riviere *de Caroni*, qui eſt fort large & fort profonde; elle prend ſa ſource dans les montagnes dont nous venons parler. Une lieue avant que de ſe joindre à l'Orenoque, ſon lit eſt reſſerré par des rochers où elle ſe précipite avec grand bruit, & coule avec tant de rapidité, qu'elle refoule les eaux de l'Orenoque à une bonne portée de fuſil ſans ſe mêler; de ſorte qu'il eſt aiſé de diſtinguer leurs eaux dans un aſſez long eſpace. L'eau de Caroni paroît noire, ce qui provient du ſable ſur lequel elle coule; mais étant miſe dans un verre, elle eſt auſſi claire que le criſtal; elle eſt fort legere & fort ſaine. A quinze lieues environ de ſon embouchure, on trouve ſur la rive Orientale, un Village qu'on nomme Saint-Joſeph, où il y a une Miſſion pour les Indiens de la Nation des Guianas, deſſervie par des Capucins Catalans.

Riviere de Caroni.

A trente lieues du Caroni, de l'autre côté du Fleuve, il y a une Riviere aſſez conſidérable, que les meilleurs Geographes appellent la Mama, qui ſelon eux, prend ſes ſources dans la Province de Caracas, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

A environ vingt-cinq lieues au-deſſus de la Mama, on voit ſur les bords du Fleuve, à droite & à gauche, des montagnes de roche qui reſſerrent le Fleuve & le rendent extrêmement rapide: on appelle cet endroit, le Détroit & Torrent de Camiſetta: ce paſſage eſt dangereux & n'a pas moins de deux à trois lieues de long.

Le Fleuve s'élargit enſuite, ſes bords ſont bas & noyés avec pluſieurs Iſles de différentes grandeurs : du Détroit de Camiſetta à la Riviere de Cauca, on compte quinze lieues environ.

Riviere de Cauca.

La Riviere de Cauca eſt à plus de ſoixante & dix lieues du Caroni, du même côté ; elle prend ſa ſource dans les montagnes qui ſont au Midi de l'Orenoque. Cette Riviere eſt auſſi grande & auſſi profonde que celle du Caroni ; ſon embouchure eſt par la Latitude de cinq degrés trente minutes, ſuivant le Pere Gumilla. Il y a pluſieurs Lacs aſſez conſidérables aux environs de cette embouchure, dans leſquels les eaux de l'Orenoque ſe répandent dans le tems des crues & des pluies.

Riviere d'Apuré.

Continuant de remonter l'Orenoque, outre une infinité de Rivieres de différentes grandeurs, qui s'y jettent des deux côtés, on trouve du côté de l'Occident les embouchures de l'Apuré, qui ſont ſituées par les cinq degrés cinq minutes de Latitude, & par les ſoixante-huit degrés quinze à vingt minutes de Longitude Occidentale du Méridien de Paris.

Cette Riviere eſt fort large & fort profonde : le Pere Gumilla, qui a paſſé neuf ans ſur ſes bords, en donne la deſcription dans ſon Hiſtoire de l'Orenoque, d'où j'ai tiré ce qui ſuit :

Source de l'Apuré.

La principale ſource de l'Apuré eſt dans l'endroit le plus élevé & le plus eſcarpé des montagnes du Nouveau Royaume de Grenade ; elle donne une ſi grande quantité d'eau, que ceux qui vont à Chitaga, près de Pampelune, ne ſauroient la paſſer à gué ; de ſorte qu'on a été obligé d'y faire un Pont d'une

grande étendue, & qui a couté de fort groſſes ſommes : de-là elle ſe jette dans des vallées ſpacieuſes, dans leſquelles elle reçoit les Rivieres de Siſidi, de Caſidi, de Calajau, d'Uboca & d'Uru ; cette derniere vient de la Ville de Saint-Chriſtophe, laquelle eſt ſituée dans le lieu le plus élevé du Nouveau Royaume de Grenade, entre les Villes de Pampelune & de la Grita. L'Apuré reçoit encore le Caperu dont l'eau eſt produite par la fonte des neiges qui tombent à l'Orient de la Ville de Merida, enſuite la Riviere d'Auré, & enfin la Riviere de Saint-Dominique ou de Guanaré, qui eſt plus conſidérable, & qui raſſemble les eaux de la Province de Varinas, ſur les bords de laquelle on trouve le Village & la Miſſion de Guanaré.

Cours de l'Apuré.

Enfin, la quantité d'eau que l'Apuré reçoit dans l'eſpace de plus de deux cens lieues eſt ſi grande, que ne pouvant plus la contenir, elle ſe fraie un paſſage à travers une Forêt, vingt lieues avant que d'arriver à l'Orenoque, & ſe décharge dans le Guarico, qui n'eſt qu'une petite Riviere de la Province de Caraque, mais qui devient navigable au moyen de cette jonction, comme on peut le voir ſur la Carte.

Branches de l'Apuré.

L'Apuré, dépouillé d'une partie de ſes eaux, va ſe jetter dans l'Orenoque ; mais auparavant, il ſe diviſe en trois branches, qui ſont ſi abondantes & ſi rapides, qu'elles repouſſent les eaux de l'Orenoque avec tant de force, que ce Fleuve qui a preſque une lieue de largeur en cet endroit, ſe reſſerre de plus d'un quart ; ce qui forme des tournans affreux, qui ont occaſionné pluſieurs naufrages, en attirant les bateaux

de fort loin : auſſi les Voyageurs ont grand ſoin de les éviter, prenant leurs précautions de loin pour ranger le côté oppoſé du Fleuve.

On trouve du côté du Sud le Pararuma & le Paruaſi, qui ſont deux Rivieres, proche leſquelles il y a quelques Miſſions d'établies : on trouve ſur les bords de la premiere, la Miſſion de Notre-Dame-des-Anges ; & ſur les bords de la ſeconde, celles de S. Xavier & de S. Joſeph de Mapoyes.

Proche de l'embouchure de la Pararuma, ſur les bords de l'Orenoque, du côté du Sud, il y a un rocher qui s'éleve en piramide à une hauteur étonnante; ſa baſe a une demie lieu de tour, & on ne peut arriver au ſommet que par deux côtés, encore faut-il beaucoup d'attention pour ne pas ſe précipiter. Ce rocher, qu'on appelle Pararuma, paroît plutôt un ouvrage de l'art que de la nature ; & ſon ſommet, qui de loin paroît extrêmement pointu, eſt une très belle plateforme de figure ovale, entourée d'un appui formé de la même pierre, dont le ſol eſt d'une terre très fertile, où les Salivas ont un jardin dont la fraîcheur eſt entretenue par une ſource qui ſort du rocher. La vûe y eſt admirable : du côté de l'Orient & du Midi, elle eſt bornée par une chaîne de montagnes qui accompagne & ſuit l'Orenoque depuis ſa ſource juſqu'à l'Ocean ; au lieu que du côté du Nord & du Couchant, elle n'a d'autres bornes que l'Horiſon.

Riviere de Pararuma.

Rocher de Pararuma.

Du même côté en remontant l'Orenoque, on trouve un autre rocher auſſi ſingulier : il a plus de deux lieues de circuit, & il paroît ne faire qu'une ſeule

Autre rocher ſingulier.

masſe ; ſon ſommet eſt couvert d'un Bois où l'on ne peut arriver que par une ſeule avenue, qui eſt du côté de l'Orient & très difficile. Ce rocher meſuré perpendiculairement depuis ſon ſommet juſqu'au plan qui forme une eſpece de balcon ſur la Riviere, a cent vingt-ſix braſſes de haut : ce plan, qui a quarante pas de largeur ſur plus de quatre-vingts de longueur, eſt élevé au-deſſus de l'eau de plus de cinquante pieds. Les Miſſionnaires ont bâti, ſur ce plan ou plateforme naturelle, une eſpece de Fort où il y a trois batteries & des cazernes où ils ont quelques Soldats : ce poſte eſt extrêmement important pour s'oppoſer aux invaſions des Caraïbes qui venoient ravager les Miſſions. La Riviere de Paruaſi vient ſe jetter dans l'Orenoque, au pied de ce fameux rocher que les Naturels du Pays appellent *Marumaruta.*

Le lit de l'Orenoque n'a pas plus d'une portée de fuſil d'étendue dans cet endroit, à cauſe du grand nombre de rochers qui ſe trouvent de l'autre côté du rivage : ce qui, joint à la rapidité du courant & aux tournans d'eau, rend le paſſage extrêmement dangereux.

Riviere de Sinaruco.

La Riviere de Sinaruco eſt bien plus conſidérable que les précédentes ; elle eſt ſituée ſur la Côte Occidentale de l'Orenoque, à quarante-cinq lieues au moins des bouches de l'Apuré ; elle prend ſa ſource au pied des montagnes de Chiſgas où il y a beaucoup de neiges : on l'appelle *Canaguata* dans le centre de la Forêt, & *Ravanal*, après qu'elle en eſt ſortie ; elle ſe jette enſuite dans un bras que forme l'Apuré, qu'on appelle Dauraca. Ce n'eſt qu'après cette jonction

tion qu'elle prend le nom de Sinaruco, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'elle entre dans l'Orenoque dans l'eſpace de terrein qu'il y a entre l'Apuré & la Meta.

Riviere de Meta.

Depuis les embouchures de l'Apuré, juſqu'à la Riviere de Meta, le lit de l'Orenoque forme un demi cercle, dont les ſinuoſités ſont fort irrégulieres; quoi qu'il continue ſon cours directement vers le Sud, en s'approchant de l'Equateur.

Cette Riviere eſt auſſi conſidérable que celle d'Apuré, tant par l'abondance de ſes eaux, que par la longueur de ſon cours. Comme les Jéſuites ont pluſieurs Miſſions ſur ſes bords, on la connoît aſſez bien, ainſi que les Rivieres qu'elle reçoit & les Nations qui l'habitent.

Sources de la Meta.

La principale ſource de la Meta eſt ſituée dans l'endroit le plus élevé du Nouveau Royaume de Grenade, entre Santafé de Bogota & Tunja, dans dans une montagne couverte de neiges & de bruyeres, qu'on appelle Albaracin, d'une Hôtellerie qui eſt au pied.

De cette montagne, en tournant vers l'Orient, deſcend la Meta (c'eſt ainſi qu'on l'appelle dans la vallée de Turmaque) qui, après avoir reçu une grande quantité d'eau dans les différentes vallées de ces affreuſes montagnes, traverſe les campagnes de Saint-Jean, ſous le nom d'Upia: après avoir reçu beaucoup de petits ruiſſeaux, elle va ſe joindre à la Riviere de Cuſiana, qui a ſa ſource dans les montagnes de Toquilla, voiſines de Tunja: à quelque diſtance de la Ville, elle reçoit la Riviere de Cravo,

à l'embouchure de laquelle eſt la Colonie de la Conception de la Nation Achagua.

Rivieres qui ſe jettent dans la Meta.

Les autres Rivieres qui ſe jettent dans la Meta, ſont la Guiripa, qui n'eſt pas éloignée de la Miſſion de Saint-Michel chez les Salivas; la Guanapato, où eſt la Miſſion de Saint-François-Regis, chez les Achaguas; le Pato, qui eſt à quatre lieues au-deſſous, lequel deſcendant des montagnes d'Ogonta, couvertes de neiges, ſe jette dans la Meta, après avoir reçu la Tocaria, la Curama, & quelques autres petites Rivieres.

Riviere de Caſanaré.

La Meta reçoit auſſi la Caſanaré, qui eſt une Riviere conſidérable dont la ſource eſt dans les montagnes de Chiquita, & dans laquelle tombent celles de Puraré & de Tacoraqua, qui ont à l'Occident la Miſſion de Pauros, & au Nord celle de Patute. A l'Orient & dans la plaine, on trouve la Miſſion de Saint-Sauveur, qui eſt un Port de la Riviere de Caſanaré, où ceux qui deſcendent à la Meta & à l'Orenoque s'arrêtent pour ſe repoſer.

La Caſanaré reçoit auſſi la Riviere de Tame, qui deſcend des montagnes de Chita, & ſur les bords de laquelle ſont les Miſſions des Giraras & Betoyes, qui ſont très nombreuſes.

Plus loin on trouve la Riviere d'Ele & celle de Cravo, qui ſe jettent enſemble dans la Meta, & entre-deux, au-deſſus de leur confluent, la Miſſion de Saint-Xavier de Macaguane. La Riviere d'Ele eſt remarquable par ſes débordemens, qui ſont les mêmes, ſoit que les pluies ſoient abondantes, ſoit qu'il n'y en ait point: car dans ce dernier cas, l'ardeur du

Soleil fait fondre les neiges des montagnes de Chiſgas & de Quacamayas, où ſont les ſources de cette Riviere.

La Meta, ayant reçu toutes les Rivieres dont on vient de parler, & pluſieurs autres qui ſont peu connues, vient ſe jetter dans l'Orenoque, par la Latitude Septentrionale de deux degrés, & par les ſoixante & onze degrés de Longitude.

Jonction de la Meta à l'Orenoque.

Après ce qu'on vient de dire de l'abondance des eaux de la Meta, & de la rapidité de ſon courant, on croiroit que ſa jonction avec l'Orenoque, devroit ſe faire avec la même furie que celle de l'Apuré; mais il n'en eſt pas ainſi, parceque quelques lieues auparavant, le courant de la Meta prend un tel équilibre avec celui de l'Orenoque, qu'on a peine à le diſtinguer, ſur-tout dans les tems des débordemens: de ſorte que cette jonction ſe fait d'une maniere imperceptible.

On trouve à l'embouchure de la Meta, ſur la rive Orientale, la Miſſion de Sainte-Thereſe, de la Nation des Salivas; à vingt-cinq lieues plus haut, ſur la même rive, il y a celle de Saint-Joachim de la même Nation: c'eſt proche l'embouchure de la Meta, un peu au-deſſous, qu'eſt le furieux Torent de *Carichana*, qui rend la navigation de l'Orenoque très dangereuſe en cet endroit.

Le Torent de *Tabajé* eſt à dix lieues au-deſſus des bouches de la Meta: c'eſt un endroit où le lit de l'Orenoque eſt tellement rétréci par des rochers, que ſa rapidité eſt très difficile à ſurmonter, & cauſe ſouvent des naufrages.

Dix lieues au-deſſus du Torent de Tabajé, l'Orenoque jette un bras qui court vers le Sud-Eſt, & va ſe joindre au *Rio Negro,* ou Riviere Noire, laquelle ſe décharge dans l'Amazone. Nous parlerons de ce bras de l'Orenoque & de la Riviere Noire, lorſque nous décrirons la Guiane Portugaiſe. Dix lieues plus haut on trouve trois Cataractes proche les unes des autres, qui barrent l'Orenoque & en interrompent entierement la navigation : on ne peut pas les franchir, & il faut tranſporter les Canots ou Bateaux par terre, juſqu'audeſſus de ces cataractes, ce qui ne ſe fait qu'avec beaucoup de peine & de tems : ces Cataractes s'appellent les *Aturés.*

Cataractes dans l'Orenoque.

A peu de diſtance au-deſſus, on trouve la Riviere de *Bidacha*, qui raſſemble toutes les eaux des plaines qui ſont entre la Meta & l'Orenoque. Ce fut à Bidacha que s'établirent autrefois les Miſſions pour les Nations Chiricuas & Salivas ; mais les Indiens Caribes y ayant porté la guerre, maſſacrerent les Religieux qui les deſſervoient.

Riviere de Bidacha.

A environ trente-cinq ou quarante lieues au-deſſus de l'embouchure de la Riviere de Bidacha, on trouve celle de la Riviere de *Guabiari*, qui porte divers noms, ſuivant les divers Pays qu'elle arroſe, elle prend ſa ſource dans de hautes montagnes toujours couvertes de neiges, au pied & à l'Occident deſquelles eſt bâtie la Ville de Santa-Fé de Bogota : comme le climat eſt tempéré, on y jouit d'un Printems continuel, & les campagnes y ſont les plus belles du monde. Le cours de Guabiari n'eſt pas exactement connu, on ſait qu'après être ſorti des

Riviere de Guabiari.

montagnes, il traverſe une très grande Forêt, enſuite de vaſtes plaines, & vient ſe jetter dans l'Orenoque, par les vingt-cinq ou trente minutes au Nord de l'Equateur, & par les ſoixante & treize degrés trente minutes de Longitude Occidentale du Méridien de Paris, ſuivant l'eſtime des meilleurs Géographes.

Depuis la Riviere de Guabiari, en remontant l'Orenoque & s'avançant vers l'Oueſt, on trouve un grand nombre de Rivieres, telles que le Caguan, la Fragüa, la Rodriguès, & quelques autres peu connues, qu'on peut regarder comme les ſources de l'Orenoque : elles ſortent de ces montagnes qui ſont au Sud de Caguan & de Timana, Pays peu fréquentés par les Européens, & habités par des Indiens qui ne ſont connus que par leurs vols & leurs brigandages, & contre leſquels les Eſpagnols ont été obligés d'envoyer pluſieurs fois des Troupes pour les réprimer.

Sources de l'Orenoque.

ARTICLE SECOND.

CLIMAT ET PRODUCTIONS DES PAYS SITUÉS AUX ENVIRONS DE L'ORENOQUE.

L'ORENOQUE, renfermant ſon cours entre l'Equateur & le neuvieme degré de Latitude, ſe trouve par conſéquent dans le premier Climat de la Zone Torride, d'où l'on conclut que les chaleurs y doivent être exceſſives ; elles le ſont, en effet, ſurtout dans les endroits qui ſont éloignés de ces hautes montagnes toujours couvertes de neiges, que dans le

Hautes montagnes nommées Paramos.

Pays on appelle *Paramos*. Ces montagnes, dont la hauteur eſt extrême, ſur le ſommet deſquelles regne un froid mortel pour les hommes & pour les animaux, rendent habitables les cantons dont elles ſont voiſines, qui ſans elles ſeroient brûlés par les chaleurs continuelles : de ſorte que par leur moyen, on trouve dans ces Pays voiſins de l'Equateur, les quatre ſaiſons pour ainſi dire, ſuivant qu'on eſt plus ou moins éloigné de ces Paramos. Par exemple, ceux qui habitent au pied ont toute l'année un froid aſſez ſenſible & aſſez marqué pour mériter le nom d'Hiver ; auſſi n'y trouve-t-on aucuns des fruits qui viennent dans les Pays chauds. A une diſtance proportionnée, les Pays ſont tempérés toute l'année, les arbres fruitiers y ſont couverts de fleurs & de fruits, les uns verds, les autres mûrs : de ſorte que l'on y jouit tout à la fois du Printems & de l'Automne. Enfin les Pays qui ſont plus éloignés de ces montagnes, éprouvent un Eté continuel & des chaleurs très fortes.

Température du Pays.

On peut donc choiſir, ou le Printems perpétuel des Pays tempérés, ou la chaleur continuelle des Pays chauds, ou le froid rigoureux des Pays froids, & ce, ſans beaucoup embraſſer de Pays : cette variété ſe fait ſentir par les productions de la Terre. Dans les Pays froids, on ne trouve, ni ris, ni tabac, ni coton, ni cannes à ſucre, ni cacao, ni planes, ni papayes, ni pommes-de-pin, ni oranges, ni citrons, ni aucuns des fruits qui font la richeſſe des Climats chauds ; mais en récompenſe, le bled, les légumes, les herbes potageres, les pommes & autres fruits des Pays froids y viennent très bien.

Ainſi ce ſont ces hautes montagnes couvertes de neiges, qui, inhabitables par elles-mêmes, rendent le Pays où elles ſont ſituées, plus ou moins agréable, ſelon que l'on en eſt plus ou moins éloigné, ou à une diſtance moyenne : car pour le reſte du Pays, il eſt ſujet à des chaleurs continuelles & inſuportables, même dans la ſaiſon des pluies. Le Soleil y paſſant perpendiculairement deux fois l'année, on ne doit point y diſtinguer d'Hiver, malgré ce qu'en ont dit quelques Auteurs.

La quantité de Rivieres (1) qui ſe déchargent dans l'Orenoque, communiquent au terrein une humidité qui rend les vallées où elles paſſent, d'une fertilité ſurprenante ; les plaines ſont couvertes d'une quantité prodigieuſe d'arbres de toute eſpece, qui forment le plus beau coup d'œil qu'on puiſſe voir, & qui ſont d'une groſſeur étonnante : on y trouve des Forêts de cacaotiers ſauvages, chargés de gouſſes remplies de féves qui ſervent de nourritures à une infinité de Singes, d'Ecureuils, de Perroquets, de Guacamayas, & autres animaux ſemblables ; d'où l'on peut conclure qu'un terrein auſſi fertile naturellement, le ſeroit bien davantage s'il étoit cultivé.

Forêts de Cacaotiers.

Arbres, Fruits & Plantes.

L'arbre le plus commun & le plus utile aux Indiens qui habitent les Iſles qui ſont à l'entrée de l'Orenoque & les Pays voiſins, c'eſt le Palmier, appellé

Palmier muriche, ſes propriétés.

(1) Je n'ai pas pu marquer ſur mes Cartes toutes ces Rivieres, faute de connoiſſances ſuffiſantes.

Murichi, qui fournit à tous leurs beſoins ; 1°. ils en tirent par inciſion, une liqueur blanchâtre, douce & ſavoureuſe, qui quelques jours après acquiert beaucoup de force, & dont ils boivent juſqu'à s'enivrer : 2°. dans les inciſions dont ils ont tiré leur vin, il s'engendre dans le même-tems, & durant pluſieurs jours, tant qu'il reſte du ſuc dans l'arbre, une grande quantité de vers blancs, de la groſſeur du pouce, qui reſſemblent parfaitement à du beurre, & qui fourniſſent une nourriture agréable & ſucculente, lorſqu'on peut vaincre le dégoût qu'ils cauſent à la premiere vûe. 3°. Lorſque le tronc n'engendre plus de vers, ils en tirent une maſſe ſpongieuſe qui renferme une eſpece de farine ſemblable à de l'amidon fort fin, dont ils font un pain aſſez bon, mais ſi peſant qu'il incommode ceux qui n'y ſont pas accoutumés. 4°. Le fruit qu'ils ont grand ſoin de cueillir, conſiſte en de belles grapes de dates rondes & preſqu'auſſi groſſes qu'un œuf de poule, dont la chair eſt fort ſavoureuſe, & qui ont un noyau dans le milieu, avec une amande à-peu-près ſemblable à une noiſette. 5°. Ils font des planches du tronc, dont ils bâtiſſent leurs maiſons & les couvrent avec les feuilles. 6°. Ils tirent une eſpece de chanvre de ces mêmes feuilles, dont ils font des cordes, des filets & des hamacs, qu'ils appellent *Chincoros*, & dont ils vendent beaucoup. 7°. Ils emploient l'écorce qu'ils tirent de la tige verte des palmiers, pour faire des corbeilles, & les boîtes dans leſquelles ils ſerrent leurs effets.

Autres ſortes de Palmiers.

Outre le Palmier Murichi dont on vient de parler, on en trouve deux autres, l'un eſt appellé *Sijirri* par les

les Indiens : & *cachipaés* par les Eſpagnols ; ce palmier s'éleve fort haut, chaque palme porte deux ou trois grapes de dattes, qui ont la figure & la couleur de pommes de capendu. On ne peut manger ce fruit, même dans ſa maturité, à moins que l'on ne l'ait fait cuire, alors il eſt fort nourriſſant. L'autre eſt d'une eſpece plus petite, ſes dattes l'emportent ſur les autres; elles ont la couleur, la figure & le goût du raiſin : on l'appelle *camuirri*.

Le Platane eſt un arbre très utile aux Indiens, tant pour leur nourriture que pour l'agrément : ſes feuilles forment un très bel ombrage, ayant plus de trois pieds de long & deux pieds de large : cet arbre vient très aiſément, & de bouture. Lorſqu'il eſt à la hauteur de dix ou douze pieds, il ſort de ſon ſommet un jet, qui étant parvenu au-deſſus des feuilles, laiſſe tomber deux écorces qui découvrent une grape ſemblable au raiſin, couronnée d'une fleur blanche dont l'odeur eſt extrêmement ſuave ; ces grapes, dans un bon terrein, peſent juſqu'à cinquante livres, & renferment pour l'ordinaire cinquante platanes, qui étant rotis tandis qu'ils ſont verds, ſervent de pain : on les mange bouillis dans le pot comme des navets. Lorſqu'ils ſont mûrs, ils ſont ſavoureux, mais fort peſans à l'eſtomac. Le Platane.

Les arbres les plus beaux & les plus touffus de ces plaines, ſont les *Canafiſtulos ;* ils ſont chargés d'une ſi grande quantité de fleurs jaunes, qu'il eſt impoſſible de diſtinguer une feuille : le fruit vient enſuite en abondance : les Indiens s'en ſervent pour la compoſition de pluſieurs remedes. Canafiſtulos.

Le Cabima. *Le Cabima*, que les Européens appellent *Palo de aceyte*, eſt l'arbre le plus précieux qu'on trouve ſur l'Orenoque : il eſt haut & touffu ; ſes feuilles reſſemblent à celles du poirier, ſon écorce eſt liſſe, douce & épaiſſe ; il croît dans les lieux humides, près des Rivieres & des Lacs : on en tire par une inciſion qu'on y fait, une huile dont on fait grand cas. Les Hollandois la recherchent & l'achetent des Caraïbes ; elle eſt excellente pour la guériſon des plaies & de toutes ſortes de bleſſures.

Le Cunaſiri. *Le Cunaſiri* ſe trouve en quantité dans pluſieurs Cantons ; cet arbre a le tronc fort gros ; ſon bois à moitié incarnat eſt aromatique ; ſon écorce eſt remplie de petits grains qui ont l'odeur de l'encens ; la ſciure du cunaſiri exhale la même odeur lorſqu'on la jette ſur les charbons ardens.

Dans les bois où il y a des pierres & des rochers, on trouve des arbres d'une groſſeur étonnante, qu'on L'algarobos. appelle *Algarobos ;* il pend de leur tronc des gros morceaux de gomme de deux ou trois livres chacun : cette gomme eſt tranſparente comme du cryſtal, mais on ignore encore ſes propriétés ; les Indiens s'en ſervent pour s'éclairer dans leurs maiſons : on poſe un morceau de cette gomme à terre, & on met le feu à la partie ſupérieure, elle brûle toute la nuit, jettant une flamme extrêmement claire, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement conſumée. Ces mêmes arbres naiſſent dans les bois où il n'y a point de pierres, mais ils ne donnent pas de gomme.

Le Turumo. *Le Turumo* eſt un arbre que les Indiens cultivent, & qui croît auſſi ſans culture dans les champs ; ſon

fruit n'eſt pas bon à manger, mais il ne laiſſe pas que de leur être utile ; ils en font des plats, des écuelles, des taſſes & des pots : ce fruit reſſemble beaucoup au melon d'Inde, appellé *Angurie*, & ſon écorce eſt ſi forte qu'il faut pluſieurs coups pour la caſſer.

Parmi les arbres fruitiers, l'*Anoto* ou *l'Achote*, eſt celui dont les Indiens font le plus de cas : cet arbre eſt fort touffu, il pouſſe de beaux bouquets de fleurs, moitié blanches & moitié rouges, auxquelles ſuccedent des grapes de fruits rouges, dont l'écorce eſt rude & armée de piquans, comme celle des marons : cette écorce renferme une grande quantité de grains rouges pareils à ceux des grenades ſauvages, leſquels étant mis en infuſion & exprimés avec les mains, donnent une teinture foncée qui dépoſe ſon ſédiment dans l'eſpace de vingt-quatre heures, de maniere que l'eau demeure auſſi claire qu'auparavant. Les Indiens verſent cette eau par inclinaiſon, & expoſent au Soleil l'achote qui reſte au fond du vaiſſeau ; & lorſqu'il eſt à moitié ſec, ils en forment des pelotes qu'ils délaient avec de l'huile pour s'en oindre tous les jours, ce qui leur garantit la peau contre la grande ardeur du Soleil : cet onguent eſt un remede efficace pour les brûlures, étant appliqué ſur la partie malade. Anoto ou Achote.

On trouve dans les Bois beaucoup de cedres, dont le plus remarquable eſt celui qu'on appelle *Cedre blanc*, pour le diſtinguer de l'autre qui eſt de couleur rougeâtre ; il ne rend pas de réſine, mais lorſqu'on vient à le travailler, on y trouve des cavités pleines d'une certaine gomme aromatique, dont l'odeur eſt très douce. Les Cedres.

Palo de Anime. *Le Palo de Anime*, eſt un arbre très commun ; les Indiens font des inciſions dans ſon tronc, d'où il ſorr une reſine blanche comme de la neige, & d'une odeur fort agréable : chaque bourgeon de l'anime donne des prunes vertes qui ne mûriſſent jamais, & dont le ſuc eſt ſi cauſtique, qu'il fait enfler & fendre les levres de ceux qui les mordent.

Le Saſſafras. *Le Saſſafras*, ſi eſtimable par l'odeur de ſon bois & la vertu de ſon écorce, croît en abondance aux environs des bouches de la Riviere de Cauca, où on le trouve ſans prendre la peine de le chercher, ce qui fait croire, vû l'uniformité du climat, qu'il doit être extrêmement abondant dans pluſieurs autres plaines.

Le Meray ou Caracoli. L'arbre qu'on appelle *Meray* dans la Province de Carthagene, & *Caracoli* dans celle de Caſanaré, eſt très utile ; ſon écorce miſe en infuſion arrête les pertes de ſang ; ſon fruit eſt ſavoureux, il a la couleur & la figure d'une pomme, excepté qu'il a au-dehors, du côté oppoſé à la queue, une eſpece de pepin de la groſſeur d'une amande, & qui en a le goût lorſqu'il eſt roti ; mais ce pepin eſt très cauſtique quand il eſt crud, il n'en faut qu'un petit morceau pour former un cautere ou un veſicatoire. A l'égard du fruit, ſon ſuc eſt aſſez doux, & lorſqu'on le laiſſe fermenter il acquiert le goût & la couleur du vin.

Dans toutes les plaines de Varinas, de Guanaré, de Caracas, & ſur les Rivieres qui les traverſent pour ſe rendre dans l'Orenoque, on trouve un arbre bas & touffu, chargé d'une grande quantité de fruit, en forme de grapes de raiſin ; il a le goût fort & aroma-

L Arbre à l'Ane.

tique : ce fruit eſt un remede excellent contre le venin de la vipere : on a vû les animaux piqués par ce reptile, aller manger de ce fruit, & ſe guerir : les Eſpagnols l'appellent *el Arbor del Burro*, (l'arbre à l'ane). Les Voyageurs ſe muniſſent d'une bonne quantité de ces fruits pour s'en ſervir au beſoin, les viperes & autres eſpeces de ſerpens étant forts communs dans ces plaines déſertes & ſpacieuſes.

Les Cannes à ſucre viennent très bien dans ces Pays ; & preſque toutes les Nations voiſines de l'Orenoque en cultivent & en font une grande conſommation. Cannes de Sucre.

Le Tabac dont ils font grand uſage, y croît facilement ; l'Anil y eſt commun. Différentes Plantes.

Le Titicana eſt une eſpece de roſeau, dont les bords de toutes ces Rivieres ſont couverts, qui reſſemble aſſez aux cannes à ſucre, avec cette différence que ſon ſucre eſt preſqu'auſſi aigre que celui du limon, ce qui lui a fait donner le nom de *Canna agria* par les Miſſionnaires : ce ſuc eſt un remede contre la fiévre.

La Verveine croît dans ces Pays parmi les ronces & les épines : chaque feuille eſt accompagnée d'une petite fleur, dont la couleur tient le milieu entre le noir & le blanc, & qui eſt un ſpécifique admirable contre les fiévres tierces & quartes.

Parmi les herbes, il y en a un grand nombre qui ſont propres à faire ſuppurer les plaies, que la chaleur fait ordinairement dégénérer en cancer : on en compoſe des emplâtres, qui à la ſeconde ou troiſieme fois nétoient parfaitement la plaie. Celle dont on

fait le plus d'uſage, s'appelle *l'herbe de ſainte Marie*, dont la feuille reſſemble à celle de la Menthe, excepté qu'elle eſt plus large & que la fleur en eſt rouge: cette plante eſt fort amere.

L'Eſpino croît dans les lieux humides, ſa feuille eſt faite comme une lancette, & il ſort une épine du pied de chacune : cette plante a la même vertu que l'herbe de Sainte-Marie.

Le Boro. *Le Boro* croît ſur les bord des Lacs & des Rivieres; ſes feuilles reſſemblent à celles du choux, mais elles ſont plus grandes & ſa tige plus groſſe : cette tige, réduite en charbon & pulvériſée, déterge les plaies les plus envénimées, & fait revivre les chairs à la ſeconde fois qu'on y en met.

La Pigna. *La Pigna*, qui eſt le nom qu'on donne dans ces Pays à l'Ananas, y eſt très commune & trop connue pour en parler.

Le Cacao. Le Cacao ſauvage croît de lui-même dans les plaines de la Riviere Apuré, & porte du fruit deux fois l'année, de même que celui qu'on cultive dans les Peuplades. On trouve toujours ſur ces arbres une grande quantité de Singes, d'Ecureuils & de Perroquets, qui ſe nourriſſent de leur fruit, ce qui n'empêche pas les Indiens d'en amaſſer le plus qu'ils peuvent par la facilité qu'ils trouvent de le vendre.

L'Otova. *L'Otova* ou *l'Otiva*, eſt le nom qu'on donne à une eſpece de noiſette blanche qui ſe trouve parmi les fleurs, & qui eſt auſſi molle que du beurre; elle ſe trouve dans le centre d'une fleur blanche que certains arbres produiſent; elle eſt blanche lorſqu'on la cueille, mais elle perd cette couleur en vieilliſſant,

& prend l'odeur de lard rance. Les Indiens en font des boules de la peſanteur d'une livre, qu'ils vendent huit reaux de plate (1), & qui ſont fort recherchées pour la gale, la teigne, & autres maladies de la peau: elle eſt un préſervatif excellent contre les *Niguas*, les *Piques*, ou Puces imperceptibles qui pénetrent juſqu'à la chair vive : elle eſt confortative, & il ne faut qu'en prendre la groſſeur d'une noiſette, & boire par deſſus deux verres d'eau tiede, pour appaiſer les douleurs d'eſtomac. L'otova a une mauvaiſe odeur, & ſe fond ſi aiſément que la chaleur ſeule des doigts le convertit en huile : cette drogue n'eſt pas commune; les Indiens *Tuneros*, de la Miſſion de *Patute* & autres, en apportent, & diſent qu'ils vont la chercher au-delà de *Chita*, qui eſt une branche de ces montagnes couvertes de neiges, appellées Paramos, dont on a parlé.

Le Currucay eſt une arbre dont on tire une gomme, au moyen d'une inciſion qu'on y fait, elle reſſemble à l'*anime;* mais elle eſt gluante, ſon odeur eſt aromatique & très forte : l'on juge par ſes effets, qu'elle eſt extrêmement chaude. Le Currucay.

Il y a quantité d'autres arbres & plantes qui ont des propriétés dans le détail deſquelles il ſeroit trop long d'entrer, & qui d'ailleurs appartiennent plus à l'Hiſtoire Naturelle qu'à la Geographie. Ce que nous venons d'en rapporter ſuffit pour donner une idée des productions de la Terre, & de la fertilité de ces vaſtes Pays : cependant nous ajouterons un mot ſur le

(1) Huit Reaux de Plate, valent quatre francs de notre monnoie.

Maïz & l'*Yuca*, que les Indiens, voiſins de l'Orenoque, cultivent pour leur nourriture.

Les Indiens ſement le Maïz, & plantent les racines de l'Yuca ; ils mettent un rang de maïz entre deux rangs d'yuca ; & entre l'yuca & le maïz, ils ſement des patates, des cachos, des melons, des calebaſſes, & pluſieurs autres plantes ſemblables, dont les jets reſtans, couchés ſur la terre, n'empêchent ni le maïz ni l'yuca de croître.

Le Maïz. Le Maïz eſt très abondant, mais les Indiens en mangent une ſi grande quantité pendant que les épis ſont encore tendres, qu'ils détruiſent eux-mêmes & diminuent conſidérablement leur recolte. Lorſqu'il eſt mûr, on le moud à force de bras, & les femmes en font des pains qu'elles enveloppent dans des feuilles de plane, & les mettent dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire.

L'Yuca ou Manive. La Racine d'Yuca ou de Manive (1), croît très facilement : lorſqu'on l'a tirée de terre, & ſéparée de la tige où elle tient, on enterre dans le même endroit trois ou quatre morceaux de cette tige, qui au bout de quatre jours, pouſſent des jets qui donnent une nouvelle racine d'yuca. Il y en a de deux eſpeces : celle qu'on appelle la douce, étant rotie, a le goût des chataignes, & ſupplée très bien au défaut de pain : l'autre qu'ils appellent brava, ne peut ſe manger qu'après qu'elle eſt convertie en caſſave ; ce qui ſe fait de la maniere ſuivante : on dépouille ces racines de leur premiere peau, enſuite on les rape ; leur

(1) C'eſt la même choſe que le Manioc.

ſubſtance

ſubſtance étant réduite en une farine ſemblable à de groſſe ſciure, on la jette dans de l'eau pour en ôter un ſuc âcre & fort, qui eſt un vrai poiſon : on change ſouvent l'eau en preſſant cette farine, pour enlever ce ſuc dangereux : on la met enſuite en maſſe, & après qu'elle a reſté vingt-quatre heures dans cet état, elle s'aigrit ; alors on la pêtrit, & on en forme des gâteaux ronds qu'on fait cuire ſur une eſpece de brique qu'ils appellent *Budaré*. Cette ſorte de pain eſt inſipide, & n'a preſque point de ſubſtance.

Quadrupedes, Oiſeaux, Poiſſons, Reptiles, &c.

Les animaux de toutes eſpeces ſont en grand nombre dans ces vaſtes Pays ; les Forêts, les Plaines & les Rivieres, fourniſſent à tous leurs beſoins : la plûpart ſont féroces & dangereux, mais les Indiens ſavent s'en défendre & les vaincre.

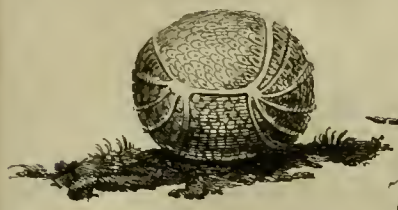
Les Tigres ſont les plus dangereux & les moins utiles à ces Peuples. Les Voyageurs, ſur-tout, doivent être ſur leurs gardes, & avoir grand ſoin d'allumer du feu pendant la nuit pour les épouvanter ; car tant que le feu dure il n'y a rien à craindre, auſſi les Indiens veillent alternativement pour l'entretenir. Les Tigres.

Les Bois ſont remplis de Sangliers qui vont par troupes ; cet animal eſt d'une grande utilité pour toutes ces Nations qui en font la chaſſe avec grand appareil, hommes, femmes, enfans, tout marche. Lorſqu'ils en ont pris une grande quantité, ils en font ſécher la viande ſur des claies à petit feu, qu'ils apportent enſuite dans leurs Villages. Sangliers.

Paquiras. Les *Paquiras* ſont une eſpece de Sangliers fort communs, qui ſont de moitié plus petits que les Sangliers ordinaires; ils ont la corne fendue & les quatre pieds blancs; cet animal a le nombril ſur l'épine du dos, & il eſt relevé d'une tumeur qui contient une grande quantité de muſc, dont l'odeur eſt ſi forte qu'elle en infecte toute la chair, à moins qu'on ne l'enleve promptement dès que l'animal eſt à-bas, ce que les Indiens ont grand ſoin de faire, ſans quoi ils ne pourroient pas en manger.

L'Ante. L'*Ante*, que les Eſpagnols appellent la grande Bête, eſt un Quadrupede, qui vit auſſi-bien dans le fond d'une Riviere & d'un Lac, que ſur la Terre; mais il vient ſouvent ſur le rivage pour y paître une herbe appellée Gumalote, dont il eſt fort friand: il eſt de la groſſeur d'un Mulet, ſes pieds ſont courts & peu proportionnés à ſa taille, & terminés par quatre ongles qui ſont extrêmement recherchés: on les appelle communément les ongles de la grande Bête, *las ugnas de la gran Beſtia*. On a pluſieurs fois éprouvé leur vertu contre l'épilepſie: on les prend en poudre, & on en pend un au col du Malade. L'Ante a la tête faite à-peu-près comme celle d'un Cochon; mais il a entre les deux ſourcis un os avec lequel il rompt & abat tout ce qu'il rencontre dans les Forêts; auſſi le Tigre qui veut l'attaquer, a-t-il le ſoin de ſe tenir caché près de l'endroit où il va paître, il ſaute ſur le premier qui paſſe & s'en ſaiſit avec ſes quatre griffes: lorſque l'endroit eſt libre, l'Ante ne manque pas de périr; mais s'il y a auprès, des arbres & des buiſſons, le Tigre eſt perdu ſans reſſource, parceque l'Ante ſe

Combat du Tigre & de l'Ante.



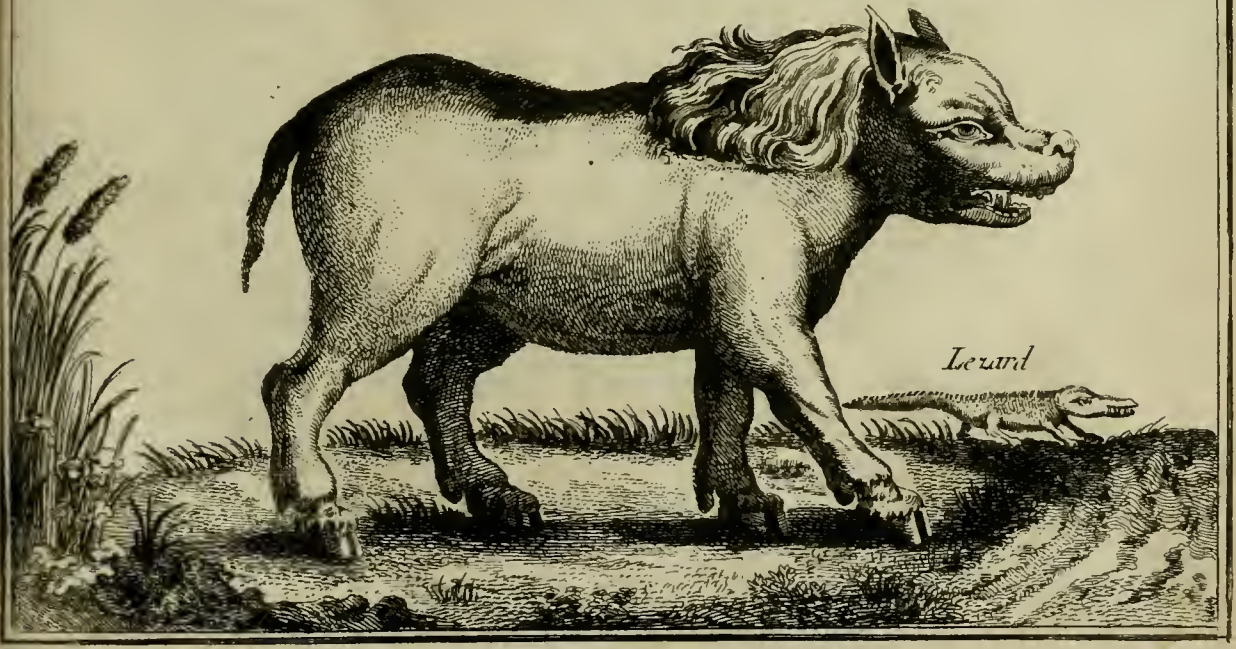
Le Tatou mis en boule

Le Tatou ou Armadille

Agouti espece de Lievre

Le Porc-Epic

L'Ante que les Espagnols appellent la Grande Beste
Et que quelques Voyageurs ont nommé Chyppatatame ou le Cheval Marin



Le zard

mettant à courir avec furie dans l'endroit le plus touffu du Bois, le Tigre eſt déchiré & écraſé avant qu'il ait eû le tems de ſe reconnoître.

L'*Irarubo* eſt un animal de la groſſeur d'une Brebis, que les Indiens chaſſent & tuent pour leur nourriture ; il a le groin & le foie d'un Cochon, & ſa chair a le même goût ; il eſt amphibie, & on le trouve auſſi-bien ſur la Terre que ſur l'Eau. Le Pays en eſt rempli au point qu'ils viennent détruire les ſemailles proche les Villages. Irarubo.

Les Faras, que les Indiens appellent *Ravales*, ne ſont pas bons à manger, leur chair ayant une odeur dégoutante : on en fait cependant la chaſſe, parcequ'ils dérruiſent les platanes, les papayes, & les autres fruits que l'on cultive. Cet animal ne ſort que la nuit, & on le trouve difficilement le jour ; ſa femelle a la peau de l'eſtomac double, & celle de dehors eſt fendue par le milieu d'un bout à l'autre, deſorte qu'elle a de chaque côté une poche dans laquelle elle éleve & tient ſes quatre petits, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher & de chercher leur nourriture. Faras.

On trouve ſur l'Orenoque & les Rivieres qui s'y déchargent, une grande quantité de Loutres, & un animal que les Indiens appellent *Guachi* : c'eſt une eſpece de Loups ou de Chiens d'eau, de la groſſeur d'un Chien-couchant, qui a le poil fort fin : cet animal nage avec beaucoup de légéreté & ſe nourrit de poiſſon ; il eſt amphibie, mais il eſt plus ſouvent à terre ; il creuſe des foſſes ſur le rivage, dans leſquelles la femelle met bas ſes petits & les nourrit de ſon lait. Le Guachi.

L'Oſſo Hermiguero.

L'Oſſo Hermiguero eſt une eſpece d'Ours de la groſſeur d'un fort Barbet, il eſt tout velu, & a la queue ſi grande & couverte de poils ſi longs, que lorſqu'il la replie ſur ſa tête, il a tout le corps à couvert de la pluie & de l'ardeur du Soleil ; il a les pieds & les mains armés de trois ongles crochus & ſi forts, que ſi le Tigre en ſe jettant ſur lui, manque ſon coup, & donne le tems à l'Ours de l'embraſſer ; celui-ci le ſerre ſi étroitement avec ſes bras, & lui enfonce ſes griffes ſi avant dans le corps, qu'ils reſtent tous deux ſur la place. Les Indiens ſont fort friands de la chair de cet animal qui eſt fort gras, quoiqu'il ne vive que de fourmis ; ſa gueule eſt armée d'une eſpece de trompe, d'un pied & demi de long, à l'extrêmité de laquelle il y a un trou rond dans lequel on ne ſauroit fourer le bout du petit doigt ; il parcourt les fourmillieres les unes après les autres, & ſe placeant vis-àvis du trou, il y fourre ſa langue qu'il tient cachée dans ſa trompe qui eſt de la même longeur, les fourmis s'y attachent en quantité, alors il la retire & continue ce manege juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement raſſaſié.

L'Armadille.

L'Armadille, que les Indiens appellent Cachicamo, eſt de la groſſeur d'un Cochon-de-lait, & ſa chair en a le goût ; il eſt couvert depuis les pieds juſqu'à la tête d'une écaille dure & forte qui le met à couvert des inſultes des autres animaux : ſon groin, ſa queue & ſes pieds, reſſemblent à ceux du cochon ; il terre comme les Lapins, & ne ſort de ſes trous que pour manger du chiendent & du foin ; la femelle met bas quatre petits tous les mois, ce qui fait qu'il y en a une quantité prodigieuſe.

L'Higuanas eſt une eſpece de Lezard fort laid, dont la couleur tient le milieu entre le verd & le jaune, & qui ſe nourrit de feuilles d'arbres ; il eſt amphibie, & les Indiens regardent ſa chair comme un mets délicieux : il y en a une ſi grande quantité dans l'Orenoque & dans les Rivieres qui s'y jettent, que les Indiens qui naviguent deſſus en prennent quelquefois une centaine dans l'eſpace de demi-heure. L'Higuanas.

Dans certains cantons, on trouve une grande quantité de Tortues terreſtres, appellées *Icoteas* ou *Morracoyes :* elles ne s'approchent jamais de l'eau, & elles ſont revetues d'une écaille tachetée de rouge, de blanc & de gris : elles ſont aiſées à prendre, parceque leur allure eſt fort lente. Lorſque l'ardeur du Soleil les fatigue, elles s'ammoncellent les unes ſur les autres dans les tanieres qu'elles rencontrent, & ceux qui vont les chercher dans les plaines de Caracas, en tirent pour l'ordinaire huit à dix charges d'une ſeule caverne. Il eſt étonnant que cet animal ſe multiplie ſi fort, vû ſon peu de prévoyance, car il ne cache point ſes œufs comme les autres Tortues ; mais il les pond en marchant ſans s'en mettre en peine, ce qui n'empêche pas qu'il ne ſe multiplie extraordinairement. Tortues terreſtres.

Le Perico-Ligero ou Pierrot-Coureur eſt de la groſſeur d'un Chien-Barbet, le poil qu'il a ſur le dos eſt fort doux & fort fin ; il a ſur la poitrine deux taches quarrées d'un gris brun ; il a la tête & la face d'une Tortue, excepté qu'il a des oreilles : la poitrine & le ventre lui trainent à terre, & il tient les bras & les jambes écartées comme une Grenouille : on lui Le Perico Ligero.

donne l'épithete de Coureur, parcequ'il marche d'une lenteur extraordinaire ; il dort pendant le jour, & veille toute la nuit, jettant trois cris à chaque inſtant ; il a trois ongles crochus à chaque patte, qui ſont ſi forts qu'on a toutes les peines du monde à lui arracher ce qu'il a une fois ſaiſi ; il s'en ſert pour grimper ſur les arbres dont il mange les feuilles.

Le Cuſicuſi. Le Cuſicuſi eſt de la groſſeur d'un Chat, il n'a pas de queue, & ſa laine eſt auſſi douce que celle du Caſtor ; il grimpe ſur les arbres pendant la nuit, & ſaute de branche en branche pour chercher des Oiſeaux dont il ſe nourrit ; il mange auſſi des Serpens ; il eſt fort doux & aiſé à apprivoiſer.

Singes & Micos. Il y a dans tous les Bois une quantité prodigieuſe de Singes & de Micos de pluſieurs eſpeces que les Indiens mangent ; mais chaque Nation a un goût décidé pour une certaine eſpece de Singes, à l'excluſion de toute autre : les unes préferent les Singes jaunes ; d'autres aiment les Singes noirs, & d'autres abhorrent ces deux eſpeces & ne mangent que les Singes blancs, qui ſont de la même groſſeur que les jaunes & les noirs : leur chair eſt bonne à manger, mais elle eſt toujours dure, quelque cuite qu'elle ſoit. Quant aux Micos, il y en a auſſi de pluſieurs eſpeces, ils ſont du goût de toutes ces Nations, & l'on peut les manger ſans répugnance, parcequ'ils ne vivent que de fruits ſains & ſavoureux.

Oiſeaux.

Les Oies, les Cigognes, les Herons, les Guacamayas, les Loros, ſe trouvent dans tous ces Pays, &

pluſieurs autres eſpeces peu connues, dont le plumage eſt admirable.

Les Cailles ſont en ſi grande quantité dans les champs, que les Indiens en prennent de quoi remplir pluſieurs corbeilles lorſqu'ils vont à cette chaſſe.

Les Perroquets ſont en ſi grand nombre, qu'ils les prennent au lacet. Les Indiens ont chez eux une grande quantité de Poules ſauvages auxquelles ils donnent le nom de Pollas, parcequ'elles ſont de la même groſſeur que les Poules ordinaires, quoiqu'infiniment plus délicates; ils leur tendent des las auprès des marais où elles vont boire, & ils en prennent des quantités, ils les tuent auſſi à coup de fleches. Perroquets.

Les Chauve-Souris ſe mettent au rang des Oiſeaux, c'eſt un animal bien importun & dangereux dans ces Pays. Il y en a de deux ſortes, de petites & de groſſes: les petites ſont comme celles que l'on voit en France; les autres ſont de la groſſeur d'un fort Pigeon: les unes & les autres ſont d'adroites Sangſuës, qui la nuit s'attachent aux hommes & même aux animaux, pour les piquer & en boire le ſang : on ne peut être trop en garde contre leur piquûre, même dans les maiſons, où pour les éviter on s'enveloppe la nuit dans une ſorte de rideaux de canevas ou de gaſe en uſage dans toute l'Amérique, connue ſous le nom de Moſquiteros. Chauve-Souris.

Poiſſons.

On a vu ci-devant la Tortue terreſtre extrêmement abondante dans de certains cantons; mais l'Orenoque en produit bien davantage, & la quantité en eſt Tortues de l'Orenoque.

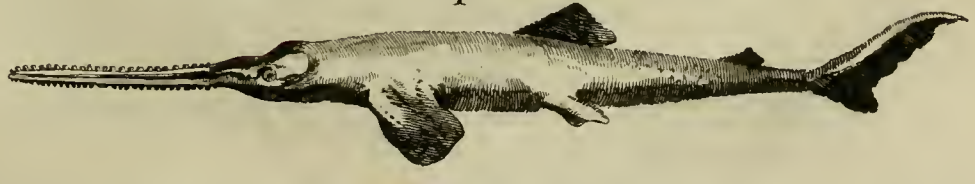
ſi prodigieuſe, que toutes les Nations voiſines du Fleuve, en font une conſommation au-delà de ce que l'on peut croire.

Auſſitôt que le Fleuve commence à baiſſer, ce qui arrive dans le mois de Février, les Tortues commencent à ſortir pour aller dépoſer leurs œufs dans les plages qu'il laiſſe à découvert; il y a deux ſortes de Tortues, de petites qu'on appelle Terecayas, qui peſent à peine vingt-cinq livres, & pondent vingt-deux à vingt-quatre œufs; les groſſes peſent environ cinquante livres, & pondent juſqu'à ſoixante œufs, plus gros que des œufs de poule; ils n'ont point de coque, mais ſont enveloppés de deux membranes, l'une très mince & l'autre beaucoup plus forte. Ces Tortues creuſent avec beaucoup de travail un trou où elles dépoſent leurs œufs & le recouvrent avec grand ſoin : elles s'en retournent enſuite à la riviere, laiſſant leurs œufs, qui échauffés par la grande ardeur du Soleil, ne ſont pas quatre jours à éclore. Les petites Tortues, en ſortant de l'œuf, ne ſont pas plus grandes qu'un écu; elles ne quittent point leur trou pendant le jour, mais à la nuit elles ſe rendent à la Riviere par le chemin le plus court. Les Tortues ſont un fort bon manger, leur chair ayant le goût du veau. Quoique les Indiens ſoient de grands mangeurs, une Tortue ſuffit pour une famille, quelque nombreuſe qu'elle ſoit; ils coupent la tête, le cou, les deux bras & les deux jambes qu'ils mettent dans un pôt pour en faire de la ſoupe; ils l'ouvrent en deux & mettent les écailles du dos & de la poitrine ſur le feu, ils font cuire la viande du dedans qui leur tient lieu

Pêche du Lamentin par les Indiens.

Lamentin. Manate, Vache Marine.

Espadon



lieu de rôti ; le dedans du corps eſt rempli d'une quantité prodigieuſe d'œufs. Un Miſſionnaire digne de foi, aſſure qu'outre les œufs que la Tortue doit pondre dans l'année, elle en a d'autres pour l'année d'après, qui ſont à-peu-près de la même groſſeur, mais qui n'ont point d'enveloppe : ceux qu'elle doit pondre la troiſieme année ſont gros comme une balle de mouſquet, ceux de la quatrieme année comme une balle de fuſil, & ainſi de ſuite ; de ſorte qu'en rétrogradant on en vient à des œufs qui ne ſont pas plus gros qu'un grain de moutarde, par où l'on peut juger que les Tortues ont en elles-mêmes les ſemences de toutes celles qui doivent naître dans une longue ſuite d'années.

Les Poiſſons de l'Orenoque ne ſont pas les mêmes que ceux que nous avons en Europe ; les Bocachicos, Palometas, Lizaz, Sardines, & une infinité d'autres, ſont au rang des petites eſpeces ; les Codoyes, les Gavinas, le Mojorra, quoique plus gros, ſont de la moyenne eſpece ; les Cardumes, les Payaras & les Bagres, ſont au rang des gros Poiſſons ; il y a des Bagres qui peſent de cinquante juſqu'à ſoixante-quinze livres ; les Lauhaos ſont des Poiſſons de deux cens cinquante livres juſqu'à trois cens. Poiſſons de l'Orenoque.

Les Manati peſent depuis cinq cens juſqu'à ſept cens cinquante livres piéce ; les Eſpagnols donnent à cet animal le nom de Vache-marine : il ſe nourrit de l'herbe qui croît ſur les bords de l'Orenoque. La figure du Manati ou Vache-Marine n'a rien de commun avec celle des autres Poiſſons ; il a les dents comme celles du Bœuf, & rumine comme lui ; il lui Le Manati.

reſſemble auſſi par la bouche & les lévres, mais ſes yeux ſont fort petits, & l'on a peine à diſtinguer ſes oreilles, cependant il entend de fort loin ; il n'a pas d'ouies comme les Poiſſons, auſſi eſt-il obligé de ſortir à tout moment la tête hors de l'eau pour reſpirer ; à une diſtance proportionnée de la tête, il a deux eſpeces de bras ou pattes qui lui ſervent à venir paître ſur le rivage lorſque la Riviere eſt baſſe ; il eſt fort lent dans ſa marche, ce qui donne un moyen aux Indiens & aux Tigres de l'attaquer ; il a ſous les bras deux mamelles remplies d'un lait extrêmement épais. La femelle met toujours bas deux petits, l'un mâle & l'autre femelle ; elle les porte dans ſes bras attachés à ſes mamelles, & les ſerre ſi fortement, qu'elle ne les quitte jamais, quelque mouvement qu'elle faſſe ; elle ne les laiſſe aller que lorſqu'ils ſont aſſez grands pour prendre leur nourriture ; ces petits peſent ordinairement trente livres chacun en naiſſant : le cuir du Manati eſt plus fort & plus épais que celui du Taureau, & couvert en quelques endroits d'un poil un peu plus long ; ſes côtes ſont plus fortes & plus épaiſſes que celles du Bœuf : on trouve au-deſſous du cuir quatre enveloppes, dont deux de graiſſe & deux d'une chair fort bonne, qui étant rôtie a l'odeur du Cochon & le goût du Veau.

La Curbinata. La Curbinata eſt un Poiſſon médiocre, dont le plus gros peſe tout au plus deux livres ; il eſt fort commun dans l'Orenoque ; il a deux pierres dans la tête qui ſont de la groſſeur d'une amande ſans coque, & ſéparées l'une de l'autre par une membrane ; les Eſpagnols les appellent *piedras de Curbinata*, pierres

de Curbinata, & on les achette à quelque prix que ce ſoit, à cauſe de leur vertu contre les retentions d'urine : on les pulvériſe, & on en prend le poids de trois ou quatre grains de bled dans une cuillerée d'eau ou de vin tiede : on a remarqué que lorſque la doſe eſt trop forte, elle relâche les muſcles au point que l'on ne peut plus retenir ſon urine ; de ſorte qu'on ne peut être trop circonſpect à ne point excéder celle qu'on a preſcrite.

Les Caymans ou Crocodiles ſont des animaux amphibies, dont le nombre eſt conſidérable dans l'Orenoque, & qui dans beaucoup de Cantons ne ſont pas carnaciers, ne ſe nourriſſans que de Poiſſons ; mais dans les torrens des Rivieres, dans les endroits où il y a des tournans d'eau, près les rochers où les bateaux font ſouvent naufrage, dans les endroits où les Indiens vont ſe baigner & prendre de l'eau pour leur uſage, on trouve des Caymans extrêmement friands de chair humaine. Ainſi ſur les Rivieres où il n'y a point de Peuplades & où il paſſe peu de bateaux, ils ne ſont à craindre que dans trois différents tems : ſavoir, dans les mois de Septembre & d'Octobre qu'ils ſont en chaleur & qu'ils pourchaſſent les femelles : lorſqu'ayant dépoſé leurs œufs dans les trous qu'ils creuſent pour cet effet ſur les plages, où la chaleur du Soleil & du ſable les fait éclore, le mâle & la femelle font le guet pour que perſonne ne les enleve : & enfin lorſque les petits Caymans étant éclos regagnent l'eau tous en troupe, accompagnés de leur pere : dans cette occaſion-ci & dans les deux autres, ils ſe livrent immanquablement à leur colere, & atta- Les Caymans.

quent les passans avec furie ; de sorte qu'il est besoin de voyager alors avec beaucoup de vigilance & de circonspection.

La femelle du Cayman pond plus de cent œufs d'une seule portée, dans l'espace d'un ou de deux jours ; dès qu'elle les a mis bas, elle les couvre de sable, & a l'attention de se rouler dessus pour cacher l'endroit où ils sont ; ensuite elle se replonge dans l'eau & les laisse couver aussi long-tems que la nature lui enseigne qu'ils en ont besoin : alors elle vient suivie du mâle, & écartant le sable elle découvre les œufs, en casse la coque, & aussitôt les petits Caymans sortent sans autre accident ; la mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau, mais le mâle en mange autant qu'il peut, & elle dévore elle-même ceux qui se détachent d'elle ou qui ne nagent pas : de sorte que d'une si nombreuse couvée, à peine en échappe-t-il cinq à six.

Les Indiens aiment beaucoup les œufs de Cayman, qui sont de la grosseur d'un œuf médiocre d'Autruche, ronds par les extrêmités & couverts d'une coque blanche comme ceux des poules, mais beaucoup plus épaisse : en ouvrant plusieurs de ces œufs couvés, on a observé que le corps & la queue du petit Cayman, qui a plus d'un demi-pied de long, sont roulés tout autour de la surface intérieure de l'œuf, & que la tête reste dans le centre ; ils la sortent dès qu'on casse l'œuf & mordent avec furie le bâton dont on s'est servi pour cet effet.

Le Cayman est trop connu pour décrire ici sa grandeur, on remarquera seulement qu'il y en a qui

ont plus de vingt pieds de long, qu'ils ſont féroces & fort dangereux ; cependant les Indiens, loin de les craindre, les attaquent & les tuent, tant ſur terre que dans l'eau ; c'eſt une chaſſe & un amuſement pour eux : ils en mangent la chair qui eſt auſſi blanche que la neige, tendre & de fort bon goût ; mais il faut avoir ſoin, avant que l'animal meure, de lui enlever les écailles de la poitrine où réſide comme dans ſon centre le muſc inſuportable qu'ont ces animaux, ſans quoi les Indiens, tout voraces qu'ils ſont, ne peuvent plus en manger. On prétend que les dents du Cayman ont la vertu d'empêcher l'effet des poiſons, ce qui fait que les Eſpagnols les achettent des Indiens pour en faire des bagues & des braſſelets.

Rayes extraordinaires.

Les Rivieres, les Ruiſſeaux & les Lacs, contiennent des Rayes cachées dans le ſable ; elle ont la figure d'un plat, & croiſſent à un point extraordinaire ; elles ont le ventre à terre, & la bouche qui eſt au milieu, toujours colée contre le ſable ; elles ont la queue large & armée de trois ou quatre piquans fort dûrs & fort pointus. Les Indiens ſe ſervent de ces piquans pour armer leurs fleches, la bleſſure en eſt vénimeuſe & très difficile à guérir : ainſi lorſqu'on veut paſſer des Rivieres à gué, il faut ſonder avec un bâton les endroits où l'on poſe les pieds, alors on n'a rien à craindre, parcequ'elles s'écartent & fuient ; mais ſi par mégarde on poſoit le pied deſſus, étant toujours cachées dans le ſable, alors elles relevent la queue, la recourbent & bleſſent bien dangereuſement. Une remarque particuliere à cette ſorte de Raye, c'eſt qu'en ayant diſſéqué une, on ne lui trouva point d'œufs,

comme dans les autres Poiſſons ; mais de petites Rayes larges comme une piéce de ſix ſols, qui avoient toutes la queue armée de piquans en état de bleſſer au ſortir du ventre de la mere.

Les Guaricatos.

Les *Guaricatos* ſont des Poiſſons extrêmement voraces & avides de chair humaine ; les Indiens les appellent Muodes, & les Eſpagnols Caribes : on aſſure que c'eſt l'odeur du ſang qui les attire, & qu'un homme ſain, qui n'a pas la moindre écorchure à la peau, peut ſans rien craindre nager au milieu d'eux, pourvu qu'il écarte les *Sardinas Bravas*, petits Poiſſons qui ſont toujours avec les *Guaricatos :* ces petites Sardines ont la queue rouge, elles ſont ſi hardies & ſi voraces, qu'à peine a-t-on mis le pied dans l'eau, qu'elles viennent vous mordre, & à la premiere goutte de ſang, les Guaricatos ſe jettent ſur l'homme & l'ont bientôt dévoré : on en a vû des exemples terribles. Ces Poiſſons ſont communs dans toutes les Rivieres qui ſe jettent dans l'Orenoque, dans les Ruiſſeaux & dans les Lacs.

La Tamborette.

La Tamborette eſt un petit Poiſſon, dont le plus gros ne peſe pas une livre ; il n'a point d'écaille, mais il eſt couvert d'une peau beaucoup plus épaiſſe que ne porte ſa groſſeur ; il a le dos noir & le ventre blanc ; il faut bien ſe donner de garde d'en manger, ceux qui le feroient par inadvertance, enfleroient tout d'un coup, & mourroient ſans qu'on pût les ſecourir.

Reptiles, Inſectes, &c.

Parmi les différentes eſpeces de Serpens, dont les plaines déſertes ſont remplies, le *Buio* eſt le plus monſtrueux; les Indiens le nomment *Aviofa*, d'autres *Madre del Agua*, Mere de l'Eau, parcequ'il reſte ordinairement dans l'eau & les lieux marécageux; cette Couleuvre reſſemble à un vieux tronc de pin abattu & deſſéché; elle a autour de ſon corps une eſpece de barbe ou de mouſſe pareille à celle qu'on voit autour des arbres ſauvages, ce qui eſt vraiſemblablement l'effet de la pouſſiere ou de la boue qui s'attache à ſon corps, que l'eau humecte & que le Soleil deſſéche enſuite; ſa longueur eſt ordinairement de quinze à vingt pieds, & ſa groſſeur à proportion; ſon mouvement quand elle marche eſt imperceptible, à peine pourroit-elle faire une demi-lieu de chemin dans une journée; ſon corps fait, ſur la terre où il paſſe, une trace, comme feroit un mât ou un gros arbre qu'on traineroit: j'ignore quel eſt ſon mouvement dans les Rivieres & les Lieux marécageux; cette lenteur fait que cet animal eſt moins dangereux qu'il ne paroît: cependant il faut l'éviter & ne pas s'en approcher de trop près, car dès que la Couleuvre entend du bruit, elle leve ſa tête, s'allonge de quatre à cinq pieds, ſe tourne vers le Tigre, le Lion, le Daim, ou tel autre animal que ce ſoit, même l'homme, à ce qu'on aſſure, dont elle veut ſe ſaiſir, & ouvrant ſa gueule, elle pouſſe un ſouffle ſi vénimeux qu'elle étourdit la perſonne ou l'animal qui ſe trouve dans l'endroit où elle le dirige, & lui fait faire un mouvement qui l'attire

Le Buio.

inſenſiblement juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez près pour qu'elle le puiſſe avaler. Le *Buio* n'a pas de dents, ce qui eſt cauſe qu'il lui faut beaucoup de tems pour avaler ſa proie; quelque groſſe qu'elle ſoit, il en vient à bout, ayant le goſier très large : on trouve ſouvent de ces Couleuvres étendues au Soleil, auxquelles les cornes d'un Dain ſervent de mouſtaches, parcequ'elles n'ont pu paſſer dans ſa gueule; mais après qu'il a digéré le gibier il s'en débarraſſe, & va chercher une nouvelle proie, ſûr de ne la pas manquer s'il peut l'atteindre à une certaine diſtance, à moins que quelques obſtacles ne s'y oppoſent; car ſi dans le tems qu'il attire à ſoi un animal par la vertu attractive de ſon ſouffle; il vient à en paſſer quelqu'autre qui marche avec vîteſſe, il coupe ce ſouffle; celui qui étoit à la veille d'être pris reprend ſes forces & s'échappe au danger qui le menaçoit. De-là vient qu'on ne doit point aller ſeul dans ces Pays, mais mener toujours avec ſoi un camarade, afin que ſi par hazard le *Buio* en attire un, l'autre puiſſe couper ſon haleine, ſoit avec le chapeau ou avec quelqu'autre corps étranger; après quoi l'on peut continuer ſon chemin, ſans ſe mettre en peine de ce monſtre.

Ces *Buios* ſont fort communs dans les lieux humides & marécageux, mais ſur-tout dans les endroits inhabités, & il ne ſe paſſe pas d'année qu'ils ne dévorent quelqu'uns de ceux qui vont à la chaſſe ou à la pêche. Ce que je viens de rapporter eſt ſur le témoignage d'un Miſſionnaire très digne de foi, & qu'on peut ſuivre avec confiance.

Les Caçadoras. Les Couleuvres que l'on appelle *Caçadoras* ou *Chaſſeuſes*,

Chaſſeuſes, ſont de la groſſeur des Buios, mais beaucoup plus longues ; & l'on ne peut voir ſans étonnement la légereté avec laquelle elles courent après la proie qu'elles ont apperçue, & qu'elles attrappent ſans qu'on puiſſe les échapper : on ignore ſi elles ſont vénimeuſes, mais leur morſure doit être terrible, puiſqu'elles ont des dents auſſi groſſes que celles d'un fort Lévrier.

Les Serpens à Sonnette ne ſont pas ſi grands que les précédens, ils n'ont que trois à quatre pieds de long ; ceux qui en ont cinq ſont rares : leur couleur eſt d'un gris de fer cendré & ondé ; il y en a qui ont la peau preſque noire, & le deſſous du ventre rayé de noir & de blanc : à l'extrêmité de leur queue eſt attaché ce qu'on appelle la Sonnette, qui reſſemble à une coſſe de pois deſſéchée, diviſée de même, contenant cinq ou ſix oſſelets ronds comme des pois, avec leſquels, dès qu'ils remuent, ils rendent un ſon aſſez fort qui avertit le Voyageur & ſert à faire éviter ce Serpent, dont la morſure eſt des plus dangereuſes. Serpens à Sonnette.

La Couleuvre appellée *Macaurel*, eſt d'autant plus à craindre, qu'elle attaque les Voyageurs à l'improviſte, & s'élance aſſez haut pour atteindre au viſage d'un homme à pied, s'irritant & ſe jettant ſur eux à pluſieurs repriſes. La Macaurel.

La Couleuvre *Sibucan* eſt de couleur de terre, ce qui fait qu'on a de la peine à l'appercevoir, lors même qu'elle eſt étendue tout de ſon long ; mais on la diſtingue encore plus difficilement quand elle eſt entortillée, parcequ'elle reſſemble à une bouſe de vache deſſéchée au Soleil : elle eſt fort ſouple & fort La Sibucan.

agile, s'élançant très haut sur les Voyageurs; sa morsure est vénimeuse. Elle ne vit que dans les Pays tempérés : ainsi, on n'en trouve point, ni dans les Pays froids ni dans les Pays chauds.

On trouve dans les Pays chauds, sur-tout dans ceux où il y a beaucoups de fourmillieres, une espece de Serpent à deux têtes, dont la description paroîtroit fabuleuse à ceux qui n'en ont jamais vû. Ils sont pour l'ordinaire gros comme le pouce, & longs d'un pied & plus ; leur couleur est grise, mêlée de taches blanchâtres : ils se meuvent fort lentement, ce qui fait qu'ils ne sont pas beaucoup à craindre, quoique leur morsure soit des plus vénimeuses. Comme ils craignent la chaleur, ils se cachent dans les fourmillieres, & ne sortent de leur repaire qu'après les grosses pluies. On assure que ce Serpent a la propriété de réunir & de rejoindre les parties de son corps qu'on auroit coupées & séparées les unes des autres : on assure encore que ces Serpens desséchés & mis en poudre sont un remede spécifique pour souder les os fracturés.

Serpent à deux têtes.

Le Serpent *Coral*, ainsi nommé à cause de sa couleur incarnat, qui est entremêlée de taches noires, grises, blanches & jaunes, supporte également tous les climats : sa morsure est aussi vénimeuse que celle des autres.

Le Serpent Coral.

Le Remede le plus commun parmi les Peuples de l'Orenoque, contre la morsure des Serpens de quelque espece qu'ils soient, c'est de mâcher une certaine quantité de feuilles de tabac, d'en avaler une partie, & d'appliquer l'autre sur la plaie pendant trois ou

Remede contre la morsure des Serpens.

quatre jours. On a fait l'expérience de mettre du tabac mâché dans la bouche d'une Couleuvre qu'on avoit auparavant étourdie d'un coup de bâton, auſſitôt elle a été ſaiſie d'un tremblement général qui n'a fini qu'avec ſa vie ; la Couleuvre étant reſtée froide & roide comme un bâton.

Un autre moyen de guérir la morſure des Serpens & Couleuvres, c'eſt, lorſque l'endroit le permet, d'appliquer ſur la plaie quatre ventouſes ſéches, dont la premiere diſpoſe les chairs, la ſeconde attire une liqueur jaune, la troiſieme une pareille liqueur teinte de ſang, & la quatrieme le ſang tout pur ; après quoi il ne reſte plus de venin dans la plaie.

Outre les animaux dont nous venons de parler, il y a une quantité prodigieuſe d'inſectes fort incommodes, & même dangereux. Les plus incommodes ſont les Moſquites ou Mouches. Il y en a de trois ſortes ; de gros qu'on appelle dans le Pays *Zancudos*, parcequ'ils ont de longues jambes tachetées de blanc : durant le jour l'air en eſt rempli. La ſeconde eſpece n'eſt pas plus groſſe qu'un grain de poudre à tirer, on l'appelle *Jejenes :* la troiſieme, à-peu-près de la même groſſeur, ſe nomme *Rodadores*, parcequ'après s'être remplis de ſang, ils ne peuvent plus ſe ſervir de leurs aîles, & tombent à terre où ils périſſent. Ces trois eſpeces de Moſquites ſe jettent ſur le viſage, ſur les mains, & les autres parties découvertes, &, outre le ſang qu'ils tirent, cauſent une demangeaiſon fort incommode.

Les petits Inſectes.

Les Moſquites.

Il y a une autre eſpece de Mouches noires comme du jais, & de la groſſeur des nôtres, qu'on appelle

Mouches noires.

Galofas, qui volants avec une vîteſſe incroyable, inſinuent leur aiguillon dans la chair, ſucent le ſang, & y laiſſent une plaie : elles volent par milliers ſurtout dans les Pays humides & marécageux. Les Frêlons & les Guêpes ne ſont pas moins nombreux & ſont auſſi incommodes.

Le Guſano. Les plus dangereux de tous ces Inſectes ſont certains Moſquites verds, qu'on appelle de *Guſano*, qu'on trouve en quantité ſur les Rivieres d'Apuré & d'Uru, & dans les Pays exceſſivement chauds. Ces Inſectes ſucent le ſang comme les autres ; mais ils dépoſent dans la chair un petit œuf imperceptible, qui produit un Guſano velu, de ſi mauvaiſe qualité qu'il enflamme l'endroit où il eſt, & occaſionne une fiévre auſſi violente que ſi la tumeur étoit conſidérable : un Etranger qui croit avoir une tumeur, & qui la traite comme telle, eſt perdu ſans reſſource, parceque cet Inſecte a déja fait dix ou douze petits au bout de huit jours, qui travaillent chacun de leur côté dans la chair, pour s'y faire un logement & y dépoſer d'autres eſſains. Cet Inſecte eſt couvert de poils fort rudes qui cauſent des picotemens des plus cruels. Dans les endroits où il y en a beaucoup, ils font périr les Chiens, les Chévres, & même le gros bétail qui en ſont entierement pénétrés. Le moyen d'arrêter les ſuites de la tumeur du *Guſano*, eſt de mettre deſſus de la quinteſſence de tabac, ou à ſon défaut du tabac maché ; au moyen de quoi le *Guſano* ennivré augmente la douleur par le mouvement qu'il ſe donne : alors on preſſe la chair avec les deux doigts, à quelque diſtance de l'Inſecte, pour ne point l'écra-

ſer; & le preſſant avec force, il ſort tout entier, & l'on n'a plus qu'à panſer la plaie qu'il a faite.

Les ſix eſpeces d'Inſectes dont on vient de parler, ne ſe montrent que dans le jour: il y en a d'autres qui paroiſſent durant la nuit, & qui ſont auſſi très incommodes, & privent du ſommeil ceux qui n'ont pas la peau dure & accoutumée à leurs piquûres. Les Moſquites *Cenicientos*, quoiqu'extrêmement petits, piquent très fort, & font un bourdonnement inſupportable. Autres Inſectes.

Il y a d'autres Inſectes gris, d'une figure extraordinaire, & de la groſſeur d'un Frelon, qu'on appelle *Pitos*, dont la piquûre qui ne ſe fait preſque pas ſentir, laiſſe une grande cuiſſon avec une douleur très vive.

Dans tous ces Pays chauds, ſur-tout dans le voiſinage des Rivieres, il y a une quantité prodigieuſe de petits Inſectes imperceptibles, que les Eſpagnols appellent *Coquitos*, qui vous couvrent le corps d'ampoules, & ſe font appercevoir après qu'ils ſont remplis de ſang; mais leur petiteſſe eſt telle qu'on ne peut les ſaiſir avec les ongles: le moyen de s'en délivrer eſt de ſe frotter avec du tabac mâché, ce qui les fait tomber & les tue. Les Coquitos.

Les *Coyas* ou *Coybas* ſont des Inſectes un peu plus gros que les précédens: on les voit marcher ſur les parties du corps où ils s'attachent; mais on n'oſeroit les tuer ni les toucher: ils ſont de couleur d'écarlate, & fairs comme une Tigne ordinaire. L'humeur que cet Inſecte renferme dans la petite circonférence de ſon corps, eſt ſi maligne, que ſi on l'écraſe ou qu'elle réjailliſſe ſur la peau de quelque perſonne ou de quelque bête, elle pénetre les pores & s'inſinue Les Coyas.

dans la masse du sang, & elle cause une enflure générale qui est bientôt suivie de la mort. L'unique remede à ce mal est de flamber le Malade aussi-tôt qu'il commence à s'enfler, avec une certaine paille qu'on trouve dans ces Plaines, & qu'on appelle *Guaycan*: aussi-tôt que cette paille est allumée, quatre ou cinq Indiens prennent le Malade, les uns par les pieds, les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adresse l'opération de le passer dans la flamme; après quoi on peut compter que le Malade ne mourra pas : remede cruel, mais le seul qu'on ait trouvé contre cet accident. Heureusement cet Insecte n'est pas commun, & ne se trouve que dans quelques Cantons.

Les Niguas. *Les Niguas* sont un fléau universel : on en trouve par-tout, on les nomme *Piques* au Pérou, on ne peut guere s'en garantir : elles s'insinuent à travers les bas & les souliers; elles pénetrent dans la chair & y causent une douleur & une cuisson extraordinaire. Cet Insecte est à-peu-près fait comme une Puce, mais sa petitesse le rend presque imperceptible; il est toujours dans la poussiere, & on le trouve en plus grande quantité dans les lieux mal-propres.

Aussi-tôt que l'Insecte est entré dans la chair, il se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate : c'est dans le fond de cette tunique qu'il dépose ses œufs, & à mesure qu'il en pond davantage, la petite perle s'élargit jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à avoir une ligne & demie ou deux lignes de diamêtre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. Il est bon de savoir qu'on tente-

roit inutilement de tirer la Nigua lorſqu'elle eſt une fois entrée dans la chair, ce que l'on connoît à la cuiſſon qu'elle cauſe, parcequ'à meſure qu'on élargit le trou, elle s'inſinue plus avant, & expoſe à des accidens plus fâcheux : le plus ſûr eſt donc d'attendre le jour ſuivant, & alors on la tire avec ſa tunique, qui eſt de la groſſeur d'une petite perle ; après quoi, l'on met dans le trou un peu de cendre chaude de tabac, pour prévenir l'inflammation, qui pour l'ordinaire accompagne cette opération. On eſt donc obligé de ſe faire viſiter les pieds tous les matins, par un Valet qui a ſoin de tirer les Niguas qui s'y ſont attachées, avec une aiguille ou une épingle ; & il ne ſe paſſe pas de jour qu'il n'en tire pluſieurs. Il eſt dangereux de négliger un pareil ſoin : on a vu des Negres & des Indiens perdre le pied pour une telle négligence, & même en mourir.

L'*Otova*, cette eſpece de réſine dont on a parlé à la page 54 eſt un excellent préſervatif contre les Niguas : on s'en frotte les pieds & on les préſente ſur de la cendre chaude ; elle pénétre dans les chairs, fait mourir les Niguas qui s'y trouvent, & empêche qu'il n'en revienne d'autres durant l'eſpace d'un mois : comme elle perd ſa vertu au bout de ce tems-là, il faut s'en frotter de nouveau. L'Otova, Réſine.

On prétend que le Brai fait le même effet que l'Otova : mais au défaut de l'un & de l'autre, on peut employer le ſuif, pourvu qu'on ait la précaution de s'en frotter plus ſouvent.

Le *Serpenteau* ou *Culubrilla* mérite beaucoup d'attention, on ignore s'il naît aux pieds & aux Le Serpenteau ou Culubrilla.

jambes, par la malignité des humeurs qui y forment un dépôt, ou à l'occaſion de quelque Inſecte qui s'y attache. Il ſe manifeſte par une enflure circulaire, groſſe comme la moitié du doigt, laquelle eſt accompagnée d'inflammation & de fiévre. Pour découvrir le ſiége du mal, on lave le pied ou la jambe affectée, avec de l'eau la plus chaude qu'on puiſſe ſouffrir, qui fait paroître une tumeur plus ou moins ronde, ſelon que le Serpenteau eſt plus ou moins invétéré. Lorſqu'on a reconnu l'endroit du mal, on remet le pied dans de l'eau très chaude; alors le Serpenteau, ſuffoqué par la chaleur, ſe fraie un paſſage à travers la peau, & montre ſa tête pour reſpirer: on la ſaiſit promptement avant qu'il la retire, avec un laqs de ſoie très-forte qu'on tient tout prêt: on attache ce laqs de façon qu'il reſte bien tendu, après quoi on enveloppe le pied ou la jambe malade; le jour ſuivant on réitere le bain, & l'on trouve le Serpenteau ſorti de la longueur d'un demi-pouce au moins. La difficulté de cette opération conſiſte en deux choſes; à ne point trop preſſer le Serpenteau pour le faire ſortir, & à empêcher que la ſoie ne ſe lâche & qu'il ne rentre. Il faut beaucoup d'adreſſe pour prévenir l'un & l'autre de ces accidens: car ſi le Serpenteau vient à ſe rompre avant qu'il ſoit tout ſorti, le morceau qui reſte dedans ſe corrompt, le pied s'enfle & la guériſon devient fort longue & fort difficile. Enfin, à force de tems & de bains, le Serpenteau ſort tout entier; cet animal eſt tout nerveux ſans preſque de chair, & reſſemble à une corde-à-boyau de la longueur d'environ un pied, & de la groſſeur d'un petit tuyau de plume.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

NATURELS DU PAYS, LEURS MOEURS ET COUTUMES.

LES Nations qui habitent les bords de l'Orenoque & les Pays voiſins, ne ſont pas toutes les mêmes ; on trouve entr'elles les mêmes différences par rapport à la taille & à la corpulence, que parmi les Peuples de l'Europe : les uns ſont grands, les autres petits, & quelques autres de moyenne taille : quelques-uns ſont gros & replets, quelques-autres ſecs & maigres. Il y a des Nations dont les hommes ſont en général très bien faits & de belle taille ; tandis qu'on ne trouve dans d'autres, que des hommes laids & mal faits ; les uns montrent beaucoup de vivacité dans leurs yeux & dans leurs actions, tandis que d'autres ſont extrêmement indolens & pareſſeux : par exemple, chez les *Othomacos* les hommes ſont fort grands & fort replets ; chez les Nations *Girara*, *Ayrica*, *Saliva*, & chez les *Caribes*, on trouve un grand nombre d'Indiens d'une taille haute & bien proportionnée ; au lieu que chez les Nations *Achagua*, *Maypuré-Abane*, les hommes y ſont pour la plûpart de moyenne taille, & extrêmement gros & replets.

Tous ces Peuples, ſans en excepter aucuns, ont les cheveux noirs, épais & fort longs ; & ce n'eſt que dans un âge extrêmement avancé qu'ils blanchiſſent : ils n'ont point de barbe, & ſont ſi aiſes de n'en point avoir, que dès qu'un poil commence à paroître, ils ont ſoin de l'arracher, & tous hommes & femmes

s'arrachent juſqu'aux ſourcils ; à l'exception des *Guamos* & de quelques *Otomacos*, qui portent la barbe aſſez longue.

Portrait des Indiens.

Leur phyſionomie en général n'a rien de déſagréable ; leurs yeux, bien proportionnés, ſont noirs, & le criſtallin d'un très beau blanc. La forme de leur nez eſt tout-à-fait ſinguliere ; il a de part & d'autre deux callus ronds & plus oſſeux qu'à l'ordinaire ; le dos en eſt extrêmement applati, les aîles grandes & charnues, ce qui fait que les deux narrines ſont fort larges & fort creuſes ; leurs levres ſont bien proportionnées, mais plus groſſes que petites ; leurs dents ſont extrêmement blanches & fermes, & elles ſe conſervent telles juſqu'à un âge avancé, & même juſqu'à la mort. Leur couleur varie ſuivant les cantons ; ceux qui vivent dans les bois ſont preſque blancs ; ceux qui vivent à découvert dans les champs ſont baſanés, à moins qu'ils n'aient ſoin de ſe peindre, comme ils font preſque tous. En général, les Indiens ſont baſanés, les uns plus, les autres moins.

Couleur des Indiens.

Caractere des Indiens.

Tous ces Peuples ſont des Sauvages, qui n'ont en partage que l'ignorance, l'ingratitude, la pareſſe, la crainte & la gloutonnerie ; ce n'eſt qu'à force de tems, d'inſtructions & de travail, qu'on peut venir à bout de diſſiper cette affreuſe barbarie ; & ce n'eſt pas ſans peine que les Miſſionnaires y réuſſiſſent. Il leur arrive ſouvent qu'après avoir raſſemblé, avec beaucoup de peine, un village d'Indiens, commencé à les inſtruire & à défricher les terres, qu'ils abandonnent le Miſſionnaire, & ſe retirent dans le fond des forêts, s'ennuyant de leur nouveau genre de vie, leur ancienne étant

Indiens de la Guyane

Habitans aux environs de l'Orenoque

plus conforme à leur pareſſe naturelle, qui eſt bien plus flattée de l'oiſiveté dans laquelle ils vivent au milieu de leurs bois, que des regles auxquelles les Miſſionnaires veulent les aſſujettir, oubliant dans un inſtant tous les bienfaits qu'ils en ont reçus.

Pareſſe des Indiens.

Rien n'eſt ſi pareſſeux que l'Indien; tous les travaux des champs & du ménage roulent ſur les femmes; ce ſont elles qui cultivent les champs, qui font la Chica, leur boiſſon favorite, préparent les vivres & ſervent leurs maris, qui en ſont quittes pour aller à la chaſſe & à la pêche, encore ſouvent ne ſe donnent-ils pas la peine de l'apporter, l'envoyant chercher par les femmes; & contens de leurs exploits, ils s'enivrent de la chica, eſpece de bierre très forte dont nous parlerons dans la ſuite, & dorment tout le tems qu'il leur plaît. Il faut donc beaucoup de tems & d'induſtrie pour les porter au travail dans les choſes mêmes dont ils ne peuvent abſolument ſe paſſer.

Différentes Nations Indiennes.

Les Nations connues le long de l'Orenoque & aux environs, ſont la Nation *Guaraima*, ou les *Guaranos*, qui habitent dans les Iſles baſſes & noyées, qui ſont aux embouchures de l'Orenoque, & dont nous avons parlé à la page 27.

La Nation *Guayana* habite ſur les bords du Caroni, & dans les environs. Il y a une Miſſion établie ſous le nom de S. Antoine, où l'on a raſſemblé pluſieurs Familles : elle eſt deſſervie par des Capucins Catalans; & ce village eſt à vingt-cinq lieues, au Midi de la ville Eſpagnole nommée Guyana, dont nous avons parlé ci-devant page 7.

La Nation *Caribe* eſt la plus nombreuſe & la plus guerriere : elle occupe une grande étendue de pays, que la riviere de Cauca arroſe, & ſe trouve renfermée entre l'Orenoque & cette chaîne de montagnes qui en eſt au Sud. Cette Nation, qui eſt plus cruelle & barbare que les autres, a fait bien du tort aux Miſſions Eſpagnoles ; elle en a même détruit pluſieures. Elle commence cependant à être plus traitable, & à vivre en bonne intelligence avec les Nations ſoumiſes aux Eſpagnols. De l'autre côté de cette chaîne de montagnes eſt la Nation *Quirquiripa*, que l'on connoît très peu.

Continuant de remonter l'Orenoque, on trouve du côté du Sud les Nations Mapoyas, Maypure, Quirruba & quelques autres, chez leſquelles on n'a pas encore pénétré, étant trop avant dans les terres, & au-delà des montagnes.

De l'autre côté du Fleuve, c'eſt-à-dire, dans les Pays ſitués au Nord de l'Orenoque, on trouve la Nation Abane & celle des Andaquiés. Les Nations Caberes, Achagues & Salivas habitent aux environs des Rivieres Guabiare & Bichada. Les Nations Chiricoa & Guajiva ſont entre la Riviere de Meta & l'Orenoque. Les Saruras ſont entre la Meta & la Riviere de Sinaruco. Enſuite on trouve les Otomacos & les Paos, entre le Sinaruco & la riviere d'Apuré. Enfin les Guamos & les Palengues : ces derniers habitent les Plaines qui ſont entre l'Apuré & le Détroit de Camiſetta.

Les Jéſuites Eſpagnols ont établi des Miſſions parmi la plûpart de ces Nations ; ils travaillent à ſe

Indiens de la Nation Caribe
Indien a la Chasse
Femme Caribe
Choux Caribe
Piment
Espece de Pistachier Sauvage
Zak-Rot ou Rat de Surinam

croisés

les attacher & à en attirer le plus qu'il leur eſt poſſible. Mais malgré toutes leurs peines & leurs ſoins, il y en a pluſieurs qui les abandonnent, & qui retournent à leur premiere façon de vivre.

Les Peuples qui vivent dans les bois, n'apprennent que les hommes portent des habits que lorſqu'un Miſſionnaire arrive chez eux pour la premiere fois, accompagné de quelques Indiens convertis, & habillés ſelon que l'exigent les chaleurs exceſſives du climat. Leur nudité eſt entiere, & ils y ſont ſi accoutumés, que ſouvent ils jettent dans la riviere, ou cachent les habits que le Miſſionnaire commence par leur donner; & ce n'eſt qu'avec le tems qu'ils s'y aſſujettiſſent. Nudité des Indiens.

Parmi les Idolâtres, qui ſont voiſins des Eſpagnols, ou qui ont correſpondance avec les Indiens convertis, les hommes uſent, pour la plûpart, d'une piece de linge, que quelques-uns appellent *Gaymo*, & les autres *Guarruma;* & les femmes, d'un petit tabelier parſemé de grains de verre; d'autres ſe couvrent d'un paquet de fibres de Palmier murichi, qui a le même volume qu'une livre de chanvre cardé; mais qui ne leur cache que les parties.

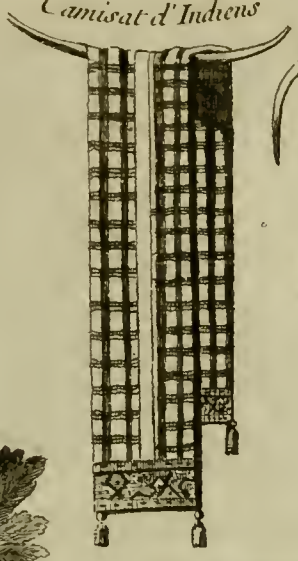
Toutes les Nations de l'Orenoque s'oignent depuis la tête juſqu'aux pieds, avec de l'huile & de l'achiolt; & les meres, pendant qu'elles s'oignent elles-mêmes, font la même choſe à leurs enfans, ſans en excepter ceux qui ſont pendus à leurs mammelles, & ce, deux fois par jour au moins, ſavoir le matin & le ſoir. Elles oignent auſſi leurs maris, ſans épargner la matiere; & les jours de Fêtes elles ajou-

tent à cette onction une grande quantité de figures de différentes couleurs ; & toutes les fois que le mari revient de la pêche ou de quelqu'autre expédition, ſa femme ou ſa fille ont ſoin de lui ôter l'oing que la pouſſiere a gâté, & le frottent de nouveau. Cette onction les garantit des Moſquites ; de plus, comme l'achiolt eſt extrêmement froid, cela les rend moins ſenſibles à l'ardeur du ſoleil & à la chaleur du Pays, empêchant la trop grande tranſpiration. Outre cette onction, les hommes ſe parent de plumes choiſies, & s'attachent autour des genoux & au-deſſus des chevilles des pieds, quatre groſſes toupes de coton. Ils s'ornent le nez & les oreilles de divers bijoux ridicules, & ceux à qui leurs moyens le permettent, de petites lames d'or ou d'argent, qu'ils travaillent eux-mêmes à leur maniere.

Parures des Indiens.

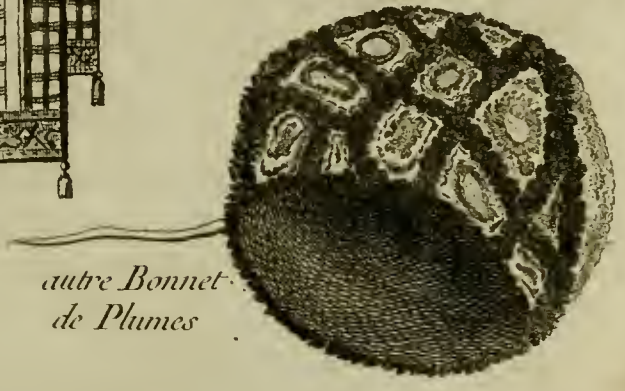
Les Caberes & les Caribes ſe parent de colliers de dents de morts les jours de Cérémonies, qui ſont lorſqu'ils ſe marient, lorſqu'ils célebrent la naiſſance de leurs Cachiques & de leurs Capitaines, ou lorſqu'ils reviennent d'un long voyage. Ces jours-là ils paroiſſent d'abord tout nuds en public, portant leurs pots, leur oing & leurs couleurs : ils s'oignent d'abord à l'ordinaire, après quoi ils enduiſent d'une réſine appellée *Carana*, pêtrie avec différentes couleurs, des nattes minces deſſinées aſſez artiſtement, qu'ils s'appliquent enſuite avec ſymétrie ſur les bras, les jambes, les cuiſſes, & ſur tout le corps. Cette parure n'eſt pas pour un jour, ils ſont obligés de la porter tout le tems que la réſine conſerve ſa tenacité, & elle ne la perd que difficilement. Il y en a quelques-uns

Bonnet de Plumes



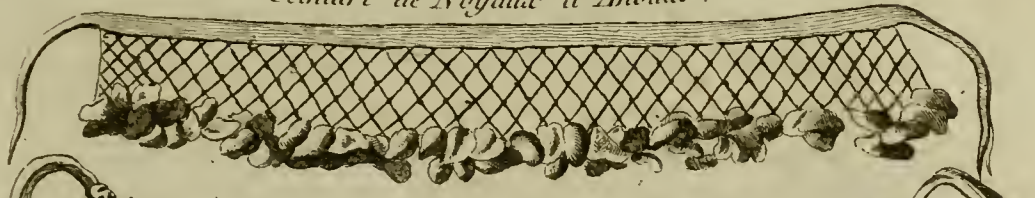
Camisat d'Indiens

Coyou ou Tablier Indien.

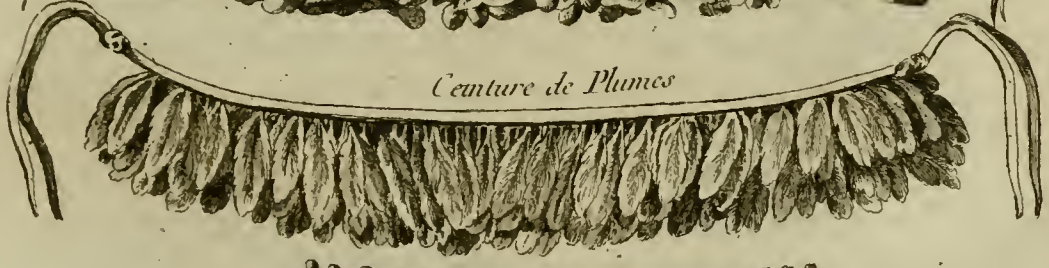


autre Bonnet de Plumes

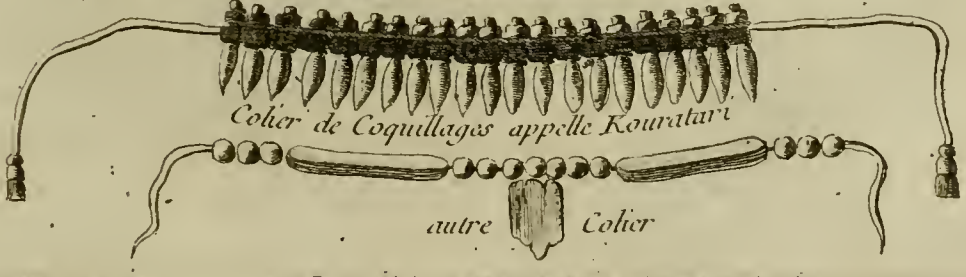
Ceinture de Noyaux d'Ahouai.



Ceinture de Plumes



Colier de Coquillages appelle Kouratari



autre Colier

qui appliquent ſur les deſſeins que la Carana laiſſe ſur leur corps, des plumes choiſies de différentes couleurs, qu'ils arrangent ſymétriquement, ce qui forme un coup d'œil bien particulier. Cette parure eſt ſurtout employée par ceux qui danſent. Ils portent auſſi des perruques faites de plumes ſingulieres, & de couleurs très vives, dont ils ſe couvrent la tête, lors même qu'ils font leurs ſemailles, parcequ'outre l'ornement, elles les garantiſſent encore du ſoleil & de la pluie. Rien n'eſt plus riſible que de voir un Indien tout nud, avec une perruque fort riche ſur la tête, ramer ou bêcher la terre, tout fier de ſa parure.

Parures des femmes.

Les Femmes, outre les ornemens du nez & des oreilles, qui ſont les mêmes que ceux des hommes, portent aux bras, au col, à la ceinture & aux jambes pluſieurs colliers de *Quiripa*, c'eſt-à-dire, de petits colimaçons, qu'elles travaillent avec beaucoup d'adreſſe; ſans compter quelques autres colliers de dents de ſinges & d'autres animaux. Celles qui peuvent attraper des colliers de verre, s'en chargent juſqu'à ce qu'elles en ſoient toutes couvertes; & pour relever leur parure, elles ſe fourent à chaque oreille une groſſe dent de Cayman, après y avoir fait un grand trou.

Parures des filles.

Il y a des Nations, où, dès qu'il naît une fille, la mere a ſoin de lui mettre au-deſſous des genoux & au-deſſus des chevilles quatre bandes larges & épaiſſes, faites de fil de pître, leſquelles durent ſi longtems, qu'elles les portent au tombeau. Rien n'eſt plus hideux que leur gras de jambe, parceque la chair, ſe trouvant comprimée par ces bandes, qu'elles ne

peuvent ôter, elle ne croît point, de ſorte que la nourriture ſe portant entre deux, leur gras de jambes groſſit à un point extraordinaire; ce qu'elles regardent comme un grand ornement.

Les femmes Abanes ont une autre mode, qui n'eſt pas moins ridicule que la précédente; elles font à leurs filles, dès l'enfance, un trou dans le lobe inférieur des oreilles, qu'elles ont ſoin d'élargir avec un inſtrument à meſure que la fille grandit; de ſorte que lorſqu'elles ſont en âge d'être mariées, il leur pend de chaque oreille un anneau de chair à pouvoir enfermer un œuf. Les Abanes ne ſont pas la ſeule Nation de l'Amérique qui ſe défigure ainſi les oreilles. Herrera aſſure que les premiers Eſpagnols qui débarquerent ſur la Côte du Golfe de Honduras, trouverent les femmes du Pays avec les oreilles percées, comme on vient de le dire; ce qui fut cauſe qu'ils appellerent cette Côte, *Coſta de Oreja*, la Côte des Oreilles; & c'eſt ſous ce nom qu'on la trouve marquée ſur les vieilles Cartes.

Guerre des Indiens.

Les Indiens, quoique partagés en différentes Nations, ſe reſſemblent aſſez dans le général, à l'exception de quelques coutumes différentes & particulieres à certaine Nation. Quoiqu'ils aient des Cachiques & des Chefs, ils n'obſervent ni ſubordination ni diſcipline; de ſorte que leur guerre ſe réduit à un ſoulevement tumultueux, qui s'appaiſe avec la même facilité qu'il a commencé, chacun ſe retirant comme bon lui ſemble; auſſi leurs expéditions ſe réduiſent-elles à des embuſcades & à de ſimples eſcarmouches, ne cherchant qu'à faire des priſonniers: c'eſt tout ce qu'on

qu'on doit attendre de leur peu de valeur & du peu d'étendue de leurs lumieres. Ils prennent les armes pour ſe défendre, ou pour attaquer, lorſqu'ils le jugent à propos ; & pour les y déterminer, il ne leur faut que le bruit du tambour, ou qu'un leger avis d'un Particulier, qui, en paſſant, déclare la guerre ſans dire mot, en plantant ſeulement une fleche dans un lieu public, ce qui ſuffit pour faire prendre les armes à toute une Nation ; cela s'appelle chez eux *courir la Fleche*, ce qui revient au même qu'une déclaration de guerre en forme.

Gouvernement domeſtique.

Leur Gouvernement domeſtique n'eſt pas mieux reglé ; les hommes prennent deux, trois & quatre femmes, ſelon qu'ils le peuvent ; & c'eſt chez eux une marque de grandeur, & même une ſorte de faſte, d'en avoir juſqu'à dix ou douze, & même plus. On a vû le Capitaine *Yaguaria*, Chef de la Nation *Caribe*, épouſer, par oſtentation, trente femmes de différentes Nations. Mais comme, parmi la plûpart de ces Peuples, le Fiancé achete ſa femme, en faiſant à ſon beau-pere un préſent de fruits, de gibier, de poiſſons, &c. pluſieurs d'entr'eux n'ont qu'une ſeule femme, n'ayant pas le moyen de payer ce que les peres demandent pour livrer leurs filles.

Ces femmes ne pouvant vivre en bonne intelligence les unes avec les autres ; elles ont chacune leur maiſon à part, où elles vivent avec leurs enfans, & font leur ordinaire ſéparément. Le poiſſon ou le gibier que le mari prend ſe repartit entr'elles, à proportion des enfans qu'elles ont : & lorſque l'heure du repas eſt venue, on étend un natte à terre, c'eſt là

leur table ; le mari ſeul s'y met, alors chacune de ſes femmes lui ſert un plat de viande avec une tourte de caſſave ou un pain de maïz ; après quoi elles ſe retirent, ſans dire mot, & ſans ſe mettre en peine s'il mange ou non ; au bout de quelque tems chaque femme tire de ſon tonneau ou de ſa cruche une meſure de chica, qu'elle met devant lui pour qu'il boive. Le repas fini, elles ſe retirent chez elles, pour y reprendre leur repas avec leurs enfans. Ces femmes vivent auſſi ſéparément dans leurs champs : le mari a ſoin de partager entr'elles l'eſpace qu'il défriche ; chacune l'enſemence, le cultive, & a ſoin de la portion qui lui eſt échue, ſans empietter ſur celle de ſa voiſine. Malgré toutes ces précautions, il naît ſouvent des débats entr'elles.

Façon d'élever les enfans.

Il n'y a ni ordre ni union dans leurs maiſons ; les enfans n'obéiſſent point à leurs peres, & ceux-ci ne leur donnent aucune inſtruction. Tant qu'ils ſont petits, ils ont pour eux une tendreſſe exceſſive ; mais autant qu'ils ont aimé leurs enfans dans leur premiere jeuneſſe, autant les haïſſent-ils lorſqu'ils ſont parvenus à un âge plus avancé : ils ſemblent ne les avoir jamais connus ; ils ne leur commandent rien, ils ne les reprennent jamais, ils ne les contrarient point, &, qui plus eſt, ils n'oſent le faire. Voici un exemple du peu de reſpect de ces enfans : Un Indien, de la Nation Caribe, ayant fait une légere réprimande à ſon fils, en préſence d'un Eſpagnol, le fils, tranſporté de colere, donna un ſoufflet à ſon pere : l'Eſpagnol, irrité de ce procédé, blâma le Caribe de la tranquillité qu'il témoignoit, & le preſſa de châtier l'inſolence de ſon fils : l'Indien ne lui répondit rien

d'abord ; mais il lui dit, quelques momens après : *Crois-tu, camarade, que nos enfans ſoient comme les vôtres ? Cela n'eſt pas ; & ſi je châtie mon fils pour ce qu'il vient de faire, il me tuera lorſqu'il ſera un peu plus grand.* Telle eſt l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans, & le fruit qu'ils en retirent.

Tous ces Peuples ont le vol en horreur ; ce qui n'empêche pas qu'ils n'y ſoient fort enclins & fort adroits.

Idées des Indiens ſur l'adultere.

Les Indiens déteſtent l'adultere ; mais il n'y a que la Nation Caribe qui ait infligé un châtiment marqué pour ce crime, qui eſt de faire périr le coupable par les mains du Peuple, au milieu de la Place publique. Il y a d'autres Nations chez leſquelles le mari qui a été offenſé ſe contente, pour toute ſatisfaction, de coucher autant de fois avec la femme de l'adultere que celui-ci a couché avec la ſienne (c'eſt le rapport d'un Miſſionnaire) ; & cet uſage eſt ſi fort enraciné chez eux, qu'il n'y a point d'adultere qui oſe ſe plaindre de celui qui ſe venge ainſi de l'injure qu'il lui a faite. Il y en a d'autres qui, par forme de contrat mutuel, changent de femmes pour un tems déterminé ; & le terme expiré, chaque femme retourne chez ſon mari, ſans s'appercevoir de l'indécence d'une conduite ſi oppoſée à la raiſon naturelle.

L'yvrognerie eſt un vice commun à tous les Indiens ; ils ne font point d'aſſemblée, ni de fêtes ſans s'enivrer avec leur boiſſon favorite, qu'ils nomment la chica ; & ces débauches ſont toujours ſuivies de querelles, où il y a ſouvent du ſang de répandu.

Boiſſon des Indiens.

La Chica eſt une ſorte de bierre, faite avec différens grains ou fruits ; celle qu'ils font avec le maïz eſt la plus ordinaire. Après avoir moulu le grain à force de bras, les femmes en font des pains, qu'elles enveloppent dans des feuilles de plane, & les mettent cuire dans des pots pleins d'eau ; lorſque ce pain eſt frais, elles l'émiettent & le pêtriſſent une ſeconde fois avec de l'eau chaude ; & réduiſant en poudre quatre de ces vieux pains, qui ſont tous moiſis, qu'ils appellent *Sibizu* ; elles mêlent cette poudre avec cette maſſe liquide, laquelle, étant miſe dans des cuves, fermente le troiſieme jour, comme du moût, & ſe convertit en une bierre qui leur ſert de boiſſon ordinaire, & qui eſt fort ſaine, lorſqu'on en uſe modérément. La chica ou bierre qu'ils font avec la yuca, ou racine de manive, eſt encore plus ſaine. On fait des pains, comme on l'a vû ci-devant page 57, qu'on ammoncelle les uns ſur les autres lorſqu'ils ſont encore tout chauds ; on les couvre de feuilles de platane ; & après qu'ils ont fermenté, on les délaye dans de l'eau chaude, & l'on met cette liqueur dans des cuves, pour la faire fermenter : ce qui produit la bierre qu'ils appellent *Berria*, parcequ'elle eſt faite avec le Berri ou la Caſſave. Les Indiens font auſſi de la Chica de tous les grains, de tous les fruits & de toutes les racines qu'ils recueillent ; mais les deux précédentes ſont les plus uſitées.

Coutumes particulieres de quelques Nations.

Chez les *Guayquiries* & les *Palenques*, quarante jours avant que de marier leurs filles, ils les enferment & les assujettissent à un jeûne rigoureux : trois dattes de Palmier Murichi, & trois onces de Cassave, avec une cruche d'eau, composent leur ration journaliere ; de sorte que, le jour de la nôce venu, elles paroissent plutôt des déterrées que des mariées. Ils prétendent purifier les humeurs par ce jeûne. Au bout de ce tems, la nuit qui précede la nôce se passe toute entiere à s'oindre, se peindre & se couvrir de plumes des plus belles couleurs, & artistement rangées, de sorte qu'il est quelquefois dix heures du matin qu'on n'a pas encore fini d'ajuster la Mariée. Cependant, dès la pointe du jour, le Cachique ou Chef du Village est dans la Place, pour donner ses ordres pour la Fête. On voit d'abord une troupe de Danseurs, fort parés de plumes, qui sortent du bois, accompagnés de flûtes & de tymbales, qui font plusieurs fois le tour de la maison de la Mariée en dansant. Ensuite il sort de la maison une vieille femme avec un plat de viande, qu'elle donne à un des Danseurs, & alors ils s'enfuient à toutes jambes dans le bois, &, jettant le plat par terre, un de la troupe dit à haute voix ; *Prends ce plat, chien de Démon, & ne viens point troubler notre Fête.* Ceci fini, les Danseurs mettent sur leurs têtes des couronnes de fleurs, & tenant un bouquet dans la main droite & des sonnettes dans la gauche, dont ils accompagnent les

Cérémonies pour les mariages.

flûtes, ils retournent en danſant à la porte de la Mariée, où ils trouvent une autre file de Danſeurs couverts de plumes, mais d'une livrée différente, avec de longues flûtes, faites d'un certain roſeau noir, toutes ornées de plumes. Ils jouent de ces flûtes à deux parties; & leur harmonie n'eſt pas déſagréable. Les nouveaux Mariés ſe mêlent avec les Danſeurs; ils ſont fort parés de plumes, & ſautent au mieux, n'ayant pas jeûné comme leurs femmes; durant cette marche, chacune d'elles eſt accompagnée de deux vieilles fort hideuſes, qui pleurent & qui chantent alternativement des couplets dans leur langue ſur les peines & les chagrins du ménage. Ils font auſſi le tour du Village, & en arrivant au logis, on trouve la table couverte de poiſſon, de gibier, enfin de tout ce qu'ils ont pû raſſembler pour un grand repas; on y boit beaucoup de chica, & l'on finit par des danſes.

Coutume ſinguliere pour les mariages.

Les *Othomacos* ſuivent dans leurs mariages une coutume bien ſinguliere. Lorſque les jeunes gens ſont en âge d'être mariés, ils leurs donnent pour femmes, ou, pour mieux dire, ils les confient aux veuves les plus âgées du village; les mariant avec de jeunes filles lorſqu'ils deviennent veufs. La premiere raiſon que les Capitaines donnent de cet uſage, eſt ſi indécente, que je me diſpenſerai de la rapporter; quant à la ſeconde, elle paroît aſſez bien fondée. Ils diſent que, marier un jeune homme avec une jeune fille, c'eſt unir deux fous enſemble, qui ne ſavent pas gouverner une maiſon; au lieu qu'en lui donnant une femme âgée, elle le met au fait du ménage, &

l'inſtruit de ce qu'il faut faire pour vivre. Mais lorſqu'ils ſont veufs, ils ſe marient à leur tour à de jeunes filles. Cette loi eſt un effet de la malice des vieillards, qui prennent pour eux toutes les jeunes filles qui ſont en âge d'être mariées, quoiqu'ils aient déja d'autres femmes; ce qui fâche les jeunes gens, & occaſionne une infinité de déſordres & de querelles domeſtiques.

Mœurs des Indes Salivas.

La Nation *Salivas* eſt docile, ſouple & aſſez intelligente. Mais quoique naturellement meilleure que les autres, elle ne laiſſe pas que d'en avoir le fond du caractere. Les hommes ſont ignorans, gloutons & ivrognes, quoiqu'ils ſe piquent de boire avec jugement; & ce jugement conſiſte en ce qu'après s'être ſoulés, ils ne ſe battent point entr'eux. La polygamie & le divorce regnent chez eux comme chez les autres Nations: mais il n'y en a point de ſi envieuſe & de ſi intéreſſée. Ils aiment les belles armes, & n'ont pas le cœur de s'en ſervir; & lorſqu'on les exhorte à prendre garde à eux & à ſe défendre, ils diſent que leurs peres n'ont jamais combattu, & qu'ils veulent ſuivre leur exemple: de ſorte qu'ils ſe ſont laiſſés aſſujettir par les Caribes; & cette Nation, qui étoit autrefois une des plus nombreuſes de l'Orenoque, eſt réduite à cinq ou ſix Peuples, dont trois forment une doctrine.

Quoique chez toutes ces Nations les femmes ſoient chargées du ſoin du ménage & du travail de la campagne, elles ſont encore plus à plaindre chez les Salivas; puiſqu'outre cette tâche indiſpenſable, elles ſont obligées de peigner leurs maris matin &

ſoir ; de les oindre, de les peindre & de leur faire le poil. Un Salivas, une fois peigné, n'oſe plus ſe grater la tête ni le corps, de peur de gâter ſa parure ; & il aimeroit mieux endurer quelque mal que ce fût, que de déranger l'économie de ſa coëffure. Un autre manie de ces Peuples, c'eſt de regarder comme un deshonneur lorſqu'une de leurs femmes eſt accouchée de deux Jumeaux ; celle à qui cela arrive eſt expoſée aux railleries de ſes voiſines, & aux reproches de ſon mari, qui en reconnoît un comme de lui, & regarde l'autre comme le fruit de l'infidélité de ſa femme : auſſi les femmes à qui cela arrive, en enterrent promptement un, pour que le mari ne s'en appperçoive point. Un Capitaine ou Chef de Village, dont la femme mit au monde deux Jumeaux, ſans qu'elle pût lui cacher, aſſembla quelques jours après tout le Village, fit venir ſa femme, lui reprocha publiquement ſa mauvaiſe conduite, & s'adreſſant aux autres femmes, il les menaça de les châtier ſi elles s'aviſoient jamais d'accoucher de deux enfans : enſuite prenant un fouet, il étrilla ſa femme de bonne ſorte. Voilà juſqu'où va l'ignorance & la police de ces Peuples barbares.

Femmes punies pour avoir deux Jumeaux.

Les honneurs & les devoirs que ces Nations rendent à leurs Chefs & à leurs parens après la mort, ne ſont pas par-tout les mêmes : chez les *Guaraunos*, par exemple, dès qu'un Indien eſt mort, ils le lient avec une corde, & le plongent dans la Riviere, attachant le bout de la corde à un arbre, pour que le courant ne puiſſe pas l'emporter. Il n'eſt pas plutôt dans l'eau, que les poiſſons appellés *Guacaritos*, dont on a parlé,

Devoirs rendus aux morts.

parlé, lui mangent toutes les chairs, de ſorte que le lendemain il n'en reſte plus que le ſquelette. Ils le retirent, mettent les os dans une corbeille ornée de grains de verre de différentes couleurs, prenant ſi bien leur meſure, qu'après que la corbeille eſt fermée, la tête ſe trouve directement placée ſous le couvercle. Cela fait, ils pendent cette corbeille au plancher de leurs maiſons.

Les Indiens *Aruacas* enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, dont la principale conſiſte à les enſevelir avec leurs armes, obſervant qu'il ne tombe pas de terre ſur le corps : pour cet effet, ils placent à un pied du corps du défunt une claie extrêmement forte, qu'ils couvrent de feuilles de plane, ſur leſquelles ils jettent la terre.

Les Achaguas idolâtres pratiquent la même cérémonie à la mort de leurs Capitaines & de leurs Cachiques, avec cette différence que la derniere couche de la foſſe eſt de terre glaiſe bien foulée ; comme cette terre s'ouvre en ſe ſechant, ils ont ſoin de boucher les crevaſſes qui ſe forment, & ce, pour empêcher que les fourmis n'aillent inquiéter le mort.

Funérailles de leurs Capitaines.

Les Caribes, à la mort de leurs Capitaines, obſervent une cérémonie qui leur eſt particuliere : auſſi-tôt qu'un Indien eſt mort, on met le corps dans un hamac de coton ſuſpendu par les deux extrêmités ; & les femmes du défunt ſe placent autour, ſe relevant alternativement les unes après les autres. Comme il fait extrêmement chaud, le cadavre n'a pas reſté vingt-quatre heures dans cet état, qu'il ſe corrompt

& attire autour de lui une quantité prodigieuſe de mouches, & ces malheureuſes ſont obligées de les chaſſer pendant trente jours, ſans ſouffrir qu'aucune s'arrête ſur le corps. Le jour de l'enterrement étant venu, les enfans & les parens du défunt mettent à côté du corps l'arc, les fleches, le ſabre & le bouclier dont il s'eſt ſervi pendant ſa vie, & obligent une de ſes femmes à ſe placer de l'autre côté, pour qu'elle l'accompagne & le ſerve dans l'autre monde, l'enterrant ainſi toute vivante. La cérémonie achevée, le fils aîné ſe met en poſſeſſion de l'héritage de ſon pere, & prend pour lui ſes femmes, à l'exception de celle qui l'a mis au monde, & qui, comme la plus vieille, eſt toujours deſtinée à tenir compagnie au mort. Enfin, l'année expirée, ils ramaſſent les os, & les enferment dans une boîte, qu'ils pendent au plancher de leurs maiſons, pour ne point en perdre le ſouvenir.

Leur Deuil. Pluſieurs de ces Nations portent le deuil de leurs parens. Les *Jiraras*, les *Ayricas* & quelques autres ſe frottent le corps d'une teinture noire, faite avec l'infuſion d'un fruit appellé *Jagua*, qui eſt ſi forte & ſi tenace que, lorſqu'on s'en eſt frotté, toute l'eau du monde ne peut plus l'effacer. La femme, les enfans, les freres & ſœurs du défunt ſe teignent de cette infuſion depuis les pieds juſqu'à la tête, ce qui les rend auſſi noirs que des Négres. Les parens au ſecond degré ne ſe teignent que les pieds, les jambes, les bras & une partie du viſage; & les autres ſe bornent à s'en frotter les pieds & les mains, & à s'en

moucheter le visage. Leur deuil dure un an, & pendant ce tems-là il ne leur est pas permis de se marier.

Plusieurs Nations accompagnent leurs enterremens d'une musique lugubre & singuliere, composée d'espece de bassons & de flûtes de différentes grosseurs, faites avec des roseaux. Tous les hommes qui sont invités au convoi se munissent de ces sortes de bassons & de flûtes ; &, lorsqu'ils sont arrivés au lieu de la sépulture, les jeunes garçons s'assoient d'un côté & les filles de l'autre. Les hommes se placent derriere les garçons, & les femmes derriere les filles. La veuve ou le veuf commence alors la cérémonie en s'écriant d'un ton lamentable, accompagné de larmes : *Malheureuses*, ou *malheureux que nous sommes ! Elle est morte*, ou *il est mort, malheureux que nous sommes !* sans dire autre chose. Tous les assistans répétent les mêmes paroles, & sur le même ton ; ce qui, joint au son des instrumens & aux cris des femmes & des enfans, soutenus des bassons, forme la musique la plus lugubre qu'on puisse s'imaginer.

Musique lugubre.

La Nation *Anabali* & quelques autres, ont une si grande horreur pour la mort, qu'aussi-tôt après avoir enterré le défunt dans l'endroit où il logeoit, tous les habitans abandonnent aussi-tôt le village & leur récolte, & s'en vont bâtir un nouveau village à douze ou quinze lieues de là. Et lorsqu'on leur demande la raison d'un pareil abandon, qui les met dans le cas de manquer du nécessaire, ils repondent que *dès que la mort est entrée chez eux, ils ne se croient plus en sûreté en sa compagnie.* D'autres ne quittent point

Ils ont horreur de la mort.

leur Peuplade, mais le malade n'eſt pas plutôt mort, qu'ils démeublent la maiſon & la brûlent, avec les nattes & les armes du défunt, à deſſein de brûler la mort avec eux.

Ils traitent mal les malades.

Si les Indiens rendent avec ſoin les derniers devoirs aux morts, ils négligent les malades, & les traitent avec la derniere dureté & une barbarie qu'on auroit peine à croire. Une perſonne tombe-t-elle malade chez eux, que ce ſoit un pere de famille ou non, peu leur importe, on ne s'en met point en peine; & il leur eſt fort indifférent qu'ils prennent de la nourriture ou qu'ils n'en prennent point. Ils ſe contentent, lorſque l'heure de leur repas eſt venue, de mettre ſous le hamac où eſt le malade une portion des mets qu'on leur a ſervis, ſans lui dire une ſeule parole, & ſans s'embarraſſer s'il mange ou non. Cependant on n'entend jamais le malade ſe plaindre, ni pouſſer le moindre cri, quelque douleur qu'il ſouffre : & il meurt avec une tranquillité étonnante, ne craignant rien, ni n'eſpérant rien après cette vie. Quant à quelques peuples qui croient l'immortalité de l'ame, ils s'imaginent qu'elle ne fait qu'errer autour de leurs tombeaux.

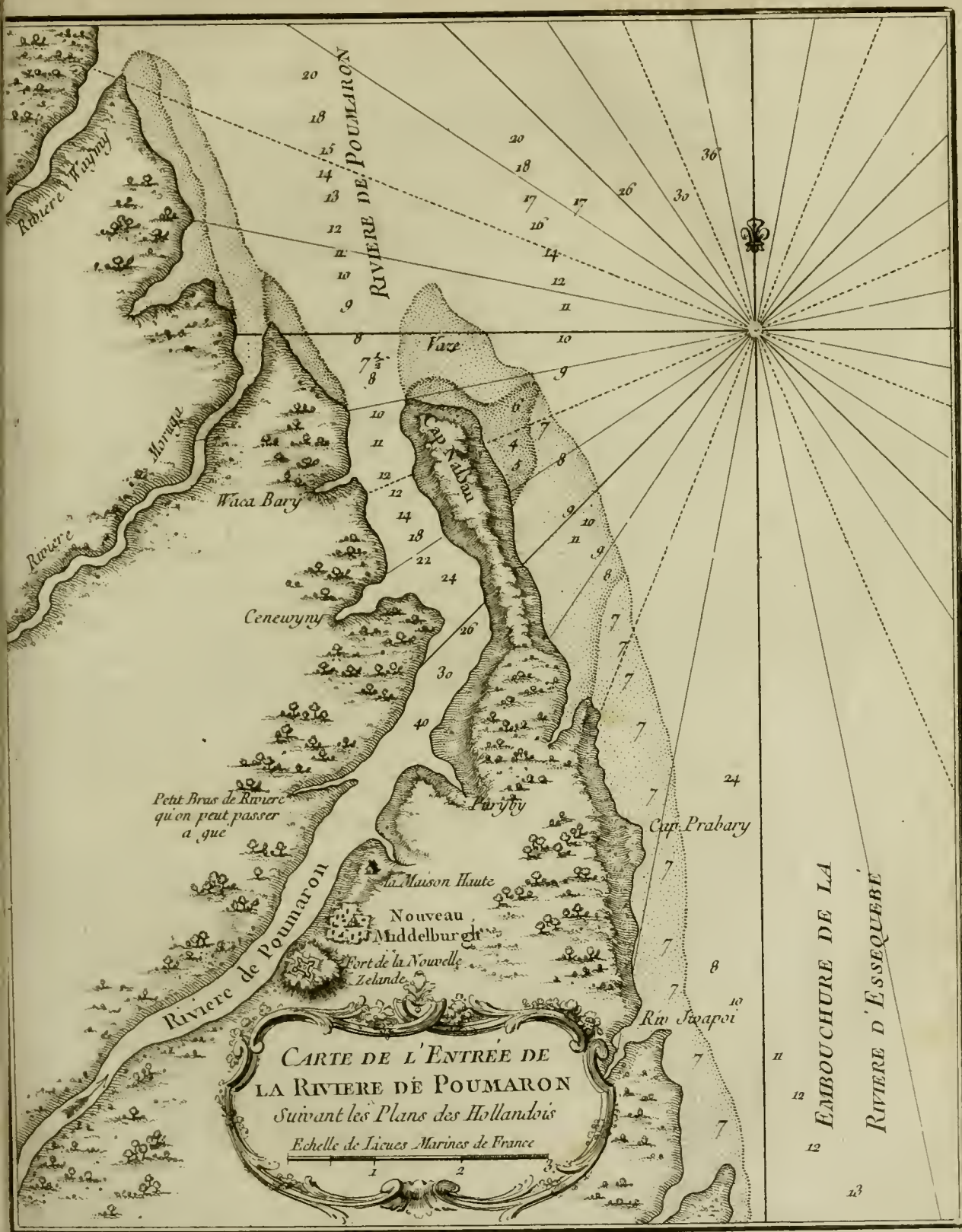
Leurs Médecins.

Ils ont cependant une eſpece de Médecins qu'ils appellent *Piaches*, qu'on ne manque jamais d'appeller, & dont on exécute régulierement les ordonnances, quelques ridicules qu'elles ſoient; & ſouvent il vaudroit mieux pour le malade qu'ils ne l'euſſent jamais viſité. Il a ſoin, dès la premiere viſite, d'ordonner un jeûne général au malade & à toute la parenté,

leur défendant ce qu'ils aiment le plus. Les Médecins *Othomacos* arroſent continuellement les malades avec de l'eau froide, au moyen de quoi ils les expédient plutôt. Les *Guaybas* & les *Chiricoas* les plongent dans l'argille mouillée ou dans de l'eau juſqu'au col, pour leur ôter la fievre ; & quoiqu'on les trouve morts pour l'ordinaire, lorſqu'on vient à les retirer, ils ne laiſſent pas de perſiſter dans leurs uſages. Toute la ſcience du Piache conſiſte à faire croire à ces peuples qu'il a commerce avec le Diable, & qu'il ſait, par ſon entremiſe, ſi le malade doit échaper ou non. Ils donnent leurs conſultations dans des maiſons ſéparées des Peuplades, mais qui ſont à la vue de tout le monde. Ils s'y enferment & paſſent toute la nuit à jetter des cris & faire grand bruit avec leur *Maraca*, qui eſt une calebaſſe remplie de cailloux, qu'ils ſecouent ſans ceſſe, pendant, diſent-ils, qu'ils s'entretiennent avec le Démon. Ils changent de voix quand il leur plaît, pour faire croire qu'il leur répond. On a découvert que ce manege n'eſt qu'une impoſture & qu'une fourberie ; mais cela n'empêche pas que le Médecin ne ſe faſſe payer après que le malade eſt mort, emportant ſes meilleurs effets.

Je pourrois m'étendre davantage ſur les mœurs, coutumes & uſages des différentes Nations qui habitent ces vaſtes contrées, que j'ai compriſes ſous le nom de Guyane Eſpagnole ; mais ce qu'on vient de voir me paroît ſuffiſant pour ſatisfaire la curioſité des Officiers de la Marine & des Navigateurs pour leſquels j'écris, & les diſpenſer de le chercher

dans les différens Auteurs qui en ont parlé ; car, quoique mon principal but ſoit de raſſembler les connoiſſances Géographiques & Hydrographiques qui peuvent ſervir à la Navigation, & inſtruire ceux qui ſont obligés de faire de pareils voyages, on ſent que l'hiſtoire naturelle, les productions du pays & la connoiſſance des peuples qui l'habitent en font partie, & ne peuvent s'en ſéparer entierement.


Riviere de Poumaron
Riviere Kaipny
Morique
Riviere
Waca Bary
Cap Kalsan
Vaze
Cenewyny
Petit Bras de Riviere qu'on peut passer a gue
Paryby
Cap Prabary
la Maison Haute
Nouveau Middelburgh
Fort de la Nouvelle Zelande
Riviere de Poumaron
Riv Swapoi
EMBOUCHURE DE LA RIVIERE D'ESSEQUEBE
CARTE DE L'ENTRÉE DE LA RIVIERE DE POUMARON
Suivant les Plans des Hollandois
Echelle de Lieues Marines de France
1
2
3

CHAPITRE II.

LA GUYANE HOLLANDOISE.

J'AI donné le nom de Guyane Hollandoiſe à cette partie de la Guyane où les Hollandois ſont établis, & qu'ils poſſedent actuellement, ſans prétendre rien fixer ſur la légitimité de leurs poſſeſſions, & ſans préjudicier aux droits que les François & les Eſpagnols, leurs voiſins, peuvent avoir ſur ces mêmes Pays, où l'on a vû les Hollandois s'augmenter & s'étendre pied à pied, en pouſſant des établiſſemens le plus loin qu'il leur étoit poſſible, ſuivant le plus ou moins de facilité qu'ils trouvent dans ces mêmes voiſins. Ainſi je borne la Guyane Hollandoiſe, du côté des Eſpagnols, par la riviere de *Poumaron;* & du côté des François, par la riviere de *Maroni.*

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

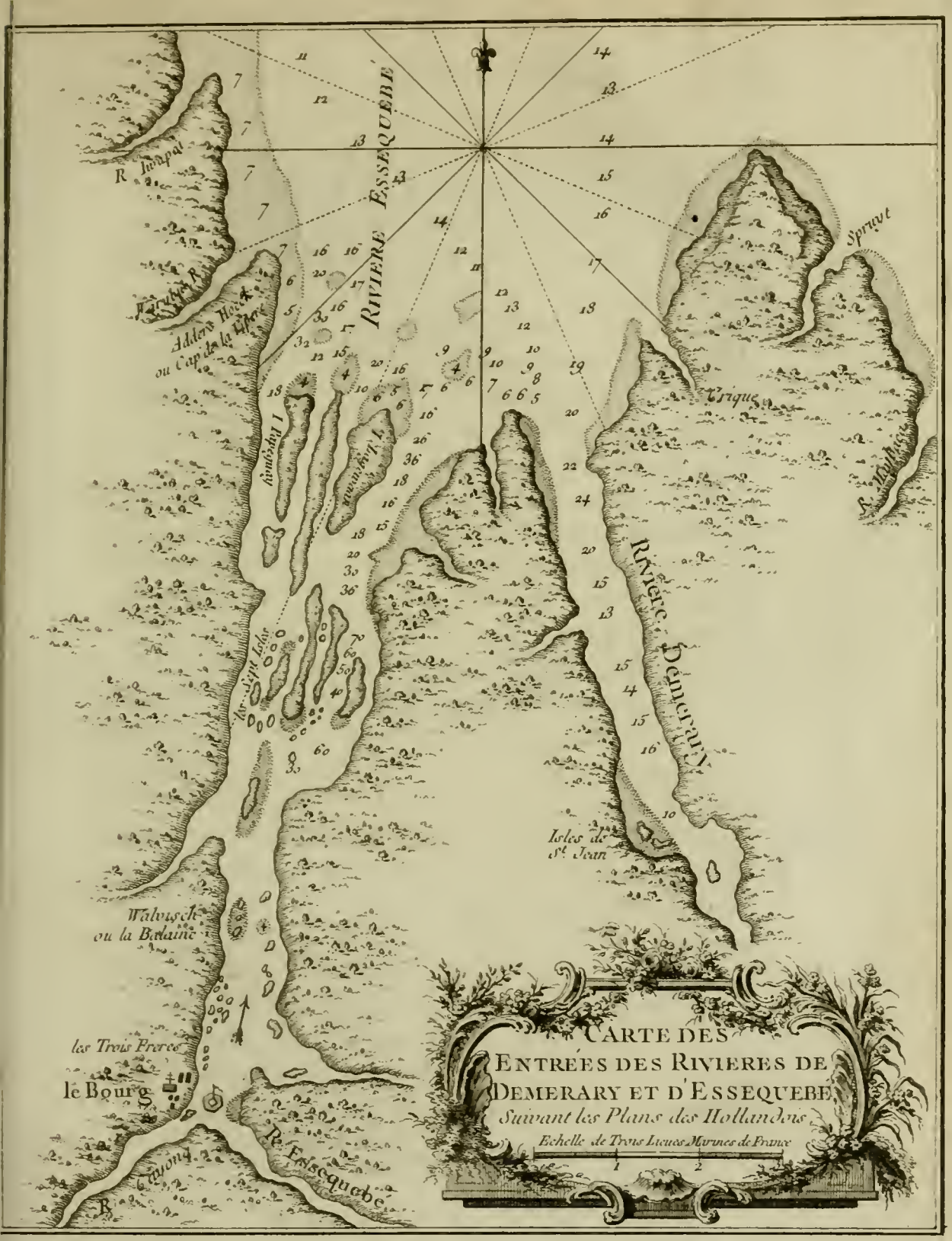
LA riviere de *Poumaron* eſt l'endroit le plus occidental de la Guyane, où les Hollandois ont pouſſé des établiſſemens. L'entrée de cette Riviere eſt par la latitude de ſept degrés trente minutes, & par les ſoixante degrés cinquante minutes à l'Occident du Méridien de Paris, éloignée d'environ vingt-quatre

Riviere de Poumaron.

à vingt-cinq lieues de la grande bouche de l'Orenoque. L'entrée de cette Riviere n'a pas une demi-lieue de large, les terres y ſont baſſes & couvertes d'arbres ; les plus grands vaiſſeaux peuvent y entrer. Le moins d'eau qu'on trouve à ſon embouchure eſt ſept à huit braſſes, fond de vaſe ; & lorſqu'on eſt en dedans, on trouve 12, 15 & 18 braſſes d'eau, qui vont toujours en augmentant juſqu'à quarante braſſes, à la diſtance de quatre & cinq lieues en dedans. La Pointe Orientale qui eſt à l'entrée s'appelle le Cap de Naſſaw. Les Hollandois ont bâti un Fort à ſix lieues du Cap de Naſſaw, ſur les bords de la Riviere du même côté, qu'ils ont nommé Fort de la Nouvelle-Zelande. Il eſt à quatre baſtions, & peu conſidérable. Le Bourg appellé Nouvelle-Midelbourg eſt au-deſſous du Fort : les habitations & terreins défrichés ſont aux environs & au-deſſus en remontant la Riviere. Les Sources de la Riviere de Poumaron ne ſont pas connues, les Hollandois ne l'ayant pas remontée plus de trente à quarante lieues. Il y a tout lieu de croire qu'elle ſort de cette chaîne de montagnes qui court le long de l'Orenoque preſque juſqu'à la mer, dont nous avons parlé à l'article de la Guyane Eſpagnole.

Riviere d'Eſſequebé.

La Riviere d'Eſſequebé eſt à quinze ou ſeize lieues au Sud-Sud-Oueſt du Cap de Naſſaw ; elle eſt beaucoup plus grande & plus conſidérable que celle de Poumaron, mais l'entrée n'en eſt pas ſi aiſée. Son embouchure, qui a plus de trois lieues de large, eſt remplie d'Iſles & de Bas-fonds, entre leſquels il y a des paſſes où l'on trouve de l'eau pour les plus grands vaiſſeaux,


RIVIERE ESSEQUEBE
Adlers Hoek
ou Cap de la Lyre
Sprunt
Isles de
St Jean
Walvisch
ou la Baleine
les Trois Freres
le Bourg
R. Essequebe
CARTE DES
ENTRÉES DES RIVIERES DE
DEMERARY ET D'ESSEQUEBE
Suivant les Plans des Hollandois
Echelle de Trois Lieues Marines de France
1
2

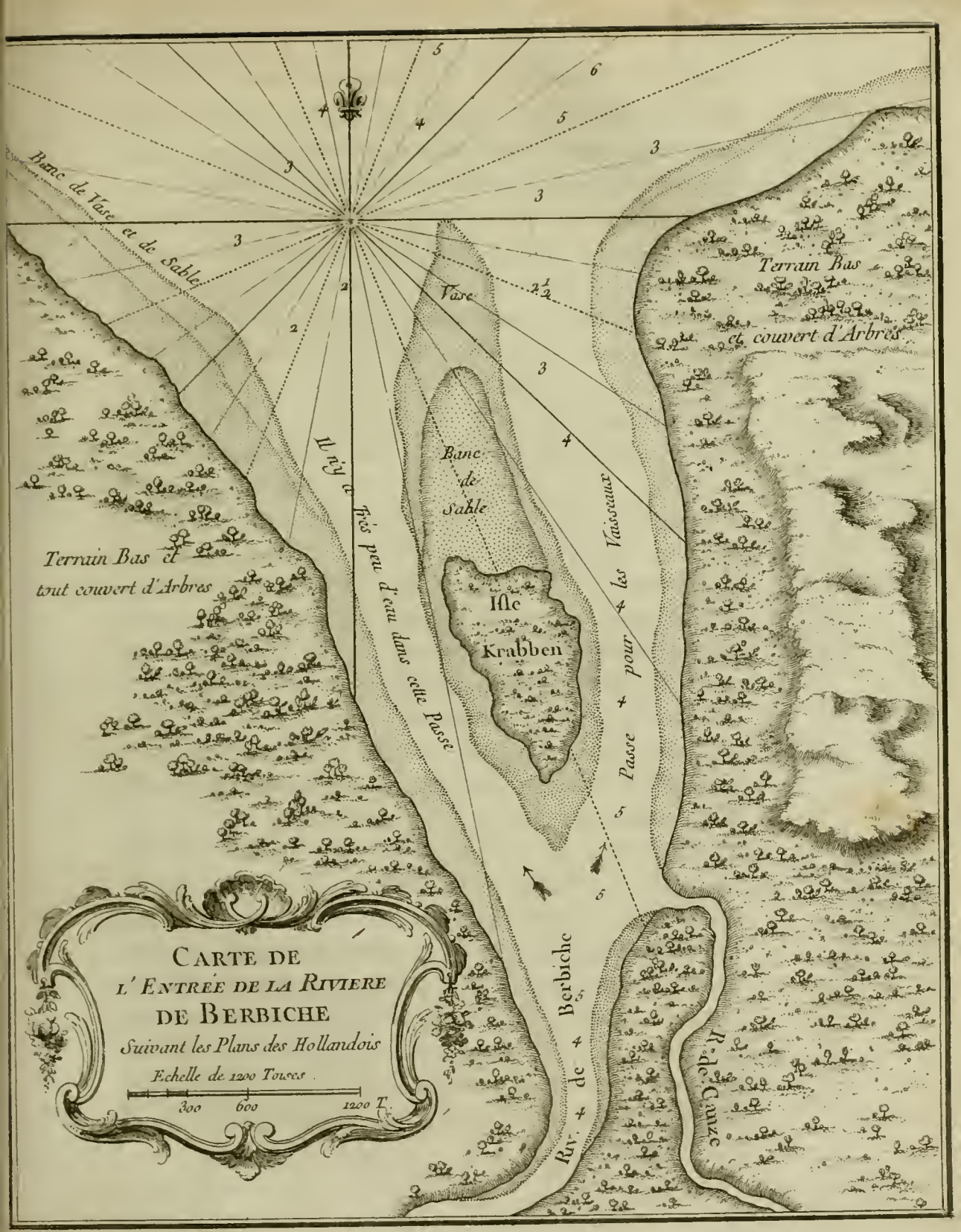
vaiſſeaux. Ces Iſles ſont en grand nombre, toutes très baſſes & couvertes d'arbres. La plûpart ſont longues d'une & deux lieues, mais fort étroites, giſſantes preſque Nord & Sud. Il y a deux paſſes pour entrer dans la Riviere, l'une du côté de l'Eſt, & l'autre du côté de l'Oueſt. Celle de l'Eſt eſt la meilleure. Entre la Terre ferme & les Iſles, on y trouve depuis quinze juſqu'à trente-ſix braſſes d'eau. Lorſqu'on a paſſé ces Iſles, on en voit une autre rangée, qui ſemble barrer la Riviere : mais en les rangeant du côté de l'Eſt, on trouve un Canal fort ſain & fort profond, dans lequel il y a depuis ſoixante-dix juſqu'à quarante braſſes d'eau. Enſuite la Riviere ſe rétrécit de plus de moitié ; & l'on ne voit plus que de petits Iſlots, ſemés aſſez près les uns des autres, parmi leſquels cependant, avec un peu de précaution, les vaiſſeaux peuvent chenailler pour remonter juſques vis-à-vis le Fort qui eſt bâti dans une petite Iſle éloignée de dix lieues de l'embouchure de la Riviere. Le Bourg eſt ſitué en terre ferme ſur la Rive Occidentale vis-à-vis le Fort. En cet endroit la riviere d'Eſſequebé reçoit, du côté de l'Oueſt, la riviere de *Cajona*, dont on ne connoît pas la ſource : trois lieues plus haut, du même côté, elle reçoit la riviere de *Mazaroni :* à dix lieues au-deſſus on commence à trouver les Saults ou Caſcades de l'Eſſequebé, qui ſont fort près les unes des autres ; au-deſſus deſquelles la petite riviere d'*Araſſari* ſe jette dans l'Eſſequebé du côté de l'Oueſt, à vingt-cinq lieues de celle de Mazaroni. Quinze lieues plus loin, du même côté, on trouve la riviere de *Sibarona*, dont le cours

Rivieres qui ſe jettent dans l'Eſſequebé.

eſt de l'Oueſt à l'Eſt, & peu connu ; on aſſure qu'en remontant cette Riviere une vingtaine de lieues il ya une mine de Cryſtal. Au-deſſus de cette Riviere, ſur les bords de l'Eſſequebé, il y a un village nommé *Parahan.* De cet endroit juſqu'à l'entrée de la riviere de *Rupunuwini*, il y a environ dix lieues, & cette partie de l'Eſſequebé eſt de nouveau remplie de Saults & de Caſcades, auſſi près les unes des autres que les précédentes : on en compte vingt-neuf depuis la riviere d'*Araſſari* juſqu'à celle de *Rupunuwini.* Le cours de l'Eſſequebé, au-deſſus de cette jonction, eſt peu connu, & je ne crois pas que les Hollandois l'aient remonté plus d'une vingtaine de lieues au-delà : ainſi on ne connoît point encore ſes ſources. A l'égard de la riviere de Rupunuwini, elle eſt conſidérable. Il paroît qu'on l'a remontée plus de ſoixante-dix lieues ; elle prend vraiſemblablement ſes ſources à deux degrés de l'Equateur, par les ſoixante degrés trente minutes environ de longitude occidentale du Méridien de Paris, dans une chaîne de montagnes voiſines de l'Equateur, qu'on voit au Nord de la riviere des Amazones.

Riviere de Rupunuwini.

La riviere de Rupunuwini court environ trente-cinq lieues Oueſt-Sud-Oueſt & Eſt-Nord-Eſt ; enſuite elle tourne directement au Sud ; mais à l'endroit de ce détour elle reçoit, du côté de l'Oueſt, une petite riviere qui conduit vers un Lac qui en eſt à un tiers de lieue de diſtance, lequel peut avoir cinq lieues de long ſur deux à trois lieues de large. Ce Lac en a un autre à l'Oueſt beaucoup plus conſidérable, éloigné de deux petites lieues. Ce dernier a plus de


Banc de Vase et de Sable
Vase
Terrain Bas et couvert d'Arbres
Il n'y a Très peu d'eau dans cette Passe
Banc de Sable
Isle Krabben
Passe pour les Vaisseaux
Terrain Bas et tout couvert d'Arbres
R. de Berbiche
R. de Canze
CARTE DE L'ENTRÉE DE LA RIVIERE DE BERBICHE
Suivant les Plans des Hollandois
Echelle de 1200 Toises
300 600 1200 T.

douze lieues de long ſur ſept à huit de large ; il eſt tout couvert de joncs, avec quelques Iſles au milieu, on l'appelle le *Lac Amacu.* De la partie du Sud de ce Lac il ſort une Riviere qui vient ſe rendre dans celle de *Parima*, que les Portugais nomment *Rio-Branco*, laquelle tombe dans la *Riviere Noire*, ou *Rio-Negro*, dont nous parlerons à l'article de la Guyane Portugaiſe ; de ſorte que, par le moyen de ces Rivieres & des deux Lacs, on peut venir de la Colonie Hollandoiſe juſqu'à la Riviere des Amazones avec plus de facilité que l'éloignement des lieux paroît le permettre.

Riviere de Demerary.

La riviere de *Demerary* eſt à l'Eſt de celle d'Eſſequebé, & ſe décharge dans la même Baie. L'entrée en eſt fort aiſée & fort ſaine, on y trouve dix-huit, vingt & vingt-quatre braſſes d'eau ; & quatorze à quinze braſſes, à trois & quatre lieues en dedans. Je ne crois pas qu'il y ait d'habitation le long de cette Riviere, ni qu'on l'ait remontée juſqu'à ſa ſource.

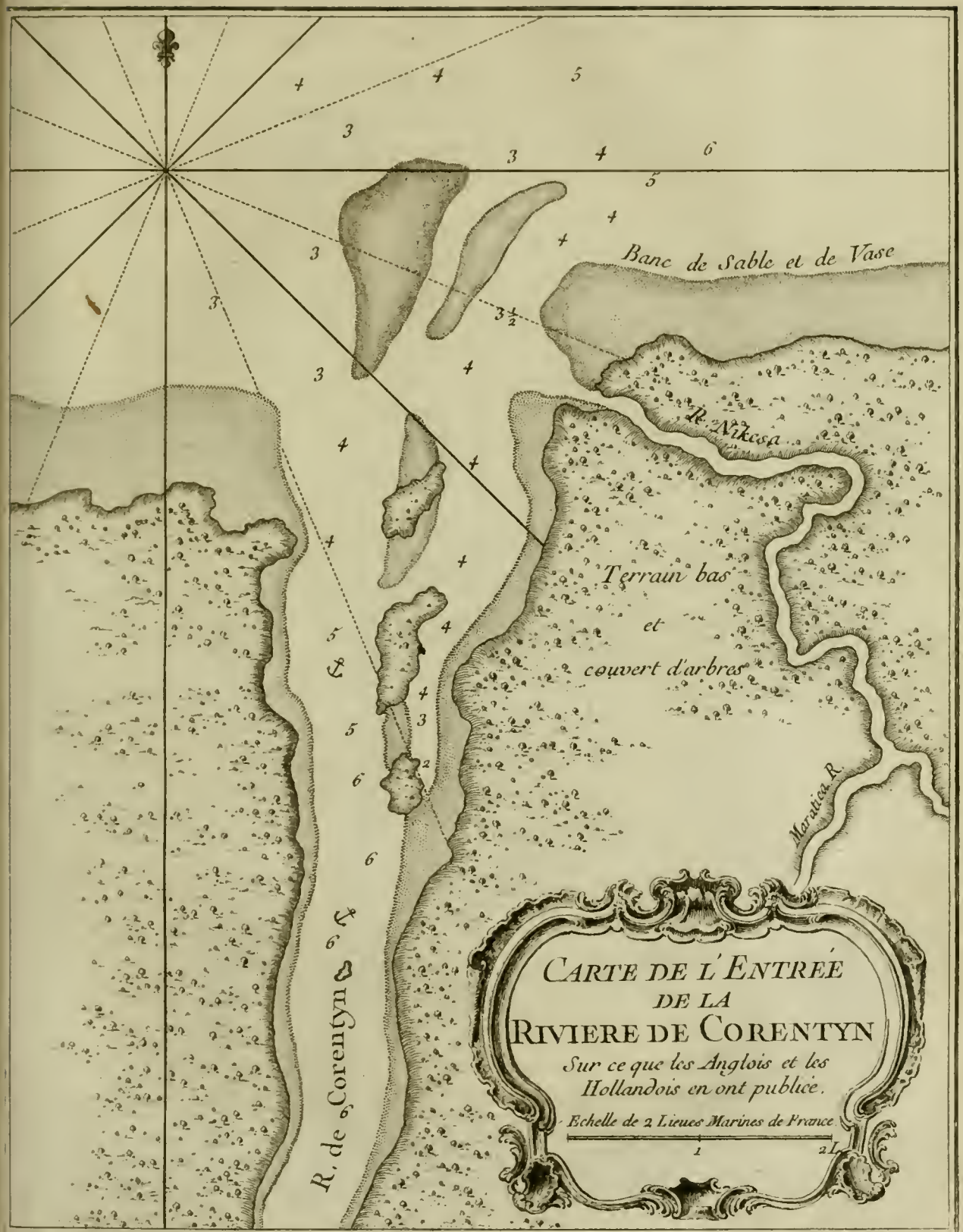
Riviere de Berbiche.

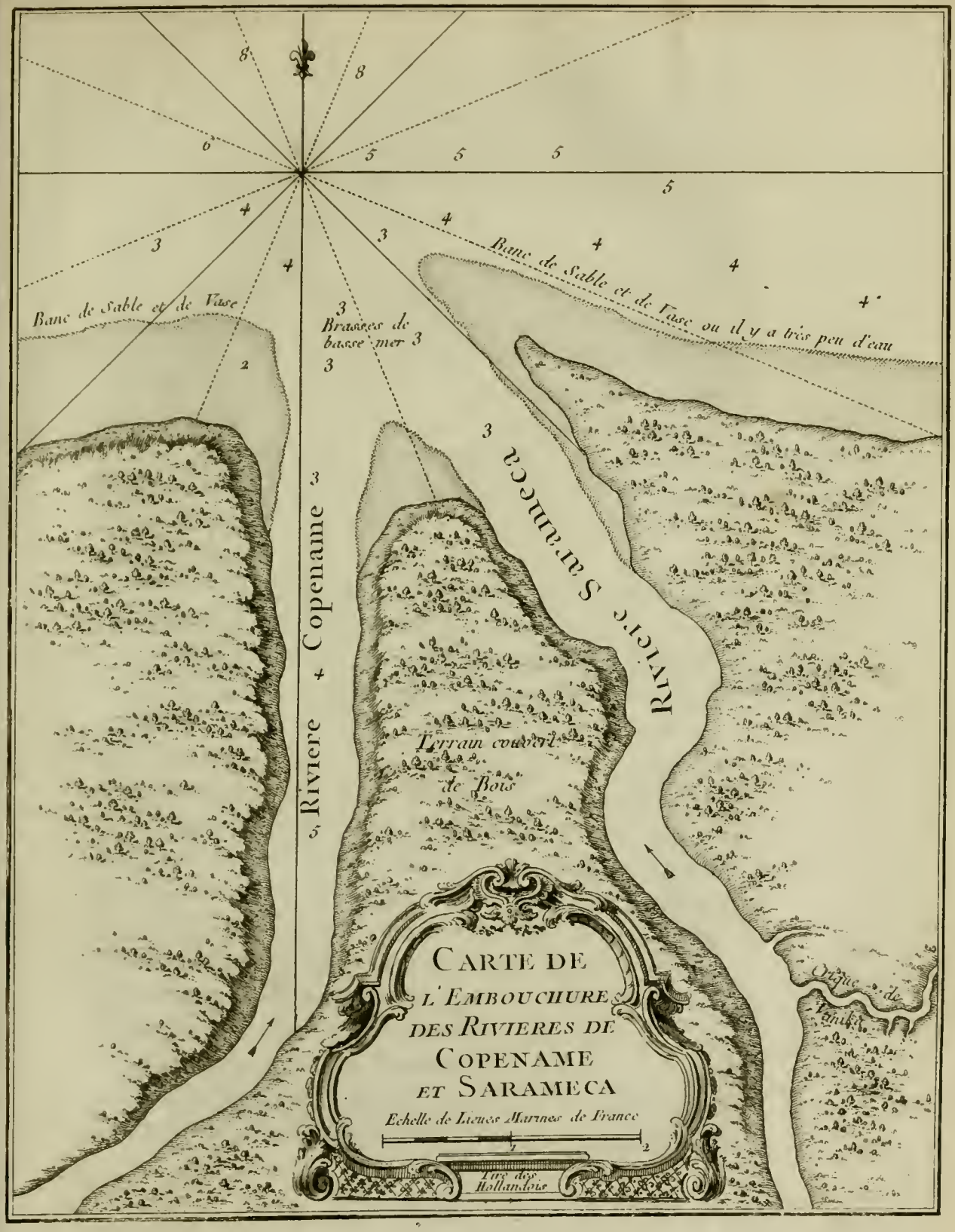
La Riviere de *Berbiche* eſt à vingt lieues au Sud-Eſt de celle d'Eſſequebé ; elle a près d'une lieue de large à ſon embouchure : le terrein des deux côtés eſt bas & couvert d'arbres : cette entrée eſt partagée en deux paſſes par une Iſle ſituée dans le milieu, appellé *Krabben* par les Hollandois ; cette Iſle eſt baſſe, bien boiſée, entourée d'un banc de ſable & de vaſe qui empêche de la ranger plus près qu'une grande portée de fuſil. Sa longueur eſt de plus d'un quart de lieue, & ſa largeur eſt d'un demi-quart de lieue au plus. Dans ſa partie du Nord elle pouſſe un banc de ſable & de vaſe qui porte près d'une petite lieue au large.

La paſſe de l'Eſt eſt la ſeule que les vaiſſeaux peuvent prendre, encore n'eſt-elle bonne que pour de moyens bâtimens, n'ayant dans ſon entrée que deux & trois braſſes d'eau de baſſe mer. Lorſqu'on a paſſé l'Iſle de Krabben, on voit du côté de l'Eſt la petite riviere de *Canſé*, qui vient du Sud-Eſt ſe jetter dans la riviere de Berbiche; alors l'eau augmente, & l'on trouve quatre & cinq braſſes; enſuite le lit de la Riviere ſe rétrecit & continue d'être navigable juſqu'au-deſſus du Fort de Naſſaw, qui eſt bâti ſur la Rive Orientale à dix ou douze lieues de ſon embouchure en ligne directe; mais par le fleuve il y en a plus de vingt, à cauſe de ſes contours & ſinuoſités. La Colonie eſt conſidérable, les habitations ſont répandues à droite & à gauche de la Riviere dans l'eſpace de plus de trente lieues; & les plus près de la Mer en ſont au moins à quinze lieues. La qualité du terrein, qui eſt bas & marécageux, a forcé de remonter auſſi avant dans le fleuve, pour trouver un terrein propre à la culture. Il y a auſſi pluſieurs habitations ſur la riviere de Canſé, qui communiquent avec le Fort de Naſſaw par un chemin qu'on a pratiqué dans les terres, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

Riviere de Corentin.

La Riviere de *Corentin* eſt cinq lieues à l'Eſt de celle de Berbiche; c'eſt la même que celle que les Anglois appellent *Dewils Kreek* (Riviere du Diable); ſon entrée a plus d'une lieue de largeur; mais il y a en dehors des bancs de ſable qui s'étendent plus de trois lieues au large, qui la rendent difficile: on trouve cependant trois braſſes d'eau de baſſe mer


Banc de Sable et de Vase
R. Nikosa
Terrain bas
et
couvert d'arbres
Maratica R.
R. de Corentyn
CARTE DE L'ENTREE
DE LA
RIVIERE DE CORENTYN
Sur ce que les Anglois et les
Hollandois en ont publiée.
Echelle de 2 Lieues Marines de France
1
2L.


Banc de Sable et de Vase
Brasses de basse mer
Banc de Sable et de Vase ou il y a très peu d'eau
Riviere Copename
Riviere Saramecca
Terrain couvert de Bois
Carte de l'Embouchure des Rivieres de Copename et Sarameca
Echelle de Lieues Marines de France
Fait par Hollandois

auprès de ces bancs. Lorſqu'on entre dans la Riviere on trouve trois petites Iſles aſſez ſaines, ſituées Nord & Sud, le long deſquelles on peut mouiller par cinq & ſix braſſes d'eau. Le terrein des deux côtés eſt bas & couvert d'arbres. La paſſe avec le bon mouillage eſt du côté de l'Oueſt, vis-à-vis l'Iſle du milieu.

La petite Riviere de *Nykeſa* ſe jettre dans la Mer, tout auprès de celle de Corentin du côté de l'Eſt ; de ſorte qu'elles ſemblent n'avoir qu'une même embouchure, lorſqu'on eſt à deux ou trois lieues au large.

A dix lieues de-là, allant vers l'Eſt, on trouve les Rivieres de *Copenama* & de *Sarameca*, qui ſe joignent en entrant dans la Mer ; il n'y a à leur embouchure que trois braſſes d'eau de baſſe mer. Copenama eſt du côté de l'Oueſt, & Sarameca du côté de l'Eſt. Il n'y a pas d'habitations ſur ces Rivieres. Rivieres de Copenama & Sarameca.

La Riviere de *Surinam* eſt quatre lieues à l'Eſt des deux précédentes ; c'eſt celle qui donne le nom à toute la Colonie établie, tant ſur ſes bords que ſur les Rivieres voiſines qui s'y jettent, telles que la *Commewine*, la *Cottica* & autres moins conſidérables. Riviere de Surinam.

L'entrée de la Riviere de Surinam eſt par la latitude de ſix degrés quinze minutes, & par la longitude de cinquante-ſept degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Son embouchure a plus d'une grande demi-lieue de large, & l'on y trouve trois à quatre braſſes d'eau de baſſe mer. Il y a à droite & à gauche des bancs de ſable & de vaſe, ſur leſquels il ne reſte que très peu d'eau, & qui s'étendent deux portées de fuſil au large. Les terres du bord de la Mer ſont baſſes & noyées : à une lieue de l'entrée, du côté de

l'Eſt, on trouve la Riviere de Commewine, où il y a trois à quatre braſſes d'eau: cette entrée eſt défendue par le Fort d'Amſterdam du côté du Sud, & par une Batterie du côté du Nord: ces Forts ſont ſitués de façon qu'ils défendent auſſi la Riviere de Surinam.

Fort d'Amſterdam.

A quatre lieues du Fort d'Amſterdam, en remontant la Riviere de Commewine, on trouve le Fort de Sommelt, bâti du côté du Sud, à l'endroit où la Riviere de Commewine ſe joint avec celle de Cottica. Les bords de ces deux Rivieres ſont remplis d'habitations.

Le Bourg de *Kerk* eſt à trois lieues du Fort de *Sommelt*, ſur la Rive Méridionale de la Cottica, près de l'endroit où elle reçoit une petite Riviere, que les Hollandois appellent *Crique Botten*, qui eſt un bras de la Commewine, lequel s'en ſépare à quatre lieues au Sud de cet endroit.

Kerk, ou l'Egliſe.

Au Nord du Bourg de Kerk, une branche de la Cottica ſe porte droit au Nord, & ſe rend à à la Mer à deux grandes lieues de-là, on l'appelle *Motte-Crique*. Sur le bord de cette Crique, à une demi-lieue de la Côte, il y a une tour à feu ou fanal qui ſert de reconnoiſſance pour cet endroit; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que toute cette Côte, pendant l'eſpace de plus de vingt lieues, eſt baſſe & unie.

L'entrée de la Riviere de Surinam eſt encore défendue, du côté de l'Oueſt, par deux autres Batteries ou Redoutes, dont les feux ſe croiſent par celui du Fort d'Amſterdam. On trouve au-delà de ces Forts une Barre qui traverſe la Riviere, ſur laquelle il ne

e Fort Ze-
lia & Para-
ibo.

CARTE
D'UNE GRANDE PARTIE
DE LA COLONIE DE SURINAM.
Sur les Rivieres de Surinam Commewine et Cottica

Tiré de la Carte et Arpentage publié par les Hollandois.

Echelle de Deux Lieues Marines de France.

1/4 1/2 1 2 L.

reſte que deux braſſes d'eau de baſſe mer. Lorſqu'on a paſſé cette Barre, on trouve le Fort *Zelandia* & la ville ou bourg de *Paramaribo*, devant leſquels on mouille par trois braſſes d'eau de baſſe mer. La Riviere de Surinam vient de fort loin dans les terres, & l'on n'a pas encore remonté juſqu'à ſes ſources : elle reçoit à droite & à gauche pluſieurs Criques ou petites Rivieres, dont les principales ſont la Crique de Para & celle de Paulus, & qui ſont autant remplies d'habitations que la Riviere de Surinam. A quarante lieues environ de l'embouchure de la Riviere, on trouve des Cataractes qui interrompent entierement la Navigation ; & le Pays eſt ſi couvert de bois, qu'il n'eſt pas aiſé d'y pénétrer : il y a auſſi des montagnes très difficiles à traverſer.

Le Fort Zelandia & Paramaribo.

Les Hollandois ont trouvé dans ces cantons pluſieurs Nations d'Indiens, auxquels ils ont été forcés de faire la guerre, & qui ont cauſé pluſieurs dommages à leurs habitations les plus éloignées : mais ils en ont détruit quelques-unes, & ont engagé quelques autres à demeurer tranquilles & à vivre avec eux en bonne intelligence.

De la riviere de Surinam à celle de Maroni on compte vingt-deux lieues. La Côte entre deux n'a rien de remarquable que la petite riviere de Soramine & celle de Viavia, dans leſquelles il ne peut entrer que des chaloupes. A l'égard de la riviere de Maroni, comme elle fait aujourd'hui la ſéparation des François & des Hollandois, nous en parlerons dans le Chapitre de la Guyane Françoiſe.

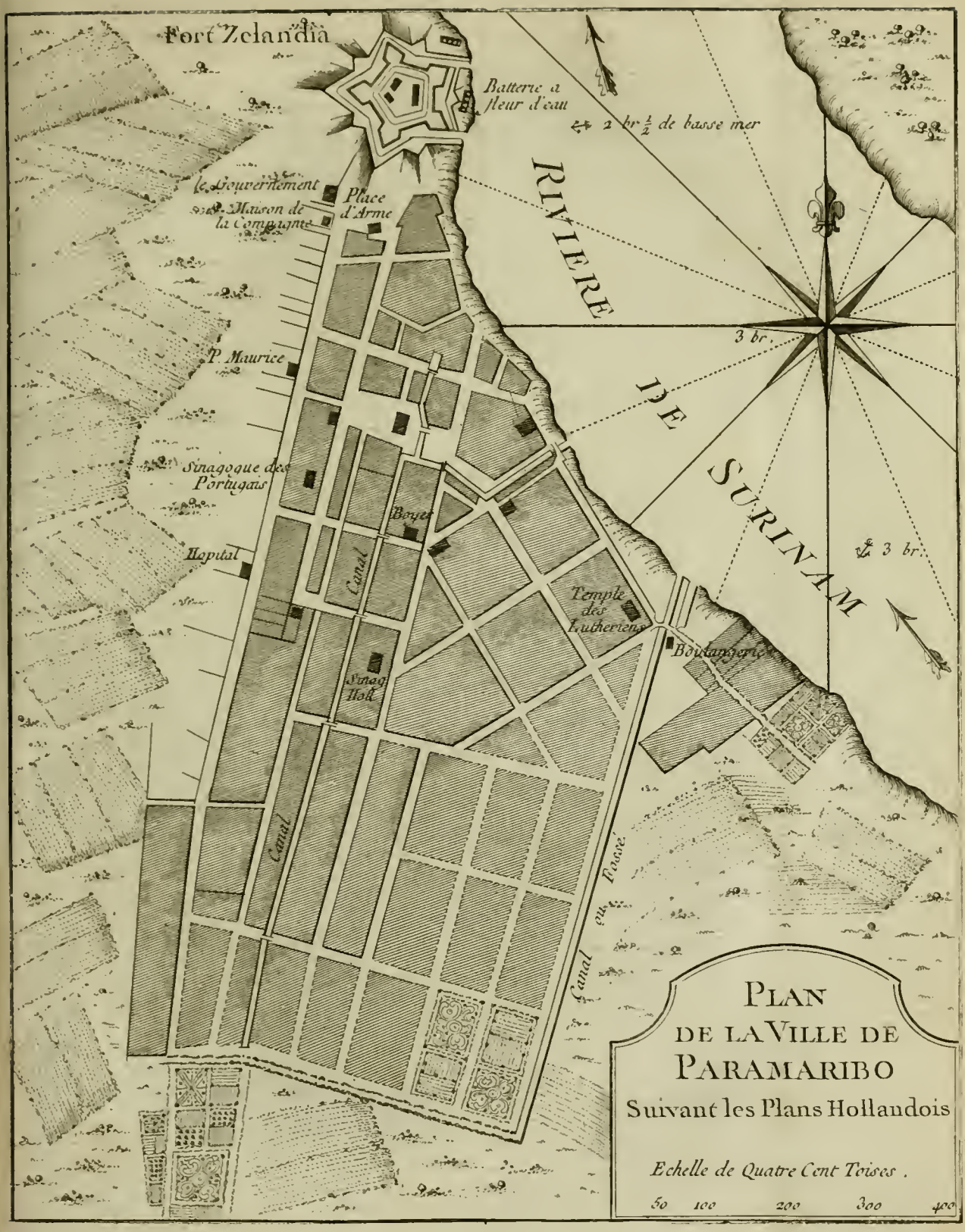
ARTICLE SECOND.

ETAT ACTUEL, COMMERCE ET PRODUCTIONS DU PAYS.

LE Fort Zelandia & le bourg ou ville de Paramaribo eſt le Chef-lieu de toute la Colonie de Surinam. Ils ſont ſitués ſur la rive occidentale du Fleuve, à deux lieues de ſon embouchure. Le Fort eſt bâti de brique, & le Bourg contient quatre à cinq cens maiſons. La maiſon du Gouverneur eſt ſur la Place d'Armes. La maiſon de la Compagnie eſt proche celle du Gouverneur. Il y a un Hôpital, un Temple qui ſert également aux Hollandois & aux François réfugiés, & une Synagogue pour les Juifs Portugais & Hollandois. Le Bourg n'eſt pas fermé de murs; mais, du côté de l'Eſt, il y a un foſſé plein d'eau, ou Canal de plus de ſix cens toiſes de longueur. Il y a un autre Canal dans le milieu de la Ville, ſur le bord duquel il y a des maiſons. Ces deux Canaux communiquent avec la Riviere, & les eaux de la Mer y montent & deſcendent, ſuivant les marées.

On a vû ci-devant que les François avoient occupé ce Poſte l'an 1640, & qu'ils l'abandonnerent quelque tems après, parcequ'ils le trouverent trop mal ſain. Les Anglois enſuite en prirent poſſeſſion; mais ils en firent peu de cas: de ſorte qu'en 1668 Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, céda facilement cette Colonie aux Hollandois; ce qui pourtant n'eut ſon entiere exécution qu'après la concluſion de la Paix en 1674.

Le


Fort Zelandia
Batterie a fleur d'eau
2 br ½ de basse mer
le Gouvernement
Maison de la Compagnie
Place d'Arme
RIVIERE
DE
SURINAM
3 br.
3 br.
P. Maurice
Sinagogue des Portugais
Hopital
Canal
Bagne
Temple des Lutheriens
Boulangerie
Sinag. Holl.
Canal
Canal ou Fossé
PLAN
DE LA VILLE DE
PARAMARIBO
Suivant les Plans Hollandois
Echelle de Quatre Cent Toises.
50 100 200 300 400

Le Pays étoit alors fort mal ſain, parcequ'il étoit tout couvert de bois & de broſſailles, qui empêchoient que le ſoleil & le vent ne deſſechaſſent le terrein, qui eſt naturellement bas & humide. Cependant quelques habitans de Zelande, ſous la protection des Etats de cette Province, y allerent former des Etabliſſemens, & voyant qu'on en pouvoit tirer une grande quantité de ſucre, ils firent des abatis conſidérables, défricherent le terrein, & par ce moyen rendirent ce Pays beaucoup plus ſain qu'il n'étoit auparavant.

Les Etats de Zelande tranſporterent cette Colonie à la Compagnie des Indes Orientales; mais celle-ci ne ſe trouvant pas en état d'y envoyer tous les ſecours néceſſaires; elle en céda un tiers aux Magiſtrats d'Amſterdam, un autre à M. Daarſſens, Seigneur de Sommelsdyk, & ne s'en réſerva que le troiſieme tiers; c'eſt de-là qu'on a nommé cette Colonie Surinam, parcequ'elle eſt ſujette à trois co-Seigneurs; qui ſont la Compagnie des Indes Occidentales, la ville d'Amſterdam & M. de Sommelsdyk; mais la Souveraineté en appartient aux Etats Généraux. Depuis cet arrangement pluſieurs Familles ſe tranſporterent dans ce Pays-là, & y firent des plantations de ſucre, qui leur apportoient des profits conſidérables. A meſure que cette Colonie ſe peuploit, l'air s'y purifioit par le grand abatis des bois & des broſſailles, à la place deſquels on plantoit des cannes de ſucre; ce qui y attira un grand nombre d'habitans; de ſorte qu'en 1683 on y comptoit déja juſqu'à ſix cens Familles qui y étoient établies.

Depuis ce tems la Colonie s'eſt beaucoup agrandie ; les habitations ſe ſont étendues juſqu'à plus de trente lieues au-deſſus de l'embouchure de la Riviere, & ſe ſont répandues ſur les Rivieres & Criques voiſines ; de ſorte qu'on y compte aujourd'hui plus de huit cens Familles, parmi leſquelles il y a un grand nombre de François réfugiés & de Juifs ; ſans compter un nombre prodigieux d'Eſclaves, qu'on y tranſporte tous les ans de la Côte de Guinée, dont les habitans ſe ſervent pour la culture des terres.

Gouvernement de Surinam.

La Colonie de Surinam eſt gouvernée à Amſterdam par un College de dix Directeurs, dont cinq ſont nommés par les Magiſtrats de la ville d'Amſterdam, quatre par la Compagnie des Indes, & un par M. de Sommelsdyk. Ce College a un Secretaire, & quoique ſubordonné à la Compagnie des Indes Occidentales, il envoie ſes ordres à la Régence de Surinam pour l'obſervation de la Police, & de tout ce qui eſt néceſſaire au maintien de cette Colonie. Ce ſont auſſi les Directeurs qui envoient un Gouverneur à Surinam, mais il faut qu'il ſoit approuvé par les Etats Généraux, auxquels il doit prêter ſerment de fidélité, de même qu'aux Directeurs.

Le Gouverneur, qui a ſous lui un Commandant, exerce une autorité ſuprême dans toute la Colonie, au nom des Etats Généraux & de la Société, tant par rapport à la Police, qu'à l'égard des Affaires Militaires. Cependant dans des affaires d'importance, il eſt obligé de convoquer & de conſulter le Conſeil politique, dont il eſt Préſident, auſſi-bien que du Conſeil de Juſtice. Il n'a qu'une voix dans chacun de ces

Conſeils, où rien ne ſe peut décider qu'à la pluralité des voix. Il diſpoſe par *interim* de toutes les Charges vacantes, tant politiques que militaires, juſqu'à ce qu'il en ſoit ordonné autrement par les Directeurs de la Compagnie. Il donne les ordres qu'il juge les plus convenables au maintien & à la ſûreté de la Colonie. Mais lorſqu'il s'agit de prendre des meſures pour défendre la Colonie contre les attaques ou les inſultes des Ennemis, il convoque un grand Conſeil de Guerre, compoſé du Commandant, de tous les Capitaines, & d'autant de Membres du Conſeil Politique, qu'il y a d'Officiers Militaires. Il y propoſe tout ce qu'on trouve de plus expédient pour la ſûreté de la Colonie, & il y préſide.

Il y a un Conſeil de Guerre ſubalterne, qui eſt chargé de la correction & punition des fautes commiſes par les Soldats : il eſt compoſé du Commandant, des Capitaines, des Lieutenans & des Enſeignes.

Le Conſeil Politique eſt compoſé du Gouverneur, qui en eſt le Préſident ; du Commandant, qui en eſt le premier Conſeiller, & de neuf autres Conſeillers : il y a auſſi un Conſeiller Fiſcal & un Secretaire.

Le Conſeil de la Juſtice Civile eſt compoſé de cinq Conſeillers & du Gouverneur, qui en eſt Préſident. Outre un Secretaire & deux Baillifs, il y a deux Commis-Jurés à la Secretairerie, & deux Ecrivains ordinaires.

La Chambre des Orphelins eſt gouvernée par quatre Commiſſaires, qui ont un Ecrivain.

A l'égard des petites Affaires courantes, il y a ſix Commiſſaires nommés pour les terminer. Ils ont un Secretaire.

Il y a pluſieurs Officiers; entr'autres, l'Inſpecteur de l'Impôt ſur les Syrops & Liqueurs, le Receveur des Impoſitions modiques, le Commis du Négoce des Eſclaves, qui a quatre Aſſiſtans, le Maître des Ventes Publiques, quatre Arpenteurs Jurés, un Huiſſier de la Chambre du Conſeil, un Eſſayeur du Sucre, un Eſſayeur du Syrop, un Inſpecteur des Bâtimens, un Receveur Général, qui a deux Aſſiſtans, un Commis du Magaſin avec deux Aſſiſtans; le Commis eſt en même-tems Teneur des Livres de la Garniſon; outre un Interprête Indien, un Officier des Négres, le Pere de l'Hôpital, le Jardinier & un Valet de poids.

Forces de la Colonie.

Les Troupes qui ſont entretenues pour la ſûreté de la Colonie, conſiſtent en quatre Compagnies d'Infanterie, commandées chacune par un Capitaine, un Lieutenant, un Enſeigne & deux Sergens. Le Gouverneur eſt le Colonel de ces quatre Compagnies, & Capitaine de la premiere: il y a auſſi un Chirurgien Major & un Prevôt.

Toute la Colonie eſt partagée en huit Diviſions, qui forment autant de Compagnies de Bourgeois: ces Compagnies ont chacune leur Capitaine, avec un Lieutenant & un Enſeigne. Les deux premieres ſont compoſées des habitans de Paramaribo; la troiſieme eſt la Diviſion de Thorarica; la quatrieme, de la haute Diviſion de Commewine; la cinquieme, de la baſſe Diviſion de Commewine; la ſixieme, de

Cottica & de Perica ; la ſeptieme, celle de Para , & la huitieme eſt celle des Juifs.

Il y a trois Egliſes dans toute la Colonie de Surinam ; une à Paramaribo, qui ſert aux Hollandois & aux François qui y ſont réfugiés : la ſeconde , dans la baſſe Diviſion de Commewine ; & la troiſieme eſt dans la Diviſion de Cottica & de Perica. Dans chacune de ces Egliſes, il y a un Paſteur, deux Anciens, deux Diacres & un Lecteur, qui eſt en même tems Maître d'Ecole. Ils ſont tous entretenus aux dépens de la Colonie , de même que les Egliſes.

Commerce , Climat & Productions du Pays.

Le Commerce

Les Etats Généraux, pour favoriſer cette Colonie, lui accorderent le 23 Septembre 1662 un Réglement contenant trente-deux articles, tant en faveur de la Compagnie des Indes Occidentales, que pour la ſûreté de ceux qui étoient déja établis dans cette Colonie , ou qui s'y établiroient dans la ſuite.

Entr'autres prérogatives, on y accorde à la Compagnie le droit de lever trois florins par laſt (1) de tous les vaiſſeaux qui entreroient dans le Port de Surinam, ou qui en ſortiroient ; de même qu'une Capitation de cinquante livres de ſucre par an ſur chaque habitant blanc ou noir ; & deux & demi pour cent de la valeur de toutes les marchandiſes envoyées en Hollande, ou vendues dans le Pays même, pour le droit du Poids Public.

(1) Le Laſt eſt une meſure ou poids uſité en Hollande, qui équivaut à deux tonneaux de France, ou quatre milliers peſant.

Un autre avantage conſidérable de la Compagnie, eſt celui d'avoir ſeule le droit de tranſporter des Négres à Surinam ; mais elle eſt obligée de les y vendre publiquement deux à deux, pour en accommoder tous les habitans ſans aucune diſtinction. Elle peut auſſi obliger tous les vaiſſeaux qui vont dans ce Pays-là d'y tranſporter chacun douze perſonnes, moyennant trente florins par tête, tant pour le paſſage que pour la nourriture ; deux enfans au-deſſous de douze ans ne paſſans que pour une perſonne.

Il eſt permis à tous les habitans de la République d'aller s'établir à Surinam & d'y négocier, en payant à la Compagnie le droit de laſt ci-deſſus mentionné, & en donnant caution que leurs vaiſſeaux n'iront point ſur les Côtes d'Afrique, ni dans aucun lieu où la Compagnie a ſeule le droit de trafiquer, & qu'ils retourneront directement dans les Ports de ces Provinces. Après avoir payé le droit de Laſt à la Compagnie, ils en obtiennent des Paſſeports pour faire leurs voyages ; &, afin de favoriſer les Négocians particuliers, il eſt défendu à la Compagnie d'envoyer à Surinam un plus grand nombre de vaiſſeaux qu'il ne lui en faut pour y tranſporter des Eſclaves.

A l'égard de la nature du Commerce, les principales productions du Pays ſont le ſucre, le coton, de la gomme, du tabac, du bois marqueté, du bois de teinture, &c.

Mais la principale branche du Commerce eſt le Sucre, dont on fait une grande quantité, que l'on envoye en Hollande, & qui paſſe pour valoir dix pour cent de plus que celui de l'Iſle de la Barbade.

Les Cannes dont on fait le Sucre ont ſix à ſept pieds de hauteur, & ſont de la groſſeur du bras ; on ne les coupe qu'au bout d'un an, & alors on les preſſe dans un moulin pour les briſer & en exprimer le Sucre, que l'on fait enſuite bouillir dans des chaudieres de cuivre, juſqu'à ce qu'il ſoit ſuffiſamment épaiſſi ; enſuite on le jette dans des cuveaux larges & quarrés par le haut, mais qui vont en diminuant juſqu'au fond, où il y a un petit trou rond de ſept à huit lignes de diamétre, que l'on tient fermé juſqu'à ce que le Sucre ſe ſoit refroidi & congelé ; alors on débouche ce trou, pour faire écouler le ſyrop, & quand le Sucre a reſté quelque tems dans le cuveau, on l'en tire & on le met dans des barriques, pour être embarqué. On fait du ſyrop une liqueur diſtillée qu'on nomme *Rum*, & qui eſt une fois plus forte que l'eau-de-vie : on en fait un grand commerce dans les Colonies Angloiſes. Le Sucre.

Le Coton n'y croît pas ſi bien que dans les Iſles Antilles ; les pluies fréquentes & abondantes en ſont la cauſe ; par la même raiſon, on n'y recueille pas une grande quantité d'Indigo. Le Coton.

Il y a deux ſortes de gomme qui ſont aſſez abondantes ; l'une qu'on appelle Gomme de montagne, & l'autre *Gumni-Semnia*. Le Tabac y vient très bien ; mais il n'eſt pas ſi bon que celui de la Virginie ; auſſi n'eſt-il pour l'ordinaire conſumé que par les habitans ; car tout le monde fume dans ce pays-là, hommes, femmes & enfans.

Il y a quantité de Bois marqueté, & propre à faire de beaux Ouvrages de Menuiſerie. Le Bois de teinture Les Bois.

y croît auſſi en abondance, & l'on fait de l'un & de l'autre un aſſez bon commerce.

On y recueille de la Caſſe en abondance, & l'on y trouve une ſorte de baume qui eſt excellent pour les plaies nouvellement faites.

Le Ris. Le Ris y vient très bien, & préſentement on en recueille beaucoup. Il y a du Cacao, un peu de Rocou & de la Vanille.

Le Café. Les Cafés qu'on y a plantés ont très bien réuſſi ; il eſt auſſi bon que celui du Levant ; les habitans en recueillent non-ſeulement pour leur conſommation, mais en envoyent beaucoup en Europe.

Fruits. Les Orangers, Limoniers, Citronniers, les Melons d'eau & muſqués y croiſſent parfaitement bien ; auſſi tire-t-on du Pays de petits Citrons & de petites Oranges confites. Les vignes qu'on y a tranſporté donnent de fort bons raiſins.

Climat. Le Climat eſt à-peu-près le même que celui de la Guyane Eſpagnole, dont nous avons parlé ci-devant. Depuis la fin de Novembre juſqu'au mois de Juillet, la chaleur y eſt tempérée ; parceque dans ce tems-là il y a beaucoup de nuages qui moderent la grande ardeur du Soleil, & qui donnent des pluies fréquentes & abondantes ; ce qui, joint à un vent de Nord-Eſt, qui regne alors continuellement, rafraîchit un peu l'air. Mais pendant le reſte de l'année la chaleur y eſt exceſſive, ſur-tout lorſqu'il ne tombe pas de pluie. Les jours & les nuits ſont preſqu'égaux pendant toute l'année, & le Soleil ſe leve & ſe couche toujours à ſix heures, ou une demi-heure plutôt ou plus tard. Le Pays voiſin de la Mer eſt bas, marécageux

marécageux & rempli de bois & de broſſailles ; mais à trente lieues avant dans les terres il eſt montagneux, & entrecoupé de grandes plaines, ſemées de pluſieurs beaux bouquets de bois & boſquets naturels, dont les arbres ſont verds toute l'année. On en trouve qui portent des fleurs & des fruits en même tems ; la plûpart répandent une odeur agréable, qui embaume tous les environs.

Ce Pays en général n'eſt pas mal ſain, ſur-tout pour ceux qui ne font pas d'excès ; on a remarqué qu'il convient mieux aux perſonnes âgées qu'aux jeunes gens.

Les maladies qui y regnent le plus ſont les fievres de toute eſpece, le jawes & l'hydropiſie, qu'on nomme la Maladie du Pays. Le Jawes reſſemble beaucoup à cette maladie trop connue aujourd'hui dans l'Europe ; on la gagne très aiſément avec les Indiennes, qui en ſont preſque toutes attaquées. Maladies.

Les Indiens de la Guyane Hollandoiſe font leur principale nourriture de quatre ſortes de Racines, qu'ils cultivent, & qui y viennent très bien ; on les nomme James, Caſſane, Bananes & Plantins. Nourriture.

Le James eſt une racine qui pouſſe une tige peu élevée, dont les fleurs reſſemblent à celles du houblon ; elle mûrit dans l'eſpace de huit mois, & pour la manger on la fait bouillir ou rôtir. Le James.

La Caſſave eſt une racine de la groſſeur de la jambe d'un homme, qui produit un arbre ou tige de huit pieds de hauteur ; quand cette tige a cru pendant une année, on arrache la racine, l'on en ſépare la tige, que l'on coupe par morceaux & qu'on replante, & La Caſſave.

chaque morceau produit une nouvelle racine. Pour en faire uſage, il faut ratiſſer cette racine, & en exprimer tout le ſuc, qui eſt un venin ; enſuite on la fait ſécher, on la broie ou on la pile, pour en faire une eſpece de farine groſſiere, de laquelle on fait des gateaux fort minces, qu'on cuit ſur des pierres chaudes. Cette ſorte de pain eſt bon quand il eſt frais, mais il ne vaut guére quand il a paſſé un jour. Les Indiens font de cette racine, ainſi préparée, diverſes ſortes de boiſſons, dont l'une entr'autres, que l'on appelle *Perriave*, eſt bonne, & reſſemble aſſez à de la bierre forte. On a vû ci-devant page 56, la maniere dont les Indiens de la Guyane Eſpagnole préparoient la Caſſave.

Les Bananes. Les Bananes ſont des racines qui pouſſent un jet qui reſſemble à un roſeau, & qui n'a point de branches, qu'on appelle Bananier. Cette tige jette de grandes feuilles, qui d'abord ſont roulées ; mais ſe développant dans la ſuite, & formant une eſpece de couronne à ſon ſommet. Les fleurs & les fruits ſont en grapes, & enfermés dans une gaîne comme au Palmier. La tige meurt après avoir donné ſon fruit. Le fruit eſt délicat ; on dit qu'il ne fait jamais de mal, quelque quantité qu'on en mange. La racine, écraſée & bouillie, eſt fort bonne, & les Indiens en font grand uſage. On prétend que, bouillie dans du lait, elle eſt un remede excellent pour abattre les vertiges.

Le Plantin. Le Plantin eſt le fruit d'un arbre qui n'eſt mûr qu'au bout d'une année, & qui eſt plus gros qu'une feve. Il y en a quarante ou cinquante à une toufe ; mais l'arbre n'en porte qu'une. On cueille ce fruit

Fleurs de Bananes
Bananier
Figuier
Rameau de
Cottonier
Régime de Bananes
ou Plantains
Gousse ouverte de Coton

avant qu'il ſoit tout-à-fait mûr : on le fait bouillir ou rôtir, & on en fait une eſpece de pain ; voyez ci-devant page 49 le Platane, qui eſt le même vraiſemblablement.

Entre les diverſes ſortes de fruits que le Pays produit naturellement, on remarque principalement les Semerrimars, les Guavers & les Pommes de Pin. Les Semerrimars croiſſent ſur un arbre de hauteur aſſez raiſonnable, & reſſemblent aſſez aux pêches ; en dehors ils ſont cotonneux ; mais on ne peut les manger que quand ils ſont pourris, & alors ils ont le goût de Cotignac. Fruits du Pays

Le Guavers eſt auſſi gros qu'une Neſle ; il eſt jaune & rempli de petits grains ; c'eſt un fruit fort délicat, & qui a le même goût que les groſeilles ; il croît dans les prairies. Le Guavers.

La Pomme de Pin eſt le meilleur de tous les fruits ; pour l'ordinaire elle a un pied de long & huit pouces de groſſeur ; en dehors elle eſt verte & marquetée ; en dedans, jaune, pleine de jus renfermé dans de petites cellules en forme de rayons de miel, & la tête eſt ornée d'une couronne de feuilles ; ce fruit croît ſur un arbriſſeau de la hauteur d'environ quatre pieds, & ſa tige ſort de la racine de la même maniere que celle d'un artichaud ; on en coupe la tête, qu'on replante, & qui produit un nouveau fruit au bout de dix mois. Pomme de Pin.

Quadrupedes, Oiſeaux, Poiſſons, &c.

Les Animaux de la Guyane Hollandoiſe ſont les mêmes à-peu-près que ceux de la Guyane Eſpagnole,

On remarque que la chair des bêtes qu'on y éleve n'y eſt pas auſſi bonne qu'en Europe : elle eſt pour l'ordinaire mollaſſe & peu appétiſſante, ce qui vient de la grande chaleur & de la grande humidité du Pays. Il en faut excepter la chair du Cochon, qui y eſt excellente.

Le Poiſſon y eſt très bon, & toutes les Rivieres ſont fort poiſſonneuſes ; mais les pluies continuelles & les inondations ne permettent pas qu'on en prenne en quantité. Pour remédier à ce défaut, on fait venir de la chair & du poiſſon ſalés de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie & de Hollande.

Dans certaines ſaiſons de l'année, on prend ſur les bords de la Mer des Tortues qui peſent deux ou trois cens livres, & dont la chair & les œufs ſont une aſſez bonne nourriture, quoique d'une dure digeſtion, ſur-tout quand elle eſt ſalée.

On y voit toutes ſortes d'oiſeaux, qui ſont des cris déſagréables, mais qui ſont très bons à manger. Il y a entr'autres une grande quantité de Canards, de Sercelles, de Pluviers, de Bécaſſes, de Faiſans, de Perdrix & autres ſortes d'eſpeces d'Oiſeaux, qui ne reſſemblent point à ceux d'Europe, & dont on ne fait aucun uſage. Les Perroquets ſur-tout y ſont extrêmement communs.

Différent Gibier. Il y a beaucoup de Cerfs, de Liévres, de Lapins, d'Armadilles, de Cochons, de Mierenbeers, de Bufles, de Tigres, auſſi-bien que des Singes de diverſes eſpeces, & autres Animaux qui ſe logent ſur les arbres.

Les Cerfs ſont à-peu-près comme ceux d'Europe, & bons à manger.

Les Liévres reſſemblent à des Cochons de lait, excepté la gueule, qui eſt celle d'un Liévre ; ils ont le poil brun, doux & marqueté de blanc, & ſont fort bons à manger.

Les Lapins ont le poil rouge, ſont plus petits que les Liévres, mais ne ſont pas ſi bons.

Les Armadilles ont une tête de Cochon, la gueule petite & ſans dents, les pattes courtes, avec trois grifes : ils ſont armés d'écaille, excepté la tête & le ventre. Il y en a qui peſent juſqu'à quatre-vingts livres, & ce ſeroit un très bon manger, s'ils ne ſentoient trop le muſc. L'Armadille.

Le Palkira & le Pinko ſont deux eſpeces de Cochons, le premier eſt de couleur griſe, & a le nombril ſur le dos. Il n'eſt pas trop bon à manger ; on en a parlé ci-devant page 58. Le ſecond n'eſt pas ſi gros qu'un de nos Cochons, mais il eſt auſſi bon. Le Palkira.

Le Mierenbeer (1) eſt de la grandeur d'un Cochon ordinaire, d'une couleur griſâtre, avec une queue longue & velue, comme d'un Renard ou d'un Ecureuil, dont il ſe couvre tout le corps en tems de pluie. Il a la tête petite, mais ſon muſeau a bien un pied de longueur depuis les yeux. Il n'a pas de dents, ſa langue eſt longue & étroite, & il peut l'étendre juſqu'à la longueur d'un pied. Il la fourre dans les fourmillieres pour en tirer les fourmis, qui ſont ſa nourriture ordinaire. Ses grifes de devant ſont très fortes & peuvent bleſſer dangereuſement ; mais comme il marche lentement, on peut l'éviter aiſément ; ſa chair n'eſt Le Mierenbeer.

(1) C'eſt le même animal que les Eſpagnols appellent Oſſo Hermiguero, dont on a parlé page 60.

pas des meilleures, cependant on peut en manger dans le beſoin.

Le Bufle. Le Bufle eſt auſſi gros qu'un jeune bœuf de deux ans, & la chair en eſt preſqu'auſſi bonne.

Il y a trois ſortes de Tigres, des noirs, des marquetés & des rouges. Les premiers ſont plus dangereux que les autres ; mais ils paroiſſent rarement dans les lieux habités. Les marquetés ſont plutôt des Léopards que des Tigres, & cauſent de grands dommages aux habitans, car ils enlevent les beſtiaux & la volaille, & ſautent au-deſſus d'une muraille de cinq ou ſix pieds de hauteur, ſans lâcher leur proie. Les rouges ne ſont pas en ſi grande quantité, ni auſſi dangereux que les autres.

Les Tortues de terre. On trouve dans les bois une grande quantité de Tortues de terre, qui ſont les trois quarts moins groſſes que celles de la Mer. L'écaille en eſt ſi dure, qu'une charette peut paſſer ſur leur dos ſans les écraſer : cependant on les briſe à grands coups de hache, & les Tigres en ſavent tirer la chair, en les renverſant. Les habitans en gardent un certain nombre dans des étables, pour s'en ſervir en cas de beſoin, & la chair en eſt aſſez bonne.

Il y a auſſi dans les bois des Porcs-épics qui ſont plus gros qu'en Europe, & dont les piquans ſont blancs & noirs.

Les Singes, &c. Les Singes & les Guenons fourmillent dans les bois, & font des cris ſi épouvantables à une certaine heure du jour & de la nuit, qu'on peut les entendre à deux lieues de diſtance.

Le Marmazet, le Queto, le Cuſçari & le Luyart

ſont encore des animaux remarquables. Le Marmazet eſt un aſſez joli animal, plus petit qu'un Singe, mais qui le ſurpaſſe extrêmement en agilité. Le Queto eſt une eſpece de ſinge, grand & fort, de couleur noire, ayant la queue fort longue, la face rouge; le poil lui couvre le front, & il a un cri fort éclatant. Le Cuſcari eſt noir, plus petit que le Marmazet, & a la figure d'un Lion. Le Luyart, ou Pareſſeux, eſt ainſi nommé à cauſe de la lenteur avec laquelle il marche, ſans que rien puiſſe le faire aller plus vîte qu'à ſon ordinaire. Il lui faut un jour entier pour monter ſur un arbre, & n'en deſcend qu'après avoir mangé tout ce qui ſert à ſa nourriture. Cet animal eſt un peu plus grand qu'une Guenon, & a une peau de toutes ſortes de couleurs; ſon cri eſt déſagréable. C'eſt le même animal que les Eſpagnols appellent *Perico-Ligero*, ou *Pierrot-Coureur*, dont nous avons parlé page 61. Le Luyart.

La plus grande incommodité du pays de Surinam, c'eſt qu'il y a beaucoup d'animaux rampans & d'inſectes vénimeux, ce qui provient de la grande chaleur & du trop petit nombre d'habitans. On y trouve des Serpens en grand nombre & de différentes ſortes. Il y en a qui ont trente pieds de longueur, & qui ſont gros à proportion; mais ils ne ſont point venimeux ni méchans quand ils n'ont pas faim. Ce ſont proprement des Serpens d'eau qui viennent quelquefois paître à terre. Il y en a de plus petits, qui ſont en plus grand nombre & très venimeux. D'autres ont une peau couverte d'écailles de différentes couleurs vives, ſous leſquelles eſt un venin mortel. Enfin il y en a qui ont la peau bourgeonnée, avec une queue Les Inſectes.

fourchue & des défenſes au haut de la gueule de la longueur de deux pouces. Il y a tout lieu de croire que toutes les eſpeces de Serpent, dont nous avons parlé dans le Chapitre de la Guyane Eſpagnole, ſe trouvent auſſi dans la Guyane Hollandoiſe, mais dans les lieux déſerts & éloignés des habitations.

Il y a auſſi quelques Crocodiles ou Caymans dans les Rivieres ; mais ils ne ſont pas fort gros, ni en grande quantité.

Le Scorpion. Le Scorpion noir reſſemble à un écreviſſe ; il ſe cache ſous du bois ſec & dans le bled ; ſon aiguillon eſt dans la queue. Celui qui en eſt piqué ſent pendant quelques heures des douleurs exceſſives, mais il n'en meurt pas. Le remede ordinaire eſt de l'écraſer & de l'appliquer ſur la bleſſure.

Les Chauves-ſouris. Les Chauve-ſouris ſont des animaux nuiſibles aux hommes & aux bêtes ; elles ſucent le ſang ſans qu'on le ſente, que quand il eſt trop tard. Elles paroiſſent en volant de la groſſeur d'un pigeon. Nous en avons parlé page 63.

Il n'y a pas de Pays où l'on voie une ſi grande quantité de Grenouilles que dans celui-ci. Quand il a plu, la campagne en eſt couverte, & elles viennent juſques dans les maiſons. Leur cri eſt plus fort & plus déſagréable qu'en Europe.

Les Fourmis ſont les inſectes qui cauſent le plus de dommage aux habitans ; & les terres ſablonneuſes ſur-tout en ſont ravagées.

Les Moskytes ſont une ſorte de moucherons extrêmement incommodes, dont la piquûre cauſe de groſſes puſtules. On en eſt plus tourmenté dans les terreins

terreins bas & vers la Mer, que dans les endroits élevés. Il y en a de différentes eſpeces, voyez ci-devant page 75.

Deſcription particuliere de quelques Inſectes & Plantes de Surinam.

Le détail que j'ai cru devoir inſérer ici eſt extrait du Recueil des Inſectes de Surinam, publié en 1726 à la Haye, chez Pierre Goſſe, contenant ſoixante-douze planches, deſſinées par une jeune Allemande, nommée Marie-Sibille Merian, de Francfort ſur le Mein, qui fit exprès en 1699 le voyage de cette Colonie Hollandoiſe. L'Ouvrage eſt aujourd'hui fort rare, & on n'en trouve plus d'Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le Kaberlaque eſt un inſecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes ſortes d'alimens. Il aime particulierement l'Anana. Le Kaberlaque.

Ce petit animal jette ſa ſemence en monceaux, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorſque leurs œufs ſont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette eſpece de coque, ſortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des fourmis. Ils entrent aiſément par les fentes & les ſerrures dans les Coffres & les Armoires, où ils détruiſent tout. Ils deviennent enſuite plus grands; leur couleur eſt un brun griſâtre: alors leur peau ſe fendant ſur le dos, il en ſort un Kaberlaque blanc, & aîlé, mol & la dépouille reſte vuide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre eſpece de Kaberlaque, qui porte ſes œufs ſous le ventre dans un petit ſac brun ; mais ſi l'on touche l'animal, il quitte ce ſac pour ſe ſauver avec plus de légereté. Les transformations des petits qui en ſortent ne ſont pas différentes de celles des autres.

Inſectes & Plantes de Surinam.

On trouve ſur l'Anana une Chenille curieuſe, qui ſe change en féve au bout de dix jours, & huit jours après, en beau papillon.

On trouve ſur la couronne du même fruit un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel eſt enveloppée uue petite féve. C'eſt le même ver qui mange, qui digere la Cochenille, & qui ſe trouve tous les jours dans celle qu'on tranſporte en Europe.

Vyl ou Papillon nocturne.

Sur un petit fruit qui ſe nomme Zurſack à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs, dont la mouelle eſt blanche, & qui croît ſur une plante rameuſe ; on trouve une belle Chenille verte, qui ſe transforme en féve brune, d'où ſort un papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon nocturne. Les Papillons de cette eſpece ont une double trompe, qu'ils diſpoſent tellement pour ſucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un ſeul tuyau. Après avoir trait leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent ſous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit ; ils ſont vigoureux, & vivent long-tems. Lorſqu'on les examine avec le microſcope, la pouſſiere fine qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celles d'une poule tigrée. Leur corps eſt velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil juſques ſous

les yeux. Leur trompe reſſemble à la gorge d'un Canard, ou d'une Oie; leurs pieds & leurs cornes ſont d'une grande beauté.

La plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'eſpece de pain qui ſe nomme Caſſave, nourrit ſur ſes feuilles une Chenille brune, qui, ſe changeant en féve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs où l'on cultive cette plante en ſont pour l'ordinaire remplis. On y trouve auſſi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravage, & qui eſt admirablement tacheté de noir & de blanc, & d'orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille ſouvent autour de la tige des mêmes plantes. Chenilles brunes.

Sur le Chardon, qui ſe nomme Maccai, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui eſt jaune & rouge, il ſe forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même plante eſt le ſiege d'une autre eſpece de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'aſſemblent en grand nombre, & s'attachant tête à queue, elles forment ainſi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle en en arrachant quelques-unes, elles ſe réuniſſent auſſi-tôt. Les Papillons qui en ſortent ſont auſſi nocturnes. En conſidérant auſſi ces deux eſpeces avec un miſcrocope, leur peau paroît reſſembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuſe. Tous leurs poils paroiſſent des épis d'orge. Mademoiſelle Merian obſerva que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons tranſparens ont des écailles. Chenilles du Maccai.

Obſervation curieuſe ſur les Papillons.

Les Ceriſes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas comparables aux nôtres pour le goût ; mais leurs fleurs, qui ſont blanches & rouges, nourriſſent deux Chenilles jaunes. L'une, dont Mademoiſelle de Merian vit la transformation, s'étant changée en féve verte, devint un grand & beau Papillon.

Chenilles de Jaſmin des Indes, & beauté du Papillon.

Le Jaſmin des Indes nourrit de ſes feuilles une Chenille couronnée, qui devient un beau Papillon ondé. Il a ſix taches blanches au-dehors, bien rangées ſur les deux aîles, qui ſont rouges & noires par-deſſous. Cet inſecte, examiné avec le microſcope, eſt d'une ſi grande beauté, qu'il parût impoſſible à l'Auteur d'en donner une deſcription complette.

Cotonier de Surinam.

Le Cotonier de Surinam croît ſi vîte, que ſix mois après avoir été ſemé, c'eſt un arbre de la grandeur du Coignaſſier d'Europe. Ses feuilles vertes ſont un excellent vulnéraire. Il porte deux ſortes de feuilles, les unes rouges, les autres d'un jaune de ſoufre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des autres jaunes. A la fleur ſuccede un bouton qui groſſit, & qui, étant de couleur brune dans ſa maturité, ſe fend & montre ce qu'il renferme. C'eſt un coton d'un beau blanc, compoſé de trois parties, dont chacune contient une ſemence noire, à laquelle il eſt attaché. On le file pour en faire de la toile.

Ses Chenilles.

Cet arbre nourrit deux ſortes de Chenilles ; l'une noire, d'où ſort néanmoins un Papillon de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre, qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux

Serpens marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ſes aîles, on voit de petites puſtules, dont les couleurs ſont admirables. Ce ſont de petites toufes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes : ſes cornes paroiſſent deux petits Serpens noirs.

Arbre nommé Paliſſade.

Un arbre de Surinam, qui ſe nomme Paliſſade, (Paliſſaden boom) & qui ſert à la conſtruction des Cabannes Indiennes, porte des fleurs jaunes, ſi épaiſſes & ſi peſantes, que la branche, courbée ſous leur poids, ſe releve lorſqu'elles ſont tombées. Les gouſſes qui contiennent la ſemence forment comme un balai de bouleau, & ſervent effectivement à balayer. Elles ſont remplies d'une graine qui reſſemble au Millet pour la figure & la groſſeur. C'eſt ſur cet arbre qu'on voit trois fois l'année une eſpece de Chenilles jaunes, rayées de noir, & comme armées de ſix pointes. Lorſqu'elles ſont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'Orange, avec une tache noire & ronde ſur chaque diviſion. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais quelques jours après elles prennent encore une nouvelle peau, & leurs pointes diſparoiſſant alors, elles ſe transforment en féves, qui deviennent enfin de très beaux Papillons nocturnes.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne ſe transforme en féve qu'après avoir changé de peau.

Prunier de Surinam.

Le Prunier de Surinam devient auſſi haut que le Noyer l'eſt ordinairement en Europe, & d'une épaiſſeur proportionnée. Ses feuilles & ſes fleurs reſſemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grapes. On obſerve comme un effet aſſez ſingulier qu'il excite une ſueur dont la couleur tire ſur le roux, qui eſt auſſi la ſienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve ſont vertes ; elles ſont d'ailleurs toutes heriſſées de pointes ; elles ſont auſſi d'une pareſſe ſinguliere ; elles ſont ſi voraces qu'elles ne ceſſent de manger. Il en ſort des Papillons bleus.

Chenille du Melon d'eau.

Le Melon d'eau, dont la chair eſt brillante comme le ſucre à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & ſain, eſt la réſidence d'une groſſe Chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes ſont couvertes d'une peau gluante, comme celles d'un limaçon. Il en ſort un laid Papillon nocturne.

Pomme & Chenille du Caſchou.

L'arbre nommé Caſchou produit une pomme du même nom. On en diſtingue deux ſortes : l'une, dont la fleur eſt blanche & le fruit jaune ; l'autre, dont les fleurs & les fruits ſont rouges ; mais leurs feuilles ſont vertes & ſe reſſemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & aſtringentes, ne ſont pas mauvaiſes à cuire. Une excreſcence qu'elles ont en forme de rognon, eſt proprement ce que l'on nomme Caſchou ; elle eſt d'un âcreté ſi mordante qu'elle peut ſervir de cautere ; cependant on l'emploie, grillée, contre la dyſſenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des châtaignes. Les fleurs croiſſent comme une couronne autour des branches. De deux

ſortes de Chenilles, qui ſe nourriſſent des feuilles de cet arbre, Mademoiſelle Merian vit un beau Papillon tranſparent, & un Papillon nocturne, de couleur de bois.

Chenilles guerrieres des Limoniers.

Rien n'eſt ſi curieux que de voir les Chenilles brunes à taches blanches, qui ſe trouvent ſur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croiſſent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits limons qui ſe mangent avec toutes ſortes de mets. Les feuilles n'ont en grandeur que la moitié des Citronniers ordinaires, & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuſe. Mais on voit avec grand étonnement les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux ſur les feuilles, pouſſer de leurs têtes deux cornes jaunes, dont elles ſe défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offenſe. Après s'être transformées en féves brunes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

De petits Inſectes blancs, qui ſe trouvent auſſi en grand nombre ſur les Limoniers, ſe transforment en eſcarbots blancs ou noirs.

Guayave. Animaux qui ſe trouvent ſur cette Plante.

La plante de la Guayave eſt un réceptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une eſpece de petits oiſeaux que les Hollandois ont nommés Colobritgens. Autrefois ces oiſeaux ſervoient de nourriture aux Prêtres du Pays, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre choſe.

La deſcription qu'on en donne ne paroît convenir qu'aux Colibris. Ils pondent quatre œufs comme les autres oiſeaux, & les couvent: ils volent avec rapidité;

ils ſucent le miel des fleurs, en étendant leurs aîles deſſous ; ils s'arrêtent dans l'air ſans faire le moindre mouvement ; ils ſont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Araignées monſtrueuſes, & leur nourriture.

On trouve ſur la Guayave pluſieurs groſſes Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons des Chenilles. Elles ſont couvertes de poil. Elles ſont armées de dents aiguës, dont la morſure eſt accompagnée d'une certaine humidité, qui la rend fort dangereuſe. Elles ſurprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & ſucent leur ſang. Elles ſe nourriſſent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement ſur les arbres, parcequ'ayant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté, & deux de l'autre, il leur eſt impoſſible de les éviter. Elles changent de peau comme les Chenilles ; cependant Mademoiſelle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre eſpece d'Araignées plus petites, portent leurs œufs ſous le ventre, dans une eſpece de croute où elles font leurs petits. Elles ont auſſi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des groſſes.

Fourmis de Surinam, & leurs admirables propriétés.

Il ſe trouve à Surinam des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent dans une ſeule nuit dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles ſont armées de dents courtes, qui coupent l'une ſur l'autre comme des ciſeaux, & dont elles ſe ſervent pour couper les feuilles, qu'elles font ainſi tomber à terre. Alors des légions d'autres Fourmis ſe jettent ſur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs jeunes, qui ne ſont encore que de petits vers ; car les Fourmis aîlées

aîlées jettent leur ſemence comme les Moucherons. Il en ſort une eſpece de vers ou de mouches, dont on diſtingue deux ſortes : les unes s'enveloppent d'un cocon, & les autres, en plus grand nombre, ſe changent en petites feves. Quelques-uns nomment mal-à-propos ces petites feves des œufs de Fourmis, mais ils ſe trompent ; les œufs ſont beaucoup plus petits. On nourrit à Surinam les poules de feves, dont elles s'engraiſſent plus que d'orge ou d'avoine. Les Fourmis ſortent de ces feves, elles changent de peau ; il leur croît des aîles ; & c'eſt de ces mêmes Fourmis que viennent les œufs, d'où ſortent les vers qu'elles nourriſſent avec tant de ſoin. Dans une Région ſi chaude, elles ne ſont pas obligées de faire de proviſions d'hiver ; mais elles font dans la terre des caves, qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel elles ne trouvent point de paſſage, elles ſavent ſe faire des ponts. La premiere ſe met au bord de ce lieu, ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré de ſes dents ; une ſeconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & des autres ſucceſſivement. Dans cette ſituation elles ſe laiſſent emporter au gré du vent, juſqu'à ce que la derniere ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moyen de s'attacher : alors cette chaîne ſert de pont à toutes les autres. Ces Fourmis ſont toujours en guerre avec les Araignées, & tous les Inſectes du Pays. Elles ſortent de leurs cavernes une fois tous les ans, en eſſeins innombrables, qui s'introduiſent dans les

édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les autres Insectes, & les sucent. Lorsqu'elles surprennent une grosse Araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans même d'une maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que leur incommodité ; car on ne dit point qu'elles attaquent les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs cavernes.

Chenilles de la Guayave.

Les Chenilles des Guayaves sont de différentes couleurs. On en voit de blanches, rayées de noir, & qui ont de chaque côté cinquante grains d'une sorte de corail rouge & brillant, qu'on pourroit prendre pour des yeux. Cette sorte de Chenille file fort vîte un gros cocon, qu'elle pend à une branche, & se change en feve, de laquelle il sort un Papillon nocturne, rayé de noir & de blanc. Des feves d'une Chenille verte, il sort des Papillons transparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même plante produisent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui, dans l'espace de dix jours, se changent en très belles mouches vertes.

Arbre qui donne la gomme Gutte.

Dans une plantation de M. de Sommelsdyk, nommée la Providence, on trouva un arbre de Gomme Gutte, qui ressembloit aux bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande Chenille, rayée de verd & de noir, qu'on prit sur une branche, & qui produisit un des plus beaux Papillons qu'on puisse voir ; avant que la Chenille se fût transformée en feve, le

verd s'étoit changé en rouge, auſſi-tôt qu'elle eût acquis ſa juſte grandeur.

Une Chenille verte, trouvée ſur le Marquias, plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit eſt jaune, & dont les fleurs ſont celles qu'on a nommées Fleurs de la Paſſion, s'étoit fait dans une fleur même un petit domicile fort curieux, compoſé de pluſieurs petits tuyaux, raſſemblés ſur de petits morceaux de bois creux. L'inſecte parcourant cette cabane, qui étoit diviſée en pluſieurs petits compartimens, regardoit ce qui ſe paſſoit dehors, tantôt par un de ſes tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en feve, il ſe transforme en un petit animal, tacheté de rouge & de brun : d'une autre Chenille, il ſortit un petit Papillon ; & d'une autre encore, une mouche tachetée, qui avoit les pattes délicates.

Chenille du Lys rouge.

On trouve ſur la feuille d'un Lys rouge, qui croît ſans culture, une Chenille couverte de poils auſſi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de petites taches bleues, environnées d'un cercle jaune ; & les feuilles vertes du Lys font ſa nourriture. Le cocon qu'elle ſe file eſt de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & ſe change en feve brune, d'où il ſort un beau Papillon nocturne, qui a le deſſus des aîles d'un brun clair, & le deſſous couleur d'orange, avec un mêlange de taches noires. Un autre, trouvée dans des herbes, près du même Lys, étoit rouge, rayée de verd & de blanc ; & d'elle ſortit une mouche blanche & noire.

Chenille de la Baccove.

La Baccove, eſpece de Banane, dont la chair eſt plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont

le dos eſt armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles ſe transforment en feves couleur de bois, qui ont ſur chaque feve deux taches argentées. Il en ſort de très beaux Papillons, dont les deux aîles ſupérieures ſont en deſſous, de couleur d'ochre clair, & les deux autres d'un beau bleu : le deſſus en eſt rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme en Hollandois le petit Atlas.

Eſcarbots. Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, on a trouvé de petits vers couleur d'orange, dont la tête & la queue étoient noires, & qui ſe nourriſſoient de cette racine. Peu après ils ſe transformerent en eſcarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, on trouva une eſpece de vers, qui étoient renfermés dans du bois pourri, qui ſe transformerent peu-à-peu & viſiblement, en eſcarbots ; mais ils conſerverent ſous le ventre quelque choſe du ver. On obſerva que ce ſont les dents de ces vers, qui, croiſſant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Eſcarbot. Que les aîles qui couvrent le corps ſont d'abord de couleur d'Ochre, & qu'elles noirciſſent par degrés. Ces Eſcarbots pondent, & de leurs œufs naiſſent les vers, dont ils ſe forment.

Chenilles de la Vanille. Les Chenilles de la Vanille, & celles du Cacotier, ſont fort variées. La Vanille en a ſouvent de brunes, rayées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Safran, avec des taches argentées. Celles du Cacotier ſont noires, rayées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en ſort

des Papillons nocturnes, blancs, rayés, & tachetés de noir.

La Pomme, nommée Pomme de Sodome, croît sur un arbre d'une aune & demie ou deux de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette plante est brune, rayée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige un ver couleur d'orange, d'où il sort de belles Sauterelles. Pomme de Sodome.

Sur les gros Citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très rare, qui est tout-à-fait différent des Chenilles ; il se nourrit des feuilles de l'arbre sur lequel il se colle, comme un Limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet animal est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois sur le fruit une sorte d'Escarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, qu'on regarde comme un insecte fort rare. Deux Insectes très rares.

L'arbre qui porte le fruit nommé Pompelmous, espece de pomme moins dure que l'Orange, mais moins aigre que le Citron, a des Chenilles vertes, à têtes bleues, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort de leurs feves de beaux Papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir, si l'on n'a soin d'en élever les Chenilles. Pompelmous.

On admire dans les Chenilles noires & tachetées Chenilles du Palma-Christi

de jaune, qui ſe trouvent ſur le Palma-Chriſti, la propriété qu'elles ont de s'enfermer comme les Indiens, dans une eſpece de hamacks, dont elles ne ſortent preſque jamais entierement lorſqu'elles changent de place pour chercher leur nourriture : elles portent avec elles, à la maniere des Limaçons, ces petites cabanes qu'elles font de feuilles ſeches, & leur adreſſe eſt extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles ſe transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Roſe des Caraïbes.

Une Roſe, tranſportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle ſe plaît beaucoup, & qui a la propriété d'être blanche le matin lorſqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches, tachetées de brun, qui produiſent des Papillons de deux ſortes, l'une noire & jaune, & l'autre d'un verd brun par-deſſous, & tachetée par-deſſus de jaune, de bleu & de rouge.

Chenilles de Slaperties.

C'eſt moins pour les Chenilles de Slaperties, ou Dormeur, que pour la ſingularité de cette plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ſes feuilles paſſent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles ſe joignent deux à deux, tellement appliquées l'une ſur l'autre, qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une dans une eſpece de ſommeil. Cette plante a les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige eſt fort dure, & croît à la hauteur de ſix pieds : elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naiſſent des coſſes longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine eſt blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur eſt verte, rayée de couleur de roſe,

armée de deux petites cornes, & ſes Papillons ſont d'un brun orné de jaune.

Les Figues & le Raiſin à Surinam, ſont les mêmes qu'en Europe. Le Raiſin rouge, blanc & bleu y croît ſi volontiers, qu'un ſep, coupé & mis en terre, y porte, ſix mois après, des Raiſins murs ; & que ſi on en plantoit ainſi tous les mois, on auroit du Raiſin toute l'année, avec un peu d'application à cultiver la Vigne ; loin qu'il fût néceſſaire de porter du vin à cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande. Les Chenilles des Figuiers changent de couleur avant leur transformation ; de vertes, rayées de jaune, elles deviennent couleur d'Orange, avec des raies rouges ; la tête & la queue noires. Leur feve eſt de couleur de roſe ſeche : il en ſort un Papillon brun, mais de la premiere beauté. Sur la Vigne, les Chenilles ſont brunes, agréablement tachetées de blanc. Elles rampent fort vîte, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pellicule blanche comme le cryſtal, qui s'éleve & s'abaiſſe lorſque l'inſecte reſpire. Sa transformation en feve ſe fait dans une feuille de vigne admirablement repliée. Le Papillon eſt nocturne, verd, avec le bout des aîles rouge & bleu.

Chenilles des figues & du raiſin.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs reſſemblent à celles du Pêcher par la couleur, & qui porte des fruits verts & ronds, attachés ſucceſſivement les uns les autres, comme des grains de Chapelets, au nombre de ſept ou huit ; nourrit une eſpece de Chenilles qui n'eſt pas moins ſinguliere. Elle eſt rouge,

Plantes & Chenilles fort ſingulieres.

tachetée de brun. On en trouve auſſi ſur les Palmiers qui portent le coco. Ces Chenilles filent un ſac jaune, épais & fort, d'une demi-aune de long, qui ſe remplit de Chenilles & de leurs dépouilles. Cette multitude d'inſectes reſte le jour dans le ſac, & en ſort la nuit pour chercher nourriture. Les Papillons qu'ils produiſent ſont jaunes, tachetés de brun.

Autres transformations.

Sur une autre Plante, auſſi peu commune que celle qui précede, & qui porte une fleur ſemblable à celle de la Tubéreuſe; on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & de blanc, de petites bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorſqu'elles l'ont quitté, & qui ſe nourriſſent de certains poux verds. Elles ſe font un cocon de cette peau, d'où ſortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produiſent des Papillons bruns & blancs, qui ont ſur les aîles de derriere quatre taches couleur d'Orange.

Vigueur & beauté des Chenilles d'une eſpece de Ricin.

L'Althea, qui ſe nomme Okkerum à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux ſortes de fleurs; les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de roſe; & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produiſent des Papillons rougeâtres; on trouve ſur ſes feuilles une petite bête blanche, tachetée de noir, qui ſe change en un petit animal aîlé; mais qui ne fait que ſauter pour éviter qu'on le touche.

Une eſpece de Ricin, qui croît de la hauteur de huit pieds, dont les fleurs ſont d'un rouge obſcur, les feuilles vertes & bordées d'une ſorte de frange, dont chacune eſt terminée par un petit nœud; nourrit une

une très curieuſe Chenille. Elle eſt pleine de vigueur, &, quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens; mais, lorſqu'on la touche, elle repouſſe avec force. Après avoir quitté ſa peau verte, elle eſt rouge un jour entier; &, dès le lendemain, elle ſe trouve transformée en une feve couleur de roſe ſeche, à laquelle il reſte une trompe: mais ce qui eſt nouveau, c'eſt que cette feve, qui eſt immobile dans les autres, ſe donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart d'heure. Enfin ſix jours après il en ſort un grand Papillon, dont le corps eſt orné de ſix taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & ſix pieds. Il eſt noir & merveilleuſement tacheté. Sa trompe conſiſte en deux tuyaux qu'il fait joindre enſemble, pour n'en former qu'une, dont il ſuce le miel des fleurs. Enſuite il la roule, & la cache ſi bien ſous ſa tête entre ſes deux yeux, qu'on ne la découvre preſque point. Il eſt ſi vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond ſont blancs, & en un nombre aſſez conſidérable.

Arbre aux Boîtes de Marmelade.

Sur un arbre que les Hollandois nomment dans leur Langue, l'Arbre aux Boîtes de Marmelade, parceque ſon fruit, quoique rude, & couvert de poils, renferme une ſubſtance moëlleuſe, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte; on trouve une Chenille noire, dont le corps eſt tout couvert de pointes, au bout deſquelles pend une ſorte de petite étoile. Il en ſort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de Page de la Reine. On fait obſerver que les branches de l'arbre pouſſent de petites excreſcences, dures, couvertes de petites cornes rondes,

qui ſont employées communément dans les maladies qui attaquent le poumon.

Papillon nommé Page de la Reine.

Sur un arbre, dont les Indiens tirent leur plus fameuſe peinture; c'eſt le Rocou, grand arbre qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers d'Europe. En tombant, elles font place à des coſſes longues & rondes, comme l'écorce de la Châtaigne. Ces coſſes contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache & ſe précipite au fond; on verſe doucement l'eau, & prenant la couleur qui demeure ſéparée, on la fait ſecher; les Indiens l'emploient à ſe peindre. Sur les feuilles de l'arbre dont on tire le Roucou, il y a des Chenilles qui ſont brunes, rayées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation ſont dures & velues; les Papillons ſont nocturnes, & d'un verd tirant ſur le brun.

Fleur ou Crête de Paon qui fait accoucher les femmes.

La plante qu'on nomme fleur ou crête de Paon, eſt célebrée par la vertu qu'on attribue à ſa graine, de faire accoucher ſur-le-champ les femmes en travail. Les Indiennes, eſclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour ſe faire avorter, dans la ſeule vue de ne pas donner le jour à des enfans, qui ne naîtront que pour être auſſi malheureux qu'elles. La Chenille de cette plante eſt verte, la feve brune, & le Papillon couleur de cendre.

Retraite des Serpens & des Lézards.

Une eſpece de Jaſmin d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buiſſon, dans les campagnes de Surinam, eſt la retraite ordinaire des Serpens & des Lézards; & ſur-tout de l'Iguana. C'eſt une choſe

admirable que la maniere dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Les Chenilles qui ſe nourriſſent des feuilles ſont vertes, leur feve eſt rayée de brun & de noir. Leur Papillon, qui eſt nocturne, a les aîles de deſſus jaunes, & tout le reſte couleur de cendre.

Tabrouba, & ſes effets.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd nommé Tabrouba, qui croît ſur un grand arbre du même nom, dont les fleurs ſont d'un blanc verdâtre, & ſervent de nourriture aux Singes. La chûte des fleurs laiſſe un chapiteau, d'où croît inſenſiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le ſuc, qui devient noir lorſqu'il eſt expoſé au Soleil. C'eſt alors une teinture dont les Indiens ſe ſervent pour ſe bigarrer diverſes parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font ſortir une liqueur lactée, dont ils ſe frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits inſectes volans y jettent leur ſemence, qui produit de petits vers fort incommodes, que ce ſuc tue. La Chenille du Trabrouba eſt jaune & noire, couverte de crins ſéparés en petits tas, comme une broſſe.

Ver de Palmier qui ſe mange.

Le ver de Palmier, ainſi nommé parcequ'il ſe nourrit ſur cet arbre, croît dans le tronc dont il mange la moëlle. Il n'eſt pas plus grand d'abord que les mites du fromage, mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange pilé. Les Indiens le regardent comme un mets très délicat.

Il ſort de ce ver un Eſcarbot noir, que les Hollandois nomment dans leur Langue, Mere des vers de Palmiers.

Eſcarbots & mouches d'eſpeces ſingulieres.

Sur un Grenadier, arbre qui croît de tous côtés à Surinam, on a trouvé une eſpece d'Eſcarbots, naturellement lents & pareſſeux, & par conſéquent faciles à prendre. Ils ont par-devant ſous la tête une longue trompe, qu'ils ſavent appliquer ſur les fleurs, pour en ſucer le miel. Leur peau ſe fend ſur le dos, & il en ſort des mouches vertes, dont les aîles ſont tranſparentes. On en trouve beaucoup dans ce Pays, dont le vol eſt ſi leger, qu'on eſt long-tems à courir pour en attraper une. Cette eſpece de Mouches fait un bourdonnement qui reſſemble à celui d'une vielle, & qui ſe fait entendre d'aſſez loin: auſſi les Hollandois lui ont-ils donné le nom de Lierman, qui ſignifie Vielleur. Elles conſervent leur trompe d'Eſcarborts, leurs pattes, leurs yeux, en un mot, tout leur corps fort par le dos. Les Indiens aſſurent que de ces Mouches provenoient les Lantarendragers, ou Portes-Lanternes. Ce ſont d'autres Mouches du Pays, dont la tête, ou, pour mieux dire, un long capuchon qui la termine, eſt luiſant dans les ténébres. Pendant le jour il eſt tranſparent comme une veſſie, & rayé de rouge & de verd. La lueur qui en ſort pendant la nuit, reſſemble ſi bien à celle d'une lanterne, qu'elle ſerviroit à lire aiſément. Ces Mouches ſe transforment. Les Indiens la nomment Mere des Portes-Lanternes, comme ils nomment l'Eſcarbot la Mere de ces Mouches. Au reſte, on ne leur donne ces noms que pour diſtinguer leur figure; car ils

Portes-Lanternes.

rendent tous deux un ſon pareil à celui d'une vielle, apparemment avec la trompe qui leur eſt commune, & qu'ils ne perdent pas dans leurs transformations. Inſectes & Plantes de Surinam.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos eſt armé de pointes, ſe nourriſſent ſur un arbre nommé Ouikebokie par les Indiens. Sa fleur a de longues fibres. Les capſules, qui portent la ſemence, forment une coſſe longue & recourbée, qui renferme des feves noires, couvertes d'une glue blanche, ſi agréable au goût, qu'on prend plaiſir à la ſucer. Les Hollandois donnent à cette eſpece de légume le nom de feves douces, ſans en connoître autrement l'uſage. Les Chenilles ſe transforment en feves, & deviennent quinze jours après un des plus beaux Papillons du monde. Ouikebokie.

Surinam n'a point de Chenilles plus groſſes & plus graſſes que celles de l'Oranger, qui y croît auſſi haut que les plus grands Pommiers d'Europe. Elles ſont vertes, avec une raie jaune, ſur-tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une eſpece de corail orangé, environnés de petits poils fort délicats. Le cocon qu'elles ſe filent, eſt couleur d'ochre. Il en ſort de très beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle eſt ornée d'une tache, qu'on prendroit pour du talc. Ils volent avec une extrême vîteſſe. Le fil de leur cocon eſt ſi fort, qu'on en pourroit faire de très bonne ſoie. Grandeur extraordinaire des Orangers de Surinam.

Il y a à Surinam une eſpece de Meſſiers, auxquels les gens du Pays donnent même ce nom, quoique ſon fruit contienne un corps blanc, de la forme d'un cœur, & couvert de ſemences noires. Il a d'ailleurs

ſous lui deux feuilles épaiſſes, couleur de ſang, & ſous elles cinq autres feuilles verdâtres, ce qui forme enſemble un ſpectacle fort agréable. Sur cet arbre, on trouve une Chenille jaune, dont le corps eſt rayé en long, de couleur de roſe; les pattes de même couleur, la tête brune, & chaque jointure, armée de quatre pointes noires. Elle ſe transforme en feve de couleur de bois clair: quinze jours après, il en ſort un beau Papillon, qui ſemble être d'argent bruni, au travers duquel brillent le verd, le bleu & le pourpre: en un mot, d'une beauté que la plume & le pinceau ne peuvent repréſenter. Chacune de ſes aîles a trois taches rondes, d'un jaune oranger, bordées d'un cercle noir; ce cercle eſt environné d'un autre qui eſt verd; l'extrêmité des aîles eſt orangée, avec des raies noires & blanches.

Scorpions d'eau.

Dans un Etang où croiſſoient des fleurs ſemblables au Crocus violet, ſur une tige d'une aune de hauteur, ſans autres feuilles qu'une ſeule, bleue & tachetée de jaune. Sous chacune des fleurs, on trouve des inſectes, que les habitans du Pays nomment Scorpions d'eau, dont il ſort un inſecte volant fort hideux.

Grenouilles qui ont des oreilles.

On trouve dans quelques étangs des Grenouilles pommelées de verd & de brun, qui ont des oreilles, & une petite boule à l'extrêmité des doigts de chaque patte. Cette ſeconde propriété eſt un préſent aſſez ſingulier de la nature, pour les aider non-ſeulement à nager, mais encore à marcher ſur la boue. Ces Grenouilles jettent leur ſemence ſur le bord des étangs. Elle n'eſt qu'un petit grain noir, enveloppé d'une ſorte de flegme blanc, qui paroît ſervir de

nourriture au grain juſqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de ſe remuer. Dans l'eſpace de huit jours il lui vient une queue, alors il nage dans l'eau. Quelques jours après il lui vient des yeux; enſuite viennent les pattes de derriere, & enſuite les pattes de devant, qui paroiſſent ſortir de la peau. Auſſi-tôt que l'animal a ſes quatre pattes, ſa queue tombe, & ſe trouve une parfaite Grenouille qui ſort de l'eau pour ſe promener ſur terre.

Sur un arbre qu'on prend pour la Malakka-Pela, décrite dans la troiſieme partie de l'Hortus Malabaricus, on trouve une Chenille verte qui a ſix raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde ſur chaque jointure, & ſur la derniere une corne rouge. En vingt jours il ſort de ſa feve un Papillon nocturne, qui a ſix aîles couleur de cendre, marbrées de noir & de blanc. Il a ſur le corps dix taches couleur d'Orange; ſa tête eſt armée d'une longue trompe rouge, dont il ſe ſert pour ſucer les fleurs.

On trouve ſur le même arbre d'autres Chenilles toutes couvertes de poils blancs ou jaunes, qui ont la peau tout-à-fait ſemblable à celle de l'homme. Elles ſont ſi venimeuſes que, pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs. Et quoiqu'elles aient quatre pattes, elles ſe repoſent ſur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles ſe renferment eſt compoſé de leurs poils; il en ſort de vilaines petites mouches. Chenilles fort venimeuſes.

Une autre, trouvée ſur l'arbre aux Feves douces, eſt ſujette aux mêmes loix. Elle a des poils jaunes & Leur transformation en mouches.

des crins noirs, dont elle ſe dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée, & de la forme d'un œuf renfermée dans ce nid : elle s'y transforme d'abord en feve ; trois jours après, en mouches.

Inſectes & Plantes de Surinam.

Pluſieurs autres de la même eſpece, après avoir ſubi les mêmes changemens, deviennent des mouches dont les aîles ſont brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Crapaud qui porte ſes petits ſur ſon dos

Près d'une Plante aquatique, qui eſt une ſorte de Creſſon d'un rouge pâle, & qui ſe mange fort bien en ſalade. On trouve une eſpece de Crapauds, dont la femelle porte ſes petits ſur le dos. Elle a l'uterus ſur le long du dos même, & c'eſt là que ſes embrions ſont conçus. Enſuite, lorſqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un paſſage à travers ſa peau, & ſortent les uns après les autres. Les Négres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils ſont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant reſſemblent à celles des Grenouilles ; & celles de derriere, à celles des Canards.

Le grand Atlas & ſa beauté.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, on a trouvé, ſur une belle fleur rouge, d'un arbre peu commun, dont on ignore le nom & les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit ſur chaque jointure trois grains de corail bleu, de chacune deſquelles ſortoit une plume noire, qui l'enferme, & ſe transforme en feve tout-à-fait rare, dont il ſort un Papillon admirable. Ses aîles de derriere ſont en deſſous d'un beau bleu, & par deſſus rayées de blanc, de bleu, mêlé de brun ; celles de devant ont trois cercles noirs, jaunes & bruns, admirablement

admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé cet admirable Papillon, pour ſa beauté, le grand Atlas.

Les Chenilles qui ſe trouvent ſur l'arbre du Cacao, ſont de la plus grande eſpece, & d'un verd jaunâtre, toutes couvertes de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il ſort de la feve un grand Papillon nocturne couleur de roſe, dont les aîles de deſſous ont deux grandes taches blanches, bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette eſpece eſt très venimeuſe. Les doigts dont on les touche deviennent pourprés, livides, avec une vive douleur qui ſe communique bientôt à la main, & enſuite au coude. Le remede eſt l'huile du Scorpion, qui paſſe pour un ſpécifique certain contre les piquûres de la plûpart des inſectes, & dans moins d'une demi-heure on eſt guéri. Aux pieds de la même plante on trouve une autre Chenille de diverſes couleurs, ayant des raies & des cercles noirs, qui devient une très belle mouche griſe, & d'un beau verd de mer, orné de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues, & de troiſiemes aîles qu'elles ont attachées aux aîles de deſſous.

Belle Soie de Chenille.

Entre les Chenilles qui ſe trouvent ſur les Citronniers, il y en a qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & ſur la queue une double raie qui forme une flamme; elles ne ſont pas communes. Le fil de leur cocon eſt une ſorte de ſoie, plus brillante & plus épaiſſe que celle des vers à ſoie. Il y a beaucoup d'apparence que ſi l'on trouvoit le moyen de les élever plus facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon eſt fort

grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches ſur toutes les aîles, dont chacune eſt ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles; l'un blanc & l'autre noir. Cette tache reſſemblant beaucoup à un miroir encadré, les Hollandois ont nommé cet inſecte Spiegeldrager, c'eſt-à-dire, Porte-Miroir.

Animal nommé Feuille ambulante.

Il eſt bon d'obſerver que pluſieurs Voyageurs ſont tombés dans l'erreur lorſqu'ils ont cru que l'animal auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de Feuille ambulante, croît d'un arbre d'où il tombe, comme un fruit dans ſa maturité, pour commencer d'abord à marcher & à voler. Il eſt certain qu'il provient d'un œuf comme les autres inſectes, dont voici la génération. La femelle jette ſes œufs dans des endroits où les petits qui doivent naître peuvent trouver nourriture. D'abord ce ſont des vers, ou des Chenilles, qui croiſſent en paiſſant l'herbe, ou les feuilles: lorſqu'elles ont la grandeur qui leur eſt propre, elles filent & ſe transforment en feves, qui ont beſoin d'un tems plus ou moins long pour acquérir la vigueur qui leur convient. L'inſecte qui ſort de ces feves eſt humide & retortillé; & ce n'eſt qu'après qu'il s'eſt agité pendant plus d'une demi-heure, que ſes aîles, s'étant ſechées, s'étendent & laiſſent voir un Papillon parfait, qui eſt très ſouvent dix fois plus grand que la feve dont il eſt ſorti. La Feuille ambulante n'eſt qu'une eſpece de Sauterelle, qui naît de même. Voici comme il vient. L'inſecte dépoſe ſes œufs dans une feuille, & les enveloppe de la feuille. Ces œufs ſont d'un verd de mer

de la groſſeur d'un grain de coriandre ; il en ſort de petits inſectes noirs, ſemblables à des fourmis ; peu à peu en croiſſant ils prennent à-peu-près la forme d'une Ecreviſſe de Mer ; & lorſqu'ils ont acquis leur grandeur naturelle, il leur vient des aîles, ſans qu'ils ſe ſoient transformés en feves, comme les Papillons. Les aîles reſſemblent à une feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres : dans les uns elles ſont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de marbrées, de griſes & couleur de feuilles ſeches. L'Inſecte, après avoir pris forme dans ſon nid, qui tient à quelques branches d'arbre, s'y couvre un peu d'une ſorte de toile ; enſuite il s'agite avec violence juſqu'à ce que ſes aîles deviennent libres ; alors, ne manquant plus de vigueur, il briſe ſa toile & tombe, ou s'envole de l'arbre. Comme ſes aîles ſont vertes, qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voyageurs ignorans ſe ſont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voyoient tomber.

Rats de Forêts qui portent leurs petits ſur leur dos.

Il y a de gros Rats de Forêts qui portent leurs petits ſur leur dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix d'une portée. Leur couleur eſt d'un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent pour chercher leur nourriture, leurs petits les ſuivent ; mais à leur retour, s'ils ſont effrayés de quelque bruit, les petits ſautent ſur le dos de la mere, s'attachent à ſa queue en y attachant la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Transformation des Grenouilles en poiſſons.

La transformation des Grenouilles de l'Amérique Méridionale eſt curieuſe. On trouve des Grenouilles parfaites, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le

brun, tachetées sur le dos & sur les côtés, la couleur du ventre un peu pâle ; les pattes de derriere ressemblent à celles du Canard, & celles du devant, à celles des Grenouilles ordinaires, il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, sur-tout dans les anses de Cornacciana & de Pirica. Lorsqu'elles sont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît insensiblement une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu à peu jusqu'à disparoître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere, après quoi il ne reste plus aucune apparence de la Grenouille, qui se trouve changée en un poisson. Les originaires du Pays, & les Européens qui l'habitent, nomment ce poisson Jarkies, & le trouvent si délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arrêtes, sans en excepter celles du dos, sont tendres, cartilagineuses, & divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête jusqu'à la queue ; & de-là jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi, & ce qui étoit d'un brun obscure devient gris.

Elle est toute contraire à celle d'Europe

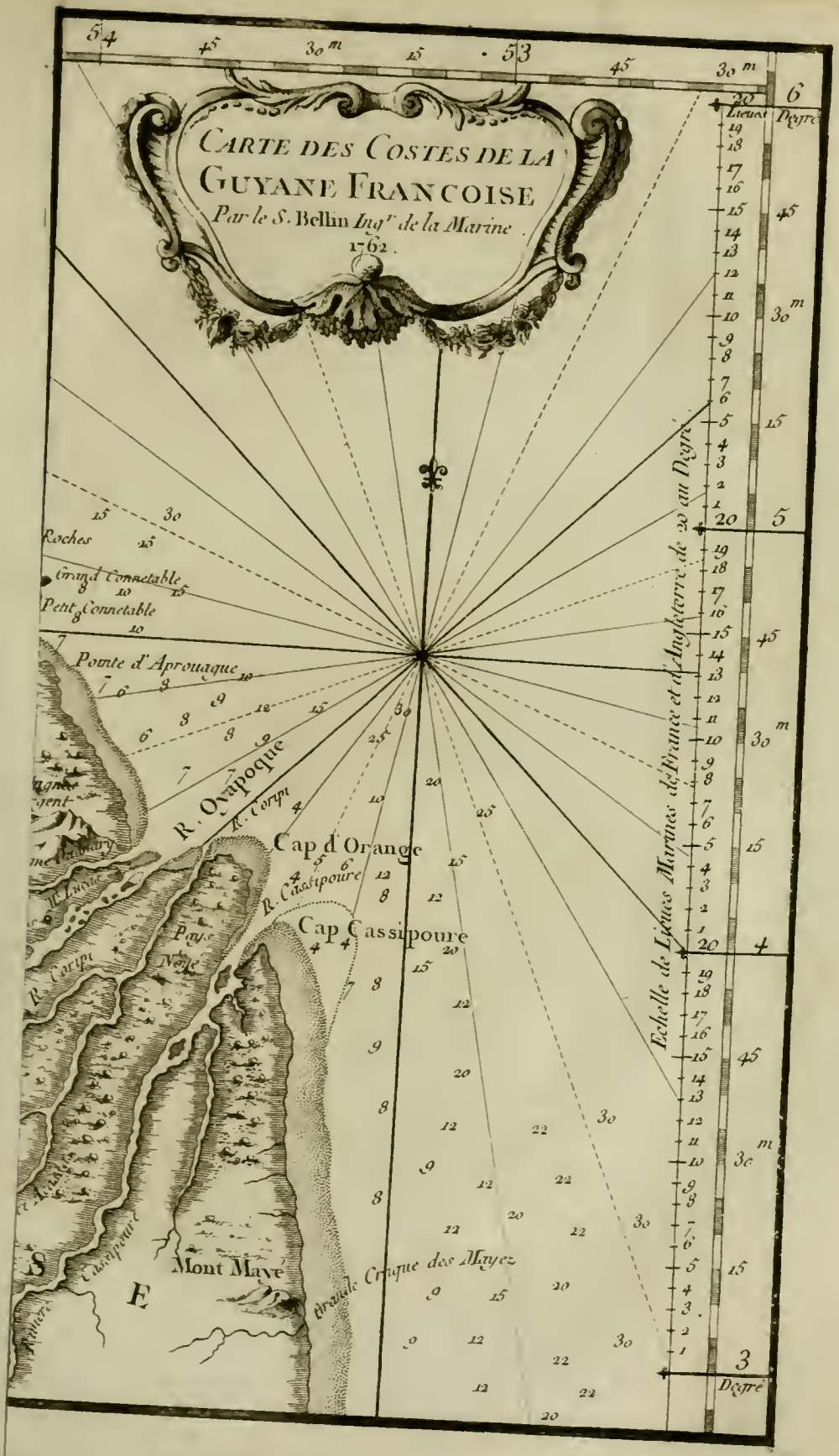
Cette transformation est contraire à celle des Grenouilles de l'Europe ; elle se fait aux mois de Mars & Avril, lorsque le printems commence à donner plus de chaleur à l'air ; alors les Grenouilles des deux sexes se cherchent & se joignent dans les Marais & dans les Etangs : lorsqu'elles ont jetté leur semence, elles

croaſſent & ſoufflent deſſus juſqu'à ce qu'elles l'aient échauffé. Cette matiere viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on y voit des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du Soleil. Bientôt chaque œil acquiert une eſpece de mouvement, & paroît comme un petit poiſſon fort noir, qui groſſit de jour en jour; il lui vient deux pattes par derriere; huit jours après on le prendroit pour un petit poiſſon à qui la nature a donné deux pattes, & enſuite une des pattes de devant ſort, & l'on voit l'autre prête à ſortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de force pour la percer. Lorſque les quatre pattes ſe montrent, on voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille: la queue ne diſparoît que par degrés. Il n'en reſte enfin qu'un petit bout, qui, étant tombé, laiſſe voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions, & peu-à-peu elle prend auſſi la couleur naturelle à ſon eſpece.

Le Sauvegarde eſpece de Serpens.

Dans les Forêts de Surinam on trouve une eſpece de Serpens, que les Hollandois nomment Sauvegardes. On les diſtingue non-ſeulement du Lézard, parcequ'ils ſont infiniment plus grands, mais de l'Iguana, dont ils n'ont pas la groſſeur, & du Cayman, dont ils n'ont pas la voracité. Ses écailles ſont menues & polies, il vient d'un œuf comme tous les Lézards, & ſon inſtinct le porte à dévorer les œufs des oiſeaux. Ils viennent juſques dans les baſſecours manger les œufs. Mais, quoiqu'il ſe nourriſſe auſſi de charogne, jamais il ne fait la guerre aux hommes. Dans ſa jeuneſſe, il grimpe ſur les arbres, pour y chercher les œufs dans les nids. Sa

maniere de pondre les ſiens reſſemble à celle du Cayman, c'eſt à-dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque Riviere, & qu'il laiſſe au Soleil le ſoin de les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs, & les Indiens ne font pas difficulté d'en manger.


CARTE DES COSTES DE LA
GUYANE FRANCOISE
Par le S. Bellin Ingr de la Marine.
1762.
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Lieues
Degré
Roches
Grand Connetable
Petit Connetable
Pointe d'Aprouague
R. Ovapoque
R. Carapa
Cap d'Orange
R. Cassipoure
Cap Cassipoure
Pays Noyé
Mont Mayé
Etroit de Cinque des Mayez
S
E

CARTE DES COSTES DE LA
GUYANE FRANCOISE
Par le S. Bellin Ingr de la Marine
1762
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
R. de Maroany
Iracampak
Waraganabo
Ance de Conanama
Romanbo
Isles au Diable
l'Enfant perdu
le Millonge
le Pere
la Mere
les Filles
Roches
Grand Connetable
Petit Connetable
Pointe d'Aprouague
R. Oyapoque
Cap d'Orange
Cap Cassipoure
Mission de Courou
Sources de Courou
R. de Cayenne
R. d'Oyac
R. d'Orapu
R. d'Aprouague
Montagne d'Argent
Monts
Montagne
Pays Noyé
St Paul Mission
Riviere d'Armontabo
Riviere Canopy
Mont Maye
Grande Crique des Mayez
GUYANE FRANCOISE

CHAPITRE III.

LA GUYANE FRANÇOISE.

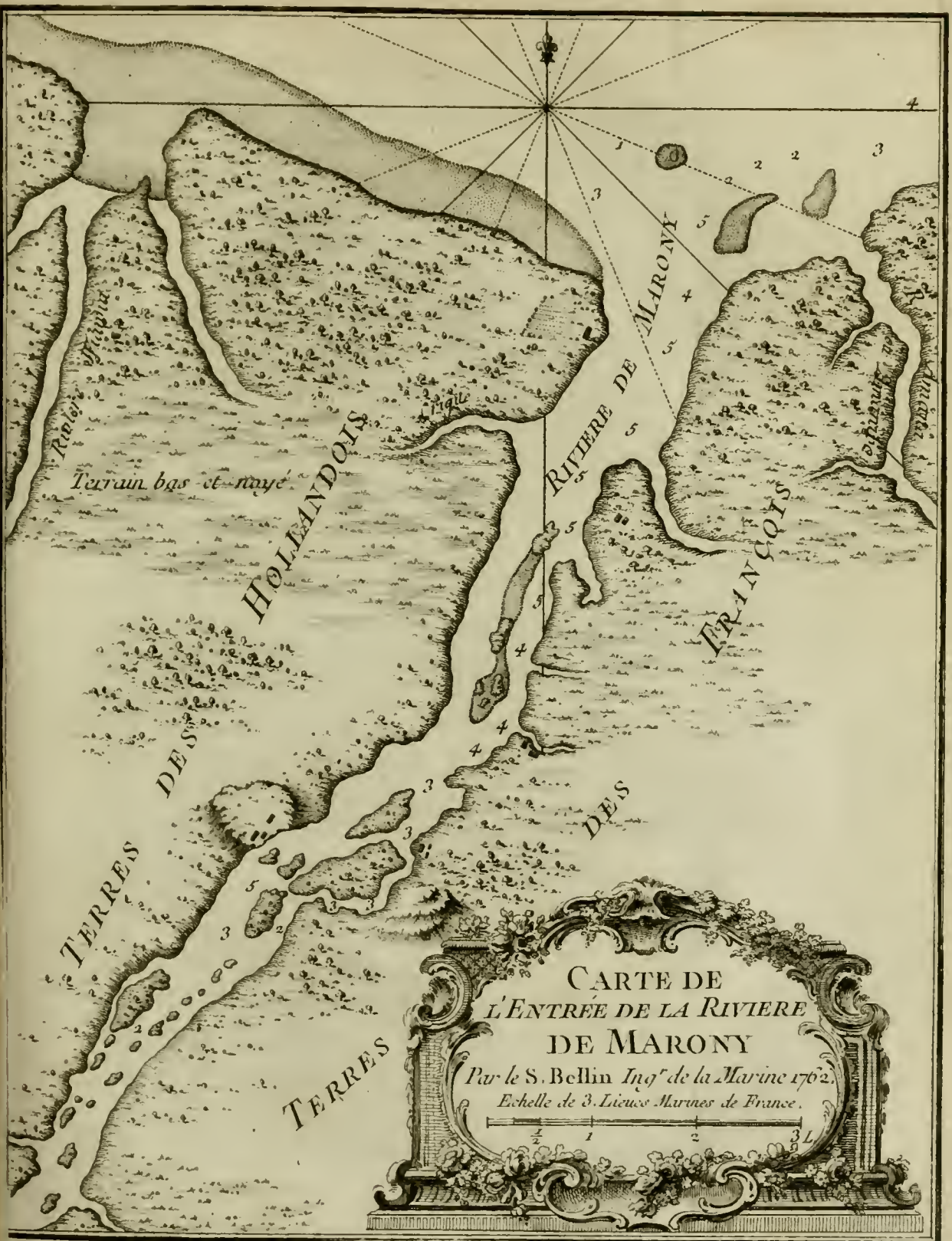
ON a vû ci-devant que les François ont été les premiers Européens qui aient fait des Etabliſſemens dans la Guyane; que dès l'année 1624 ils s'établirent ſur la riviere de Sinamary; qu'en 1626 ils bâtirent un Fort ſur celle de Conomama; qu'en 1635 ils s'établirent dans l'Iſle de Cayenne; en 1640 ſur la riviere de Surinam. On a vû encore que les Hollandois & les Anglois ne s'y ſont établis que quelques années après. Il eſt donc conſtant que les François ont été long-tems ſeuls poſſeſſeurs & maîtres de toute la Guyane, depuis l'Orenoque juſqu'à la riviere des Amazones; mais les Affaires de l'Europe, & les différentes Guerres où la France s'eſt trouvée engagée, l'ont obligée de céder une partie de la Guyane aux Hollandois & aux Portugais, par différens Traités; de ſorte qu'elle ſe trouve aujourd'hui bornée du côté de l'Oueſt par la riviere de Marony, qui la ſépare des Hollandois, & du côté de l'Eſt, elle s'étend, ſuivant le Traité d'Utrecht, juſqu'à la riviere d'Oyapoco, ou de Vincent Pinçon, ſituée proche le Cap de Nord, que mal-à-propos on a voulu confondre avec la grande riviere d'Oyapoco, dont le cours appartient à la France, & dans laquelle Vincent Pinçon n'a jamais été; ſon embouchure étant éloignée du Cap de Nord de plus cinquante lieues.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

Riviere de Maroni.

L'EMBOUCHURE de la Riviere de Maroni eſt ſituée par la latitude de cinq degrés cinquante-cinq minutes, & par la longitude de cinquante-ſix degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris. C'eſt une grande & belle Riviere, qui a environ deux lieues de large à ſon embouchure, mais l'entrée en eſt difficile, y ayant en dehors pluſieurs bancs de ſable & de vaſe, ſur leſquels il ne reſte que très peu d'eau. Il y a entre ces bancs des paſſes où l'on ne trouve pas moins de trois braſſes d'eau de baſſe mer. Lorſqu'on eſt en dedans on trouve quatre, cinq & ſix braſſes d'eau. Il y a pluſieurs petites Iſles de différentes grandeurs, qui reſſerrent le lit de la Riviere pendant l'eſpace de plus de douze lieues; mais qui n'en interrompent pas la navigation, de ſorte que l'on peut remonter avec de petits Bâtimens juſqu'à la premiere Cataracte, qui eſt environ à vingt lieues de ſon embouchure. Au-deſſus de cette premiere Cataracte, on en trouve pluſieurs autres qui rendent la navigation très difficile : on dit qu'il faut plus de quarante jours pour remonter juſqu'à ſes ſources : d'autres prétendent que ſes ſources ne ſont pas encore connues; qu'elle vient de très loin, & qu'on l'a remontée plus de quatre-vingts lieues ſans les trouver. A environ cinquante lieues de ſon embouchure elle reçoit une Riviere aſſez belle, qui vient du Sud-Eſt, qu'on


Terrain bas et noyé
HOLLANDOIS
RIVIERE DE MARONY
FRANÇOIS
DES
TERRES
TERRES
CARTE DE
L'ENTRÉE DE LA RIVIERE
DE MARONY
Par le S. Bellin Ingr de la Marine 1762.
Echelle de 3. Lieues Marines de France.

qu'on appelle la riviere des Arouas. En 1731 & 1732 on remonta cette derniere plus de vingt-cinq lieues, enſuite on la quitta pour prendre la route à travers les terres, tirant vers le Sud-Eſt, & au bout de huit jours, pendant leſquels on eſtima avoir fait 35 à 40 lieues, on ſe rendit dans la riviere de Camopy, qui ſe décharge dans celle d'Oyapok. Le but d'un pareil voyage étoit la découverte du Pays, & la recherche d'une forêt de Cacaotiers, qu'on diſoit être aux environs des ſources de la riviere de Camopy.

Le Maroni reçoit dans ſon cours pluſieurs autres Rivieres qui le groſſiſſent conſidérablement, ſur-tout dans le tems des pluies. Les terres du Maroni, ſur-tout vers la Mer, ſont baſſes & inondées, couvertes de bois & de broſſailles. Les Hollandois de Surinam ont pouſſé des Etabliſſemens juſques ſur la Rive Occidentale de cette Riviere, qui, par les Traités, appartient à la France.

Riviere d'Amanibo.

A l'Orient de la Riviere de Maroni, on trouve celle d'*Amanibo*, ou Amana, qui n'en eſt ſéparée que par une pointe de terre. Quoique cette derniere ne ſoit pas ſi conſidérable que le Maroni, elle ne laiſſe pas que d'être grande, ayant à ſon embouchure plus d'une demi-lieue de large ; j'ignore ſi on l'a remontée juſqu'à ſes ſources. Les terres qu'elle arroſe ſont aſſez bonnes, & fourniroient tout ce qui conviendroit pour la vie, ſi elles étoient cultivées. Les Indiens qui habitent ſur ſes Rives y trouvent tout ce qu'il faut pour leurs ſubſiſtances ; d'ailleurs la pêche y eſt extrêmement abondante, ce qui y attire beaucoup d'Indiens, attendu qu'ils ſont preſque tous

Ichtiophages pendant la plus grande partie de l'année.

Riv. Organa. A neuf lieues à l'Eſt-Sud-Eſt d'Amana, on trouve Argana ou Arganabo, que quelques-uns écrivent Waraganabo, qui n'eſt proprement qu'une grande Crique, pour parler le langage du Pays, c'eſt-à-dire, une petite Riviere, dont le cours n'eſt pas étendu. On trouve quelques Indiens établis ſur ſes bords.

A quatre lieues au Sud-Eſt d'Arganabo, on trouve l'ance de Conamama, qui n'eſt pas profonde, & dans laquelle il y a deux Rivieres qui ſe déchargent à une lieue l'une de l'autre. Celle du côté de l'Oueſt s'appelle Iracou ou Iracoubo, & celle du côté de l'Eſt ſe nomme Coñamama. Les bords de l'Iracou ſont habités par les Tayras, qui ſont les Indiens de la Nation des Galibis, qui nomment ainſi ceux qui habitent les embouchures des Rivieres, pour les diſtinguer de ceux nommés Itouranés, qui dans leur Langue ſignifie habitans des montagnes.

Riviere de Conamama. La Riviere de Coñamama eſt plus conſidérable & plus belle que celle d'Iracoubo; c'eſt ſur ſes bords que les François firent un Etabliſſement conſidérable en 1626, qu'ils y bâtirent un Fort, & qu'ils y firent un aſſez bon commerce. Ils l'ont abandonné dans la ſuite, & aujourd'hui il n'y a que quelques Indiens Galibis & point de François.

Riviere de Sinamary. A ſix lieues à l'Eſt-Sud-Eſt de Coñamama, on trouve la riviere de Sinamary, ou Senamaribo, où les François s'étoient établis en 1624, & avoient bâti un petit Fort, qu'ils ont abandonné quelques années après.

Cette Riviere eſt fort jolie & navigable aſſez avant pour des barques. A vingt-cinq lieues de ſon embouchure, il y a quelques Carbets d'Indiens répandus ſur ſes bords ; mais il n'y a plus d'habitans François. Les Indiens Galibis avoient établi ſur la Rive Occidentale un village conſidérable, qu'on appelloit Tonnayaribo ; je ne ſais s'il ſubſiſte encore, car ces Peuples ſont ſujets à changer de demeure, ſuivant les circonſtances. On trouve dans cette Riviere de groſſes huîtres, que les Indiens nomment Maipa, dont l'écaille a huit pouces de diamétre ; mais elles ne valent pas les petites huîtres qu'on trouve ſur les rochers.

Rouanibo, que d'autres nomment Karoua ou Karouabo, eſt une Crique entre Coñamama & Sinamary, vis-à-vis de laquelle, proche la Côte, il y a quelques iſlets & roches ſous l'eau qui en couvrent l'entrée.

Riviere de Kourou.

Kourou eſt une Riviere ſituée à douze lieues au Sud-Eſt de celle de Sinamary, par la latitude de cinq degrés dix minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Elle peut avoir une petite demi-lieue de large à ſon embouchure ; mais l'entrée n'en eſt pas aiſée, à cauſe des bancs de ſable qui ſont à droite & à gauche, & de pluſieurs gros rochers plats qui ſont en dehors, & qui ſemblent la barrer ; cependant les vaiſſeaux ne laiſſent pas que d'y entrer, y ayant une aſſez bonne paſſe du côté du Nord, dans laquelle le moins d'eau que l'on trouve eſt trois braſſes de baſſe mer, & l'on vient mouiller à une lieue & demie dans la Riviere, par les quatre à cinq braſſes d'eau,

preſque vis-à-vis le Bourg qui eſt bâti à une lieue de l'entrée ſur la rive gauche. En 1665, on fit un Établiſſement ſur cette Riviere, & on y envoya cinquante hommes pour le commencer. En 1714 les Jéſuites y établirent une Miſſion, où ils attirerent pluſieurs Nations Indiennes, qui étoient errantes & répandues dans les Forêts; ce qui forme aujourd'hui une Bourgade aſſez conſidérable, où quelques François de Cayenne ſont venus s'établir. Il y a pluſieurs autres Carbets ou Villages d'Indiens répandus le long de la Riviere de Kourou, & ſur les petites Rivieres qui s'y déchargent. Toutes ces Rivieres ſont fort poiſſonneuſes, & les terres qu'elles arroſent ſont fertiles, & fourniſſent abondamment la ſubſiſtance à ce grand nombre d'Indiens.

Entre Kourou & Sinamary, il y a pluſieurs Ances où l'on va faire la pêche de la Tortue, qui eſt très abondante, & qui ſe fait depuis Mars juſqu'à la mi-Juin, tems auquel ces animaux ont coutume de venir pondre leurs œufs ſur le ſable.

Près de l'embouchure de la riviere de Kourou, il y a de gros rochers plats, ſur leſquels les vagues jettent l'eau de la Mer, qui s'y criſtalliſe, & ſe change en ſel; mais il ne ſe forme que pendant les grandes chaleurs, & ſur-tout lorſque le vent du Nord ſouffle.

Iſles au Diable. A quatre lieues au large de la Riviere de Kourou, vers le Nord-Nord-Eſt, on trouve trois petits Iſlets, que l'on nomme les Iſles au Diable; ce ſont des rochers ſtériles, ſur leſquels il y a beaucoup d'oiſeaux de Mer de différentes eſpeces.

Carbet ou Village d'Indiens
CARTE DE L'ENTREE DE LA RIVIERE DE KOUROU.
Par le S. Bellin Ing.r de la Marine 1762.
Mission
Carbet d'Indiens
Village de l'Eglise
Kourou
Chiqui
Crique Chiqui
Crique Ayamou
Ayamou
Pariaou
Pariaca
Pacoura
Riviere de Kourou
Rade de Sable et de Vase
Menagerie du Pere Lambard
Crique Mahaulu
Crique Catayrau
Crique Coroupi
Crique Pourmaou
Marecages
Savanes ou Prairies
Corou ou est l'Habitation du Missionaire
Carbet d'Indiens
Riviere Erearou
Carbet d'Indiens
Carbet d'Indiens
Crique Alpina
Echelle d'une Lieue Marine de France
une Lieue

La Riviere de *Macouria* eſt à trois lieues au Sud-Eſt de celle de Kourou ; la Côte entre deux eſt belle & unie ; ce ſont des prairies où les pâturages ſont excellens, & où les beſtiaux s'engraiſſent au mieux, auſſi toute cette étendue eſt remplie d'Habitations & de Ménageries, que les François de Cayenne y ont établies à peu de diſtance les unes des autres. Cette Riviere eſt fort petite & remplie de vaſe ; ſes Rives ſont bordées de Palétuviers, que la haute mer couvre, & où les huîtres s'attachent. C'eſt auſſi au pied de ces arbres où l'on pêche cette grande quantité de Crabes, qui ſert de nourriture ordinaire aux Eſclaves & aux pauvres Habitans. Les arbres que les François appellent Bois rouge, & les Indiens *Coumery*, croiſſent plus communément du côté de Macouria que dans les autres Rivieres. Ces arbres ſont fort réſineux, & répandent d'aſſez loin une odeur forte & agréable, qui approche de celle du Storax. Il découle du tronc de cet arbre une liqueur rouge comme du vin, qui eſt un baume admirable pour toutes ſortes de bleſſures. Les Serpens, & ſur-tout celui qu'on appelle Serpent à grelots, ſont très communs dans tout ce quartier-là. Riviere de Macouria.

De Macouria au Port & Riviere de Cayenne il y a ſix lieues au Sud-Eſt. La Côte entre deux eſt baſſe & unie, & remplie de belles habitations fort près les unes des autres.

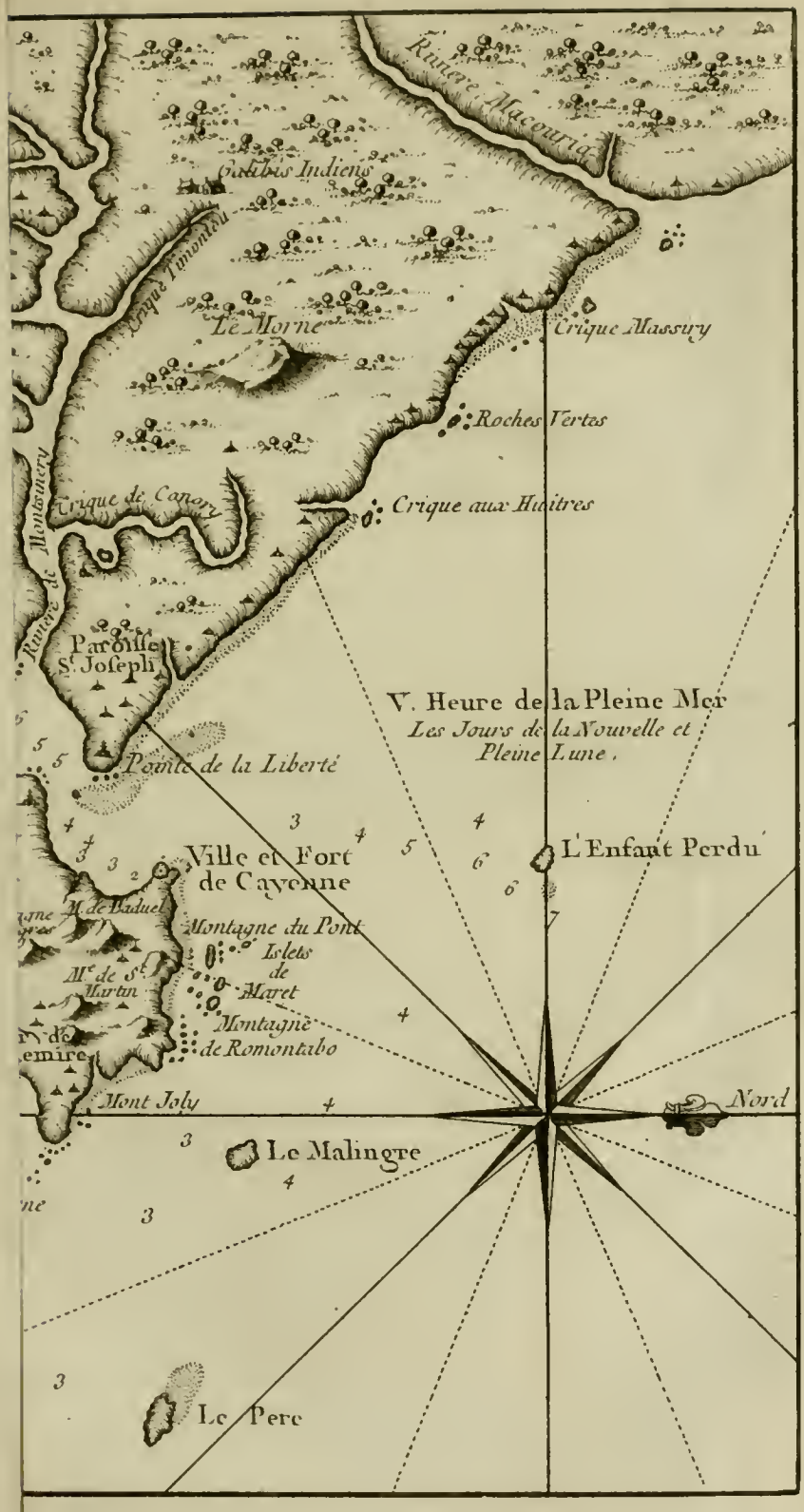
L'Iſle de Cayenne a environ ſix lieues du Nord au Sud, ſur trois à quatre lieues dans ſa plus grande largeur. Elle a la Mer au Nord, la Riviere de Cayenne à l'Oueſt, celle d'Ouya à l'Eſt, & au Midi un bras Iſle de Cayenne.

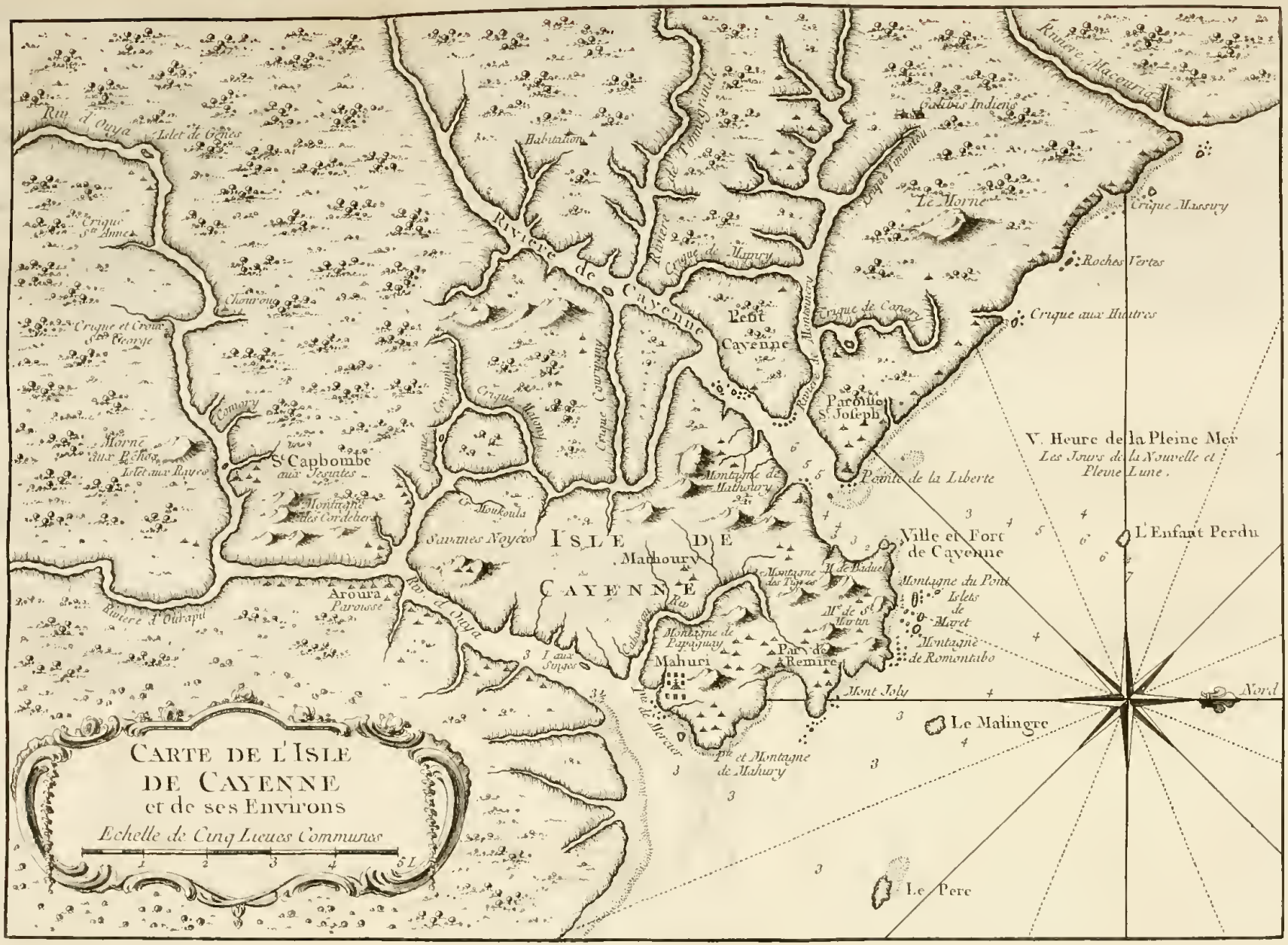
formé par les Rivieres d'Ouya & d'Orapu.

La Ville. La Ville & Fort de Cayenne ſont ſitués ſur la pointe Septentrionale de l'Iſle par la latitude de quatre degrès cinquante-cinq minutes, & par les cinquante-quatre degrés trente-ſept minutes de longitude à l'Occident du Méridien de Paris. Le terrein en eſt bon & fertile, arroſé de pluſieurs criques ou ruiſſeaux. La partie du Nord eſt la meilleure & la plus ſaine, y ayant pluſieurs petites montagnes toutes cultivées & garnies d'habitations. A l'égard de la partie du Sud, elle eſt beaucoup plus baſſe; ce ſont de grandes prairies, qu'ils appellent Savanes, dont la plûpart ſont noyées dans le tems des pluies.

Le Port. Le Port eſt à l'Oueſt de la Ville & à l'embouchure de la Riviere de Cayenne; l'entrée en eſt difficile, à cauſe des bancs de ſable & de vaſe ſur leſquels il faut paſſer pour venir au mouillage. Il y a même quelques roches à fleur d'eau, auxquelles il faut prendre garde; auſſi a-t-on la précaution de prendre des Pilotes à terre pour entrer les vaiſſeaux dans ce Port. Nous donnerons une deſcription plus particuliere de ces dangers, avec les remarques pour les éviter, ſoit en entrant ſoit en ſortant. On trouvera auſſi dans l'article ſuivant une deſcription de la ville de Cayenne & de ſon état actuel.

Outre cette Ville, qui eſt la capitale & le centre de toute la Colonie, il y a 1°. le Bourg & Paroiſſe de Remire, dans la Partie Orientale de l'Iſle, à deux lieues au Sud-Eſt de Cayenne. 2°. Le Quartier & Paroiſſe de Mahury, auſſi dans la Partie Orientale, à l'embouchure de la riviere d'Ouya. 3°. Le quartier


Riviere Macouria
Galibis Indiens
Crique Timonibo
Le Morne
Crique Massury
Roches Vertes
Crique aux Huitres
Crique de Canary
Riviere de Montsinery
Paroisse St. Joseph
V. Heure de la Pleine Mer
Les Jours de la Nouvelle et Pleine Lune.
Pointe de la Liberté
Ville et Fort de Cayenne
L'Enfant Perdu
Montagne du Pont
Islets de Mayet
Montagne de Romontabo
Mont Joly
Nord
Le Malingre
Le Pere


CARTE DE L'ISLE
DE CAYENNE
et de ses Environs
Echelle de Cinq Lieues Communes
1
2
3
4
5 L.
ISLE DE CAYENNE
Mathoury
Cayenne
Ville et Fort de Cayenne
St Capbombe aux Jesuites
Aroura
Paroisse
Mahuri
Rivière de Cayenne
Rivière de Tonnegrande
Rivière de Mahury
Rivière d'Oyapi
Rivière d'Onya
Rivière Macouria
Le Morne
Roches Vertes
Crique aux Huitres
Crique Massury
Crique de Mahury
Crique de Canori
Crique Camopi
Crique Malouy
Crique et Cour St Georges
Crique Ste Anne
Islet de Genes
Habitation
Gallibis Indiens
Paroisse St Joseph
Pointe de la Liberte
Montagne de Mathoury
Montagne du Pont
Isles de Mayet
Montagne de Romontabo
Mont Joly
Le Malingre
Le Pere
Nord
L'Enfant Perdu
V. Heure de la Pleine Mer
Les Jours de la Nouvelle et Pleine Lune.
Montagne de Papaguay
Pare de Remire
Montagne et Montagne de Mahury
Sommes Noyées
Montagne des Cordeliers
Morne aux Peches
Islet aux Rayes
Camory
Choirou
Riv. d'Oyapi
Riv. d'Onya

de Matoury, ſitué aux environs de la montagne de ce nom, dans la Partie Occidentale de l'Iſle.

Les Montagnes dont nous avons parlé ne ſont que des Colines cultivées juſqu'au ſommet, dont les plus conſidérables ſe nomment la Montagne du Pont, de Remontabo, le Mont-Joly & de Mahury, toutes peu éloignées de la Côte du côté du Nord. Plus avant dans les terres ſont la Montagne de Baduel, celles des Tigres, de Papaguay, & celle de Mathoury.

Sur les bords de la Riviere d'Oya, vis-à-vis l'endroit où elle ſe joint avec celle d'Orapu, on trouve la montagne des Cordeliers; tout le reſte du terrein ſont des plaines baſſes, très bien arroſées & fertiles, dont pluſieurs parties ſont même inondées dans la ſaiſon des pluies.

La Riviere de Cayenne eſt conſidérable, quoiqu'elle ne vienne pas de fort loin; ſon cours eſt preſque Nord-Eſt & Sud-Oueſt, elle reçoit pluſieurs Rivieres, telles que celles de Montſinery, de Tonne-Grande, & autres Criques ou Ruiſſeaux. Riv. d'Ouya.

La Riviere d'Ouya ſépare l'Iſle de Cayenne de la terre ferme du côté de l'Eſt; c'eſt une fort belle Riviere, dont l'entrée a près d'une lieue de large, avec trois braſſes & trois braſſes & demie de profondeur de baſſe mer. A quatre grandes lieues de ſon embouchure, on a établi en 1724 une Paroiſſe appellée Aroura, ſur la Rive Orientale, pour la commodité des habitans éloignés de Cayenne, dont une grande partie ont leurs Etabliſſemens le long de cette Riviere. Lorſqu'on l'a remontée deux lieues & demie au-deſſus de la Pointe d'Aroura, elle ſe partage en

deux branches, dont l'une va vers l'Oueſt & le Sud-Oueſt, & l'autre vers le Sud & le Sud-Eſt. La branche de l'Oueſt s'appelle la Riviere du Comté de Genes, que quelques-uns appellent toujours la Riviere d'Ouya; & la branche du Sud-Eſt ſe nomme Orapu, qui vient de fort loin. C'eſt dans le fond d'Orapu qu'on avoit commencé autrefois un chemin pour aller par terre juſqu'à la Riviere des Amazones, non-ſeulement dans la vue de chaſſer les Portugais qui s'étoient établis dans les terres de la dépendance du Gouvernement de Cayenne, mais encore pour tâcher de découvrir des Mines qu'on aſſure être dans ces cantons, & commercer avec un nombre infini de Nations Indiennes qui ſont répandues entre l'Orapu & l'Amazone.

Les bords de la Riviere d'Oya ſont élevés & couronnés de grands arbres; elle ſerpente beaucoup, & eſt aſſez large & profonde depuis ſon embouchure juſqu'à la premiere Cataracte, qui en eſt à vingt-cinq lieues, & où la Mer monte. Depuis la Cataracte juſques chez les Nouragues elle n'eſt pas tout-à-fait ſi large ni ſi profonde, mais navigable par-tout.

A l'égard du Pays ſitué entre la Riviere du Comté de Genes & celle d'Orapu, dont les eaux ſont excellentes, il eſt très peu connu; ce ſont d'épaiſſes Forêts, remplies de très beaux bois, où l'on n'a guere pénétré.

Dans la Riviere d'Ouya, à une grande lieue au-deſſus de ſa jonction avec celle d'Orapu, il y a un Etabliſſement conſidérable qui appartient aux Jéſuites, qu'on appelle le Cap Bombe: ce quartier eſt aſſez bien

bien peuplé. Continuant de remonter la Riviere, on trouve l'Iſle aux Rayes, le Morne aux Echos, les Criques de Comory, de Chourou & de Sainte-Anne, & l'Iſlet de Genes. Il y a des Etabliſſemens dans tous ces endroits : quelques lieues au-deſſus de l'Iſlet de Genes, la Riviere d'Ouya eſt barrée par trois différentes Cataractes, peu éloignées les unes des autres, qui ne ſont pas difficiles à paſſer. Juſques-là le Pays eſt bas & noyé ; mais lorſqu'on les a paſſées, les terres ſont hautes & fort belles juſqu'au pays des Nouragues, Nation ſauvage établie dans ces cantons, aux environs des ſources de l'Ouya, qui porte dans ſes commencemens le nom de Riviere des Nouragues.

Au Nord de l'Iſle de Cayenne il y a pluſieurs petits Iſlets, ſtériles & inhabités, dont nous parlerons à l'article du Routier des Côtes.

Riviere de Caux.

De la Riviere d'Ouya à celle de Caux on compte cinq lieues ; cette Riviere eſt belle, & le terrein auſſi bon & auſſi propre que celui des autres à fournir, à ceux qui voudroient y faire des habitations, tous les beſoins de la vie. Le gibier y eſt en abondance, & on y prend en très peu de tems quantité de poiſſons ; auſſi les habitans de la Côte de Remire y envoient-ils ſouvent leurs eſclaves faire la pêche. Pluſieurs habitans de Cayenne étoient venus s'établir ſur cette Riviere ; mais aujourd'hui il n'y reſte plus que quelques Indiens : on ne ſait pas trop pourquoi on a abandonné cette Riviere, car, quoiqu'elle n'ait pas plus de quinze à vingt lieues de cours, elle ne laiſſe pas que d'être commode pour des Etabliſſemens

on trouve à ſon embouchure deux à trois braſſes d'eau de baſſe mer, & lorſqu'on eſt en dedans, trois & quatre braſſes fond de ſable & de vaſe. La Mer y monte de huit pieds.

Riviere d'Aprouack. L'entrée de la Riviere d'Aprouack eſt à ſix lieues au Sud-Eſt de la Riviere de Caux ; elle eſt grande & belle, & vient de fort loin : ſon embouchure a environ deux lieues de large ; on trouve en dehors trois braſſes & demie & quatre braſſes d'eau ; les terres des deux côtés de l'entrée ſont baſſes, noyées & couvertes de Palétuviers : à deux lieues en dedans on trouve une Iſle baſſe, d'environ une demi-lieue de longueur, mais fort étroite, couverte d'arbres, qui eſt dans le milieu du lit de la Riviere. Cette Iſle pouſſe un banc de ſable ſous l'eau qui s'étend plus d'une demi-lieue vers le Nord, dont il faut ſe défier en entrant ; ce qui forme deux paſſes ; celle de la gauche eſt meilleure, y ayant trois braſſes & demie d'eau de baſſe mer ; au lieu qu'il n'y a que deux braſſes dans la paſſe de la droite. Cette Iſle de l'entrée ſe nomme l'Iſle aux Pêcheurs : il y en a une autre beaucoup plus petite au Sud d'elle, à un quart de lieue de diſtance. La Riviere de Couſarie ſe décharge dans celle d'Aprouack du côté de l'Eſt, à une demi-lieue au-deſſus du petit Iſlet ; elle eſt belle & fort ſaine ; il y a trois braſſes d'eau à ſon entrée, & l'on peut la remonter aiſément pendant dix à douze lieues. Il y a quelques Indiens Couſaris établis ſur ſes bords.

A deux lieues de la Riviere de Couſarie, du même côté, on voit ſur les bords de l'Aprouack les veſtiges

Entrée de la Riviere d'Aprouak
Située dans la Guyane.
Echelle de trois Lieues communes
Pointe d'Aprouak
Isle des Pêcheurs
Mont Carumiri
Ancien Port Perdu
Village d'Indiens Coussarie
Un Banc de Roche

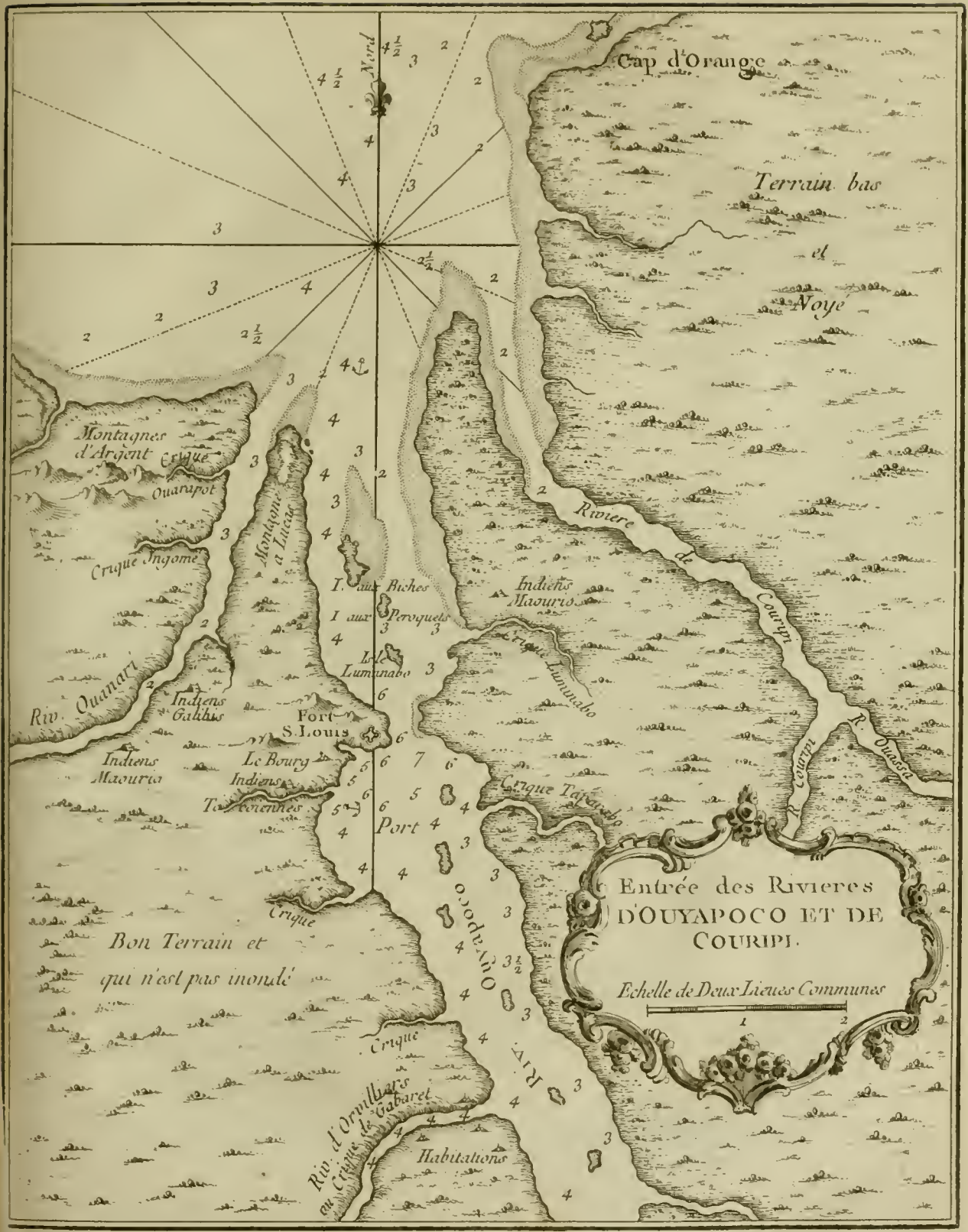
du Fort que les Hollandois y avoient bâti lorſqu'ils tenterent de s'établir ſur cette Riviere : c'eſt un terrein élevé de quarante à cinquante pieds, entouré d'un foſſé avec un puits ; le reſte eſt entierement ruiné : on y voit encore quantité de Citronniers & d'Orangers qu'ils avoient plantés aux environs. Les vaiſſeaux remontent juſques-là avec facilité, & mouillent par quatre & cinq braſſes d'eau bon fond de ſable & de vaſe, aſſez près du rivage pour s'amarrer à terre. Au-deſſus de cet endroit la Riviere commence à n'avoir plus tant de largeur ni de profondeur : elle reçoit à droite & à gauche un grand nombre de Criques ou de petites Rivieres qui arroſent le terrein & le rendent très fertile. La pêche du Lamentin & de la Tortue y eſt très abondante. Parmi ces Rivieres, il y en a deux plus grandes que les autres, que l'on nomme Taracini & Coſſa, &, ſelon d'autres, Aratay & Coroaibo, aux environs deſquelles les terres ſont très belles & propres à la culture des Cannes de Sucre & de l'Indigo : elles ſe jettent dans l'Aprouack, entre le premier & le ſecond ſault, du côté de l'Oueſt, à quelques lieues l'une de l'autre.

En remontant la Riviere d'Aprouack, on trouve pluſieurs Saults ou Cataractes : le premier, qui eſt à environ vingt lieues de ſon embouchure, eſt très aiſé à paſſer, puiſque la haute mer le couvre entierement ; &, comme la Mer ne monte que de huit pieds ſur la Côte, il n'y a donc, pendant ces vingt lieues & juſques au-deſſus du Sault, que huit pieds de pente, ce qui fait que le courant n'eſt pas fort

rapide, & rend par conſéquent la navigation de cette Riviere très facile juſqu'à cet endroit.

A dix lieues de ce premier Sault, il y en a un autre plus difficile à paſſer, qu'on appelle Marapou, où demeurent des Indiens Nouragues, il a environ un quart de lieue de long, & les Canots ne le paſſent pas ſans riſque ; mais il y a un chemin par terre ſur la droite qui eſt aſſez commode, & qu'on fait à pied & à cheval fort aiſément, & même en cabrouet. Depuis cet endroit la Riviere eſt remplie de Saults plus ou moins dangereux, quelques Traiteurs François, qui l'ont remontée en canot plus de cent vingt lieues, diſent avoir trouvé vingt-deux de ces Saults dans un eſpace de ſoixante-dix lieues. Il y a même un endroit qui s'appelle Tipouraubo, où la Riviere ſe perd dans une quantité de rochers, où l'on n'entend qu'un grand bruit fort confus ſans voir d'eau ; là il faut enlever les canots environ douze cens pas par-deſſus une montagne qui a bien cinquantes toiſes de haut. De-là on va débarquer à Maraqua, où la Riviere ſe trouve barrée par de gros arbres : on laiſſe là les canots pour aller par terre chez les Acaucois & les Aramagotoux ou Armancoutoux, Nations Indiennes aſſez nombreuſes, & nos amies.

A cinq lieues au Nord de l'entrée d'Aprouack il y a une petite Iſle aſſez haute & toute pelée, c'eſt un rocher taillé preſqu'en forme de dôme, qu'on appelle le grand Connétable, pour le diſtinguer d'un autre beaucoup plus petit, qui en eſt à demi-lieue, & preſqu'à fleur d'eau, nommé le petit Connétable. Les


Nord
Cap d'Orange
Terrain bas
et
Noyé
Montagnes d'Argent
Crique
Ouarapot
Crique Ingomé
Montagne à Lucas
I. aux Biches
I aux Perroquets
Ile Lumunabo
Indiens Maouris
Rivière de Courou
Crique Lumunabo
Riv. Ouanari
Indiens Galibis
Fort S. Louis
Le Bourg
Indiens Tayennes
Indiens Maouris
Crique Tapanabo
R. Couripi
R. Ouassa
Port
Ouyapoco
Riv.
Crique
Bon Terrain et qui n'est pas inondé
Crique
Riv. d'Orvilliers ou Crique de Gabaret
Habitations
Entrée des Rivieres D'OUYAPOCO ET DE COURIPI.
Echelle de Deux Lieues Communes
1
2

vaiſſeaux qui vont à Cayenne ne manquent pas de venir reconnoître le grand Connétable, pour aſſurer leur navigation. Ce Rocher, qui a environ un quart de lieue de tour, eſt la retraite d'une infinité d'oiſeaux, comme Goëlands ou Mauves, Fregates, Foux & autres, qui y vont pondre leurs œufs, & qui volent inceſſamment tout autour. Quelques habitans de Cayenne diſent qu'il y a ſur ce Rocher une ſource d'eau douce & minérale.

Riviere d'Oyapoko.

La riviere d'Oyapoko, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Vincent Pinçon, comme on l'a déja remarqué, & comme on le démontrera ci-après, eſt une des plus conſidérables de ce continent ; elle eſt éloignée de celle d'Aprouack d'environ douze lieues au Sud-Eſt. Son embouchure eſt dans le milieu d'une eſpece de Baie qui a quatre lieues de largeur, & dans laquelle ſe déchargent deux autres Rivieres, l'une nommée Couripi, du côté de l'Eſt, & l'autre Ouanari, du côté de l'Oueſt. La Pointe qui forme l'entrée de cette Baie, du côté de l'Eſt, s'appelle Cap d'Orange ; il eſt ſitué par les quatre degrés douze minutes de latitude ſeptentrionale, & par les cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale du Méridien de Paris, ce qui revient au trois cens vingt-ſeptieme degré de longitude, priſe, ſuivant l'ancien uſage, à l'Iſle de Fer.

Cette Baie eſt reconnoiſſable par une chaîne de petites montagnes qui s'élevent dans un terrein plat

& noyé, & qui s'avancent assez près du bord de la Mer sur la Côte de l'Oueſt ; on les appelle les Montagnes d'argent, parcequ'on a cru qu'elles renfermoient des Mines de ce métal.

La riviere d'Ouanari eſt au Sud de ces montagnes ; elle n'eſt ſéparée de la riviere d'Oyapoko que par une langue de terre baſſe, dont la pointe du Nord s'éleve en forme d'une petite Coline aſſez haute, audeſſus du niveau de la haute Mer, qu'on nomme la Montagne à Lucas, dont le pied eſt de pur roc, & où il y a quantité de ſources d'eau vive. L'Ouanari n'a pas plus de cent toiſes de large à ſon embouchure, & l'on y trouve trois braſſes d'eau, enſuite deux, & plus haut, ſept à huit pieds au plus. Les terres des deux côtés ſont aſſez bonnes, mais il faut s'éloigner des bords, qui ſont bas & noyés. Elle prend ſa ſource, du côté de l'Oueſt, à huit ou dix lieues de là, dans de grandes ſavanes ou prairies, qui ſont en grande partie de très bonnes terres propres à la culture des Cannes de Sucre & de l'Indigo ; auſſi y a-t-il eu toujours beaucoup d'Indiens aux environs de cette Riviere.

L'Oyapoko a deux lieues de large à ſon embouchure ; on peut y mouiller par quatre braſſes d'eau fond de vaſe, ayant la Montagne à Lucas à l'Oueſt, à la diſtance de trois quarts de lieue. Une lieue en dedans il y a une Iſle baſſe, qu'on appelle l'Iſle aux Biches, qui eſt couverte dans les grandes marées ; on en paſſe à l'Oueſt, lorſqu'on veut entrer dans la Riviere, car le côté de l'Eſt eſt rempli de bancs de ſable & de vaſe, qui en rendent le paſſage impratiquable ;

on trouve dans la passe de l'Oüest quatre brasses tout près de terre.

Lorsqu'on a remonté le Fleuve cinq à six lieues, il fait un enfoncement qui forme un fort beau Port, où l'on mouille par quatre, cinq & six brasses d'eau, aussi près de terre que l'on veut. C'est en cet endroit que nous avons bâti en 1726 un nouveau Fort & un Bourg, aux environs duquel plusieurs Nations sauvages Indiennes sont venues s'établir. En 1735 on établit pour elles, à quelques lieues du Fort, la Mission appellée de Saint-Paul. Les terres aux environs sont fort bonnes, & donnent abondamment à la culture toutes sortes de denrées ; c'est sans doute la beauté du lieu & la commodité du Port qui avoient engagé les Hollandois à s'établir en 1676 dans cet endroit, & d'y bâtir un Fort, contre tout droit, & d'où nous n'avons pas tardé à les chasser.

Depuis l'Isle aux Biches jusqu'à trois lieues au-dessus, il y a plusieurs autres petites Isles, mais qui n'embarrassent pas la navigation. Ensuite la Riviere se retrécit beaucoup, & n'a pas plus de sept à huit pieds de profondeur. A quatre lieues du Fort, du même côté, on trouve la riviere d'Orvilliers, que d'autres ont nommé la Crique de Gabaret. Ses sources sont à environ vingt lieues de-là, & son cours est presque toujours de l'Oüest à l'Est : on peut la remonter sept à huit lieues en canot, ensuite on trouve plusieurs Saults fort près les uns des autres, qui en interrompent entierement la navigation ; à son entrée dans l'Oyapoko, les terres sont bonnes, & il y a plusieurs belles habitations à droite & à gauche.

Cataractes de l'Oyapoco.

Depuis la riviere d'Orvilliers juſqu'au premier Sault de l'Oyapoko, il y a cinq à ſix lieues; quoique la Mer monte juſqu'à ce Sault, & qu'elle y couvre pluſieurs des roches qui barrent le lit du fleuve, il eſt impoſſible d'y faire paſſer autre choſe que de moyens canots. Sur la droite, ainſi qu'à Aprouack, on peut paſſer aiſément par terre, à pied, à cheval & avec des charettes; ce paſſage a bien trois quarts de lieue de longueur. A trois lieues de ce premier Sault, on en trouve un ſecond beaucoup plus difficile à paſſer, nommé le Cachiri; entre ces deux Saults, ſur la gauche, il y a une belle Riviere appellée Kuerikourt, dont le cours eſt d'environ trente lieues preſque Nord & Sud. Le troiſieme Sault de l'Oyapoco eſt à deux lieues & demie du ſecond, entre deux; du côté droit on trouve l'embouchure de la riviere de Romontabo, ou Armontabo, dont le cours eſt de l'Oueſt à l'Eſt, qui prend ſes ſources à plus de vingt lieues de-là, dans ces vaſtes Prairies & Forêts, qui ſont entre les rivieres de Camopy & d'Aprouack. Les Indiens Palanques habitent vers ſes ſources.

Riviere de Camopy.

La riviere de Camopy ſe jette dans l'Oyapoko, à à deux grandes lieues de celle de Romontabo, du même côté. Elle vient de l'Oueſt, & prend ſa ſource dans de vaſtes Forêts, où l'on n'a pas pénétré; on l'a cependant remontée fort loin, & l'on aſſure qu'elle conduit juſqu'à peu de diſtance d'une riviere nommée Couyari, dont elle n'eſt ſéparée que par un portage d'environ trois lieues, que pluſieurs Voyageurs diſent venir ſe rendre dans la grande riviere des Amazones; de ſorte que, par le moyen de ces Rivieres, la communication

communication ſeroit aſſez facile entre l'Amazone & les Habitations Françoiſes de la Guyane.

L'Oyapo

Le cours de l'Oyapoko entre Romontabo & Camopy eſt rempli de Saults, fort près les uns des autres ; un Voyageur en a compté neuf. Il reçoit auſſi pluſieurs Criques ou petites Rivieres, parmi leſquelles on en remarque deux ſur la gauche plus conſidérables, ſavoir le Karouy & la riviere des Notayes : cette derniere, dont on connoît plus de vingt lieues, & qu'on a remontée quinze lieues en canot, eſt remplie de Saults dès ſon embouchure.

On a remonté l'Oyapoko près de cent lieues au-deſſus du Camopy ; ſon cours eſt Sud & Sud-Sud-Oueſt. Il reçoit pluſieurs Criques & Rivieres, & il y a beaucoup de Saults. Les Pirious & les Ouayes, Nations Indiennes fort nombreuſes, habitent dans ces hauts du Fleuve.

Riviere de Couripy.

La Riviere de Couripy eſt à l'Eſt de celle d'Oyapoko, & n'en eſt ſéparée, à ſon embouchure, que par une pointe de terre baſſe & noyée, qui pouſſe ſous l'eau un banc de ſable & de vaſe d'une lieue de longueur vers le Nord, dont il faut ſe défier lorſqu'on veut entrer dans l'Oyapoko. Lorſqu'on a remonté la riviere de Couripy ſix lieues, elle ſe partage en deux branches, l'une va au Sud, & conſerve le nom de Couripy, qui prend ſes ſources à ſix lieues de-là, au pied d'une montagne nommée Cayari ; l'autre branche, qui va vers le Sud-Eſt, ſe nomme la riviere d'Ouaſſa, qui, au bout de quatre lieues, ſe partage auſſi en deux branches ; celle qui vient du Sud ſe nomme Aroukaoua, vers les ſources de laquelle il y a

une montagne qu'on appelle la Montagne de Criſtal, à cauſe de quelques pierres blanches & tranſparentes qu'on en tire ; l'autre Bras conſerve le nom d'Ouaſſa. Le cours de ces Rivieres n'eſt pas fort étendu, elles ſerpentent beaucoup dans des ſavanes ou prairies, dont le terrein ſeroit très bon & fort fertile, s'il étoit cultivé. Les Indiens Arouas habitent dans ces cantons.

La Baie dans laquelle ſe décharge la riviere d'Oyapoco, eſt terminée du côté de l'Eſt par le Cap d'Orange, lequel eſt ſitué par les quatre degrés treize minutes de latitude ſeptentrionale, & par la longitude de cinquante-trois degrés cinquante-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris.

Cap Caſſipoure. A cinq lieues au Sud-Sud-Eſt du Cap d'Orange, on trouve le Cap Caſſipoure, qui fait la pointe de l'Eſt d'une Riviere qui porte le même nom, à l'entrée de laquelle les terres ſont baſſes & noyées ; ſon lit eſt preſque partagé en deux branches, par une Iſle fort baſſe, qui peut avoir deux à trois lieues de longueur, ſur environ une demi-lieue de large.

Riviere Caſſipoure. De la Riviere Caſſipoure juſqu'à celle de Cowanawini on compte quinze à ſeize lieues au Sud-Sud-Eſt : toute la Côte eſt baſſe, couverte de Palétuviers, & n'ayant rien de remarquable qu'une petite hauteur ou monticule iſolée, peu éloignée de la riviere de Cowanawini, qu'on appelle de *Mont-Mayé*, ou la la montagne des Mayés, qui prend ſon nom d'une Nation Indienne qui habitoit dans ces cantons.

Autres Rivieres. De la riviere de Cowanawini à celle d'Arricary, il y a quinze lieues au Sud-Sud-Eſt. La Côte entre

deux eſt baſſe, couverte de Palétuviers, & ſans aucune marque ; les arbres ſont ſi ſerrés & ſi près les uns des autres, qu'on pourroit marcher deſſus ſans tomber entre les branches, qui s'entrelacent de maniere qu'elles forment une eſpece de plancher, de ſorte que de loin on les prend pour la terre, quoiqu'ils s'avancent ainſi deux ou trois lieues dans la Mer.

Entre la Riviere de Cowanawini & celle d'Arricari, il y en a trois autres, ſavoir la riviere de Claquepoure, la riviere de Marie-Banaré & celle de Carſewini ou Coroſſune. Ces Rivieres ſont peu conſidérables, & quand on eſt en Mer à deux ou trois lieues de la Côte, on ne diſtingue point leurs embouchures, qui ſont barrées par des bancs de vaſe qui les rendent impratiquables aux vaiſſeaux, n'y ayant que des chaloupes ou des canots qui puiſſent y entrer.

La Riviere d'Arricari eſt plus conſidérable, elle a une lieue de large à ſon embouchure ; mais il y a des bas fonds & des bancs de vaſe & de ſable qui rendent ſon entrée difficile : une lieue en dedans on trouve une petite Iſle, qui eſt dans le milieu du chenal ; cette Riviere vient de l'Oueſt, elle traverſe un Pays bas & noyé. Il y a quelques Indiens qui habitent aux environs de cette Riviere, qui n'eſt pas fréquentée par les François, & dont le cours ne nous eſt pas connu.

De la Riviere d'Arricari au Cap de Nord on compte treize à quatorze lieues ; la Côte entre deux eſt baſſe, & fait un enfoncement ou Baie dans

laquelle ſe déchargent pluſieurs Rivieres, dont la principale eſt celle de Mayacaré. Toute cette partie de la Côte n'eſt preſque pas connue.

ARTICLE SECOND.

ETAT ACTUEL, QUALITÉS, PRODUCTIONS ET COMMERCE DU PAYS.

Iſle de Cayenne.

L'ISLE de Cayenne eſt le centre de la Guyane Françoiſe, & la Ville qu'on y a bâtie eſt la capitale & le chef-lieu de toute la Colonie. Cette Iſle, à laquelle on donne environ ſeize lieues de circuit, eſt haute du côté de la Mer, baſſe dans ſon milieu, & ſi marécageuſe dans beaucoup d'endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre; auſſi les habitations qui ſont répandues le long des Côtes ſe communiquent par eau. Ces Marais ſont couverts de grands arbres nommés Mangles; on ſait que ces arbres ont ſeuls la propriété de croître dans l'eau de la Mer, que les huîtres s'attachent à leurs pieds, & que leurs racines, ſortant de la terre, remontent en haut, font de nouveaux arbres, & s'entrelacent ſi bien qu'en certains endroits de la terre ferme, ſur-tout à l'embouchure de l'Orenoque & aux Côtes de la Guyane Portugaiſe, on peut marcher deſſus plus de quinze ou vingt lieues ſans mettre pied à terre; il y a même beaucoup d'Indiens qui demeurent ſur ces arbres, qui y retirent leurs canots & y font des carbets ou cabanes.

Islet aux Singes
Crique Amanaret
Crique Araparaba
Montagne de Manaumari
Riviere d'Ouya
Savannes Noyées
Crique Macouria
Crique Courbumon
CARTE DE
E DE CAYENNE
Bellin Ingr de la Marine 1762.
d'une Lieue Marine de France
une L.

Montagne de Mahury
Loyola
Islet aux Singes
Rivière d'Oya
Montagne de Manaumary
Islets de Maret
Mont de Romainville
Mont de St Marin
Mont de Papaguay
Mont des Pigeons
Montagnes de Radiche
Cayenne
ISLE DE CAYENNE
Savannes Noyées
le Port
le Cheval Blanc
Pointe de la Liberté
Montagne de Matoury
Rivière de Cayenne
Paroisse St Joseph
RONABO
Rivière de Montsinery
CARTE DE L'ISLE DE CAYENNE
Par le Sr Bellin Ingr de la Marine 1762.
Echelle d'une Lieue Marine de France
une L.

La terre de l'Iſle eſt bonne, c'eſt un ſable noir facile á labourer, qui a deux pieds de profondeur, au-deſſous deſquels on trouve une terre rouge propre à bâtir, à faire des briques & des tuiles, & même de belles poteries, ce qui n'eſt pas un petit avantage. En quelques endroits il y a des minéraux, & vraiſemblablement il doit y en avoir davantage en terre ferme. Bonté de la terre.

Le climat de l'Iſle de Cayenne eſt ſain, quoique fort pluvieux; on y voit peu de ces maladies qui font tant de ravages dans nos Iſles de l'Amérique, comme fiévres malignes, petites véroles & autres; on n'y connoît pas le mal de Siam, ſi dangereux à la Martinique & à S. Dominque. Pendant l'été les chaleurs y ſont ſupportables, étant tempérées par le vent d'Eſt, qui a coutume de s'élever tous les jours ſur les neuf heures du matin : à la vérité la ſéchereſſe eſt extrême pendant trois ou quatre mois que dure cette ſaiſon, & quelquefois elle eſt ſi grande que les campagnes ſont toutes brûlées, & il meurt ſouvent un grand nombre de chevaux & de bœufs, autant pour faute de pâturages, que pour ne trouver aucune goutte d'eau à boire; cet été dure les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre. La ſaiſon des pluies, qu'on appelle communément l'hiver, commence ordinairement dès le mois d'Octobre par de petits orages, que l'on nommme dans le Pays Pluies d'Acajou; parceque les fruits de ces arbres mûriſſent dans ce tems-là : elles ſont bientôt ſuivies de pluies continuelles qui durent pour l'ordinaire pendant ſept ou huit mois de ſuite. Ces pluies ſont ſi abondantes qu'elles communiquent une humidité conſidérable Climat de Cayenne.

au terrein, qui fait que les habitans ne peuvent conſerver aucuns meubles dans leurs caſes : cependant ces groſſes pluies, quoiqu'incommodes, ſont plus favorables aux beſtiaux, parcequ'ils trouvent par-tout de quoi paître graſſement.

Preſque toute l'Iſle eſt un Pays ſablonneux, relevé de pluſieurs petites montagnes ou colines, que l'on cultive juſqu'au ſommet : les Cannes à Sucre, le Roucou, l'Indigo, le Cacao, le Café, le Coton, le gros Millet-Maniok & autres racines, pour la nourriture des petits habitans & des eſclaves, y viennent très bien : dans le reſte de l'Iſle c'eſt un terrein fort bas, & ſi marécageux en certains endroits, qu'on ne ſauroit aller par terre d'un bout à l'autre, ce qui oblige les habitans de faire preſque le tour de l'Iſle pour ſe rendre à leurs habitations.

Quoiqu'il y ait pluſieurs Forêts, on ne laiſſe pas que de manquer de bois en de certains endroits, & ſur-tout à la Côte ; de ſorte que l'on eſt obligé de brûler aux Sucreries des bagaſſes, c'eſt-à-dire, des Cannes à Sucre qu'on a paſſées deux fois au moulin, & dont on ne peut plus rien tirer.

Si l'Iſle étoit entierement défrichée, & ſi l'on y faiſoit des canaux pour l'écoulement des eaux, elle ſeroit très ſaine & plus fertile encore qu'elle n'eſt ; par la même raiſon l'air y étoit beaucoup moins ſain lorſqu'on a commencé de s'y établir qu'il ne l'eſt aujourd'hui : & les habitans y étoient ſujets à des maladies très fâcheuſes.

Maladies des Eſclaves.

On a été long-tems que les Eſclaves ne pouvoient pas ſe multiplier, parcequ'il étoit preſqu'impoſſible

de ſauver aucun Négrillon ; ils mouroient preſqu'auſſi-tôt qu'ils venoient au monde : aujourd'hui même ils ſont encore ſujets à cette maladie qu'on appelle ſi improprement dans le Pays *Catharre*. Ce mal, qu'on peut nommer le fléau des enfans, eſt une convulſion univerſelle, ou un véritable *Tethanos*. Il attaque principalement ceux qui ſont nouvellement nés, & les emporte preſque tous en trois ou quatre jours. Il n'épargne pas même les grandes perſonnes, à quelqu'âge qu'elles ſoient. On n'a jamais vû, ou du moins très rarement, qu'aucun Blanc, pour parler le langage du Pays, ait été ſaiſi de pareille maladie. On a conſtamment obſervé que les enfans ſont plus ſujets à ce cruel mal le trois ou le quatre, juſques même au neuvieme jour après leur naiſſance ; de ſorte que s'ils paſſent neuf jours entiers ſans en avoir aucune atteinte, les femmes les croient hors de danger, & les expoſent hardiment à l'air. Il en eſt qui, en naiſſant, apportent cette maladie, & meurent auſſi-tôt. On connoît ordinairement quand les enfans ont le *Tethanos*, qu'on nomme auſſi tout court la Maladie, par la difficulté qu'ils ont à ſucer le lait, par la convulſion de la mâchoire : leur cri eſt tout-à-fait gêné & différent de celui des autres enfans. Enfin la mâchoire ſe ſerre de plus en plus ; les extrêmités deviennent roides ; & des mouvemens convulſifs, qui ſont l'avant-coureur de la mort, venant coup ſur coup, enlevent en peu de tems le malade.

Maladie nommée le Tethanos.

A l'égard des adultes, ils réſiſtent à la vérité plus long-tems que les enfans ; mais ils ont toujours le malheur d'éprouver le même ſort. La maladie ſe

manifeſte par une eſpece de torticolis, ou une douleur que l'on ſent au col, & que les malades comparent à une corde qui les preſſe : la mâchoire ſe ſerre enſuite, & empêche d'avaler la nourriture ; les bras & les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant le malade par un pied, ou par la tête, on le leve comme une piece de bois. La roideur des membres n'eſt pas ſi continuellement ſoutenue, qu'il n'arrive pluſieurs fois le jour quelques contractions involontaires. Ces accidens fatiguent ſi fort les malades, qu'ils jettent des hauts cris ; ils demandent qu'on les ſoutienne, & on eſt même obligé de leur tenir la tête un peu élevée, pour leur faciliter la reſpiration, qui eſt fort gênée. Ce qu'il y a de particulier dans cette maladie, c'eſt une faim inſatiable, dont les malades ſont quelquefois ſi fort preſſés, qu'ils mangeroient à tout moment, ſi on vouloit les ſatisfaire, & s'ils avoient d'ailleurs la liberté d'avaler. La fiévre ne manque jamais de ſurvenir ; des ſueurs copieuſes ſe répandent dans toute l'habitude du corps ; & le mal augmentant de plus en plus, le malade meurt avec des mouvemens convulſifs horribles.

Remedes qu'on y apporte.

La précaution la plus sûre pour arrêter le progrès d'un ſi cruel mal, eſt d'arroſer les malades pluſieurs fois par jour avec de l'eau la plus fraîche qu'on puiſſe trouver, & ſur-tout dès le moment que l'on s'apperçoit que les enfans ne peuvent têter qu'avec peine, & que leur mâchoire commence à ſe ſerrer. Il faut réiterer ces aſperſions, juſqu'à ce que ces fâcheux accidens ſoient diſſipés, & que les parties du corps aient repris leur premiere ſoupleſſe. Il eſt néceſſaire de

ſoutenir

ſoutenir les forces du malade, ſur-tout des grandes perſonnes, par de bons bouillons, qu'il faut donner peu & ſouvent, dans l'intervalle deſquels on doit leur faire prendre quelques cuillerées de vin. Il ne faut pas manquer non plus de mettre en uſage le mercure doux, ou l'Etioph minéral, en le mêlant avec des purgatifs, comme la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'Extrait d'Aloës a auſſi très bien réuſſi dans cette rencontre; &, ſuppoſé que le malade n'eut pas aſſez de liberté d'avaler des bolus, en ce cas, on doit y ſubſtituer une infuſion de ſené, avec la manne & les autres purgatifs ordinaires. M. Barrere, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, Médecin Botaniſte du Roi dans l'Iſle de Cayenne, de qui j'ai tiré cet article, de même que pluſieurs autres, ajoute que les eſclaves qu'il a eu le bonheur de guérir dans la Colonie, ſont autant de témoins du ſuccès & de la bonté de cette méthode. Les Négreſſes aujourd'hui, dès qu'elles s'apperçoivent que leurs enfans ſont menaçés de la maladie, elles les baignent ſans autre façon, & les arroſent avec de grands *Couyes* pleins d'eau, c'eſt une eſpece d'écuelle faite avec le fruit de Calebaſſier, coupé par le milieu & vuidé.

Outre cette maladie, qui eſt aſſez particuliere, on en voit d'autres dans le Pays, qui ne ſont pas moins remarquables, telles que le ver de Makaque. Ce ver eſt gros comme un tuyau de plume, long d'un pouce, rouſsâtre, ou d'un brun foncé, reſſemblant aſſez à une Chenille. Il naît ſous la peau entre cuir & chair, ordinairement aux jambes, aux cuiſſes, près des

Le ver Makaque.

articulations, & ſur-tout au genou. D'abord il ſe fait ſentir par une démangeaiſon qui ſurvient à la peau, & qui eſt bientôt ſuivie d'un bouton, qui groſſit inſenſiblement. Dès qu'on perce ces petites tumeurs, on trouve dedans cet animal, qui nage dans la Sanie. On a ſoin de le tirer dehors en preſſant la peau & en le prenant avec un petit morceau de bois fendu. Il y en a qui, pour hâter la ſortie de ce ver, mettent par-deſſus de la craſſe qui ſe trouve dans les pipes. Pour l'ordinaire la plaie ſe ferme d'elle-même ſans aucun ſecours. Les Indiens, les Négres & les Creols ſont ſujets à cette eſpece de ver; & les Etrangers contractent cette maladie par leur ſéjour dans le Pays. Ce ver me paroît le même que le Guſano de la Guyane Eſpagnole, dont on a parlé ci-devant pag. 76.

Vers de Guinée. On voit quelquefois des vers de Guinée parmi les eſclaves nouvellement arrivés de la Côte d'Afrique; car les Négres creols n'y ſont point du tout ſujets. Cette eſpece particuliere de ver vient en pluſieurs endroits du corps, comme au col, au dos, aux bras, aux jambes, où ils ſont ſitués en zigue-zague, longitudinalement, ou contournés ſur eux-mêmes. Cet animal, que M. Barrere dit avoir eu occaſion d'obſerver une fois, eſt fort délié, à-peu-près comme un fil, & de la longueur quelquefois de ſix aunes; qui, avant de percer la peau, ſe fait connoître par une apoſthume, qui ſe forme à l'endroit où aboutit une de ſes extrêmités. On laiſſe ordinairement percer ces ſortes de tumeurs par le ver, & dès qu'il ſort dehors, on le roule autour d'un petit morceau de bois rond,

juſqu'à ce qu'on trouve quelque réſiſtance. On revient le lendemain tortiller la partie du ver qui ſe préſente ; & on continue ainſi pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'enfin il ſoit entierement dehors. On applique chaque fois des feuilles de coton brûlées avec un peu d'huile d'*Aoüara* : cette eſpece de liniment excite le ver à ſortir. Si, par malheur, en le roulant, il vient à ſe caſſer, la partie qui reſte en dedans donne lieu à un abcès, qui fait beaucoup ſouffrir le malade, parcequ'il eſt accompagné de vives douleurs, qui s'étendent ſelon toute ſa longueur. D'ailleurs, la plaie ſe cicatriſe difficilement, & les malades tombent le plus ſouvent dans une eſpece de maraſme, qui les mene quelquefois juſqu'au tombeau. Quoique la deſcription de ce ver ne ſoit pas tout-à-fait la même que celle du Serpenteau ou Culubrilla des Eſpagnols de la Guyane, dont nous avons parlé pag. 79. Je croirois cependant que c'eſt le même animal, cauſant la même maladie, & ſe traitant de même.

Ville de Cayenne.

La ville de Cayenne eſt bâtie ſur la Pointe du Nord-Oueſt de l'Iſle, ayant la Mer au Nord & le Port à l'Oueſt ; c'eſt une eſpece d'exagone irrégulier, entouré de murailles & de cinq baſtions, avec quelques demi-lunes & un foſſé. Dans cette enceinte, il y a au bord de la Mer, ſur une hauteur, un Fort nommé le Fort-Louis de Cayenne, qui commande la Ville & le Port, dans lequel il y a un Magaſin à poudre & une Citerne. La plûpart des maiſons ſont de charpente, les autres ne ſont que de terre ou bouſillées, comme l'on dit dans le Pays ; on enduit le

dedans de bouſe de vaches, après quoi on blanchit par-deſſus : les unes & les autres ſont couvertes de bardeau ; elles l'étoient autrefois de feuilles de Palmier, mais les ravages que les incendies y faiſoient aſſez ſouvent ont engagé les habitans à couvrir leurs maiſons de bois ; auſſi depuis ce tems-là, quoique preſque toutes les maiſons ſoient ſans cheminées, & qu'on y allume le feu ſans ménagement, il arrive très rarement aucun mauvais accident.

On ne compte guere plus de deux cens maiſons, dont quelques-unes ſont à deux étages ; la maiſon du Gouverneur, l'Egliſe de S. Sauveur, qui eſt la Paroiſſe, & la Maiſon des Jéſuites, qui en ſont les Curés, ſont d'aſſez beaux bâtimens pour le Pays, & ſont ſitués autour de la Place d'Armes ; les Caſernes, le Magaſin du Roi & l'Hôpital ſont de l'autre côté de la Ville, vers la Mer.

Gouvernem. de Cayenne.

Il y a un Gouverneur & un Etat Major. La Garniſon étoit de deux cens hommes de troupes reglées, diviſés en quatre Compagnies, détachées de la Marine ; elle a été augmentée de deux Compagnies de plus ; à la moindre allarme les habitans, tant de la Ville que de la Campagne, ſont obligés de prendre les armes & de ſe rendre à la Ville.

Il y a un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonateur préſide ordinairement en l'abſcence du Gouverneur. Cette Cour juge en dernier reſſort, & connoît de toutes les affaires qui regardent les habitans.

La néceſſité de faire valoir les terres oblige les François de ſe tenir ſur leurs habitations, ce qui fait

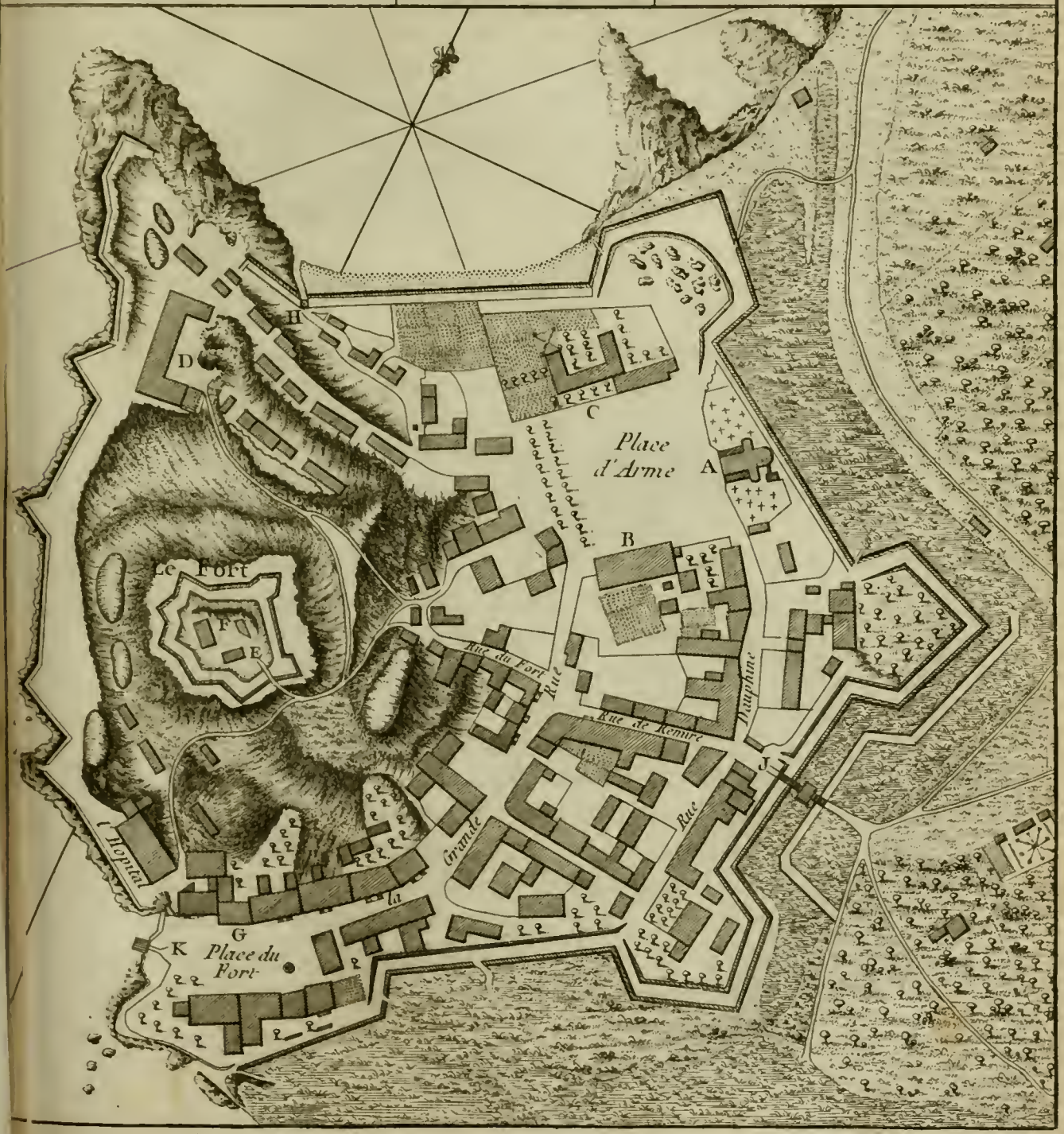
A. *Eglise de St Sauveur*
B. *Le Gouvernement*
C. *Les Jesuites*
D. *Les Casernes*
E. *Magasin a Poudre*

PLAN DE LA VILLE DE CAYENNE

Echelle de Soixante Toises.

10 20 30 40 50 60

F. *Vieille Caserne*
G. *Magasin du Roy*
H. *Aqueduc*
J. *Porte de Remire*
K. *Porte du Port*



que la Ville n'eſt pas auſſi peuplée qu'elle pourroit l'être; mais aux grandes Fêtes & dans le tems des Revues, cela eſt tout différent; on voit venir alors les habitans dans leurs canots, & quelquefois les Creols dans leur hamac, avec une ſuite de Négres & de Négreſſes qui portent de la volaille, de la caſſave, du taffia (eau-de-vie de ſucre), des racines, & les autres proviſions néceſſaires pour tout le tems qu'ils ont à reſter dans la Ville.

REMARQUE.

Ce que je dis ici n'eſt que pour faire connoître quel étoit l'état de la Colonie de Cayenne dans les derniers tems. Aujourd'hui les choſes changent, & ce Pays va prendre une face toute différente; nous avons lieu d'eſpérer que l'on aura des connoiſſances plus étendues de ces belles & vaſtes contrées.

Habitans de Cayenne.

Les Habitans de Cayenne ſont fort affables, libéraux, & reçoivent les Etrangers avec tous les agrémens poſſibles. Quoiqu'ils parlent tous François, à peine leurs enfans ſavent-ils quelques mots de cette Langue; leur jargon tient beaucoup du Négre, ſurtout par la maniere de prononcer. Les Négreſſes, à qui on eſt obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots de leur Pays. On peut cependant dire que le langage Creol de Cayenne eſt moins ridicule que celui des Iſles. Les Creoles auſſi ſont mieux faites qu'ailleurs; elles n'ont point le teint jaune & pâle, comme celles de la Martinique & de S. Domingue. Elles aiment beaucoup la propreté,

ce qui ne contribue pas peu à l'heureuſe ſanté dont elles jouiſſent.

Les Eſclaves que les habitans ont, tant pour la culture des terres, que pour leur ſervice particulier, ſont les Indiens & les Négres ; tout Eſclave au-deſſous de ſoixante ans & au-deſſus de quatorze, paie au Domaine ſept liv. dix ſols par an de capitation, qui ſe perçoivent en denrées du Pays.

Les habitations. Le ſéjour des habitations eſt beaucoup plus agréable, & eſt à préférer à celui de Cayenne ; on n'y manque de rien, ſur-tout chez les gros Habitans, & principalement quand il arrive fréquemment des Vaiſſeaux Marchands. On y fait bonne chere, & on a aiſément de quoi la faire. On entretient ordinairement une baſſe-cour bien garnie, où l'on fait élever des poules, qui ſont excellentes, lorſqu'on les a nourries pendant quelque tems avec du mill, des coqs d'Inde, des pigeons, des canards, des cochons : d'ailleurs on a un, & même pluſieurs Chaſſeurs & Pêcheurs, qui vous fourniſſent du gibier & du poiſſon. Les Perroquets ſont fort bons à la ſoupe & en daube ; les Canards ſauvages ſont excellens, mais les Perdrix, de même que les Faiſans, ont un goût fade ; leur chair eſt comme de la filaſſe, & on ne doit point épargner le lard en général pour apprêter le gibier du Pays. Le meilleur poiſſon du monde ſe pêche à Cayenne ; outre quelques eſpeces qui ſont communes aux autres Iſles, la Mer & les Rivieres en fourniſſent quantité d'autres qui leur ſont tout-à-fait inconnues.

L'on y nourrit auſſi des Moutons & des Chevres,

& plusieurs troupeaux de Bœufs, pour l'entretien desquels on est obligé de mettre le feu dans des savanes ou prairies aux mois d'Août & Septembre, pour les bonifier & les transformer en bons pâturages : ces terres, brûlées au commencement des pluies, poussent d'excellentes herbes ; aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne sont de meilleur goût que ceux des autres Isles. La nécessité de laisser multiplier ces bestiaux fait qu'on les ménage & qu'on n'en tue que le moins qu'il est possible.

Les Jardins.

On a soin de cultiver un Jardin pour se procurer quelques petites douceurs. Les Arbres-Fruitiers qu'on apporte de France, & qu'on a voulu plusieurs fois provigner, ne sauroient s'accommoder de ce climat ; en revanche les herbes potageres y viennent à merveille, & on y fait de bonnes salades avec la laitue, le cerfeuil, la pimprenelle, la chicorée & le celeri. On y cultive des petits pois, des citrouilles, des potyrons & des melons d'eau, qui sont d'un goût délicieux, & avec lesquels on se désaltere dans les grandes chaleurs. On se regale aussi avec plusieurs fruits du Pays, comme l'Ananas blanc & jaune, la Goyave, le Corossol franc, la Papaye, & quelques autres, dont on a fait quantité de confitures : à l'égard des Citrons & des Oranges, ils y sont en si grande abondance, qu'on en fait peu de cas.

Arbres, Plantes & Fruits.

La terre de Cayenne & de la Guyane tient du climat ; ainsi elle est seche & rouge : cependant il y

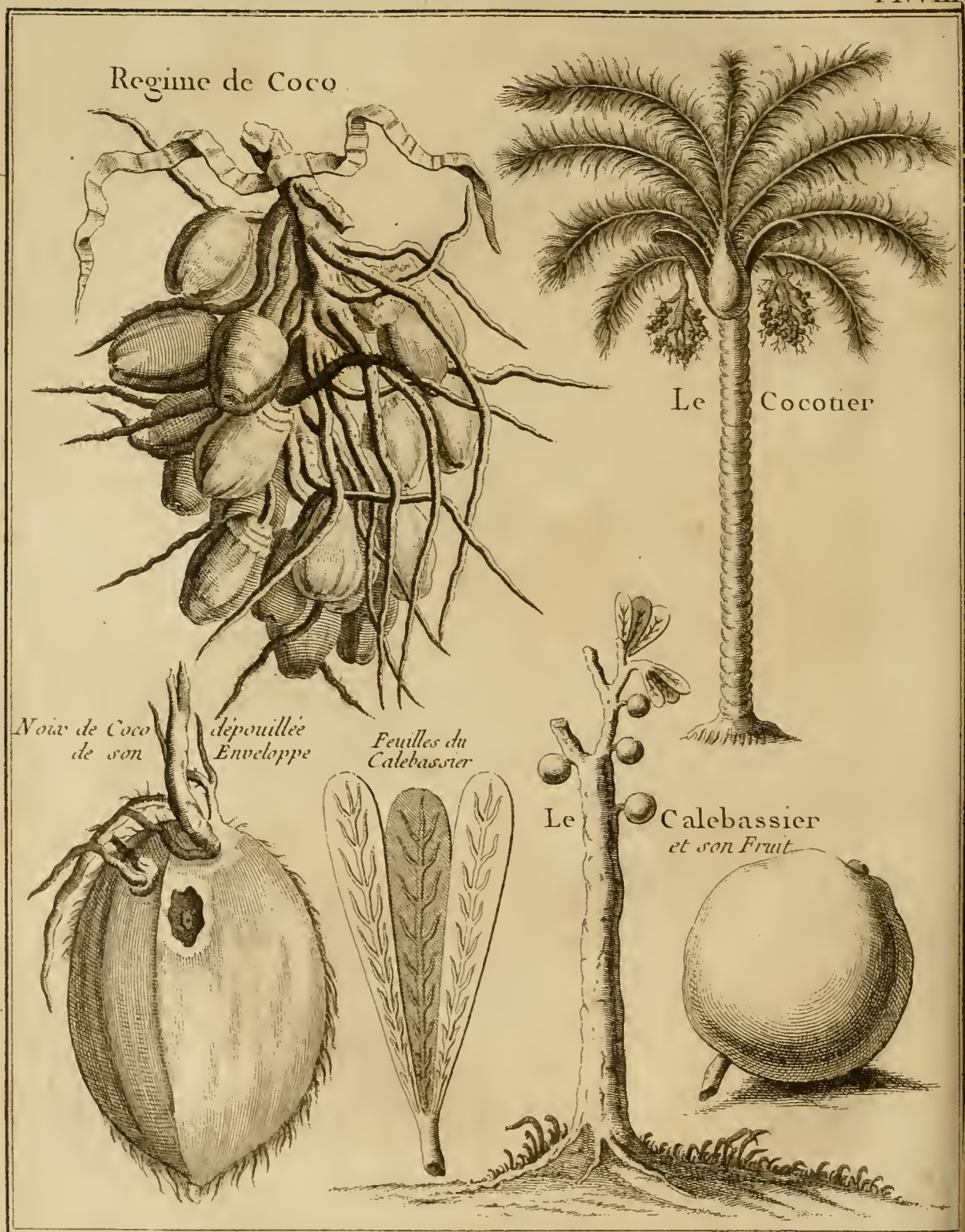
a des endroits marécageux, & d'autres où la terre eſt noire & fort bonne. Pendant le tems des pluies, qui durent ſix ou ſept mois, tout pouſſe d'une force extraordinaire & en peu de jours, ſur-tout l'herbe & les pâturages; mais auſſi en deux ou trois jours de ſechereſſe, elle eſt brûlée par le ſoleil. Pour remédier à cet inconvénient, on ſeme tous les quinze jours du bled de Turquie, qui pouſſe & monte en peu de tems, & par ce moyen on a toujours du verd pour nourrir les beſtiaux, ſans compter qu'on peut les nourrir d'herbe quand il y en a, & toujours de feuilles d'arbres ou de vigne, & même de bled de Turquie en grain mûr ou demi-mûr.

Si, comme on le dit, la terre de la Guyane s'uſe en peu d'années, elle a cet avantage ſur les Iſles, que le Pays étant très vaſte, on peut cultiver d'autres terres, & laiſſer repoſer les premieres.

Les Bois. Dans les Forêts on trouve quantité de beaux arbres propres pour la charpente, pour la menuiſerie & pour la marqueterie, entr'autres, l'Ebene noire, l'Ebene verte, le bois de Lettre & le bois Violet; le bois de Fer, le bois de Roſes, le bois de Feroles, le bois de Crabes & autres bois colorés.

Le bois d'Acajou, qui eſt très bon pour faire des meubles & de belles boiſeries, eſt ſi haut & ſi gros, qu'on en fait des pirogues de quarante à cinquante pieds de long, & de grandes & larges tables d'une ſeule planche.

Il eſt à remarquer que le bois de Lettre, qu'on nomme en France bois de la Chine, ne croît en aucun


Regime de Coco
Le Cocotier
Noix de Coco dépouillée de son Enveloppe
Feuilles du Calebassier
Le Calebassier
et son Fruit

aucun autre endroit de l'Amérique que dans la Guyane, ce qui le rend très précieux.

Les arbres y ſont toujours chargés de feuilles, & ſucceſſivement de fleurs & de fruits, n'y ayant jamais d'hiver, c'eſt-à-dire, de froid. Ces fruits ſont pour la plûpart excellens & en très grande abondance, tels qu'Oranges, Citrons, Cocos, Bananes, Ignhames, Goyaves, Papayes, Pommes d'Acajou, Nefles, Prunes de Monbin, Prunes de pluſieurs autres ſortes, Ananas. Il eſt bon de remarquer que, quoique l'Ananas ſoit un fruit très excellent, cependant il faut en manger peu & rarement, parcequ'il eſt corroſif; on le corrige avec le ſucre & le vin. Les Fruits.

Il croît auſſi dans la Guyane de la Caſſe, qui ſeroit de la meilleure qualité, ſi elle étoit cultivée, de la Pite, dont le fil eſt plus fort & plus fin que la Soie, & qui feroit tomber le commerce de celle-ci, s'il étoit permis d'en apporter en France. Les Portugais en font des bas très beaux & bons. Les Indiens teillent cette plante comme le chanvre. Ils s'en ſervent ordinairement à faire des cordes & des hamaks.

Il y a de la Vanille; mais juſqu'ici on n'a pas ſu en tirer parti, on ne ſait pas la conſerver. Les gouſſes pourriſſent quand on les a cueillies. Il eſt certain que quand on ſaura cultiver la plante qui produit ces gouſſes, & qu'on aura trouvé le moyen de les conſerver, alors la Vanille de la Guyane ſera fort bonne, & il s'en fera un commerce très avantageux au Pays.

On trouve auſſi dans pluſieurs endroits de la Canelle ſauvage, dont l'écorce eſt blanchâtre, épaiſſe &

ſent le Girofle. Il ſeroit néceſſaire d'eſſayer ſi, par la culture, on ne pourroit pas rendre francs ces Caneliers ſauvages.

Il y a encore quantité d'arbres, de racines, de gommes qui donnent différentes ſortes de fort belles teintures, & entr'autres l'arbriſſeau qui porte une gouſſe à-peu-près ſemblable à celle des Chataigners, de laquelle on tire une teinture rouge appellée *Roucou*, fort belle & de prix, quand elle eſt naturelle & non falſifiée.

Le Roucou. L'arbriſſeau qui porte le Roucou vient de graine, & ne croît pas naturellement dans aucun endroit de la Colonie; il ne paroît pas même dans les lieux où il a été cultivé autrefois : tout ce qu'on ſait, c'eſt que les premiers François qui furent chez les Indiens de ces quartiers-là, y trouverent quelques pieds de Roucou, qu'ils cultivoient avec ſoin, pour ſe barbouiller le viſage & les autres parties du corps, en apporterent de la graine qui réuſſit très bien à Cayenne.

Pour cultiver le Roucou, on fait d'abord un abatis de deux ou trois cens pas en quarré, plus ou moins grands, ſelon les forces de chaque habitant; après y avoir mis le feu dans un tems convenable, c'eſt-à-dire, avant les pluies, on remue légerement la terre à l'endroit où l'on doit ſemer le Roucou; on met ordinairement, de dix pieds en dix pieds de diſtance, cinq ou ſix graines enſemble, qu'on a eu ſoin de bien laver auparavant dans l'eau : ou bien l'on fait une pépiniere, & l'on transplante les jeunes pieds, quand ils ont cinq ou ſix mois, ou un an tout au plus, les

mettant deux à deux à trois pas de diſtance, n'oubliant pas de les ſarcher de tems en tems, juſqu'à ce qu'ils ſoient devenus aſſez hauts pour n'être pas étouffés par les mauvaiſes herbes. Ces arbiſſeaux s'élevent à la hauteur de huit à dix pieds, & même à la côte juſqu'à vingt pieds. Dix-huit mois après être plantés, ils commencent à rapporter des fruits, ou des *Cabosches* (c'eſt ainſi qu'on les nomme dans le Pays), qu'on cueille, en pliant les branches avec de longs crochets, lorſqu'ils ſont dans leur maturité; ce qu'on connoît parcequ'ils commencent à devenir rouges, ou plutôt lorſqu'ils ſont durs au toucher; car il s'en trouve qui ne font que jaunir, quelques mûrs qu'ils ſoient. A l'égard de la maniere de préparer le Roucou, nous la donnerons en parlant du Commerce. On fait deux récoltes de Roucou par an, ſavoir, celle d'hiver, qui eſt en Décembre, Janvier & Février, & celle d'été, qu'on fait depuis le mois de Mai juſqu'à la fin de Juillet. On pourroit en faire pendant tout le cours de l'année, ſi la ſéchereſſe de l'été n'étoit pas ſi exceſſive. Dans l'Iſle à la Côte de Remire on fait du Roucou preſqu'en toute ſaiſon : ces arbriſſeaux y durent juſqu'à dix ans; au lieu qu'à la grande terre ils ſont ſeulement bis-annuels, ou tout au plus ne vivent que trois ans : c'eſt ce qui oblige les habitans de faire tous les ans de nouveaux abatis, & de renouveller par conſéquent les plantations de Roucou.

La Colonie de Cayenne ne manque pas de drogues pour la Médecine; on y trouve le baume de Copahu, le baume Rouge, l'Ipepacuanha blanc, la Gomme Gutte, l'Abuta, la Salſepareille, le Gayac, &c.

Autres plantes

On pourroit ajouter à toutes ces drogues, qui intéreſſent aſſez par elles-mêmes le Commerce de quantité d'autres, qui, quoiqu'elles ne croiſſent pas naturellement dans le Pays, viendroient parfaitement bien, même ſans beaucoup de ſoin, ſi on vouloit ſe donner la peine de les cultiver, ainſi que la Canelle, le Poivre, la groſſe Caſſe du Breſil, celle des Iſles, les Tamarins, le Jalap, la Scammonée, le Sang de Dragon, le Storax, le Camphrier, & une infinité d'autres.

Il y a auſſi quelques plantes nuiſibles, & qui ſont un poiſon, comme les fruits du Curura, de Piſon, & entr'autres le ſuc ou le lait d'un arbre qu'ils appellent Pougouly; ce lait eſt ſi âcre, qu'il ronge la peau, & cauſe des inflammations étranges. Les François ont donné à cet arbre le nom de Figuier ſauvage, à cauſe de la figure du fruit, & parceque le bois en eſt fort mou, & qu'il rend quantité de lait, de même que le Figuier : auſſi quand les Indiens ſont obligés de faire un abatis dans un endroit où il croît beaucoup de ces arbres, ils ont la précaution de ſe bien couvrir de feuillages, pour ſe mettre à couvert de cette liqueur ou ſuc, & empêcher qu'il ne tombe ſur eux.

Le Coton.

Le Coton de Cayenne eſt infiniment plus beau & plus fin que celui des Iſles, quoique ce ſoit pourtant la même eſpece que l'on cultive par-tout, & qu'on nomme en Botanique *Coton Arbriſſeau*, à cauſe qu'il s'éleve à dix ou douze pieds : il eſt dommage qu'on ne le cultive pas davantage pour en pouvoir faire un commerce reglé. On a coutume de faire deux récoltes

La Canne de Sucre.

La Feuille de la Canne

Haut de la Tige des Cannes

Arbre du Caffé

Le Papayer et son Fruit

Gousse du Caffé.

Feves ou Grains de Caffé.

de Coton chaque année ; celle d'été eſt en Septembre & Octobre, celle d'hiver en Janvier & Février.

On a commencé en 1721 à cultiver le Café à Cayenne. Quelques Déſerteurs François, qui s'étoient réfugiés à Surinam & qui revinrent enſuite à Cayenne, crurent pouvoir obtenir leur amniſtie en apportant avec eux quelques fruits de Café, que les Hollandois cultivoient depuis quelque tems dans leur Colonie. D'abord après l'arrivée de ces fugitifs à Cayenne, on mit en terre ces fruits, qui leverent & produiſirent trois pieds de Café, dont on diſtribua enſuite les graines à pluſieurs habitans.

Le Café. Le Café de Cayenne ne s'éleve ordinairement qu'à la hauteur de dix pieds ; la racine produit une tige droite, groſſe vers le bas deux fois comme le pouce, branchue dès ſa naiſſance ; les branches qui ſont oppoſées en croix, deux à deux, les unes aux autres, & étendues à la ronde juſqu'à trois & quatre pieds, forment un arbriſſeau aſſez touffu, d'une figure preſque piramydale, eſtimable par ſa beauté ; mais plus encore par la bonté de ſon fruit. Les feuilles qui ont demi-pied de long ſur deux pouces & demi de large, viennent deux à deux, ſemblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes, d'un verd foncé par-deſſus, d'un verd pâle au-deſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent pluſieurs fleurs, par étages, aſſez ſerrées, preſque ſans aucune odeur. Chaque fleur eſt un petit tuyau blanc, long de cinq à ſix lignes, approchant en quelque ſorte de celles du petit Jaſmin, diviſé en haut en cinq parties. Le piſtile qui eſt au fond, & qui enfile la

fleur, & un très petit bouton applati, verdâtre, ſurmonté par un filet fourchu d'environ demi-pouce de long, & devient dans la ſuite une Baie ovale, verte dans ſon commencement, de couleur de Ceriſe dans ſa maturité, & dans laquelle on trouve deux ſemences, convexes d'un côté, applaties de l'autre, & renfermées chacune dans une capſule blanchâtre.

Ces arbres fleuriſſent & donnent des fruits, principalement dans le tems des pluies. On a été quelque tems à croire que les Cafés ne pouvoient pas s'accommoder de ce climat; l'extrême ſéchereſſe de l'été en tuoit beaucoup, & les pluies démeſurées de l'hiver empêchoient les fruits de mûrir, & pourriſſoient même les racines à meſure qu'elles piquoient en fond. On avoit bien de la peine à garantir les nouveaux plans de Café des fourmis & des autres inſectes qui les dévoroient. On a enfin ſurmonté tous ces obſtacles : ces arbriſſeaux profitent parfaitement bien aujourd'hui ; & dès qu'ils ſont une fois bien venus, ils rapportent ordinairement douze livres de Café tous les ans. On en fait deux récoltes par an ; la premiere ſe fait dans le mois de Juin, & la ſeconde vers la fin de Décembre. Les branches qui fleuriſſent dans le mois de Juin rapportent du fruit en Décembre, de même celles ſur leſquelles on voit des fleurs dans ce tems-là, donnent auſſi des fruits dans le mois de Juin. Cet arbriſſeau ſe plaît mieux dans un terrein élevé que dans un fond bas. Il vient auſſi beaucoup mieux dans les terres noires & graſſes, qui ſont aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſablonneuſes. Il eſt enfin plus aiſé de multiplier ces ſortes d'arbres

de graines, que de les provigner par boutures ou marcotes.

Le Cacao qu'on a planté à Cayenne y a très bien réuſſi. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe livrât davantage à cette culture, & qu'il y eut plus de Cacaoyeres dans la Colonie; quand ces arbres ſont venus, ils forment une eſpece de Forêt, où l'on ſe promene volontiers dans les plans de Cacao. Le Cacao.

Il y a de la Vigne dans l'Iſle de Cayenne, dont on peut faire, & dont on a fait même du vin excellent. Il eſt fort couvert, il a beaucoup de feu & de force, ſans être rude; au contraire il eſt un peu doux. Juſqu'à préſent on a fait peu de vin à Cayenne, parceque les grapes ne mûriſſent pas entierement tout à la fois; d'ailleurs les habitans trouvent plus de profit à faire du Sucre qu'à cultiver la Vigne. Cependant quelques-uns font du vin, mais en petite quantité. Ce vin de treille eſt bon & même de garde, pourvû qu'on le laiſſe fermenter pendant ſept à huit jours, avant de le mettre en bouteille. Il n'y a rien de ſi aiſé que d'avoir dans ſon jardin des raiſins dans toutes les ſaiſons, on n'a pour cela qu'à partager la treille en deux, & la couper alternativement, c'eſt-à-dire, la moitié un mois, & l'autre moitié le mois ſuivant; on aura le plaiſir par ce moyen de voir donner à la Vigne des fruits, pendant tous les mois de l'année; à dire le vrai les raiſins ne mûriſſent qu'avec peine en hiver, à cauſe des groſes pluies, ce qui fait qu'ils ont un petit goût d'acide dans leur plus grande maturité. La Vigne.

Le Froment ne peut pas venir à maturité parceque, pendant le tems des pluies, l'humidité, jointe à la

chaleur, le font monter en ſix ſemaines juſquà douze ou treize pieds de haut, mais ſans jamais porter d'épi.

Les Cannes de Sucre.

Les Cannes de Sucre ſont la principale richeſſe de la Colonie; pour les planter il ne s'agit que de faire tous les ans des abatis de cinq pas en quarré; & ſuppoſé que le terrein ſoit ſtable & permanent, c'eſt-à-dire que les coupes annuelles de Cannes ſe trouvent égales, ou très peu différentes, on ne ſera obligé d'abatre du bois que les deux premieres années; l'abatis qui doit être fait au plûtard à la fin de Juillet, doit être auſſi brûlé pendant les trois mois de l'été. Enfin ce ſont les pluies qui réglent ces ſortes de travaux, auſſi bien que le plantage des Cannes. C'eſt ordinairement depuis le mois de Novembre juſqu'à la fin de Mars qu'on a coutume de les planter. On prend pour cela des morceaux de têtes de Cannes d'un pied de long; on choiſit celles qui ont pluſieurs nœuds; on les met aſſez près les unes des autres, & on les couvre d'un peu de terre avec la houe. Ces Cannes ſont coupées dix-huit à vingt mois après qu'elles ont été plantées, & les rejettons un an ſeulement après la premiere coupe.

L'Indigo.

L'Indigo qu'on cultivoit autrefois en aſſez grande quantité à Cayenne, ne ſe cultive plus aujourd'hui que dans quelques endroits de la Colonie. La maniere ordinaire de le faire eſt preſque la même qu'on pratique à S. Domingue, où elle fait une des richeſſes du Pays; on ſe regle cependant à Cayenne différemment pour la culture, à cauſe des pluies preſque continuelles pendant les trois quarts de l'année. C'eſt ordinairement

ordinairement quelques jours avant ou après la Touſſaint qu'on ſeme la graine de cette Plante dans de petits trous qu'on fait à demi-pied de diſtance, & dans chacun deſquels on met quatre, cinq ou ſix graines. Dès qu'il fait de légeres pluies, on voit bientôt germer ces graines nouvellement plantées. On coupe l'Indigo pour la premiere fois au bout de quatre mois ; enſuite toutes les ſix ſemaines, ou les deux mois : on trouvera la maniere dont on doit travailler l'Indigo dans cette Colonie, à l'article du Commerce.

Quoique nous ayons parlé pag. *56* de la racine de Maniok, dont les Indiens de l'Orenoque font de la Caſſave, je crois devoir ajouter ici deux mots ſur la culture de cette plante à Cayenne.

Différentes eſpeces de Maniok.

On diſtingue le Maniok en pluſieurs eſpeces, ſavoir en bois branchu, ou bois maillé, ou bois d'Oſier, bois blanc, bois gris & bois rouge, ainſi appellé à cauſe de la couleur de la tige ou de la racine. Toutes ces ſortes de Maniok, connues par les habitans du Pays, ſe plantent à-peu-près de la même maniere. Dans les terreins élevés on fait des trous, dans leſquels on met un peu en pente un ou deux morceaux de bois d'environ demi-pied de long, qu'on a ſoin de couvrir d'un peu de terre. Mais dans les terres baſſes & plates, afin d'empêcher le Maniok de pourrir, on fait de groſſes mottes, dans leſquelles on met ordinairement quatre bouts de bois : on a coutume de faire ces trous aſſez près les uns des autres, à l'exception du bois branchu, ainſi nommé parcequ'il s'étend beaucoup à la ronde, qui demande d'être planté à quatre pieds de diſtance. La meilleure de

toutes ces eſpeces de Maniok eſt le bois maillé, qui a pris ſon nom des Indiens, d'où il a été apporté. Le bois d'Oſier, qui pour l'ordinaire ne ſe plante que dans un terrein ſablonneux, vient d'une groſſeur extraordinaire; ſes racines, de même que celle des autres eſpeces, reſſemblent à de groſſes carottes, chacune deſquelles a quelquefois plus d'un pied & demi de long, ſur trois ou quatre pouces de groſſeur. Enfin le Maniok devient plus ou moins gros, ſelon la qualité du terrein où il a été planté. Il ſe multiplie beaucoup mieux de bouture que de graine. Le tems auquel on a coutume de l'arracher eſt quinze & dix-huit mois après qu'il a été planté; paſſé ce tems il devient *Mapou*, c'eſt-à-dire, il ſeche entierement dans la terre. Les habitans qui ſe trouvent courts de vivres, n'attendent pas que le Maniok ait dix-huit mois, ils l'arrachent même avant un an.

Suc du Maniok eſt un poiſon.

Le ſuc qu'on exprime du Maniok eſt un poiſon mortel, non-ſeulement à l'homme, mais encore aux animaux, & ſur-tout aux bêtes de ſomme, quoiqu'elles en mangent les feuilles & les racines avec beaucoup d'avidité, ſans en être ſenſiblement incommodées. Les Biches ſur-tout en ſont ſi friandes, qu'elles gâtent des pieces entieres de Maniok, capables de nourrir un grand nombre d'Eſclaves; il y a encore des inſectes qui ruinent cette plante quand elle commence à pouſſer. Il eſt étonnant qu'une racine, dont deux onces de ſuc donne la mort à l'homme & à tous les animaux, même juſqu'aux inſectes, ſerve de nourriture à toutes les Nations de l'Amérique.

Outre toutes ces eſpeces de Maniok qu'on cultive pour faire de la Caſſave, & qui ont toutes la même qualité, il s'en trouve une autre eſpece qu'on appelle Maniok ſauvage. Cette plante eſt tout-à-fait ſemblable aux précédentes à l'extérieur ; mais ſa racine n'eſt point du tout nuiſible. Les Négres & les Indiens les mangent rôties & bouillies, de même que les Patates & les Ignames.

Quadrupedes, Oiſeaux, Poiſſons, Reptiles, Inſectes.

Les Animaux de la Guyane Françoiſe ſont à-peu-près les mêmes que ceux de la Guyane Eſpagnole & de la Guyane Hollandoiſe, ſur leſquels nous nous ſommes aſſez étendus. On trouve à Cayenne beaucoup de gibier ; mais il tient du climat, & par conſéquent fort ſec. Il y a quantité de Tigres, de Sangliers, de Vaches ſauvages, de Cerfs, qui ne ſont pas plus grands que des Daims, de petits Porcs-épis, d'Agoutis, qui ont le poil rouſsâtre, le muſeau pointu, les oreilles petites, les jambes courtes & fort menues, & qui ſont gros comme un Lievre. Des Singes rouges, gros comme des Dogues, leur poil eſt roux, leur chair eſt plus courte & meilleure que celle du Veau, & dont les plus riches habitans mangent. Des Sapajoux, qui ſont de petits Singes fort careſſans, & dont le poil eſt jaune. Il y a auſſi des Chevaux qui ſont petits, mais aſſez bons ; des Bœufs, des Vaches, des Brebis & des Chevres. Toutes ces eſpeces ont été apportées de France, & y ont multiplié, mais pas autant qu'on

Les Singes.

l'auroit ſouhaité, tant à cauſe des grandes ſéchereſſes, qu'à cauſe des Tigres qui en détruiſent toujours quelques-uns dans les pâturages. Ces animaux, dont les plus dangereux ſont ceux qui ſont fauves, & qu'on appelle dans le Pays Tigres rouges, paſſent à la nage de la terre ferme dans l'Iſle, pour venir chercher curée ; dans les commencemens de l'Etabliſſement de Cayenne, ils ont fait beaucoup de ravages, venant enlever ces beſtiaux juſques dans les étables, avec tant de hardieſſe, que les habitans ſe virent à la veille de tout abandonner. On leur fit une ſi cruelle guerre, qu'on en détruisît un fort grand nombre, de ſorte qu'on n'en voit preſque plus aujourd'hui, & qu'ils reſtent dans les Forêts.

Les Tigres.

Il y a des Lézards qui ſont gros comme la jambe, qui ſont fort bons à manger ; on les met en fricaſſée comme des poulets. Les Caméleons ſont à-peu-près ſemblables à nos petits Lézards.

Lézards.

Les Indiens ont des Chiens, dont ils ſe ſervent pour la chaſſe, qui ſont excellens & fort bien dreſſés : ils en font même une eſpece de Commerce avec les François. Ces Chiens, qui ſont la ſeule eſpece qu'on trouve dans le Pays, ſont preſque toujours maigres & mal faits ; leur poil eſt fort vilain, ils ont un air farouche, & reſſemblent beaucoup au loup. Les habitans de Cayenne les appellent Chiens Indiens : ils ſont merveilleux pour prendre les Tathous, les Agoutys, les Biches & autres ſortes de gibier.

Les Chiens.

Oiſeaux.

Les Oiſeaux d'eau & de terre ſont en très grand nombre & de quantité d'eſpeces différentes. Ceux d'eau ſont Oies, Canards, Herons, grands Goſiers, Spatales, Frégates & autres, tous bons à manger.

Les Oiſeaux de terre ſont Perdrix griſes, groſſes comme un chapon, d'aſſez bon goût, quoiqu'un peu ſéches & filandreuſes, des Faiſans plus petits que ceux de France, & pas ſi bons, Ramiers, Tourterelles, Tourtres, Merles, Ortolans, Colibris, & grand nombre d'autres petits oiſeaux. Les Toucans ſont gros comme des Pigeons; ils ont le plumage noir, rouge & jaune, le bec preſqu'auſſi gros que le corps, & rayé par bandes noires & blanches. Les Ocos ſont gros comme des Poulets d'Inde, noirs ſur le dos, blancs ſous l'eſtomac, ayant le bec court & jaune, une crête de petites plumes noires, friſées & relevées en panache ſur la tête : ils marchent fierement; on les rend domeſtiques, & on en éleve dans les baſſe-cours.

Il y a pluſieurs autres ſortes d'oiſeaux qui n'ont rien de recommandable que la beauté de leurs plumes : celles des Flamans, qui ſont des Oiſeaux de Mer gros comme des Poules, ſont de couleur écarlate très unie : les Indiens s'en font des couronnes, qu'ils regardent comme une grande parure.

Les Perroquets ſont très beaux, par la vivacité & la variété de leur plumage. Ils apprennent aiſément à parler, & ſe rendent auſſi privés que les Poules, Les Perroquets.

On dit que les Indiens ont le ſecret de leur faire venir des plumes de diverſes couleurs, avec le ſang de certains reptiles dont ils les frottent. Il y a des Périques qui ne ſont pas plus groſſes qu'un Moineau, & qui ſont très jolies. Les Arras ſont de très gros Perroquets, dont le plumage eſt admirable.

Poiſſons.

Le Poiſſon de toute eſpece eſt en abondance le long de la Côte & dans les Rivieres, & il eſt fort bon, ce qui fait que la plûpart des Indiens préferent la pêche à la chaſſe. On prend des Mulets, des Louvines, des Paraſſis, tous Poiſſons excellens, & pluſieurs autres ſortes inconnues dans nos Mers, parmi leſquelles la groſſe Tortue de Mer, le Lamentin & l'Eſpadon tiennent le premier rang par l'utilité dont ils ſont à la Colonie; car, outre la conſommation qui s'en fait parmi les habitans, c'eſt une branche de Commerce pour les Iſles de l'Amérique, où l'on en porte après l'avoir ſalé.

Les Crabes. Les Crabes ne ſont pas moins utiles; c'eſt la nourriture la plus ordinaire des Indiens & des petits habitans. Ces animaux ſe multiplient à l'infini, par l'attention particuliere que les Indiens ont de ne prendre que les Crabes mâles, & de laiſſer les femelles, qui ſont toujours remplies d'une quantité prodigieuſe d'œufs. On diſtingue ordinairement les mâles d'avec les femelles par le plaſtron de deſſous, qui eſt en forme de cœur dans celles-ci, & preſqu'ovale dans les autres; les Crabes vivent quelques jours ſans manger, mais on ne peut pas les garder auſſi long-

tems que les Tortues. Les Sauvages ont le ſecret de conſerver ces dernieres toujours auſſi graſſes que ſi elles venoient d'être priſes : pour cet effet, ils dreſſent dans une ſavane noyée une Paliſſade, qu'ils garniſſent de pieux fichés en terre fort près les uns des autres. Ils mettent dans cette eſpece de reſervoir les Tortues à meſure qu'ils les prennent. Celles qu'ils choiſiſſent pour garder ont environ deux pieds de diamétre, & ont la chair fort délicate : les François l'appellent Tortue Amazone, parcequ'elle ſe trouve plus communément vers ce fleuve, & que les Indiens de ces quartiers-là en apportent tous les ans aux habitans de Cayenne. Les Tortues.

La groſſe Tortue de Mer, appellée par les Indiens *Ouyamouri*, eſt une viande excellente lorſqu'elle eſt fraîche : on la ſale auſſi pour la conſerver. Ces Tortues ſe tiennent ordinairement près des rochers, contre leſquels les vagues viennent ſe briſer ; auſſi les habitans de Cayenne en vont faire la pêche proche les Iſlets de Remire. Cette pêche ſe fait à la folle, qui eſt un filet de quinze ou vingt pieds de large ſur quarante ou cinquante braſſes de long, dont les mailles ont un pied en quarré. On place ordinairement ce filet auprès de quelques petites Iſles baſſes ou Rochers, contre leſquels la Mer briſe, parceque les Tortues vont brouter une plante marine, qu'ils appellent mouſſe, ou plutôt une eſpece de Fucus qui croît ſur les rochers à fleur d'eau ; on fait ſoigneuſement le quart, c'eſt-à-dire, on va viſiter de tems en tems les filets ; on connoît quand la folle a chargé, comme l'on parle, lorſqu'elle cale ou enfonce plus Tortue de Mer.

en un endroit qu'en un autre, alors l'on iſſe vîte la folle, pour en retirer ce qui s'y eſt pris. Ces animaux, quoique monſtrueux, ne ſauroient ſe dégager aiſément de ces ſortes de filets, parceque les lames, qui ſont aſſez élevées dans ces endroits, font aller & venir d'un côté & d'autre les deux bouts de la folle, ce qui étourdit les Tortues, & les embarraſſe encore davantage. Si on reſte long-tems ſans viſiter les filets après qu'il s'y eſt pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noyées & mortes : le tems propre pour foler les Tortues, c'eſt depuis Janvier juſqu'en Mai. Outre la Tortue de Mer, on prend auſſi, quoique rarement du *Carret*, qui eſt cette belle eſpece de Tortue dont l'écaille eſt ſi recherchée : peut-être que cet animal n'eſt pas ſi rare qu'on ſe l'imagine, & qu'on en pourroit faire une pêche réguliere dans ce Pays, ſi l'on vouloit ſe donner les peines néceſſaires pour découvrir les endroits où elles ſe plaiſent. On feroit de leur écaille, qui eſt fort eſtimée pour différens Ouvrages, une branche de Commerce.

Le Carret.

L'Eſpadon.

L'Eſpadon eſt un poiſſon fort connu, que l'on pêche auſſi à la folle ; dès qu'il ſe voit pris, il ſe démene ſi fort, qu'il s'échappe ſouvent à la faveur des gros morceaux de filet qu'il a briſés : c'eſt auſſi une marque pour connoître quand il a paſſé quelqu'un de ces poiſſons, quand, en viſitant les folles, on trouve des mailles emportées. La pêche doit s'en faire au commencement de l'hiver, & ſur-tout lorſque le vent du Nord regne, qui eſt ordinairement dans les mois de Décembre, Janvier, Février & Mars. Les Eſpadons ne paſſent pas ſi près de terre, auſſi

on a ſoin de placer les folles plus au large. On eſt fort attentif à couper avec une hache l'eſpece de corne ou de défenſe que ce poiſſon a au bout du muſeau, avant de le mettre dans le canot, ſur-tout quand il eſt fort gros, de peur qu'il ne bleſſe, ou qu'il ne tue quelqu'un. A l'égard de la groſſeur de l'Eſpadon, on en prend qui ont depuis deux juſqu'à trente pieds de long. La chair n'en eſt pas bonne; il n'y a que les Négres & les Indiens qui en mangent. Il n'y a que le foie qui ſoit de quelqu'utilité, à cauſe de la grande quantité d'huile qu'on en tire, & qui ſert à brûler dans les Sucreries.

Le Lamentin ſe tient toujours dans les Rivieres, tant pour éviter le Requin, qui en eſt fort friand, & qui lui enleve de gros lambeaux, quand il peut l'attraper, que pour paître à ſon aiſe des feuilles de Palétuvier blanc, qui eſt un arbre très commun ſur les bords des Rivieres. Les mois de Juillet & Août ſont les mois auxquels on a coutume de faire cette ſorte de pêche. Trois ou quatre Indiens ſe mettent dans un canot, ils pagayent, comme l'on parle dans le Pays, ou ils rament très doucement; & on ne parle que par ſignes, à cauſe que ce poiſſon décampe au moindre bruit qu'il entend. On va à l'endroit où l'on connoît que le Lamentin a brouté; dès qu'on l'apperçoit on ſe laiſſe dériver ſur lui, & on lui lance en même tems l'harpon, dans l'endroit où on peut l'attraper, on laiſſe filer la ligne, qui eſt groſſe comme le petit doigt, ſur trente ou quarante braſſes de long, afin de lui laiſſer jetter ſon feu, comme parlent les Traiteurs. On a ſoin d'attacher au bout de la ligne

Le Lamentin.

un morceau de bois flottant, qui ſert à marquer l'endroit où eſt arrêté le poiſſon. Quand on trouve la ligne, c'eſt une marque ordinairement que le Lamentin eſt fatigué, on l'harpone encore de rechef, afin d'achever de le tuer. Il s'en trouve à qui on eſt obligé de darder quelquefois juſqu'à cinq ou ſix coups d'harpon. Dès que ce poiſſon n'eſt plus en état de faire la moindre réſiſtance, on amare la ligne au derriere du canot, & on le halle à terre.

Ce poiſſon eſt très commun dans la riviere des Amazones, & dans celles de Cahipour, Ouyapok & d'Aprouak. Les Indiens l'appellent *Couiou-Mourou*. Les Portugais du Breſil le nomment *Pege-Buey*, à cauſe de ſa groſſeur & de ſa figure, qu'ils comparent à un bœuf: en effet, on en prend quelquefois qui peſent juſqu'à cinq ou ſix cens livres. Voyez la deſcription que nous en avons donné page 49.

Le Lamentin eſt de tous les Poiſſons le plus nourriſſant, ſa chair a le goût de celle du Cochon. On ſale deux fois la viande du Lamentin, qu'on dépece ordinairement en morceaux de deux ou trois livres. Après les avoir laiſſé bien égouter, les Traiteurs François les ſerrent dans des barils. Les Indiens, chez qui le ſel eſt fort rare, ſe contentent de les faire boucanner, de même que les autres poiſſons.

On trouve auſſi des Crocodiles ou Caymans dans pluſieurs Rivieres: on peut voir ce que nous avons dit de ce terrible animal pag. 67.

Reptiles & Inſectes.

Les Reptiles de la Guyane Françoiſe ſont les mêmes, à peu de choſe près, que ceux dont nous avons parlé aux articles de la Guyane Eſpagnole & de la Guyane Hollandoiſe. Ainſi nous ne répéterons rien à cet égard, nous remarquerons ſeulement qu'on voit dans quelques endroits de la Colonie une eſpece de Couleuvre qui fait la guerre aux Rats & aux Souris, & qui les va chercher & prendre juſques dans les maiſons, ſans faire de mal à perſonne.

Les Inſectes ſont auſſi les mêmes, ſavoir, les Mouſtiques, les Maringoins, les Machs, qui ſont trois eſpeces de Couſins, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy, les Fourmis, les Poux de bois, les Ravets ou Scarabis & les Crapaux; ces derniers ne ſont pas mal faiſans, quoique le Pays en ſoit tout couvert, & qu'ils ſe gliſſent juſques dans les chambres: ils ſont même très utiles, car ils mangent les Fourmis, qui ſont bien incommodes dans les maiſons.

Tous ces Inſectes ſe font une guerre continuelle, & ſe détruiſent mutuellement les uns les autres. Mais rien n'eſt ſi étonnant qu'une eſpece de Fourmi paſſagere, qu'on appelle communément *Fourmi-coureur*. Dès que ces petits animaux arrivent dans un endroit, ils tuent Mouches, Guêpes, Ravets, Araignées, & purgent entierement les maiſons de tous autres inſectes: il n'y a pas même de Rats, quelque gros qu'ils ſoient, qui puiſſent leur réſiſter; ils en

La Fourmi-coureur.

ſont un ſquelette parfait. Enfin c'eſt un bien pour les maiſons par où cette fourmilliere ambulante a paſſé. On eſt obligé de déloger pendant deux ou trois jours que ces animaux ont coutume de reſter dans un endroit, pour n'en être pas vivement incommodé.

Le Poux de bois.

Un des Inſectes domeſtiques le plus à craindre, c'eſt le Poux de bois ; il n'eſt pas poſſible de concevoir le ravage qu'il fait en peu de tems : il met en moins de vingt-quatre heures tout le linge & les hardes d'une garde-robe, ſi nombreuſe ſoit-elle, en filagrame. Il perce & fait une dentelle de tout ce qu'il trouve ; il a même priſe juſques ſur le cuivre. Ce petit animal n'a qu'une ligne & demie de long, ſemblable en quelque maniere à une Fourmi, à la différence de la tête, qui ſe termine en une pointe noire, très dure & d'une demi-ligne de long. C'eſt avec cette petite pointe, comme avec une eſpece de lime ou de poinçon qu'il perce & hache tout ce qu'il rencontre. Un des meilleurs ſecrets pour détruire un animal ſi dangereux, c'eſt de mettre quelques pincées d'arſenic en poudre ſur la trace ou le chemin que ces animaux ſe ſont pratiqués. La ſenteur de ce minéral leur eſt ſi nuiſible, qu'elle les fait diſparoître pour long-tems. M. Barrere a éprouvé que ceux ſur leſquels il mettoit tant ſoit peu d'arſenic, devenoient fort enflés, & crevoient peu de tems après.

Mouſtiques & Maringoins.

A l'égard des Mouſtiques, des Maringoins & des Macks, dont la quantité eſt quelquefois ſi grande, que l'air en eſt obſcurci, il n'y a pas de meilleur parti à prendre, pour s'en garantir, que de bien fermer les

portes & les fenêtres des maiſons, dès que le Soleil eſt couché ; on eſt même obligé de faire du feu, afin de n'être pas cruellement tourmenté de ces animaux, qui ſucent juſqu'au ſang, & empêchent toute la nuit de fermer la paupiere. La piquûre des Macks eſt bien plus ſenſible que celle des Maringoins ; en France nous appellons ceux-ci Couſins ; mais le Mack eſt une eſpece de Maringoin plus gros, qui a au-devant deux longs éguillons fort roides, qu'il enfonce juſqu'au vif, & qui cauſent beaucoup de douleurs. Voyez la page 75.

Les Tiques & les Chiques, dont nous avons parlé pag. 78, ſont auſſi une des incommodités de Cayenne.

Les Poux d'Agouty s'appellent à la Martinique & aux autres Iſles *Bête Rouge*, à cauſe de ſa couleur. Je crois que c'eſt le même inſecte nommé Coyas ou Coybas, dont j'ai parlé à la page 77.

Commerce.

Par les productions du Pays, on peut juger de la nature du Commerce de cette Colonie. Le Sucre en eſt la principale branche, enſuite le Roucou, un peu d'Indigo, du Café & du Cacao. On y recueille auſſi du Coton, mais en petite quantité ; il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe livrât davantage à cette culture, pour en pouvoir faire un commerce reglé : les Marchands enlevent le peu qu'ils trouvent à achetter, & en chargeroient volontiers une partie de leurs vaiſſeaux, s'il y en avoit aſſez dans le Pays. Les Indiens

en font de la toile pour ſe couvrir, & de beaux hamaks : mais rien n'approche de la beauté des bas & des gands qu'on tricotte à Cayenne.

On leur apporte en échange du vin, des farines, du bœuf ſalé, de groſſes toiles, & ſur-tout des toiles peintes, toutes ſortes d'outils de fer, des ſouliers, des chapeaux, de la raſſade & d'autres Merceries ; en un mot, ce qui eſt le plus néceſſaire aux habitans ; encore ne faut-il pas en envoyer beaucoup, car on ne trouveroit pas aiſément à s'en défaire ; de même que des ſoieries, eaux-de-vie & quinquaillerie. Le Commerce, comme on voit, n'eſt pas fort conſidérable ; cependant les marchandiſes qui s'y font tous les ans ſont évaluées à cent mille écus au moins, & il ſeroit bien plus conſidérable, ſi les habitans ne manquoient pas d'eſclaves, pour la culture des terres & pour le travail des Sucreries, d'autant que le Sucre de Cayenne eſt très beau & l'emporte ſur celui des Iſles. Le beau Sucre terré ſe vend ſur les lieux dix écus le cent, & le brut ne vaut communément que dix-huit livres. On ne livre ordinairement aux Marchands que ce dernier, parceque les habitans ont coutume d'envoyer le plus beau pour leur compte aux Correſpondans qu'ils ont en France.

Le Sucre.

Quoique la plûpart des gros habitans ne s'attachent qu'à faire du Sucre, comme au plus sûr moyen de s'enrichir, il n'eſt pas cependant ſi aiſé d'y réuſſir que l'on penſe, & il ſe trouve peu de gens propres

pour faire valoir ces ſortes d'Etabliſſemens. Voici à-peu-près ce qu'il faut pour établir une Sucrerie à Cayenne. La premiere choſe eſt d'avoir une conceſſion dont le terrein ſoit bon, la terre ſtable & noire, & mêlée de ſable, pour y planter les Cannes, comme nous l'avons obſervé ci-devant. Il eſt néceſſaire d'avoir au moins vingt-cinq Négres travaillans, & autant de Négreſſes : trente bœufs tirans, & un pareil nombre de chevaux ou cavales, une bonne ſavane où ils puiſſent paître aiſément, & de l'eau ſur-tout pour boire dans les grandes chaleurs. On a beſoin abſolument de deux hommes de confiance, qui doivent concourir enſemble à faire valoir une Sucrerie, ſavoir, un Econome laborieux pour la régir, & un bon Commandeur pour veiller aux travaux des Négres. Il faut une maiſon pour ſe loger, qui ne ſoit ni trop près, ni trop loin du Moulin, & ſituée de façon que le Maître puiſſe voir aiſément de chez lui tout ce qui ſe paſſe, & ſi l'on travaille. On ne peut ſe diſpenſer d'avoir quelques Magaſins, qui ferment bien, pour ſerrer l'eau de-vie, les proviſions & les uſtenciles néceſſaires à l'habitation, afin d'éviter d'être volé par les Négres, qui y ſont très enclins. Quand on a beaucoup d'Eſclaves, il faut un magaſin particulier pour leurs vivres, comme Gros-Mill, Maniok & autres racines. On ne doit point oublier de bâtir une chambre proche la maiſon, pour ſervir d'Hôpital aux Négres & Négreſſes malades ; y avoir toujours une boëte de remédes bien choiſis, avec une ou deux Négreſſes conſacrées au ſervice des malades, & au ſoin d'une bonne baſſe-cour, où l'on doit

Etabliſſement d'une Sucrerie

élever des Poules, Canards, Pigeons, Poulets d'Inde, Cochons, & tout ce qui peut être néceſſaire à la vie. Ordinairement, dans une Habitation un peu riche, outre les Négres travaillans, on en a d'autres qui ſont Potiers, Charrons, Maſſons, Charpentiers, & de tous les Métiers qui peuvent être utiles à une Sucrerie.

Quand on a coupé les Cannes dans le champ, on les porte au Moulin avec des Cabrouets ou de petites Charettes; & ſi le Moulin ſe trouve trop éloigné de l'abatis, on a des relais, afin de ſoulager les beſtiaux.

Moulins à Sucre.

Les Moulins à Sucre dont on ſe ſert à Cayenne ſont à-peu-près les mêmes que ceux des autres Iſles. Ce ſont trois rouleaux poſés perpendiculairement ſur un chaſſis, le plus grand deſquels a douze pieds de long, & les deux petits cinq pieds ſeulement; chaque rouleau eſt garni d'un tambour de fer, épais d'un pouce, & long de deux pieds: ils ſont arrêtés en haut par des ſablieres, & en bas par quatre embaſſes, garnies chacune d'une crapaudine de cuivre, & de quatre coins de bois, que l'on ſerre & que l'on lache avec une maſſe de fer. On attache aux bras du Moulin, qui ont quinze pieds de long, deux bœufs ou trois chevaux enſemble avec leurs colliers & traits. On place ordinairement ces Moulins, dont la charpente doit être d'un bois dur & ſolide, ſous une caze ou bâtiment de trente pieds en quarré, avec des galeries de ſix pieds de large. Les tambours des deux petits rouleaux étant ſerrés étroitement contre le grand, écraſent avec force les Cannes à Sucre qu'on y paſſe.

Il

Il y a une grande cuve au-deſſous du chaſſis, pour recevoir le vin de Cannes qui en eſt exprimé, & qui eſt conduit par une dale de bois dans la Sucrerie.

Uſtenciles de la Sucrerie.

La Sucrerie eſt une grande chambre tout prêt du Moulin, où il y a ſix grandes chaudieres de cuivre ou de fer. Toutes chaudieres, ſi vous en exceptez la premiere, qui n'eſt deſtinée qu'à recevoir le ſuc des Cannes, ſont montées ſur un fourneau à deux ou trois ouvertures, par où l'on met le bois qui ſert à faire bouillir le Sucre. On jette avec une grande cuillier de cuivre le vin de Cannes d'une chaudiere à l'autre, à proportion qu'il bout, en commençant par la premiere, & ſucceſſivement juſqu'à la derniere. Les deux premieres de ces chaudieres ſervent à faire jetter la groſſe écume. La troiſieme, qu'on appelle la propre, eſt celle où l'on met de tems en tems, & ſur-tout quand l'écume augmente, de l'eau de chaux, ou de la leſſive faite avec les cendres d'un bois qu'on appelle bois de Canon. On nomme la quatrieme chaudiere le Flambeau, où l'on a ſoin d'entretenir toujours un grand feu. La cinquieme ou la derniere, eſt la Batterie; c'eſt là où ſe cuit entierement le Sucre. Ce Sucre, encore en ſyrop, ſe tire de cette Batterie, pour être mis dans un grand baſſin de cuivre, nommé rafraîchiſſoir. Dès qu'il commence à refroidir un peu, on le met dans un bec corbin à deux anses, qu'on fait vuider par un Négre, dans des formes de terres faites en conne, longues d'un pied neuf pouces, épaiſſes de ſept lignes, & larges à la baſe de près d'un pied. Après que le Sucre a reſté environ douze heures dans les formes, on débouche

le petit trou qui eſt au bas de chacune, & on a ſoin de les poſer enſuite ſur un pot à ſyrop : ces pots ſont enflés par les côtés, & ſont hauts d'environ un pied trois pouces. On laiſſe le Sucre en cet état pendant quinze jours, après leſquels il eſt propre à recevoir ſa premiere terre. On eſt depuis long-tems dans l'uſage à Cayenne de terrer tout le Sucre qu'on y fait ; les habitans trouvent à cela un double avantage ; car le Sucre devient non-ſeulement fort blanc, mais encore il perd par ce moyen cette qualité graſſe, qui le fait ſyroper beaucoup plus qu'il ne faut. On met ordinairement avec une truelle l'épaiſſeur d'un bon travers de doigt de terre ſur chaque forme. Cette terre eſt une argile, ou plutôt une eſpece de marne, qui, pour être bonne, ne doit être ni trop graſſe, ni trop maigre. Les huit premiers jours paſſés, on leve la premiere terre des formes, pour y en mettre une ſeconde, qu'on laiſſe au moins trois ſemaines, tems auquel le Sucre a entierement purgé ſon ſyrop ; après quoi l'on ſort le Sucre des formes ; on l'étend au ſoleil ſur des draps de groſſe toile, & lorſqu'il eſt bien ſec, on le met dans de grandes caiſſes ou dans des futailles.

Le ſyrop qui a découlé des formes, eſt employé à faire du Sucre de la même maniere que nous venons de le dire ci-deſſus. L'un & l'autre doivent être bien écumés, avec de grandes écumoires de cuivre, pour que le Sucre ſoit auſſi blanc qu'il ſe puiſſe. On a trouvé le ſecret, depuis quelques tems, de mettre à profit les écumes & le dernier ſyrop, dont on ne ſauroit faire que de mauvais Sucre, en le faiſant diſtiller avec un ſerpentin, pour en tirer de l'eau-de-vie.

Eau-de-vie de Sucre.

En effet, dès que le ſyrop a fermenté pendant quelques jours dans des canots ou auges faites exprès, & qu'il a contracté par la fermentation un petit goût d'acidité, il donne par la diſtillation une liqueur excellente, qu'on appelle dans le Pays *Taffia*, & dans les autres Iſles *Quilduce*. Les Anglois eſtiment infiniment ces ſyrops, qu'on laiſſoit autrefois perdre à Cayenne. Les Bâtimens de Baſton, ou de la Nouvelle York, qui viennent commercer dans le Pays, chargent de cette marchandiſe, qu'ils portent juſques dans le Nord le plus reculé, où on la diſtille pour faire de l'eau-de-vie. Les grandes pluies de l'hiver ne ſauroient permettre de faire du Sucre dans cette ſaiſon : il faut ſi bien s'arranger, qu'il ſe faſſe pendant l'été.

Le Roucou.

Les petits Habitans, qui ne ſont pas aſſez riches pour établir une Sucrerie, font du Roucou, & c'eſt en hiver qu'ils le font ; la ſéchereſſe de l'été, qui eſt outrée, fait périr beaucoup de ces arbriſſeaux, ou du moins elle ſeche ſi fort leurs fruits, qu'ils ne rendent preſque rien. Nous avons parlé ci-devant de l'arbriſſeau qui produit le Roucou, & de ſa culture ; il ne reſte plus qu'à dire un mot ſur la maniere de le travailler.

Maniere de faire le Roucou.

Lorſqu'on a cueilli les fruits, il les faut éplucher tout de ſuite ; le mieux ſeroit de le faire avec les mains ; mais ordinairement on en fait des tas, & on frappe deſſus avec de gros bâtons pour détacher la graine. On pile cette graine dans des canots ou

eſpeces d'auges d'environ dix pieds de long, juſqu'à ce qu'elle ſoit en pâte. On la retire de-là pour la mettre tremper pendant l'eſpace de huit ou quinze jours tout au plus, dans d'autres grands canots qui ont vingt & trente pieds de longueur, ſur un pied ou deux de profondeur ; ſi on la laiſſoit plus long-tems, elle rendroit à la vérité davantage, mais le Roucou ne ſeroit pas ſi beau, il ſeroit même d'un brun tirant ſur le noir, & de mauvaiſe qualité. Après avoir laiſſé ſuffiſamment tremper la graine, on la preſſe dans le même canot avec la main, pour que l'eau ſe charge mieux de cette teinture rouge, qu'on paſſe enſuite par un *Manaret* ; on donne ce nom à un tamis plat & preſque quarré, fait de la tige d'une plante qu'on nomme communément *Arrouma*, qui eſt une eſpece de Palmier. On la fait bouillir enſuite dans des chaudieres de fer de neuf pouces de profondeur, ſur un pied & demi de diamétre, montées ſur des fourneaux d'une grandeur proportionnée, juſqu'à la conſiſtance d'une bouillie. On a pour l'ordinaire deux chaudieres pour opérer plus vîte : on a ſoin auſſi d'ajouter de nouvelle eau rouge à proportion qu'il s'en conſomme, & de jetter l'écume d'une chaudiere à l'autre. Le Roucou étant fait, on ceſſe le feu, & il ne s'agit plus que de le faire ſécher au ſoleil dans des caiſſes rondes faites en goutieres, ou quarrées d'environ trois pieds de long, ſur un pied & demi de large, & pour qu'il ſeche mieux, on le caſſe par morceaux, & on le retourne ; après quoi on le ſerre dans des barils.

On fait piler de rechef la graine qu'on a déja paſſée par le manaret ou tamis, & on la met tremper

pendant trois ſemaines, à trois fois différentes, ou juſqu'à ce qu'enfin l'eau ne ſe charge plus d'aucune teinture. On fait bouillir la premiere & la ſeconde eau, ou infuſion, pour avoir du Roucou. La troiſieme eau eſt très pâle, & ne ſert qu'à faire de l'eau rouge, comme on dit dans le Pays, c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt propre qu'à y faire tremper de nouvelle graine. Les habitans de Cayenne, avant de livrer aux Marchands leur Roucou, ont coutume de le faire piler, pour lui redonner un œil rouge, & ils le mettent en groſſes maſſes de vingt-cinq livres peſant. Il eſt aujourd'hui de meilleure défaite lorſqu'il eſt en petits pains de deux ou trois livres chacun, qu'on enveloppe avec des feuilles de Bananier ou de Baracon. Le Roucou eſt, pour ainſi dire, le ſoutien de la Colonie; il vaut vingt ſols la livre; il eſt d'un grand ſecours pour la teinture, où il ſert à faire le jaune, le rouge & autres couleurs. On a vu ci-devant l'uſage que les Sauvages de la Guyane en font pour leur parure.

L'Indigo.

Après le Roucou, la marchandiſe ſur laquelle il y avoit autrefois beaucoup à gagner, étoit l'Indigo, qu'on cultive encore aujourd'hui en quelques endroits de la Colonie, mais en très petite quantité.

La maniere la plus ordinaire de le faire, eſt preſque la même que celle qu'on pratique à S. Domingue : on ſe regle cependant à Cayenne différemment pour la culture, à cauſe des pluies continuelles pendant les trois quarts de l'année.

Maniere de travailler l'Indigo.

Lorſque l'Indigo eſt en état d'être coupé, on en fait des paquets, comme de petites bottes de foin, & on en met juſqu'à cent vingt dans une cuve, qu'on appelle pourriture. Cette cuve, qui a neuf pieds de large, douze de long, ſur quatre à cinq de profondeur, eſt bien maçonnée & revêtue d'un bon ciment. On y range le mieux qu'on peut tous ces petits paquets, que l'on ceintre avec des clefs de bois faites exprès. On fait aller dans cette cuve beaucoup d'eau, à la faveur d'une dale, afin de faire bien tremper cette herbe, que l'on laiſſe ainſi fermenter pendant vingt ou vingt-quatre heures, ou, pour mieux dire, juſqu'à ce que l'eau ait baiſſé environ deux pouces. On fait couler enſuite cette eau dans *la Batterie*, qui eſt une cuve ſemblable à la pourriture, où elle repoſe juſqu'au lendemain ; enſuite on fait battre l'eau continuellement par deux Négres, juſqu'à ce que le grain ſoit bien formé & qu'il tombe au fond, c'eſt-à-dire, qu'il paroiſſe un ſédiment ou une eſpece de ſable au fond d'une petite taſſe d'argent, avec laquelle on fait des eſſais de tems en tems ; le grain ſe forme pour l'ordinaire dans l'eſpace de deux heures, & quelquefois plutôt ; on laiſſe repoſer l'Indigo pendant un jour entier, au bout duquel on ouvre les tuyaux pour faire couler toute l'eau de la batterie, juſqu'à ce qu'on voye ſortir l'Indigo ; dès le moment on les referme, & on ramaſſe ce qui eſt reſté au fond, qu'on met dans des ſacs de groſſe toile, longs d'un pied & demi, qu'on tient ſuſpendus à des rateliers, pour que l'eau qui s'y trouve mêlée puiſſe s'égouter aiſément. Dès qu'il ne coule plus rien, on tire la

Vue d'une Indigoterie

A *La Trempere*
B *La Batterie*
C *Le Diablotin ou Reposoir*
D *Plantes d'Indigo*
E. *Negres qui portent l'Indigo dans le Trempoir.*
F. *Caissons a secher l'Indigo.*
G. *Negres qui portent l'Indigo aux Caissons.*
H. *Indigo qui égoute*
I. *Commandeur*
K. *Le Cierge epineux*

pâte qui ſe trouve au fond des ſacs, on la met ſécher au ſoleil dans de petites caiſſes de deux pieds & demi de long, juſqu'à ce qu'elle ſe ſépare en divers morceaux ; on la braſſe enſuite avec une truelle, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien liée ; après quoi on coupe l'Indigo par quarreaux, & on le met de rechef au ſoleil, juſqu'à ce qu'il ſoit en état d'être retourné aiſément dans la caiſſe, ſans laiſſer rien aux doigts : on acheve pour la derniere fois de le faire ſécher à l'ombre, pour être enſuite ſerré dans des barils, où il reſſue & ſe perfectionne davantage.

Cayenne a fait une perte conſidérable depuis que la plûpart des habitans ont été obligés de ceſſer de faire de l'Indigo. Cette plante, qui faiſoit autrefois la principale richeſſe du Pays, s'eſt ſi fort démentie, & rend ſi peu aujourd'hui, qu'on n'en fait preſque plus. Le bel Indigo de Cayenne étoit auſſi cuivré que celui des Iſles, & ſe vendoit ſur les lieux un écu la livre. Ne pourroit-on pas ſe promettre de rétablir les Indigoteries, en ſemant de la graine de cette eſpece qu'on cultive à S. Domingue ? Peut-être encore viendroit-elle comme auparavant, ſi on pouvoit défricher ces Pays noyés qui ſont dans l'Iſle, & qui ſont très excellens.

Traite des Eſclaves.

Autrefois les habitans de Cayenne faiſoient un commerce d'Eſclaves Indiens, que les Traiteurs François alloient chercher chez les Nations éloignées, ſur-tout du côté de la riviere des Amazones ; mais

depuis que les Portugais de Para ſe ſont approchés de nous, il n'eſt pas aiſé d'en avoir. Ce Commerce ne laiſſoit pas que d'être conſidérable, & enrichiſſoit la Colonie, tant par le grand nombre que par le bon marché auquel on les achettoit, & qu'on revendoit enſuite le triple, & même davantage, aux Marchands qui alloient aux Iſles. Ordinairement un Indien bien formé & de belle taille ſe vendoit cent écus, & une Indienne deux cens & deux cens cinquante livres : au lieu qu'aujourd'hui, non-ſeulement on n'en voit que rarement, mais lorſqu'on en trouve quelques-uns à achetter, on ne les a pas à moins de huit cens livres.

Maniere de faire la traite des Eſclaves.

Les Traiteurs, c'eſt-à-dire, ceux qui vont faire commerce avec les Indiens, commencent dès qu'ils arrivent à un *Karbet* ou Village, par faire beaucoup d'amitié au Chef ou Capitaine de la Nation, & aux autres Indiens, ce qu'ils appellent faire *Banaret ;* après les premiers complimens, qui ne ſont pas longs, on ſert à boire aux Traiteurs, qui de leur côté font un préſent au Capitaine, & lui demandent s'il y a quelques Eſclaves à traiter chez lui. Pour l'ordinaire le Capitaine & les autres Indiens ne s'ouvrent pas tout-à-fait, quoiqu'il y ait des Eſclaves, & qu'ils aient bonne envie de s'en défaire ; ils diſent qu'ils n'en ont qu'un ou deux, & ne manquent pas d'ajouter qu'il faut les aller chercher fort loin, quoiqu'ils ſoient bien près du Karbet. Le Traiteur montre alors une partie de la marchandiſe qu'il apporte pour la traite, & en remplit autant de kourkouroux qu'il y a d'Eſclaves à vendre. Un kourkourou eſt une corbeille à jour,

à jour, ronde, de la longueur d'environ deux pieds, & large à ſon ouverture d'un pied. La valeur de la traite qu'on donne pour chaque Indien, ſe monte ordinairement à une douzaine d'écus. Un kourkourou, pour être bien aſſorti, doit être compoſé de ſix haches, ſix ſerpes, ſix houes, ou davantage, deux ou trois liv. de belle raſſade (ce ſont de petits grains de verre de diverſes couleur); la blanche & la bleue eſt celle que les Indiens aiment le mieux, deux douzaines de couteaux, quelques aunes de toile blanche. Les petits miroirs, les hameçons, les gros peignes de corne, des platines de fer pour cuire la caſſave, quelques petites meules à aiguiſer les couteaux ſont encore des marchandiſes très propres pour faire le commerce. Enfin l'adreſſe du Traiteur eſt de ne montrer que petit à petit ce qu'il a envie de donner, parceque plus les Indiens en voyent, plus ils en exigent, & il faut être un peu fait à eux pour ne pas ſe laiſſer tromper, & pour mettre à l'abri de leurs mains la traite qu'on apporte.

Marchandiſe qu'on donne en échange.

ARTICLE TROISIEME.

NATURELS DU PAYS, LEURS MŒURS ET COUTUMES.

LES Indiens qui habitent la Guyane ſont en très grand nombre, partagés en différentes Nations, qui vivent ſéparées les unes des autres, & ſouvent fort éloignées: on les diſtingue en Indiens des Côtes & en Indiens des Terres, c'eſt-à-dire, qui habitent dans l'intérieur du Pays.

Nombre de ces Nations.

On eſtime que les Indiens des Côtes ſont au nombre de douze à quinze mille ; à l'égard de ceux qui ſont établis avant dans les terres, on n'en peut déterminer au vrai le nombre, ni même les diverſes Nations éparſes çà & là dans le fond de la Guyane. Leur éloignement & les Pays déſerts qu'il faudroit traverſer, fait qu'on n'a pas de commerce avec elles, & qu'il y en a pluſieurs qui nous ſont totalement inconnues.

Parmi les Indiens qui habitent aujourd'hui la Guyane Françoiſe, les Galibis ſont les plus nombreux & les ſeuls que la guerre n'a pas détruit ; ils s'étendent depuis Cayenne juſqu'au-delà de l'Orenoque. Les autres ſont des Indiens Portugais, qui ont porté avec eux leurs coutumes particulieres. Quoique l'on compte un nombre infini de Nations, elles ſont néanmoins réduites, chacune en particulier, à peu de Karbets : voici les noms de celles qui nous ſont les plus connues aujourd'hui.

Galibis, Nation principale, la plus nombreuſe qui ſoit dans le voiſinage de Cayenne, & qui s'étend juſqu'à l'Orenoque.

Couſſanis, *Maraone*, *Arouas*, Nations guerrieres & fort laborieuſes ; il y a nombre d'Indiens de ces quatre premieres Nations, raſſemblés à la Miſſion de Kourou.

Tairas, ainſi appellés parcequ'ils habitent à l'embouchure des Rivieres.

Karaunes, *Kariakonyoux*, *Ouyas* ou *Ouenis*.

Palicours. Ils ont commencé à s'établir auprès de Cayenne en 1723 ; ils gravent des lignes noires

circulaires ſur leur viſage, qui vont d'une oreille à l'autre, en paſſant par le menton, ce que les Creols appellent Barbes de Palicours.

Aramayous, *Noragues*. Ils habitent aux environs de la riviere d'Aprouak..

Pirioutx, *Nacouanis*, *Mauriautx*, *Tocayennes*, *Palanques*, *Tarcupes*, Nations fort nombreuſes, *Couſſanis*, *Armagoutous*, *Maprouanes*; toutes ces Nations Indiennes ſont éparſes le long des Criques ou Rivieres qui ſe déchargent dans l'Oyapoko.

Akoquovas. Ces Sauvages ſe percent les joues, & inſerent dans les ouvertures des plumes de Perroquets, ou d'autres Oiſeaux; ils habitent le long de la riviere de Camopi.

Mayets, *Maracoupis*, *Maykas*, *Karanarioutx*, *Arikorets*; ces derniers étoient autrefois les habitans originaires de l'Iſle de Cayenne; cette Nation eſt preſqu'entierement éteinte.

Iroutanes, *Makapes*, *Oyanpis*, *Itouranés*, c'eſt-à-dire, habitans des forêts & du dedans des terres.

Ayouaniques, *Caicoucianes*, *Machichouons*.

Les Nations qui habitent du côté de la riviere des Amazones & ſur ſes bords ſont *Arouakaanes*, *Arouaqués*, *Coumaoutx*, *Maykianes*, *Amacidous*, *Ouroubas*, *Amenejoutx*, *Apiaouas*, *Akouchiens*, *Fapouyranas*; ces derniers regardent comme une beauté d'avoir le front & le derriere de la tête applatis: les meres ont ſoin de donner cette forme à la tête de leurs enfans dès la naiſſance, par le moyen de deux petites planches qu'elles lient bien fortement

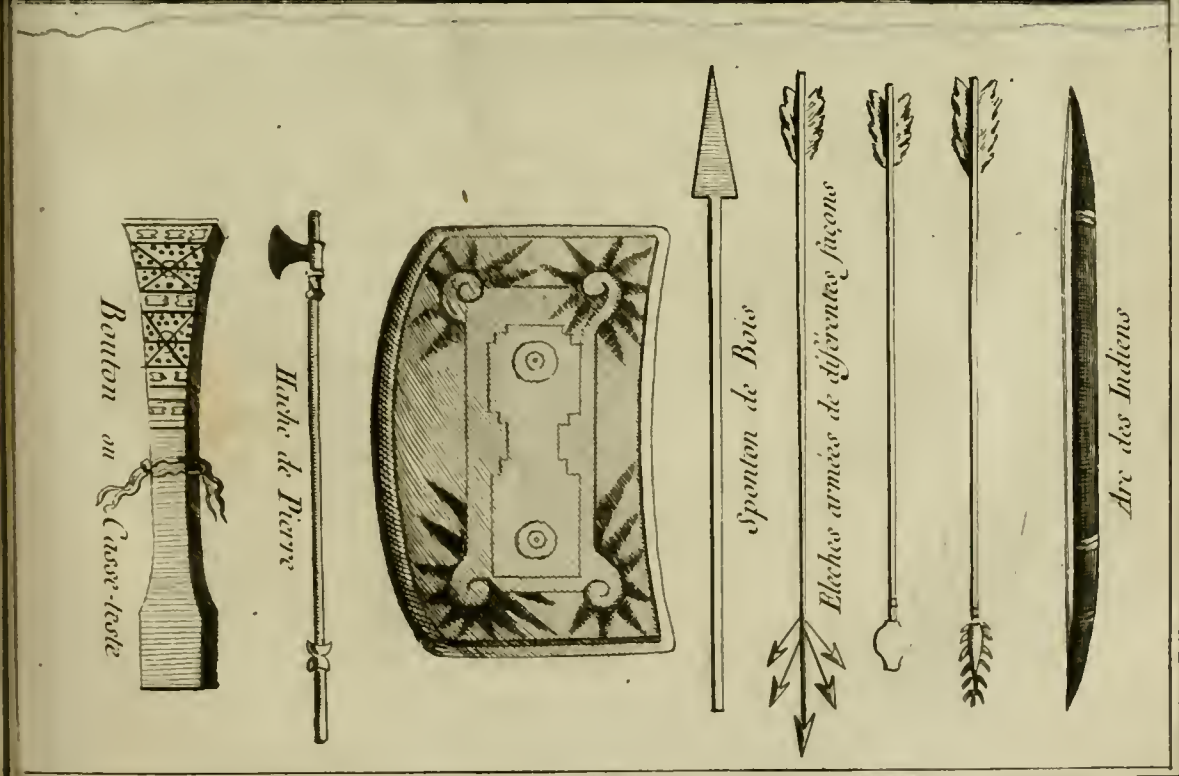
enſemble. Ces Sauvages ne ſont pas les ſeuls de l'Amérique qui aient cette biſarre coutume.

Les Nations ſuivantes ne nous ſont que très peu connues, *Maroupis*, *Manaütx*, *Certanes*, *Aroukayoutx*, *Calipourns*, *Sakaques*, *Barikourns*, *Makes* ou *Anchions*, *Ayes*, *Parakouaris*, *Cayas*, *Salivan*, *Soupayes*, *Pakaxes* & *Tapouyas*. C'eſt de ces Indiens dont on tire des pierres vertes, qu'on recherche aſſez dans la Colonie.

Après ce que j'ai dit des Mœurs & Coutumes des Indiens de l'Orenoque, il me reſte peu de choſe à ajouter pour faire connoître les Indiens de la Guyane Françoiſe.

Portrait des Indiens de la Guyane.

Les Sauvages du continent de la Guyane ſont en général de petite taille, ayant un gros ventre, leur couleur eſt rougeâtre, & leurs cheveux noirs & plats. Les femmes ſont petites, fort délicates; elles ont le teint comme celui des hommes, les yeux petits & les cheveux noirs comme Geai. Elles ont dans la phiſionomie un certain air de douceur qui ne ſent pas le ſauvage. Il y en a qui ſont fort ragoutantes, & qui n'ont de farouche que le nom: elles ne haïſſent pas les Traiteurs François, mais leurs intrigues ne ſont pas ſans beaucoup de danger, les maris les tueroient impitoyablement s'ils avoient le moindre ſoupçon. La plûpart des Indiens vont preſqu'entierement nuds: quelques-uns même, ſur-tout ceux qui ſont vers la riviere des Amazones, ne couvrent rien du tout. Ils regardent comme un préſage aſſuré, que celui qui auroit couvert ce que la pudeur nous oblige de


Arc des Indiens
Fleches armées de différentes façons
Fronton de Bois
Hache de Pierre
Baton ou Casse-tete

cacher, ſeroit malheureux, ou mourroit dans le cours de l'année. Ceux au contraire qui croient qu'il eſt néceſſaire de dérober à la vue ce qui bleſſe la modeſtie, mettent ſur le devant un *Camiza*, ou une bande de coton, peinte par quarreaux avec du Roucou. Ces *Camizas* ſont longs de quatre à cinq pieds, ſur ſept pouces de large : ils les attachent à la ceinture avec un fil de coton, & les font paſſer entre les deux cuiſſes ; les hommes croient ſe donner des airs de galanterie en faiſant deſcendre ces ſortes de brayers juſqu'aux talons. Les femmes ſe ſervent d'un *Coyou*, ou tablier preſque triangulaire, tiſſu de raſſade ou de grains de verre, & large en bas de près d'un pied. Les Nations éloignées, qui ne peuvent jouir facilement du commerce des Européens, ſe couvrent d'une coquille ou d'un morceau d'écaille de Tortue, attaché avec un fil.

Qualité de l'ame des Indiens.

A l'égard des qualités de l'ame, tous les Indiens ſont très ſuperſtitieux, laches, efféminés & pareſſeux : ils ne manquent cependant pas d'adreſſe ni d'eſprit ; & quelque froids qu'ils paroiſſent, il n'y a pas de Nation qui ait peut-être plus de vivacité. Malgré leur indolence extérieure, leurs paſſions ſont extrêmement vives. Ils ſont lubriques au ſuprême degré, ivrognes au-deſſus de tout ce qu'on peut dire ; leurs haines ſont immortelles, & leur vengeance des plus cruelle, lorſqu'ils peuvent s'y livrer ſans danger ; malgré cela, ils ont une certaine équité naturelle, qui regne dans leurs actions, & des principes de droiture dans leur conduite ; ils ont même une eſpece de politeſſe & d'affabilité ; s'ils parlent entr'eux,

c'eſt toujours avec modération & avec retenue ; rien de plus doux & de plus complaiſant que leurs diſcours ; rarement ſe tutoient-ils , & ne ſe diſent jamais rien de choquant ; ils ne ſavent ce que c'eſt qu'éclater en injures, quand même ils ſe voudroient du mal. Leur civilité réciproque n'eſt pas moins admirable. Dès que tout le monde s'eſt rendu le matin au grand Karbet, qui eſt au milieu du village, & où tous les hommes paſſent ordinairement la journée, quand ils ne vont point en campagne, ils ne manquent jamais de s'entreſaluer les uns les autres, & de ſe ſouhaiter le bon jour : le ſoir, avant de ſe retirer, on en fait autant, &, s'il y a des Etrangers, on ne manque pas de commencer toujours par eux.

Quoique les Indiens parlent peu, & paroiſſent même taciturnes, ils ont cependant l'eſprit de galanterie, & le génie pour la ſatyre. Ils font à tout moment des chanſons pour la moindre choſe, & quand ils ſont en train, il n'y a pas de bons mots & de quolibets mordans qu'ils ne lachent.

Oiſiveté des Indiens.

Preſque toute la vie des Indiens ſe paſſe dans l'oiſiveté ; on les voit toujours couchés dans leur hamak ; ce lit flatte agréablement leur fantaiſie, & les rend encore plus pareſſeux ; ils y paſſent des journées entieres à cauſer & à ſe regarder dans un petit miroir, à s'arranger les cheveux, à s'arracher le poil, ou à de pareils amuſemens : quelques-uns ſe plaiſent à jouer continuellement de la flûte, ou plutôt hurler ; on ne ſauroit trouver de comparaiſon plus juſte, car leurs groſſes flûtes font un bruit ſemblable, en quelque maniere, au mugiſſement d'un bœuf. Il ſemble que

ces malheureux ſe faſſent une eſpece d'honneur de leur molleſſe ; on peut donc avancer avec raiſon que la pareſſe eſt le caractere dominant de ces peuples. Les plus laborieux d'entr'eux, dont le nombre n'eſt pas bien grand, s'occupe à faire des Pagaras, des Couleuvres, des Grages, des Arcs & des Fleches, des Hamaks, des Couys & autres uſtenſiles de ménage. Ils vont à la chaſſe & à la pêche, & conſtruiſent des Pirogues ou des Canots.

Les femmes ſont les eſclaves des hommes, elles ont ſoin du ménage, elles doivent planter les champs que le mari a défriché, les ſarcler, cueillir & faire la récolte des vivres, comme racines de Maniok, de Tayoux, d'Inhyame & autres ; faire la Caſſave, la Poterie, aller querir du bois, de l'eau, faire la boiſſon, avoir ſoin des enfans ; en un mot, elles ſont obligées de ſe mêler de tout, hors de la chaſſe & de la pêche ; encore faut-il quelquefois qu'elles aillent chercher de quoi nourrir leurs maris, qui ſe bercent d'un grand tranquille & ſans aucun ſouci dans leurs hamaks : on peut voir ce que nous avons dit à ce ſujet pag. 82 & ſuivantes.

Femmes eſclaves des hommes.

Tous les Indiens ſont Polygames, & la pluralité des femmes y eſt autoriſée par la coutume plutôt que par aucun autre motif ; le nombre n'en eſt pas limité, chacun a droit d'en avoir autant qu'il en peut entretenir ; il eſt même libre aux hommes de les renvoyer lorſqu'ils le jugent à propos, & de les laiſſer dans un entier abandon, ſans s'embarraſſer de pourvoir en aucune façon à la ſubſiſtance de ces femmes infortunées. Les peres ſe chargent ordinairement, en cas

Indiens ſont Polygames.

de répudiation, du ſoin des enfans qu'ils auront eu enſemble.

Sont jaloux. Les Sauvages ſont fort jaloux, & ont l'adultere en horreur. Les maris tuent ſans miſéricorde leurs femmes dès qu'elles ſont convaincues, ou ſeulement ſoupçonnées du crime.

Ils épouſent leurs parentes. Pour l'ordinaire les Indiens ne ſe méſallient pas, ils épouſent toujours leurs parentes, même au ſecond degré de conſanguinité; les garçons regardent leurs couſines germaines comme leur étant acquiſes par un certain droit de naiſſance; auſſi les épouſent-ils ſouvent quoiqu'elles n'aient guere que deux ou trois ans; en attendant on prend une autre femme, qu'on renvoie lorſque la jeune eſt devenue aſſez grande pour coucher avec le mari. A l'égard de leur mariage, il n'y a rien de particulier à en dire, ſi ce n'eſt qu'il ſe fait ſur-le-champ, & ſans aucune cérémonie.

Leurs Mariages. Si un Indien eſt un excellent pêcheur, bon chaſſeur, qu'il fleche bien, qu'il ſoit laborieux, il eſt fort recherché. Dès qu'une fille a jetté les yeux ſur un Indien, elle lui préſente à boire, & lui offre même du bois pour allumer du feu auprès de ſon hamak; ſi le garçon le refuſe, c'eſt une marque qu'il n'en veut pas; comme au contraire, le garçon en l'acceptant, le mariage eſt cenſé conclu. Le jour même la fille ne manque pas d'attacher ſon hamak tout contre celui de ſon futur époux, ils couchent dèſlors enſemble, ſans autre façon; le lendemain la nouvelle mariée apporte à manger & à boire à ſon mari, & prend dèſlors ſoin de tout le ménage.

Les beaux-peres regardent leurs gendres comme autant

autant de valets faits pour les ſervir, & ils n'ont garde dèſlors de travailler. Le ſoin donc de faire l'abatis & de conſtruire la caſe regardent les Indiens nouvellement mariés. Il faut auſſi qu'ils aillent à la chaſſe & à la pêche, en un mot, qu'ils pourvoient à la ſubſiſtance de la femme, des enfans & du beau-pere, qui ſe tient les bras croiſés dans ſon hamak. Ces jeunes mariés ſont encore aſſujettis à une loi aſſez dure, qui eſt, lorſque leur femme accouche pour la premiere fois, de ſe tenir dans le hamak, qu'on ſuſpend au faîte de la maiſon, là on ne leur donne preſque rien à manger, un morceau de caſſave & un peu d'eau fait tout le ſoutien de leur vie. Après avoir gardé quelque ſemaine un jeûne aſſez auſtere, on les deſcend & on les *frelangue*, comme diſent les Creols, c'eſt-à-dire, qu'on leur fait, avec de groſſes arrêtes de poiſſon, ou avec des dents d'Agouty, quelques ciſelures légeres, pour ainſi dire, ou plutôt des ſcarifications en divers endroits du corps; très ſouvent même on les regale de pluſieurs coups de fouet. Après ce cérémonial, le nouveau pere n'en eſt pas encore quitte, il eſt obligé de ſe mettre au ſervice de quelqu'ancien Indien, & de quitter ſa femme pour quelques mois: pendant tout ce tems il doit être ſoumis, & ſe regarder comme un véritable eſclave. Il doit auſſi avoir ſoin de s'abſtenir de manger de la biche, du cochon, & d'autre gros gibier; il ne faut pas non plus qu'il coupe du gros bois avec la hache; tout cela nuiroit du moins à l'enfant. Le tems de la ſervitude étant accompli, on va aux Crabes, on en pêche une aſſez bonne quantité, on fait un feſtin où l'on fait

grande débauche ; après quoi l'on rend en grande pompe le mari à la femme.

Repas des Indiens.

Leur coutume eſt de ne prendre jamais leurs repas avec leurs femmes, qui les ſervent & leur donnent à laver à la fin de chaque repas. Leur attitude ordinaire, à moins d'être dans le hamak, eſt d'être toujours aſſis ſur leurs talons, ils ont cependant un ſiege de bois, qu'ils appellent *Moulé*, dont ils font uſage dans les viſites ; c'eſt une eſpece de tabouret qui eſt tout d'une piece & très incommode ; car le deſſus, auquel on a donné à-peu-près la figure d'un canot, eſt ſi creux dans le milieu, qu'on y enfonce juſqu'à la ceinture, & les genoux touchent preſqu'au menton.

Leur travail.

Le travail le plus conſidérable des Indiens, & celui qui les occupe le plus ſérieuſement, c'eſt lorſqu'il s'agit de bâtir leurs Karbets, ce ſont de miſérables chaumieres ou hutes quarrées, plus longues cependant que larges, dont les unes, qu'ils appellent *Sura*, ſont à un étage, & les autres à rez-de-chauſſée, nommées *Koubouya*, qui veut dire en Indien caſe baſſe : ces dernieres ſont conſtruites de deux poteaux, ſur leſquels ils poſent une grande perche qui ſoutient tout l'édifice : on couche ſur ce faîte de tous côtés des branches d'arbres, & on couvre le tout de feuilles d'*Ahouhai* ; on entre dedans par une petite porte qu'on a pratiquée à l'un des côtés. La caſe haute n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de quelques pieux fichés en terre, de la hauteur d'environ huit à dix pieds, ſur leſquels on conſtruit un plancher avec de petites tringles faites du tronc d'un *Palmiſte*, que les François appellent *Pinau*, & les Sauvages *Ouaſſai* : ce

bois ſe fend fort aiſément en long, on applati groſſierement d'un côté ces ſortes de liteaux, qui ont ſept ou huit pieds de long, ſur deux ou trois pouces de large, on les arrange les uns contre les autres, & on les lie à des travers, ce qui fait un plancher aſſez ferme. Le toit eſt couvert de feuilles de Palmiſte, de même que la caſe baſſe ; on monte à ces Sura par des troncs d'arbres qui ne ſont par fort inclinés, & ſur leſquels on a fait quelques entailles qui tiennent lieu d'échellons, mais ſi peu affermis qu'ils panchent tantôt d'un côté tantôt d'un autre ; on a toutes les peines du monde d'y monter avec des ſouliers, & plus encore quand il faut deſcendre.

Les Galibis, voiſins de Cayenne, habitent en commun dans ces petits Karbets ; la grandeur du logement détermine le nombre de perſonnes qui peuvent y reſter ; il y a des Karbets où l'on compte quelquefois juſqu'à vingt ou trente ménages. La ſécurité avec laquelle les Sauvages vivent entr'eux fait que rien ne ferme chez eux ; les portes du Karbet ſont toujours ouvertes, & on y peut entrer quand on veut. Ce n'eſt pas de même parmi les Négres, comme ils ſont tous grands voleurs, ils ſe défient les uns des autres ; auſſi leurs petites caſes, ou plutôt leurs renardieres ſont toujours fermées à clef, afin de pourvoir à la ſûreté de leurs proviſions & petits uſtenſiles de ménage ; ils ſe ſervent pour cela d'une ſerrure de bois d'une ſtructure aſſez ſinguliere. Logemens des Indiens.

Le plus ſpatieux de tous les bâtimens Indiens eſt le *Tabouy*, appellé communément par les François le grand Karbet ; cet endroit eſt proprement le

rendez-vous des Sauvages de la même Nation ; c'eſt là où ils tiennent leurs aſſemblées, où ils reçoivent les Etrangers, & où ils font tous les feſtins ſolemnels, ou plutôt leurs débauches. Le Tabouy ou Caſe commune à une même Nation, eſt une eſpece de petite halle de cinquante ou ſoixante pieds de long, ſur dix ou douze de large. On plante au milieu & aux deux bouts du Karbet, qui ſont toujours ouverts, de grandes fourches, ſur leſquelles on met de groſſes pieces de bois, pour ſervir de faîte : on arrange enſuite des chevrons, qui vont depuis le haut du bâtiment juſqu'en bas, où ils ſont appuyés ſur de petites fourches hautes de quatre à cinq pieds, & qui ſont plantées tout le long d'eſpace en eſpace ; on met en dedans quelques longues traverſes, arrêtées avec des lianes, deſtinées à tendre les hamaks des hommes, car les femmes n'ont pas le même privilege, elles s'y tiennent ordinairement aſſiſes ſur leurs talons, ou ſur un grand banc : le toit eſt couvert comme celui des autres Karbets. Quelques grands que ſoient ces logemens, la charpente n'en eſt guere moins ſimple ni mieux imaginée que celle des petits Karbets. Ces maiſons Indiennes ont un air d'extrême pauvreté, & ſont une image parfaite des premiers tems. Toutes ces caſes ou hutes, qui ſont ordinairement bâties ou ſur une hauteur, ou au bord de quelque Riviere, pêle mêle & ſans aucun ordre, préſentent un des plus triſtes & des plus déſagréables aſpects ; on n'y voit rien que d'hideux & de ſauvage. Le payſage n'a rien de riant ; le ſilence même, qui n'eſt interrompu quelquefois que par le cri des oiſeaux ou des bêtes fauves, n'eſt capable que d'inſpirer de la frayeur.

Si les maiſons des Indiens ſont à l'extérieur miſérables, l'intérieur n'eſt pas mieux ; leurs meubles & uſtenſiles de ménage ſe réduiſent à peu de choſe & de peu de valeur.

Meubles des Indiens.

Le principal & le plus utile des meubles que les Sauvages Méridionaux aient jamais imaginé eſt le *hamak*, ou lit portatif ; le coton en eſt ordinairement la matiere, c'eſt pour cela auſſi qu'ils le cultivent. Il y en a qui ſont faits de *Pite*, mais ils ne ſont pas ſi commodes, tant à cauſe de la dureté des petites cordes dont ils ſont tiſſus, que parcequ'étant à jour, ils ne ſauroient vous garantir des piquûres des Mouſtiques & des Maringoins. Le métier dont ils ſe ſervent pour faire ces ſortes de lits, n'eſt autre choſe que quatre gros bâtons de cinq à ſix pieds, arrêtés à chaque angle par une cheville ou quelque morceau de liane. Ils arrangent aſſez artiſtement pluſieurs fils de coton en long & des deux côtés du métier, qui eſt un peu incliné contre le mur, après quoi ils paſſent entre ces deux fils une eſpece de navette de Tiſſerant ; on les bat fortement à chaque fois avec un bâton d'un bois fort dur & un peu tranchant. Le hamak étant fini, ils y mettent des cordons pour pouvoir l'attacher où l'on veut. Les Indiens barbouillent ſouvent leurs hamaks avec du Roucou & avec quelques Réſines qu'ils font diſſoudre dans le baume de Copahu, ou dans quelqu'autre huile ; ils y tracent auſſi toute ſorte de compartimens, faits en maniere de guilloché, & avec une ſimétrie admirable. Il y en a qui ſont à jour ; mais les meilleurs de tous, pour y être couché commodément, ſont les hamaks blancs,

bien battus, de ſept pieds en quarré. Les Indiens de la Guyane en font de parfaitement beaux & de toutes grandeurs ; mais ceux du Breſil ont un goût merveilleux pour ces ſortes d'ouvrages, & l'emportent même ſur les Galibis de nos cantons.

Le Hamak. Le hamak eſt très utile dans les Pays chauds, on y ſent beaucoup moins de chaleur que dans nos lits ordinaires ; les malades, accablés de la fievre, ſont ſenſiblement ſoulagés quand ils y paſſent quelques heures du jour ou de la nuit. L'Auteur dont j'ai tiré ceci ajoute qu'il ne doute point que la mode n'en vînt en France, ſi on connoiſſoit le mérite de ce lit Amériquain, ſur-tout pendant les grandes chaleurs, où l'on brûle dans les lits, ſans compter l'incommodité des puces & des punaiſes, dont l'on eſt à couvert dans un hamak, où l'on ſent un frais admirable.

Les Indiens font des nattes avec des feuilles de Palmiſte qui leur tiennent lieu de courte-pointe dans leur hamak, ou de tapis lorſqu'ils veulent ſe coucher par terre.

Uſtenſiles de Ménage. Après le hamak ce ſont leurs Paguaras qui les occupent le plus, étant des meubles très néceſſaires pour eux, & ils en font uſage pour ſerrer leurs hardes, leurs uſtenſiles & leur proviſion. Les Paguaras ſont des paniers ou corbeilles de différentes formes & grandeurs, les unes quarrées, d'autres cilindriques & d'autres rondes ; ils les peignent par compartimens rouges & noirs. Ceux dont on ſe ſert le plus communément ont la figure d'un quarré long, doubles par-tout, garnies entre deux de feuilles de *Baroulou* ou d'*Ahouai*, afin que l'eau ne puiſſe pénétrer

dedans ; le mérite de ces ſortes de paniers c'eſt d'être très légers.

Outre les Paguaras, ils ſont encore des *Coleuvres*, des *Manarets*, & des *Grages*, tous uſtenſiles de ménage ; les Grages ſont des eſpeces de rapes heriſſées de petites pierres taillées en facettes & rangées en loſange ſur un morceau de planche de deux pieds de long ſur huit pouces de large.

Les *Couys* & les *Canaris* ſont encore des ouvrages des Indiens. Les Couys ſont des eſpeces d'écuelles ou de jattes de différentes grandeurs, qu'ils font avec le fruit de Calebaſſier, qu'ils coupent en deux, qu'ils verniſſent fort proprement, avec différentes figures qu'ils impriment deſſus. Ces ſortes de Couys ſont tantôt rondes & éleptiques, & quelquefois en côtes de Melon ; ils donnent cette figure au fruit, en le ſerrant étroitement avec une liane lorſqu'il eſt encore rond.

Les Canaris ſont des vaſes de terre de différentes grandeurs, où ils mettent leurs boiſſons.

Les *Pyrogues* ou Canots dont ſe ſervent les Indiens pour naviger dans les rivieres & le long des côtes, doivent être regardés comme le chef-d'œuvre de leur induſtrie. Ces Pyrogues, dont la légereté eſt admirable, ſont faites d'un tronc d'arbre creuſé, & d'une ſeule piece, & quelquefois relevées par les côtés avec quelques morceaux de bois. Il y en a qui ont juſqu'à trente & quarante pieds de long, & d'autres qu'on appelle *Couillaras*, dont une extrêmité ſe termine en pointe, qui ſont ſi petites, qu'à peine peuvent-elles contenir deux ou trois perſonnes ; auſſi ſe

Les Pyrogues ou Canots.

renverſent-elles ſouvent ; mais les Indiens ne s'en embarraſſent guere, parcequ'ils nagent tous parfaitement bien ; ils les retournent auſſi-tôt & jettent l'eau, & ſe remettent dedans. La maniere dont ils ont coutume de les conſtruire eſt aſſez ſimple. Ils choiſiſſent un arbre de neuf, dix ou douze pieds de groſſeur, & le plus droit qu'ils peuvent trouver. On fait en long une ouverture de neuf à dix pouces. On tire enſuite du dedans le bois des deux côtés, qu'on a ſoin d'unir le plus qu'on peut, pour lui donner de la rondeur. Cela fait, on retourne l'arbre, pour lui donner en dehors également ſes façons. On le diminue ordinairement ſur le devant. Quelquefois les deux extrêmités ſont entierement ſemblables par la largeur. On s'attache ſur-tout à donner une égale épaiſſeur partout. Un Canot doit avoir pour l'ordinaire deux pouces d'épaiſſeur dans le fond, un pouce & demi ſur les côtés, & un pouce ſeulement dans les bords. Quand tout cela eſt fait, il ne s'agit plus que d'ouvrir le canot. Pour cela on plante le long du chantier, qui doit être un peu élevé, des piquets à trois ou quatre pieds de diſtance les uns des autres : on fait du feu en dedans & en dehors ; & lorſque l'arbre eſt bien chaud, on a un bois fait en tenaille, avec lequel on prend le bord du canot, qu'on tire à ſoi à pluſieurs repriſes, en ſorte qu'en trois ou quatre heures de tems il doit être entierement ouvert. On ſe précautionne toujours d'avoir de l'eau auprès, afin d'arrêter l'ardeur du feu, en cas qu'elle fût trop grande, & pour empêcher que la canot ne brûle. Un arbre qui a dix pieds de circonférence, ouvre ordinairement

de

de cinq pieds & demi. S'il n'eſt gros que de neuf pieds ſeulement, il n'ouvre que de quatre pieds & demi, & ainſi à proportion.

Les Indiens bordent rarement leurs Pirogues, parcequ'il faut des clous, des planches & autres choſes, qu'ils ne connoiſſent pas, ſur-tout ceux qui ſont avant dans les terres. Ils ſe contentent donc de relever les côtés de poupe à proue, avec des morceaux de *Bache* (ſorte de Palmier) gros comme la moitié du poignet. Ils les attachent ſi bien les uns ſur les autres au corps du canot, que l'eau ne ſauroit entrer dedans, ſi les vagues ne paſſent par deſſus. Cette eſpece de bordage eſt encore arrêté en travers par d'autres morceaux de la même matiere, qui ſervent de banc à ceux qui nagent. On attache à l'arriere un gouvernail, ou autrement l'on gouverne avec une *Pagaye* ou eſpece de rame. Ces Pagayes ſont d'un bois fort léger, longues de cinq à ſix pieds, ſemblables aux pelles de Boulangers. Le manche ſe termine ordinairement en croiſſant, pour qu'on y puiſſe mieux placer la main; l'autre moitié qui eſt dans l'eau eſt fort mince, en diminuant juſqu'au bout. Dans de groſſes Mers, on doit préférer une pagaye à un aviron, ou à toute autre eſpece de rame, parcequ'il faut couper au plus vîte la lame, ce qui ſe fait ſur-le-champ avec la pagaye; au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour nager avec l'aviron. Les Sauvages ne ſe ſervent pas ſeulement de pagaye, ils vont encore à la voile. Leurs voiles ſont preſque quarrées, faites de morceaux de bache, qu'on a fendus en long & taillés en forme de lattes, qu'on a rangé proprement les uns contre

les autres, & arrêtés avec des brins de lianne, ou de fil de pitte.

Armes des Indiens.

Les armes ordinaires des Indiens de la Guyane ſont l'arc & les fleches, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe, & le bouton, qu'on appelle ailleurs caſſe-tête, parceque le principal uſage qu'en font les Indiens, eſt pour faire ſauter le crâne d'un ſeul coup. C'eſt une eſpece de regle épaiſſe de près d'un pouce, longue de deux pieds, étroite par le milieu, & large de trois ou quatre pouces aux deux bouts, dont les angles ſont coupés à vive arrête. On a coutume de faire cette ſorte d'arme de bois de fer, de bois de lettre, ou de quelqu'autre bois très dur.

Les Palicours ſe ſervent d'une demi-pique ou ſpon-ton, qu'ils appellent *Serpo*, qui eſt de bois de lettre. C'eſt une arme de diſtinction & affectée, pour ainſi dire, aux ſeuls Chefs de la Nation. Ils ont pour armes défenſives un bouclier, fait d'un bois extrêmement léger, qu'ils barbouillent en dehors de diverſes couleurs; la figure en eſt preſque quarrée, & un peu concave en dedans, où il y a une ance au milieu, qui ſert à le tenir plus commodément.

L'Arc des Indiens.

L'Arc des Galibis eſt fait de même que celui de tous les Sauvages Méridionaux : ils emploient le plus beau bois qui ſe puiſſe trouver, & lui donnent ordinairement cinq à ſix pieds de long : les fleches ſont à-peu-près de la même longueur, ils les font du haut de la tige d'une eſpece de roſeau. Ils ont ſoin de mettre au bout de chaque fleche, qu'ils ornent de belles plumes, un morceau de bois, long de trois à quatre pouces, qu'ils inſerent dans la moëlle de ce

roſeau, afin d'en accélerer le mouvement ; ils arment l'autre bout d'un morceau de bois très dur, qu'ils taillent en pointe, ou bien d'os de poiſſon, & entr'autres de ceux qui ſe trouvent aux principales nageoires. Ils ne ſe contentent pas quelquefois de garnir leurs fleches d'une ſeule pointe ; ils en mettent juſqu'à cinq ; ces ſortes de fleches, qu'ils appellent *Poſſirou*, ſervent non-ſeulement quand ils vont en guerre ; mais elles ſont encore d'un grand uſage pour la pêche, parcequ'on peut prendre à la fois autant de poiſſons qu'il y a de dards. Ils n'oublient pas non plus d'empoiſonner leurs fleches avec les fruits de *Cururu*, de *Piſon*, ou avec le lait d'un arbre qu'ils appellent *Pougoulay*, & dont nous avons parlé.

A l'égard de leurs guerres, de leurs feſtins, de leurs danſes, de leurs fêtes, & autres uſages communs à ces différentes Nations ; ce que nous en avons dit en parlant des Indiens de l'Orenoque & de la Guyane Eſpagnole eſt ſuffiſant, & leurs mœurs & coutumes ſont à-peu-près les mêmes.

CHAPITRE IV.

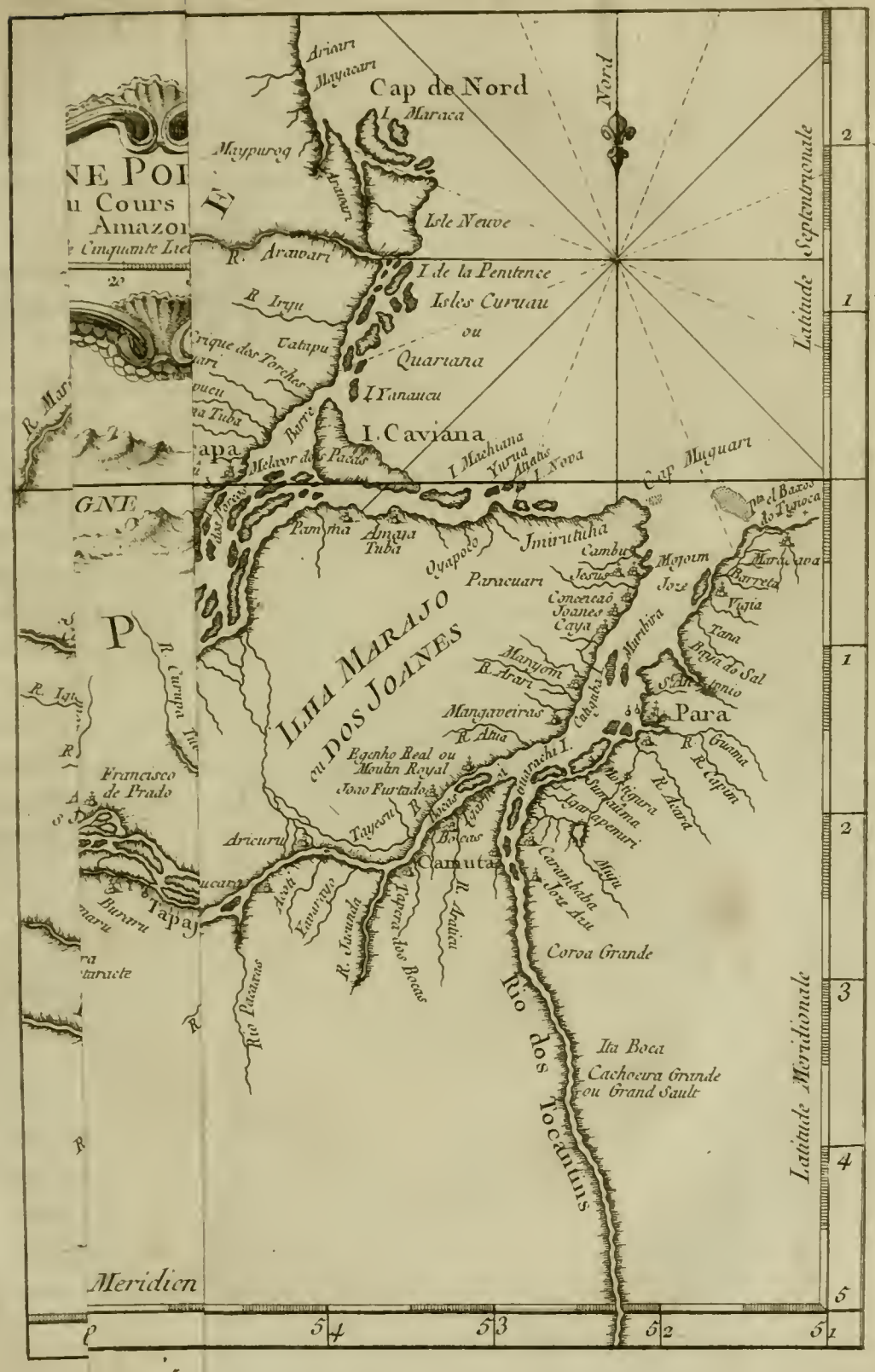
LA GUYANE PORTUGAISE.

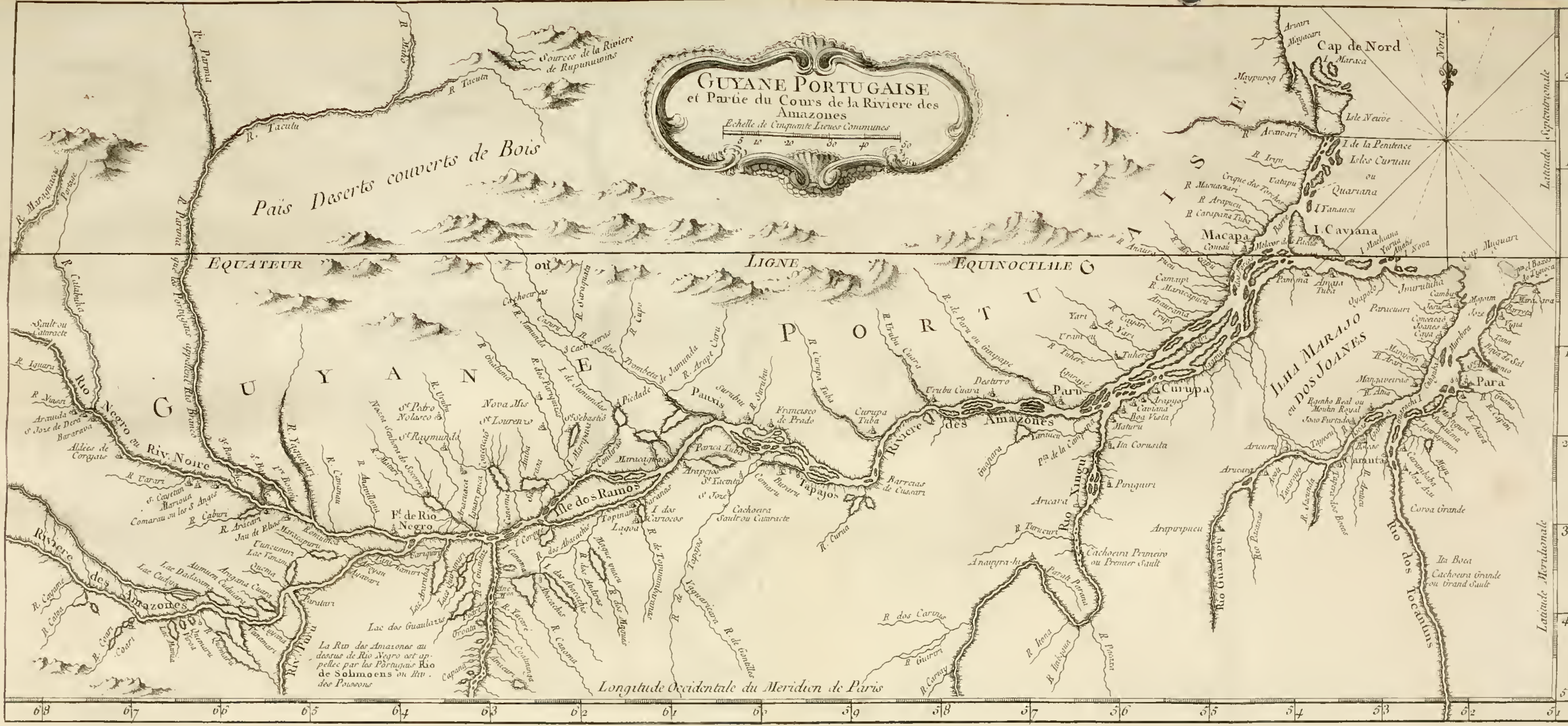
LES Portugais ont été très long-tems ſans ſonger à s'établir dans cette partie de la Guyane, qui eſt au Nord de la Riviere des Amazones, & renfermée entre le Cap de Nord & le Rio Negro. Ils reconnoiſſoient même à la fin du ſiecle dernier & au commencement de celui-ci, qu'ils n'avoient aucun droit ſur ces vaſtes Pays, dont les François étoient en poſſeſſion depuis plus de cent ans, comme on l'a vû dans la premierepartie de cetOuvrage ; mais le Traité d'Utrecht ayant cedé aux Portugais les Pays de la Guyane, ſitués au Nord de la Riviere des Amazones juſqu'à la hauteur du Cap de Nord. C'eſt dans ce point de vue que je vais prendre la Guyane Portugaiſe.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

DERRIERE le Cap du Nord, à l'Oueſt de lui, il y a une Baie ou une Ance qui s'enfonce vers le Sud, qui a près de deux lieues de largeur, & qui communique avec la Riviere d'Arouary, dont je parlerai ci-après. De petits Bâtimens peuvent mouiller


Cap de Nord
I. Maraca
Isle Neuve
I. de la Penitence
Isles Curuau
ou
Quariana
I. Yanauca
I. Caviana
Cap Muguari
Nord
Latitude Septentrionale
Latitude Meridionale
Ilha Marajo
ou dos Joanes
Para
Camuta
Corva Grande
Rio dos Tocantins
Ita Boca
Cachoeira Grande
ou Grand Sault
Meridien


GUYANE PORTUGAISE
et Partie du Cours de la Riviere des Amazones
Echelle de Cinquante Lieues Communes
5 10 20 30 40 50
Païs Deserts couverts de Bois
EQUATEUR ou LIGNE EQUINOCTIALE
GUYANE PORTUGAISE
Sources de la Riviere de Rupunuwins
R. Tacutu
R. Parima
R. Parima que les Portugais appellent Rio Branco
Rio Negro ou Riv. Noire
Riviere des Amazones
Riv. Puru
Fᵗ. de Rio Negro
Isle dos Ramos
Pauxis
Tapajos
Rio Xingu
Paru
Curupa
Macapa
Cap de Nord
I. Maraca
Isle Neuve
I. de la Penitence
Isles Curuau ou Quaruana
I. Caviana
Cap Maguari
ILHA MARAJO ou DOS JOANES
Para
Camuta
Rio Guanapu
Rio dos Tocantins
Cachoeira Grande ou Grand Sault
Cachoeira Primeiro ou Premier Sault
La Rio des Amazones au dessus de Rio Negro est appellee par les Portugais Rio de Solimoens ou Riv. des Poissons
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
Latitude Septentrionale
Latitude Meridionale
Nord
68 67 66 65 64 63 62 61 60 59 58 57 56 55 54 53 52 51

dans cette Baie. Quelques Geographes ont donné à cet endroit le nom de Baie & Riviere de Vincent Pinçon ; parcequ'il eſt certain que la Riviere de ce nom doit être voiſine du Cap de Nord & de l'embouchure de l'Amazone, & qu'on ne doit pas en donner le nom à notre belle & grande Riviere d'Oyapoco, comme les Portugais ont eſſayé de le faire croire, lorſqu'il s'eſt agi de diſcuter avec eux des droits de la France ſur les limites de la Guyane. Ce fait ne ſera conteſté par aucun de ceux qui auront conſulté les anciennes Cartes & les Auteurs originaux qui ont écrit de l'Amérique avant l'Etabliſſement des Portugais au Bréſil. Mais voici ce qui peut avoir donné lieu à quelques Auteurs de confondre la Riviere de Vincent Pinçon avec celle d'Oyapoco, c'eſt que dans la plus grande des Iſles qui ſont à l'embouchure de la Riviere des Amazones, il y va une Riviere qu'on nommoit anciennement Riviere d'Oyapoco, ſituée environ à moitié chemin entre le Cap de Nord & Paru, comme je l'ai trouvé bien prouvé dans un Mémoire manuſcrit de M. de Ferolle, Gouverneur de la Guyane, envoyé au Miniſtre en 1694, avec une Carte manuſcrite de ce tems. De ſorte que les Portugais ſe ſont ſervis de la reſſemblance de nom de ces deux Rivieres d'Oyapoco, quoiqu'éloignées de cinquante lieues de l'autre, pour fonder leurs prétentions au-delà du Cap du Nord. Mais il eſt certain que Vincent Pinçon n'a pas entré dans notre grande Riviere d'Oyapoco, mais dans une Riviere voiſine du Cap de Nord, qui portoit & porte encore le nom d'Oyapoco.

Cap de Nord. Le Cap de Nord eſt ſitué par la latitude d'un degré cinquante-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Il fait la pointe du Nord-Eſt d'une Iſle baſſe, nommée l'Iſle Carpory dans les anciennes Cartes, & qui n'eſt ſéparée de la grande terre que par un Bras de Mer fort étroit : il y a pluſieurs autres Iſles à l'Eſt & au Sud de celle-ci, que l'on nomme les Iſles de Toulourou : toutes ces Iſles forment l'embouchure de la Riviere des Amazones du côté du Nord-Oueſt ; leur grandeur, leur nombre & leur ſituation ne ſont pas trop bien connues ; & les Cartes anciennes varient beaucoup à cet égard.

A quatorze lieues au Midi du Cap de Nord, il y a la riviere d'Arouary qui vient de l'Oueſt, & dont les ſources ne doivent pas être éloignées de celles de l'Oyapoco ; tous ces Pays ſont bas & noyés dans beaucoup d'endroits ; quoique je ſache qu'on ait remonté cette Riviere aſſez avant, je n'ai cependant aucune connoiſſance particuliere de ſon cours & des Pays qu'elle traverſe.

Depuis la Riviere d'Arouary, la Côte court au Sud-Sud-Oueſt vingt lieues, pendant leſquelles on trouve pluſieurs Iſles de différentes grandeurs, peu éloignées de la Côte, formant un Chenal où paſſe à l'embouchure de la Riviere des Amazones, par lequel les Barques & petits Bâtimens du Pays paſſent, lorſqu'ils veulent aller de Macapa au Cap de Nord.

Fort de Macapa. La Côte tourne enſuite au Sud-Oueſt, pendant vingt autres lieues juſqu'au Fort de Macapa, qui eſt éloigné du Cap de Nord de quarante lieues. Le Nouveau Fort de Macapa, que les Portugais ont bâti à

deux lieues au Nord de l'ancien, eſt ſitué ſur le bord Occidental de la Riviere des Amazones à trois minutes au Nord de la ligne Equinoxiale, ſuivant l'obſervation que M. de la Condamine y fit au mois de Janvier 1744. Il y a une Bourgade d'Indiens qui ſe nomme Comu à l'Oueſt de ce Fort & preſque ſous le Canon.

Fort de Paru.

De Macapa au Fort de Paru on compte environ cinquante trois lieues au Sud-Oueſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le lit du Fleuve eſt rempli d'Iſles de différentes grandeurs, parmi leſquelles il y en a de ſept à huit lieues de longueur & plus. Le Fort de Paru, ſitué ſur le bord Septentrional du Fleuve, à été nouvellement rebâti par les Portugais, ſur les ruines du vieux Fort que les Hollandois y ont eu.

Entre Macapa & Paru, il y a pluſieurs Rivieres qui ſe jettent dans l'Amazone, elles ne ſont pas conſidérables, celle de Paru l'eſt davantage, on l'appelle auſſi Riviere de Ginapapé. On ne trouve que trois établiſſemens dans toute cette étendue, ſavoir celui de Thueré, ſur la riviere de ce nom, à douze lieues environ du Fort de Paru; celui d'Urameu, à cinq lieues au Nord de Thueré, & celui d'Yary, à quatre lieues au Nord d'Urameu, ſitué ſur la rive Occidentale de la riviere d'Yary, à dix lieues de ſon embouchure. Ces trois endroits ſont des Bourgades d'Indiens ſoumis aux Portugais, qui peuvent être ſujettes à des changemens.

On compte entre Macapa & Paru, neuf Rivieres, ſavoir, Igarapé, à neuf lieues au-deſſous de Paru; huit lieues plus bas celle de Thueré, ſept à huit lieues au-deſ-

ſous l'Yary, enſuite le Cayari à huit lieues ; quatre lieues au-deſſous l'Urapi, ſix lieues plus bas l'Anarama, qui ſe décharge par deux embouchures éloignées de trois lieues l'une de l'autre ; à quatre lieues au-deſſous le Maracapuru ; ſept lieues plus bas l'Anaurapucu ; & trois lieues au-deſſous, la riviere de Matapi ; & enfin de Matapi à Macapa trois lieues.

De la Riviere de Paru à celle d'Urubucuara, on compte plus de trente-cinq lieues ; la Côte entre deux court preſqu'Eſt & Oueſt, & le lit de l'Amazone eſt ſemé dans cet eſpace de beaucoup d'Iſles de différentes grandeurs, dont quelques-unes ont quatre à cinq lieues de longueur & plus d'une lieues de largeur. Il y a une Bourgade d'Indiens à l'embouchure de cette Riviere ſur la pointe Orientale.

A treize lieues au-deſſus de cet endroit on trouve la Riviere de Curupatuba qui ſe décharge dans l'Amazone par deux branches éloignées d'une lieue l'une de l'autre ; ſur la rive Orientale de Curupatuba ; à l'endroit où les deux bras ſe ſéparent, il y a une Bourgade d'Indiens qui porte le même nom. La Côte de l'Amazone entre ces Rivieres court au Sud-Oueſt & au Sud-Sud-Oueſt ; enſuite elle court au Sud pendant dix lieues, pendant leſquelles il n'y a rien de remarquable que quelques Iſles de différentes grandeurs que l'on trouve dans l'Amazone. Au bout de ces dix lieues, la Côte fait un coude & tourne à l'Oueſt-Nord-Oueſt, juſqu'au Fort de Pauxis, éloigné de ce coude ou pointe d'environ trente-cinq à quarante lieues, qu'on ne peut eſtimer au juſte à cauſe de la quantité prodigieuſe d'Iſles de toutes grandeurs, dont

Fort de Pauxis & environs.

le

le lit de l'Amazone eſt rempli dans cet eſpace.

A l'Orient de Pauxis, à la diſtance d'environ dix lieues, on trouve la Miſſion de S. François du Pré, & quatre lieues à l'Oueſt d'elle, la Bourgade de Surubin, ſituée ſur les bords d'une Riviere de ce nom, qui ſe jette dans un lac & dans des prairies baſſes & inondées, qui ſe dégorgent dans l'Amazone.

Le Fort Portugais de Pauxis eſt ſitué ſur la rive Septentrionale du Fleuve, dans un lieu où ſon lit, reſſerré & débaraſſé d'Iſles, forme un Détroit de neuf cens cinq toiſes de large. Le flux & le reflux de la Mer parvient juſqu'à ce Détroit, du moins il y eſt ſenſible par le gonflement des eaux du Fleuve, qui s'y fait remarquer de douze heures en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme ſur les Côtes. M. de la Condamine, de qui j'ai tiré ces remarques, ajoute que la plus grande hauteur du Fleuve qu'il a meſuré au Para, n'étant que de dix pieds & demi, dans les plus grandes marées, il s'enſuit que le fleuve depuis Pauxis juſqu'à la Mer, c'eſt-à-dire, deux cens & tant de lieues de cours, ou trois cens ſoixante lieues, ſuivant le P. d'Acuna, ne doit avoir guere plus de dix pieds & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du mercure, qu'il trouva au Fort de Pauxis, lequel eſt élevé de quatorze toiſes au-deſſus du niveau de l'eau, d'environ une ligne & un quart moindre qu'au Para, au bord de la Mer.

Depuis le Fort de Pauxis juſqu'à celui de Rio Negro, ou Riviere Noire, on compte en remontant plus de cent lieues. Dans cet eſpace le Fleuve eſt rempli d'Iſles de toutes grandeurs, & il forme pluſieurs

contours & ſinuoſités, qui en général équivalent à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le Fort de Pauxis étant par les deux degrés de latitude Méridionale, & Rio Negro par les trois degrés & quelques minutes : toute la Côte entre deux eſt baſſe, avec une quantité prodidieuſe de Bras de Rivieres & de Lacs qui ſe déchargent dans l'Amazone. La premiere de ces Rivieres, après le Fort de Pauxis, ſe nomme la Riviere des Trompettes, dont le cours eſt vers le Nord-Oueſt, & qu'on a remonté plus de ſoixante lieues, juſqu'à une Cataracte aſſez conſidérable. Cette Riviere en reçoit trois autres, & vient ſe jetter dans des Lacs & des Marais, qu'elle traverſe pour ſe rendre dans l'Amazone, par trois ou quatre embouchures aſſez éloignées les unes des autres.

A l'Oueſt de cette Riviere, on trouve celle de Jamundas, dont le cours eſt fort étendu, & qui prend ſa ſource dans des montagnes voiſines de l'Equateur ; elle forme deux Lacs aſſez conſidérables, qu'on appelle les Lacs de Jamundas, ſur le bord de l'un deſquels il y a une Bourgade qui porte le même nom. Plus, à l'Oueſt on trouve les Rivieres de Paraguiſes & Guatama, avec le Lac Mariparu. La Miſſion de S. Sebaſtien eſt au Nord de ce Lac ; on trouve enſuite la Miſſion de S. Laurent, ſituée ſur les bords de la Riviere de Guatuma, à quinze lieues de l'Amazone ; on a établi une nouvelle Miſſion ſur la même Riviere, à dix lieues au Nord de la précédente.

Vingt lieues à l'Oueſt de la Bourgade de S. Laurent, on trouve celle de S. Pierre de Nolaſque, qui eſt ſituée ſur les bords d'une Riviere qui ſe décharge

dans l'Amazone, par différentes branches. S. Pierre de Nolasque est à plus de vingt lieues au Nord-Nord-Est du Fort de Rio Negro. Six lieues au-dessous de S. Pierre, sur la même Riviere, il y a la Mission de S. Remond ; & dix lieues plus bas, sur le bord d'un Lac formé par cette Riviere, la Mission de la Conception.

A dix lieues au Nord-Est du Fort de Rio Negro, on a établi une Bourgade d'Indiens & une Mission, sous le nom de Notre-Dame du Secours. Elle est placée sur le bord d'un Lac, formé par plusieurs petites Rivieres qui viennent du Nord ; ce Lac se décharge dans l'Amazone, par un Bras de Riviere qui a six à sept lieues de longueur, & devant lequel il y a plusieurs petites Isles qui partagent le lit du Fleuve. Il faut voir sur la Carte ci-jointe la situation de ces Missions, les Lacs & les Rivieres dont on vient de parler. Toutes ces Missions Portugaises sont desservies par des Religieux du Mont Carmel.

Le Fort Portugais de Rio Negro est bâti sur le bord Septentrional de cette Riviere, deux lieues en dedans, à l'endroit le plus étroit que M. de la Condamine mesura de douze cens trois toises, & où il observa trois degrés neuf minutes de latitude. C'est le dernier établissement des Portugais qu'on rencontre du côté du Nord, en remontant la Riviere des Amazones. Rio Negro.

Rio Negro, ou la Riviere Noire est fréquentée par les Portugais depuis long-tems, & ils y font un grand commerce d'Esclaves. Il y a continuellement un détachement de la Garnison du Para campé sur

ſes bords, pour tenir en reſpect les Nations Indiennes qui les habitent, & pour favoriſer le commerce des Eſclaves dans les limites preſcrites par les Loix de Portugal; & tous les ans ce camp volant, à qui on donne le nom de troupe du rachapt, pénétre plus avant dans les terres.

La Riviere Noire a un cours extrêmement étendu; & ſa jonction avec l'Orenoque eſt conſtatée aujourd'hui de façon à ne laiſſer aucun doute. M. de la Condamine a éclairci ce point de Géographie avec beaucoup de ſagacité; M. Danville, dans ſa Carte de l'Amérique, en a fait uſage; & je les ai ſuivi dans la petite Carte de la Guyane, que j'ai miſe au commencement de cet Ouvrage.

Le cours de Rio Negro n'eſt pas Nord & Sud, comme M. Deliſle l'a marqué dans ſa derniere Carte de l'Amérique, ſemblable en cela à celle du Pere Fritz; elle vient au contraire de l'Oueſt courant preſqu'à l'Eſt-Sud-Eſt: & lorſqu'on eſt à ſon embouchure, elle paroît Eſt & Oueſt, & entre ſi parallellement dans l'Amazone, que, ſans la tranſparence de ſes eaux, on la prendroit pour un Bras de ce Fleuve, ſéparé par une Iſle.

En remontant la Riviere Noire, environ vingt-cinq lieues au-deſſus de ſon embouchure, on trouve une Riviere conſidérable qui s'y décharge par trois branches, éloignées de ſix lieues l'une de l'autre; mais la premiere branche eſt la plus conſidérable, & le vrai lit de cette Riviere, que les Portugais nomment Rio Branco, ou Riviere Blanche, à laquelle les Hollandois donnent le nom de *Parima*, dont le cours eſt

preſque Nord & Sud, & les ſources vers les trois degrés de latitude Septentrionale. A un degré de la ligne elle reçoit la Riviere de Tacutu, qui vient de l'Eſt, & par où l'on va trouver la Riviere d'Eſſequebé, comme on l'a vu ci-devant page 107, en parlant de la Guyane Hollandoiſe. Ces connoiſſances ſont dûes à un Voyageur hardi, qui en 1740 remonta la Riviere d'Eſſequebé, pour la recherche du prétendu Lac de Parime, de l'exiſtence duquel on a bien de la peine à ſe déſabuſer, & qui, après avoir traverſé des Lacs & de vaſtes campagnes déſertes, tantôt traînant, tantôt portant ſon canot, avec des peines & des fatigues incroyables, ſans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit, parvint enfin à une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il deſcendit dans Rio Negro.

Les Portugais ont remonté la Riviere Noire plus de cent lieues au-deſſus de ſon embouchure, & juſqu'au-delà d'une Cataracte aſſez conſidérable. Toute la partie connue de cette Riviere eſt peuplée de Miſſions Portugaiſes à dix ou douze lieues les unes des autres, où l'on a raſſemblé le plus qu'on a pû d'Indiens. En remontant la Riviere Noire pendant des quinze & vingt journées, on la trouve encore plus large que ſon embouchure, à cauſe du grand nombre d'Iſles & de Lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrein ſur ſes bords eſt élevé, & n'eſt jamais inondé. Le bois y eſt moins fouré, & c'eſt un Pays tout différent des bords de l'Amazone.

Depuis la premiere Cataracte de la Riviere Noire juſqu'à l'Orenoque, ſon cours n'eſt pas bien connu, cependant en 1744 les Portugais du Camp volant

de la Riviere Noire ont rencontré le Supérieur des Jéſuites des Miſſions Eſpagnoles du bord de l'Orenoque, avec lequel ces Portugais ſont revenus par le même chemin, & ſans débarquer juſqu'à leur Camp de la Riviere Noire, qui fait, comme on le voit, la communication de l'Orenoque avec l'Amazone.

Voilà ce que j'ai pû raſſembler de plus exact ſur cette partie de la Guyane où les Portugais ſont établis. A l'égard du climat des productions du Pays & des mœurs & coutumes des Nations Sauvages qui l'habitent, je ne puis rien ajouter à ce que j'ai dit ſur tous ces articles précédens, en parlant de la Guyane Eſpagnole & de la Guyane Françoiſe, auxquels je me contente de renvoyer.

CHAPITRE V.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE LA GUIANE,

Avec les noms des Nations Indiennes, ſuivant ce qu'en ont écrit les premiers Navigateurs.

IL eſt impoſſible que les premieres connoiſſances que l'on prend d'un vaſte Pays, ſoient exactes & ſuffiſamment détaillées ; quelques attentions & quelqu'intelligence que l'on puiſſe ſuppoſer dans ceux qui en entreprennent la découverte, ils ne peuvent ni tout voir, ni tout connoître ; mille choſes ſe dérobent à leurs recherches, d'autres ne ſe découvrent qu'avec le tems, & ce n'eſt que par des obſervations réitérées & ſuivies de proche en proche qu'on peut parvenir à des connoiſſances tant ſoit peu exactes. Il n'eſt donc pas étonnant que la Guyane ne ſoit pas encore bien connue, quoiqu'il y ait plus de deux cens ans que les Européens, & ſur-tout les François, la fréquentent. Aucuns des anciens Navigateurs ne l'ont décrite. La ſeule Relation ancienne qu'on en ait eſt celle du Capitaine Keymis, Anglois, qui y fit un voyage en 1596, en rangeant ſes Côtes depuis le Cap du Nord juſqu'à l'Orenoque. J'ai cru devoir joindre ici cette Relation pour la comparer avec la Deſcription Géographique que je viens de donner de la Guyane ſur des Mémoires plus récens & plus détaillés.

Keymis partit d'Angleterre le 26 Janvier 1596, Voyage de Keymis.

arriva le 3 Février aux Canaries, d'où il fit voile pour reconnoître les Iſles du Cap verd. Enſuite il fit route au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, & vint aborder au Continent de l'Amérique, à l'embouchure de l'*Arrowaria*, grande Riviere, qu'il dit par un degré quarante minutes de latitude, devant laquelle il mouilla : mais n'ayant pas trouvé d'habitans à la Côte, il continua ſa route le long de la Côte en la rangeant à vue. Il vit pluſieurs Rivieres, & vint mouiller devant celle de *Wiapoko* (Oyapoquo), il y entra avec un bot (petit Bâtiment tirant peu d'eau), trouva vingt ou trente cabanes inhabitées, & y paſſa la nuit ; continuant ſa route, il paſſa *Wanari* ſans y mouiller, parceque l'entrée eſt un fond de roches, & qu'il y a peu de profondeur. Il entra dans la Riviere de *Caperwaka* (c'eſt Aprouak), & il y fit quarante milles ſans y voir aucun habitant ; mais il trouva près d'une montagne quantité de bois de Bréſil, dont il chargea ſon Bot. De la Riviere de Caperwaka il fit route vers *Cawe* (la Riviere de Caux), il rencontra un canot avec deux Indiens, qui, du premier abord, s'enfuirent ; mais, les ayant raſſurés, ils le menerent à leur *Cacique* (Chef de la Nation ou du Village). Ces Indiens étoient de la Nation des *Jaos*, chaſſés de Moruga, Riviere voiſine de l'Orenoco, par les Eſpagnols. Ce Cacique lui donna un vieux Pilote pour le conduire à l'Oronoco. Il eſſuya un orage qui penſa faire périr ſon Bot, & l'obligea de jetter tout le bois de Bréſil dont il l'avoit chargé ; ce Pilote lui dit que ces orages ſont ordinaires autour de l'Iſle d'*Oneario*, qui eſt à

ſix

ſix lieues de la Riviere de Caperwaka (c'eſt ſans doute le Connétable). Les Indiens croient que les mauvais eſprits y habitent, & que ce ſont eux qui excitent ces orages. Le tems auquel la navigation eſt moins mauvaiſe dans ce parage, c'eſt à notre ſolſtice d'hiver, le vent qui regne le plus fréquemment à cette Côte, c'eſt le Nord, mais qui tient un peu de l'Eſt; quand le ſoleil eſt en deçà de la ligne, il eſt aſſez ſouvent au Sud, principalement pendant la nuit.

Les *Jaos* ont la coutume biſarre de ſe faire des balafres au viſage & ſur le corps; ils prennent pour cela une des dents d'un petit animal ſemblable à un rat, & s'en marquent le viſage, à-peu-près de la façon qu'un Graveur conduit ſon burin ſur le cuivre.

Les *Sebaios* habitent dans l'Iſle de *Gowateri*. On trouve dans la Baie du côté de l'Oueſt de fort bonnes rades ſous de petites Iſles, & beaucoup de poiſſons, d'oiſeaux, de fruits & de gibier, ſur-tout à l'endroit où la *Caiane* ſe jette dans la Mer : on ne trouve point de meilleur port en toute la Côte. Au-delà des montagnes on trouve beaucoup de bois de Bréſil, de coton, de poivre, d'herbe à ſoie, d'arbres qui produiſent le baume : il y a beaucoup de racines de *Wiapaſſa*, dont le goût approche de celui de Gingembre, & qui ſont excellentes contre les maux de tête & le cours de ventre. Toutes les Rivieres de cette Côte, & celles des environs de l'Oronoco, viennent des Vallées de la Guyane; on en verra les noms à la fin de cette Relation. Celle d'Amana eſt une des plus rapides, & peut porter à ſon embouchure des

vaiſſeaux chargés. Les habitans devers l'Eſt ne vont pas au-delà de Berbiche pour faire leurs traites; on recueille beaucoup de miel au-deſſus de *Curitini*. Les Eſpagnols n'ont pas été au-delà d'*Eſſequebé*. Les Naturels des environs appellent cette Riviere la ſœur de l'Oronoco, parcequ'elle eſt fort grande, & qu'il y a pluſieurs Iſles à ſon embouchure ; ils la remontent en vingt-quatre jours ; après cela ils portent leurs proviſions; au retour ils vont reprendre leurs canots pour les porter vers le Lac que les Jaos nomment *Rapanawini*, & les Canibales, *Parime ;* les Naturels du Pays diſent que ce Lac eſt ſi grand, qu'il ne differe aucunement de la Mer, c'eſt là qu'eſt Manoa.

Le 6 d'Avril il vint mouiller à l'embouchure de l'Oronoco par les dix braſſes d'eau, après avoir employé vingt-trois jours à reconnoître les Côtes. Le jour ſuivant deux canots lui apporterent des proviſions ; ces deux canots étoient commandés par deux Caciques ennemis des Eſpagnols. Un de ces Caciques lui apprit que le Pays où le *Maccureguari* eſt ſitué s'appelle *Muchikori*. Cette ville de Maccureguari eſt la premiere de la Guyane ; elle eſt dans une belle vallée, près de hautes montagnes qui s'étendent au Nord-Oueſt ; il y a ſix lieues de Carapana à cette ville, & Manoa eſt à ſix journées plus loin. Ils prennent la route de *Irawakeris*, le long de la riviere d'*Amacur*, cette route étant plus commode, bien qu'elle ne ſoit pas la plus courte : car celle de Carapana eſt plus difficile à cauſe des montagnes. Les *Caſſanares ;* peuple habillé, habitent aux environs des lieux où l'Oronoco prend ſon nom, &

s'étendent fort avant dans le Pays ; leurs limites vont juſqu'au Lac de Parime. Le Marewino traverſe les terres, & ſe jette dans l'Oronoco. Manoa eſt à vingt journées de l'embouchure de Wiapoko, à ſeize de Barima, à treize d'Amacur, & à dix d'Aratori. La meilleure route pour aller à Manoa, n'eſt pas Maccureguari, à cauſe des mauvais chemins qu'on y trouve. Keymis dit que ces détails ſont les propres termes des deux Caciques, qui parloient le même langage que ſon Interprête. Enfin après avoir remonté quelques journées dans l'Oronoco, ſans avoir fait aucune découverte avantageuſe, Keymis fit route pour retourner en Angleterre.

Il eſt aiſé de voir que la Géographie ne peut pas tirer de grandes lumieres d'une pareille Relation : cependant ce Navigateur ajoute : » Ma Relation ſeroit » imparfaite ſi je ne donnois ici en abregé l'état des » Peuples & des Pays de la Guyane, ou des envi- » rons, que j'ai viſités dans ce voyage «.

Noms des Rivieres de la Guyane, & des Nations Indiennes qui habitent ces Pays, ſuivant la Relation Angloiſe du Capitaine Keymis.

Arrowari, grande Riviere, aux environs de laquelle habitent les Arwaes, Pararwaes, Caribes.

Iwaricopo, grande Riviere, où ſont les Marpurwanas & les Jaos.

Maipari, grande Riviere, où ſont les Arricari.

Caipurog, grande Riviere, où ſont les Aricurri.

Arçou, grande Riviere, où ſont les Marouwanas.

Wiapoco, grande Riviere, où ſont les Coonoracki, Wacacoa & Waricao.

Wanari.

Capurwak, grande & belle Riviere, où ſont les Caribes.

Cawo, grande Riviere, où ſont les Jaos.

Wia, grande Riviere, où ſont les Maworias.

Cayane, grande Riviere, où ſont les Wiacas.

Gowateria, Iſle où ſont les Sebaios.

Macuria, où ſont les Piraos.

Cawroora.

Mamanuri, où ſont les Ipaios.

Curari, où ſont les Sebaios.

Curaſſumini, les mêmes.

Cunanama, où ſont les Jaos & les Arwacas.

Vracco.

Moraga.

Mawarpari. Les Arwacas habitent aux environs de ces trois Rivieres.

Amana, grande Riviere, où ſont les Caribes.

Capaleppo.

Marawinis, où ſont les Paracoſſos.

Owcowi.

Wiawiami.

Aramatapo.

Wiapo.

Macurama.

Vracco.

Carapi.

Charimawini, où ſont les Curupinis.

Eurowoto, où ſont les Apotomos.

Pawro, où ſont les Arwacas.
Surinam, où ſont les Caribes.
Shuruma, les mêmes.
Cupana, où ſont les Arwacos.
Wioma.
Caswini, où ſont les Nequeris.
Ivana.
Curitimi, grande Riviere, où ſont les Charibinis & les Arwacas.
Winiwari, où ſont les Parawinis.
Berbiche, où ſont les Arwacas.
Lemerare, où ſont les Waccawaios.
Iſſequebé, très grande Riviere, où ſont les Jars, les Sebaios & les Arwacas.
Matooroni, où ſont les Caribes.
Coovrini, où ſont les Maripis.
Chipanama, où ſont les Wacowaios.
Arawana, où ſont les Irawaqueris.
Pauraoma, où ſont les Jars, les Panipis & autres.
Aripacoto.
Ecawini.
Manutiwini.
Moruga, grande Riviere, où ſont les Jaos.
Piara, où ſont les Arwacas.
Chaimeragoro.
Waini, grande Riviere, où ſont les Caribes.
Barima, grande Riviere, où ſont les Caribes & les Arwacas.
Caitooma.
Awoca, grande Riviere.
Aratori, grande Riviere.

Cawrooma, grande Riviere.

Oronoco, Fleuve qui a ſon embouchure dans les Iſles de Maipar, Iracupono, Owarecupa & Warucana.

Les Arwacos ſont ennemis des Jaos, ils ont quantité de pierres vertes & blanches, dont ils ſe ſervent pour commercer. Ils parlent la même langue que les Tinnitivas; ainſi que les Arricaris, qui ont auſſi beaucoup de ces pierres. C'eſt aux environs de Iwaripoco, que Vincent Pinzon trouva quantité d'Emeraudes. A l'égard du Maipari, du Caiparog & de l'Arcoa, Je crois (dit Keymis), que ce ſont des branches du grand Fleuve des Amazones. Les premieres Montagnes qu'on voit, étant à la hauteur de Wiapoko, ſont du côté de l'Iſle de la riviere. Il faut aux Indiens de ce quartier vingt journées de Canot pour naviger depuis l'embouchure de la Riviere, juſqu'au Lac, où eſt Manva. Cette Riviere a diverſes Cataractes.

La Riviere de Wia ſe jette dans la Mer, avec beaucoup de violence; on trouve ſur les bords de cette Riviere beaucoup de bois de Bréſil.

Les Indiens des environs de Mammanuri ſont en petit nombre, mais fort cruels, & mangent ceux qu'ils prennent à la guerre, c'eſt pour cela qu'ils n'emploient pas le poiſon dans les combats, au lieu que la plûpart de leurs voiſins ſe ſervent à la guerre de fleches trempées dans le ſuc d'une herbe nommée Wapoto.

Des Indiens de la Guyane occupent les environs du Capaleppo & du Curitimi, Rivieres qui viennent des Vallées voiſines de la ſource de l'Amazone.

L'Uracco, de même qu'une grande partie de ces Rivieres, n'eſt pas également navigable dans tout ſon cours, à cauſe des rochers qu'on rencontre : de l'embouchure de cette Riviere à ſa ſource, où les Indiens de la Guyane ont divers Villages, il y a dix journées de navigation ; les bords de la Riviere & toute la Côte ont beaucoup de miel, de baume & de bois de Bréſil ; on y trouve auſſi du coton & de l'herbe à ſoie. Les hamaks des Indiens de ce quartier-là ſont travaillés avec beaucoup d'induſtrie.

Il eſt inutile de ſuivre davantage la Relation de Keymis, ce que j'en ai rapporté ſuffit pour faire connoître qu'elle n'offre rien de précis ni de ſatisfaiſant ſur ces vaſtes Pays, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir pour la conſtruction des Cartes, à peine y reconnoît-on, dans le nom des Rivieres, celui qu'elles portent aujourd'hui.

La Relation du Voyage que le Chevalier Walter Raleigh fit dans la Guyane en 1595, ne mérite pas plus de conſidération ; les détails dont elle eſt chargée ne peuvent ſoutenir ni l'examen ni la critique de gens inſtruits, ainſi j'ai cru qu'il étoit inutile de l'inſérer ici.

TROISIEME PARTIE.

REMARQUES POUR LA NAVIGATION DES COSTES DE LA GUIANE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des Terres aux environs du Cap de Nord ; & les Marées qu'on y trouve.

ENTRE la Terre ferme & le Cap de Nord, il y a un eſpace de dix lieues qui eſt rempli d'Iſles de différentes grandeurs, baſſes & noyées, qui ſont fort près les unes des autres ; elles ſont peu connues, & entierement inhabitées. Les vaiſſeaux ne doivent pas en approcher plus près de trois lieues : la Mer y eſt dangereuſe, ſur-tout dans les grandes marées de la pleine & de la nouvelle Lune ; on aſſure qu'il s'y forme des lames qui ſont hautes de vingt pieds, & qu'il y en a trois de la même force, contre la violence deſquelles les Navires ne réſiſteroient pas, & qui les jetteroient ſur des bancs de ſable & de vaſe qui s'étendent au large de ces Iſles, à plus d'une grande lieue ; mais les Barques & Canots qui viennent de la Riviere des Amazones pour ſe rendre à Cayenne, les peuvent ranger, parceque, tirant peu d'eau, les bancs

bancs de vaſe ne les empêchent pas d'approcher la terre, & de ſe retirer dans de petites Ances, où elles ſont à l'abri de ces terribles coups de Mer. Les Portugais de Macapa & les Indiens appellent cette Marée la Pororoca, & les François de Cayenne la nomment la Barre; M. de la Condamine en 1744, allant de Macapa à Cayenne, embarqué dans un grand Canot conduit par des Indiens Portugais, après avoir doublé le Cap de Nord, échoua ſur un de ces bancs de vaſe, dont la Côte eſt bordée, & la Mer en baiſſant ſe retira fort loin, & laiſſa le Canot enchaſſé dans une vaſe aſſez dure; & comme c'étoit le jour du dernier quartier & des plus petites marées, il reſta à ſec pendant ſept jours, c'étoit au mois de Février; mais les marées de la Lune ſuivante, le commencement de cette même barre ſi redoutée, remit le Canot à flot, mais ce ne fut pas ſans danger, l'ayant enlevé & l'ayant fait labourer dans la vaſe avec une rapidité étonnante.

Voici ce que ce ſavant Académicien dit de ce phénomene ſingulier: Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve (la Riviere des Amazones) ſe trouve reſſerré par les Iſles, & ſur-tout vis-à-vis de la grande embouchure de la Riviere d'Arawary, qui entre dans l'Amazone, du côté du Nord; le flux de la Mer offre un phénomene ſingulier. Pendant les trois jours les plus voiſins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes marées, la Mer, au lieu d'employer près de ſix heures à monter, parvient en une ou deux minutes à ſa plus grande hauteur; on juge bien que

cela ne peut ſe paſſer tranquillement. On entend d'une ou deux lieues de diſtance un bruit effrayant, qui annonce la Pororoca ; à meſure que ce terrible flot approche, le bruit augmente, & bientôt on voit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de haut, puis un autre, puis un troiſieme, & quelquefois un quatrieme, qui ſe ſuivent de très près, & qui occupent preſque toute la largeur du Canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuſe, briſe & raſe en courant tout ce qui lui réſiſte ; on voit en quelques endroits de grands terreins emportés par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, des ravages de toute eſpece ; par-tout où elle paſſe le rivage eſt net, comme s'il eut été balayé avec ſoin ; les Canots, les Pirogues, les Barques même n'ont d'autre moyen de ſe garantir de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans un endroit où il y a beaucoup de fond. M. de la Condamine ajoute que, ſans entrer dans un plus grand détail du fait, ni de ſon explication, il ne fera qu'en indiquer les cauſes, en diſant qu'après l'avoir examinée avec attention en divers endroits, il a toujours remarqué que cela n'arrivoit que lorſque le flot montant, & engagé dans un Canal étroit, rencontroit en ſon chemin un banc de ſable, ou un haut fond qui lui faiſoit obſtacle ; que c'étoit là & non ailleurs que commençoit ce mouvement impétueux & irrégulier des eaux ; & qu'il ceſſoit un peu au-delà du banc, quand le Canal redevenoit profond, ou s'élargiſſoit conſidérablement. On dit qu'il arrive quelque choſe d'aſſez ſemblable aux Iſles Orcades au Nord de l'Ecoſſe, & à l'entrée de la

Garonne aux environs de Bordeaux, où l'on appelle cet effet des marées le Maſcaret.

Entre les Iſles qui forment le Cap de Nord & la Terre ferme, il y a un enfoncement ou baie, dont le fond eſt l'entrée d'un Canal qui s'étend vers le Sud, & qui communique avec la Riviere d'Arawary. Cette entrée & le Canal ſont barrés par les ſables, de façon que les Canots même n'y peuvent pas paſſer, ce qui eſt bien différent de ce qu'on trouve dans le flambeau de la Mer de Vankeulen, qui marque dans ce paſſage huit & neuf braſſes d'eau. Ce n'eſt pas la ſeule erreur où ce flambeau peut jetter le Navigateur dans ces parages; car il donne pour la vue de ces terres des pointes de montagnes hautes & élevées, ſéparées les unes des autres d'une façon particuliere; au lieu que ce ſont des terres baſſes & noyées, couvertes de mangliers à perte de vue, & qu'on ne peut appercevoir du haut des mâts que d'environ cinq lieues.

CHAPITRE II.

REMARQUES SUR LES ATTERAGES AUX CÔTES DE LA GUIANE POUR ALLER A CAYENNE.

LES Côtes de la Terre-Ferme, depuis les Iſles du Cap de Nord juſqu'au Cap Caſſipoure, giſſent Nord-quart de Nord-Oueſt & Sud-quart de Sud-Eſt, ſuivant quelques Navigateurs ; & ſuivant d'autres Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Cette variété peut venir des Bouſſoles, ou du peu d'exactitude des Obſervateurs. Les Terres en ſont baſſes, toutes couvertes d'arbres, ſans aucune marque particuliere pour ſervir à leur reconnoiſſance, que la petite Montagne des Mayès, qui eſt ſituée par les trois degrés quinze minutes de latitude. Cette Montagne eſt une eſpece de plate-forme, Iſolée & couverte d'arbres ; lorſqu'on veut aller à Cayenne il eſt fort bon d'en prendre connoiſſance, pour aſſurer ſa Navigation ; parcequ'on n'eſt pas plus au vent qu'il ne faut ; on ne peut la voir qu'à la diſtance de cinq à ſix lieues au plus, encore d'un beau tems. Mais toute la Côte porte ſonde fort au large, & on peut l'approcher à trois ou quatre lieues ſans rien craindre. On trouve à cette diſtance huit, neuf & dix braſſes d'eau ; à dix lieues, douze, quinze & vingt braſſes ; à quinze & vingt lieues, vingt-cinq, vingt-ſept, vingt-huit & trente braſſes d'eau, fond de vaſe & de ſable fin de différentes couleurs. Pluſieurs Navigateurs atterent plus Sud & viennent chercher la ſonde, à vingt ou

trente lieues au Nord-Eſt du Cap de Nord ; on trouve en cet endroit quarante & cinquante braſſes ; enſuite on range la Côte des Mayès, à trois & quatre lieues de diſtance, en ſe réglant ſur les ſondes, pour ne point trop approcher de la terre.

Il eſt à propos, pour plus de ſûreté, lorſqu'on navige à la vue de cette Côte, de mouiller tous les ſoirs, d'autant que l'on pourroit être entraîné par les courans vers la Côte, & échouer ſur les fonds bas, qu'elle pouſſe deux lieues au large, & ſur leſquels il y a très-peu d'eau. Ces courans portent vers le Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'on eſt paſſé le Cap d'Orange, alors ils ſe renvoient à l'Oueſt-Nord-Oueſt.

L'Etabliſſement des Marées à la Côte des Mayès, eſt de ſix heures ; le Flot porte à l'Oueſt-Nord-Oueſt, à faire deux lieues tiers de lieues par heure, & le juſan porte au Nord-Eſt à faire une lieue par heure. La Mer monte de douze à quinze pieds. Quoique ces Remarques ſoient tirées du Journal d'un habile Navigateur, cependant l'examen d'un grand nombre de Journaux * de Navigation, font connoître que cette direction des Courans & des Marées n'eſt pas également conſtante.

* *Journaux de Navigation des Vaiſſeaux du Roi, qui ſont au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine. Voyage de France à Cayenne.*

Le Lud Low, 1715.
Le Paon, 1720.
Le Paon, 1721.
L'Eléphant, 1722.
Le Dromadaire, 1724.
Le Porte-Faix, 1725.
Le Porte-Faix, 1726.
Le Dromadaire, 1727.
Le Paon, 1728.
La Gironde, 1729.
La Gironde, 1730.
Le Dromadaire, 1731.
La Charante, 1732.
La Charante, 1734.
La Gironde, 1735.
La Charante, 1736.
La Charante, 1737.
La Gironde, 1738.
La Gironde, 1739.
La Gironde, 1740.
La Somme, 1741.
Le Canada, 1743.
La Seine, 1751.
Le Parham, 1752.
La Chevre, 1753.
La Chevre, 1754.
Le Parham, 1755.
L'anemone, 1756.

On trouve dans le Journal de Navigation de la Flûte du Roi, le Parham, en 1752, qu'étant au large du Cap Caſſipoure, mouillé par les ſept braſſes & demie d'eau, le tems beau & calme plat. Il a remarqué au commencement du flot, que les courans ont porté environ deux heures au Sud-Oueſt, après quoi à l'Oueſt autant de tems, & ſur la fin du flot, c'eſt-à-dire, aux deux tiers de flot, à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Et au commencement du Juſan ils ont porté au Nord-Eſt environ deux heures, & deux heures au Nord, & ſur la fin environ deux heures au Nord-Oueſt & à l'Eſt-Nord-Oueſt, à faire demi-lieue & deux tiers de lieue par heure l'un & l'autre; de ſorte qu'à bien examiner tous ces courans, ils portent autant de flot que de juſan, plus de la moitié, même les deux tiers de tems, du Nord-Oueſt à l'Oueſt: ce qui fait que, ſi l'on reſte à la voile, on doit donner une demi-lieue ou deux tiers de lieue par heure plus que l'eſtime.

Le même Navigateur a encore obſervé, étant dans le même mouillage, que la Mer avoit monté d'environ huit pieds à huit pieds & demi, la Lune ayant quatre jours, & c'étoit au mois de Mai 1752.

Le Vaiſſeau du Roi le Ludlow en 1715, a remarqué que le long de la Côte, depuis le Cap de Nord juſqu'à Cayenne, le flot porte au Sud-Sud-Oueſt, & le juſan au Nord-Nord-Eſt, ce qui ne s'accorde pas trop avec les remarques précédentes.

On trouve quelquefois dans ces parages des lits de marées d'une violence extrême & difficiles à comprendre. La Corvette du Roi l'Anemone, en 1755,

ſe trouva dans un de ces lits de marées, dont les flots formoient par intervalle des tourbillons affreux ; la Mer en devenoit tout de ſuite enflée, & pour lors, quoiqu'il eut du vent à faire quatre & cinq milles par heure, ces fils de marées empêchoient même de gouverner : de plus, le Navire ſe trouvant balotté entre deux lames très fortes, tous les mâts étoient en danger de tomber par les ſecouſſes violentes. Il eſt bon de remarquer qu'on ne trouve ces ſortes de marées que quand on approche trop de la Riviere des Amazones ; & lorſqu'on vient atterer plus Nord, on y eſt moins expoſé.

Le Mont Mayé eſt par la latitude trois degrés cinq à ſix minutes au plus.

Du Mont Mayé au Cap Caſſipoure, on compte dix-huit à dix-neuf lieues au Nord-Nord-Oueſt, quelques degrés Nord.

CHAPITRE III.

REMARQUES POUR LA NAVIGATION DEPUIS LE CAP CASSIPOURE JUSQU'AU MOUILLAGE DE CAYENNE.

ARTICLE PREMIER.

CAP CASSIPOURE ET CAP D'ORANGE, GRAND ET PETIT CONNETABLE.

LE Cap Caſſipoure, que quelques-uns nomment Cachipour, eſt ſitué par la latitude quatre degrés dix à douze minutes Nord, & par la longitude de cinquante-trois degrés trente-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Proche de ce Cap il y a un banc de vaſe qui s'étend l'eſpace de cinq à ſix lieues au large, ſur lequel on ne trouve que quatre à cinq braſſes d'eau de baſſe Mer, ſa traverſe du Nord au Sud eſt d'environ quatre lieues; ainſi les vaiſſeaux qui viennent du Sud pour reconnoître ce Cap ne doivent pas en approcher plus près de cinq à ſix lieues. Lorſqu'on a paſſé ce banc, le Cap d'Orange reſte à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt ſix à ſept lieues, & quoiqu'on ait peine à le bien diſtinguer à une ſi grande diſtance; on le connoît cependant parceque l'eau augmente, & qu'en continuant la route du Nord, on tombe de cinq à dix braſſes d'eau en moins d'un quart de lieue de chemin, & encore plus ſi l'on continuoit

tinuoit cette même route du Nord ; mais lorſque l'on ſe trouve par neuf & dix braſſes d'eau, il ne faut pas ceſſer de porter au large, & mettre le Cap à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & à l'Oueſt, s'il le faut, pour s'entretenir par cette même quantité d'eau.

Il eſt bon d'obſerver, lorſqu'on ſe trouve ſur les ſommes du Cap Caſſipoure par les cinq braſſes, de ne point s'amuſer à continuer ſa route ſur ce peu d'eau, il faut mettre le Cap au Nord, & Nord-quart-Nord-Eſt, juſqu'à ce que l'on trouve ſept braſſes, on perd pour lors la terre de vue de deſſus le Pont, étant fort baſſe : peu après on prend du Nord, du Nord-Nord-Oueſt, & Nord-Oueſt, en s'entretenant toujours par ſix & ſept braſſes d'eau ; ces routes vous rapprochent inſenſiblement de terre, & vous font arriver par les huit & neuf braſſes d'eau, en cottoyant le Cap d'Orange à la diſtance de deux ou trois lieues.

En approchant du Cap d'Orange, on découvre par-deſſus le bout qui fait l'entrée de la Riviere d'Oyapoko, pluſieurs montagnes. Ce Cap ſe connoît encore mieux par une pointe coupée du côté de la Mer, qui eſt plus élevée que la terre du Sud-Eſt dudit Cap ; & par pluſieurs pointes de montagnes aſſez hautes, qui paroiſſent ſéparées les unes des autres, d'autant plus remarquables que ce ſont les premieres hautes terres que l'on découvre venant du Cap de Nord.

Lorſqu'on a reconnu le Cap d'Orange, on fait route pour le Connetable, qui eſt à dix-huit lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt, en s'entretenant toujours par huit & neuf braſſes d'eau. Il y a deux Rochers ou

Iſlots qui portent le nom de Grand & Petit Connetable ; le grand eſt un Rocher fort élevé & fort ſain, autour duquel on trouve trois braſſes d'eau fond de vaſe ; le petit Connetable eſt une Roche beaucoup plus petite, ſituée Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt avec le grand à la diſtance de deux tiers de lieue ; on paſſe entre les deux par les huit & neuf braſſes d'eau, rangeant le grand à deux portées de fuſil, laiſſant le petit à bas-bord.

Il y a un banc de roches au Nord-Nord-Oueſt du grand Connetable, les uns le mettent à trois quarts de lieue de diſtance, les autres à une lieue & une lieue & demie ; cette incertitude de la diſtance de ce banc au Connetable fait qu'il eſt bien plus sûr de paſſer entre les deux ; mais ayant fait pluſieurs recherches pour tâcher de fixer la poſition de ce danger, j'ai trouvé dans le Journal de la Navigation du Vaiſſeau du Roi la Gironde, allant à Cayenne en 1738, qu'après avoir paſſé entre le grand & le petit Connetable, laiſſant le grand à ſtribord, à trois ou quatre longueurs de cable, par huit braſſes d'eau, fond de vaſe, il mit le Cap au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt pour aller aux Iſlets de Remire ; peu de tems après il vit des briſans qui marquoient des roches : les ayant relevés, ils lui reſtoient au Nord-quart-de-Nord-Oueſt à environ une lieue, & en même tems le grand Connetable reſtoit à l'Eſt quart de Sud-Eſt, à trois quarts de lieue ; & le petit Connetable au Sud-quart-de Sud-Eſt, trois quarts de lieue. Ces Roches, où paroiſſent les briſans, giſſent Nord quart-Nord-Oueſt & Sud quart-Sud-Eſt du petit Connetable,

à une lieue & un quart de distance, & avec le grand une lieue un tiers Sud-Est-quatt-Sud & Nord-Oueſt-quart-Nord. Ces Roches peuvent s'étendre juſqu'à cinq longueurs de cable aux quatre à cinq cens toiſes Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Il s'élevoit deſſus trois à quatre coups de Mer à la fois aſſez fréquemment, & l'on n'eſtima pas qu'il pût y avoir deſſus plus d'une braſſe & demie à deux braſſes d'eau.

Du grand Connetable on fait le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt pour paſſer au large des Iſlets de Remire, qui en ſont à environ ſix lieues ; l'eau diminue dans cette route, & l'on ne trouve que ſix braſſes d'eau juſqu'à l'Iſlet le Malingre, où l'on mouille au Nord-Nord-Eſt de lui, à la diſtance de deux tiers de lieue, par vingt-deux à vingt-trois pieds à la pleine Mer, & à Mer baſſe par dix-huit pieds d'eau fond de vaſe.

ARTICLE SECOND.

ISLETS DE REMIRE.

LES petites Iſles, que l'on nomme les Iſlets de Remire, ſont éloignés de la Côte de Cayenne d'une lieue & une lieue & demie au plus : ils ſont au nombre de cinq, ſavoir le Malingre ou l'Enfant, le Pere, la Mere & les deux Filles, que quelques-uns nomment les deux Mamelles : ces deux Iſlots, qui ſont fort petits, ne ſont que deux Rochers ſecs & ſtériles, fort près l'un de l'autre ; ils ſont ſitués à un quart de lieue à l'Eſt-Sud-Eſt du gros Iſlet, qu'on appelle la

Mere. Le Pere eſt le plus grand; il eſt ſitué à l'Eſt Nord-Eſt du Mont-Joly, à une lieue & un quart de diſtance. Il peut avoir demi-quart de lieue de longueur Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. Le Malingre eſt fort petit, ſitué à une lieue à l'Eſt-Nord-Eſt de la montagne de Romontabo, & à une lieue un tiers du Pere. Ces Iſlets ſont fort ſains, on en paſſe au large, & les rangeant à une lieue de diſtance, & même plus près ſans aucun danger, on ne trouve pas moins de cinq & ſix braſſes d'eau. Il ne faut pas cependant ranger de trop près l'Iſlet le pere, parcequ'il a dans ſa partie du Nord un bas fond ou banc de vaſe, qui s'avance un quart de lieue au large. Les Barques peuvent paſſer entre la terre & ces Iſles, on y trouve quinze pieds d'eau de baſſe Mer; mais ce paſſage eſt dangereux, parcequ'il y a un banc de Roches qui couvre & découvre, ſitué preſqu'à mi-canal entre la terre de Cayenne & les Iſlets le Pere & le Malingre. Ce banc eſt ſitué au Nord-Nord-Oueſt du Mont-Joly, à la diſtance de trois quarts de lieue, & à l'Eſt cinq degrés Sud de la montagne de Romontabo, à un peu plus d'une grande lieue; ce banc, qui n'eſt pas marqué ſur les Cartes, a été relevé par un habile Pilote en 1701.

L'Iſlet le Malingre eſt fort peu élevé au-deſſus de l'eau, & fort ſain tout autour, à l'exception d'une bature qui eſt dans ſa partie de l'Oueſt qui court au Nord-Nord-Oueſt de la longeur d'environ trois cens toiſes, dont la moitié découvre dans les grandes marées. Il ne faut pas s'en approcher, car on ne manqueroit pas de toucher deſſus, même dans les plus hautes marées.

Sondé tout autour du Malingre, en s'approchant à la distance de cent toises, trouvé quinze à seize pieds d'eau de basse Mer, & comme la Mer monte de huit à neuf pieds, on y trouve vingt-quatre à vingt-cinq pieds de pleine Mer dans les grandes marées.

L'Enfant perdu est une autre petite Isle, située au Nord-Est-quart-d'Oueſt du Malingre, à trois lieues de distance, & à deux lieues & demie au Nord-quart-Nord-Oueſt de Cayenne.

Lorsqu'on veut entrer à Cayenne, on vient mouiller pour l'ordinaire entre le Malingre & l'Enfant perdu, pour attendre les marées propres pour entrer; le mouillage est fort bon entre ces deux Islets, par les vingt ou vingt-cinq pieds d'eau de basse Mer, fond de vase. On mouille à l'Est-Nord-Est, au Nord-Est & au Nord du Malingre, à trois quarts de lieue de distance, par vingt ou vingt-deux pieds de basse Mer, fond de vase; la Mer y monte de sept à huit pieds. Beaucoup de Navigateurs viennent mouiller près de l'Enfant perdu, dans l'Est-Nord-Est & le Nord-Est de lui, à demi-lieue & trois quarts de lieue de distance, par les vingt ou vingt-cinq pieds d'eau de basse Mer, toujours fond de vase. Dans l'Est & dans le Sud-Est de cet Islet, il n'y a que de seize à douze & dix pieds d'eau, même fond.

Sondes près l'Enfant perdu

Dans l'Oueſt de cet Islet, à demi-lieue & trois quarts de lieue, on trouve dix-neuf & vingt pieds d'eau; mais si on s'approchoit de l'Islet à deux ou trois cables, on ne trouve plus que huit pieds; quoique tout à terre au pied de l'Islet, il y ait vingt-cinq pieds d'eau. La Flûte du Roi la Charente, en 1736,

fut, par ordre du Miniſtre de la Marine, ſonder ſous le vent de l'Enfant perdu, pour ſavoir ſi on pouvoit trouver une paſſe pour les vaiſſeaux qui ſeroient obligés de ſortir de Cayenne des vents de Nord-Eſt-quart-d'Eſt, n'étant pas poſſible d'appareiller du vent de Nord-Eſt; mais il n'a pas trouvé plus d'eau ſous le vent qu'au vent. Il eſt vrai qu'à un jet de pierre de l'Enfant perdu, il y a de l'eau ſuffiſamment pour un vaiſſeau; mais ſi on s'en éloigne de la longueur de deux ou trois cables, il n'y a pas plus d'eau que ſur la ſomme du vent, & même moins, & il ſeroit dangereux de paſſer auſſi près de l'Enfant perdu, dans un endroit de courans auſſi rapides, où un retour de marées peut faire perdre le gouvernement au Vaiſſeau & le faire acorer ce Rocher, ou aller échouer ſur des vaſes qui n'en ſont qu'à trois longueurs de cable, comme on vient de le dire. Il pourroit même ſe faire que ce Rocher auroit ſous le vent à lui quelques roches écartées, qui ne ſont connues de perſonne: les Vaiſſeaux marchands qui paſſent ſous le vent, lorſqu'ils y ſont contraints, ou qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de louvoyer, ne tirent que neuf à dix pieds d'eau; ainſi il convient mieux de paſſer au vent.

ARTICLE TROISIEME.

REMARQUES POUR ENTRER DANS LE PORT DE CAYENNE, ET Y MOUILLER.

LORSQU'ON veut entrer à Cayenne, on vient mouiller auprès de l'Iſlet le Malingre, qui eſt le plus Oueſt des Iſles de Remire, ſitué à l'Eſt-Nord-Eſt du Fort de Cayenne à deux lieues & demie de diſtance. On mouille pour l'ordinaire au Nord-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt de cet Iſlet, par vingt-ſix ou vingt-ſept pieds d'eau de haute Mer, la différence de ſix à ſept pieds pour la baſſe Mer; c'eſt-là qu'on attend les Marées favorables & le plein de l'eau, pour paſſer ſur les ſommes ou hauts fonds de vaſe, qui couvrent l'entrée de Cayenne.

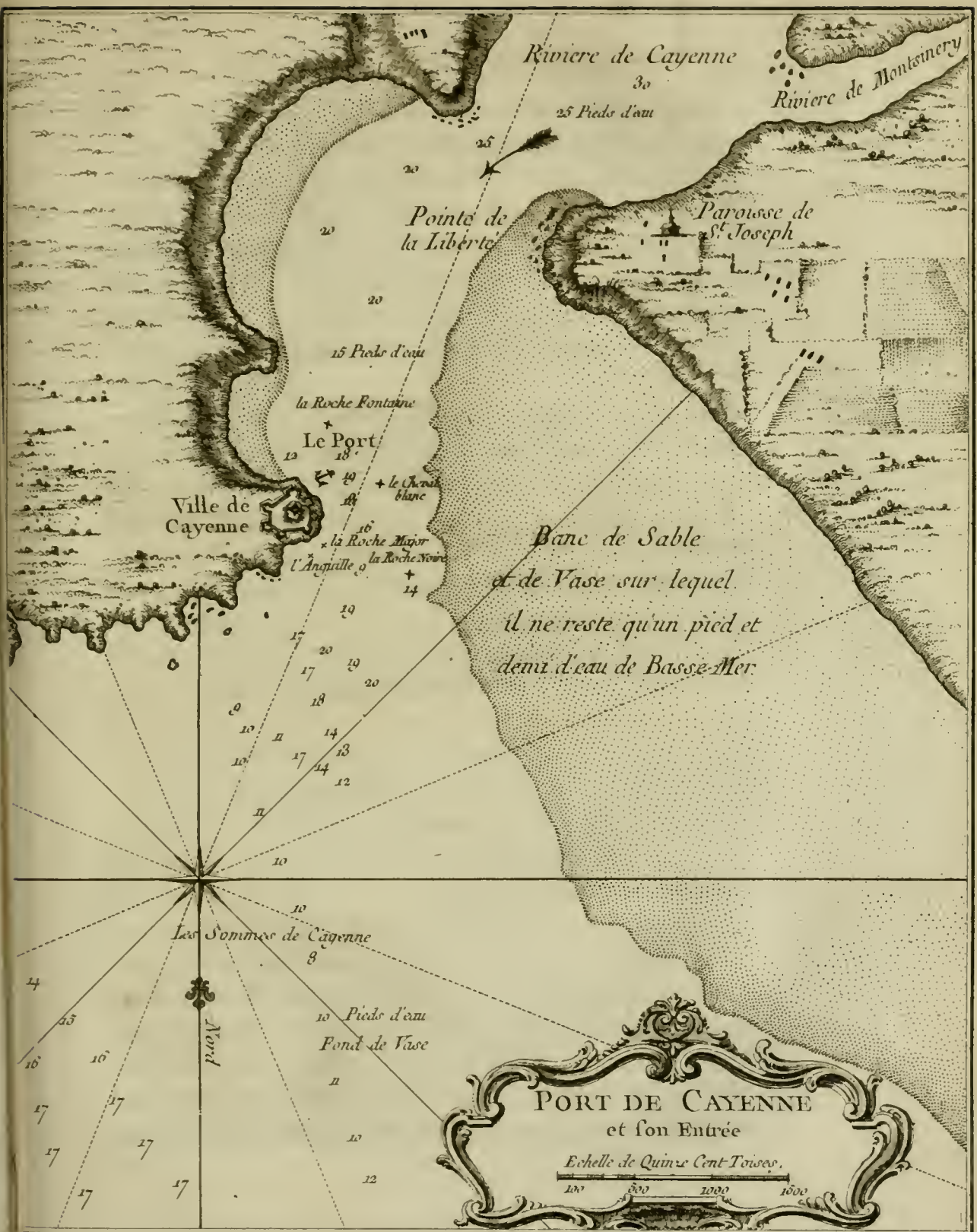
On peut auſſi mouiller auprès de l'Enfant perdu, pour y attendre de même les marées; cet Iſlet eſt à trois lieues au Nord-Oueſt-quard-Oueſt du Malingre; on trouve au Nord-Eſt de lui, quatorze, quinze & ſeize pieds d'eau de baſſe Mer, à la diſtance d'un quart de lieue & d'une demie lieue; on eſt très bien paré dans ce mouillage, pour entrer à Cayenne.

Depuis cet Iſlet juſqu'à l'entrée du Port de Cayenne ce ſont des hauts fonds d'une vaſe molle, ſur leſquels il ne reſte en quelques endroits à Mer baſſe que huit à dix pieds d'eau, & même ſept. De ſorte qu'il faut attendre que la Mer monte, & alors on ne trouve pas moins de treize & quatorze pieds d'eau deſſus ces ſommes à mi-flot.

Etant mouillé au Nord-Nord-Eſt de l'Iſlet de

Malingre pour entrer à Cayenne, il faut appareiller aux deux tiers du flot, qui eſt à une heure après midi, on met le Cap à l'Oueſt juſqu'à avoir amené au Sud la petite Montagne qui eſt au fond de la Rade, nommée la Montagne de Matoury. Alors on peut ſe ralier à terre, & mettre le Cap au Sud-Oueſt, à meſure que l'on approche de Cayenne pour paſſer ſur les ſommes, ſur leſquels il n'y a que quatorze pieds & demi d'eau & vaſe de pleine Mer de Maline; autrefois la Mer montoit ſur les ſommes juſqu'à dix-huit pieds, il en reſtoit dix de baſſe Mer. Il y a lieu de croire que les vaſes & les terres que la Riviere de Cayenne entraîne dans le tems des grandes pluies, ont élevé avec le tems les ſommes de quatre pieds. L'on commence à être ſur les ſommes, l'orſqu'en entrant on ferme le Mont-Joli par-derriere la terre, & l'on eſt ſur le milieu par le travers de la Montagne du Pont. Lorſqu'on eſt paſſé le ſomme, on augmente d'eau de quatorze pieds & demi à dix-huit & vingt pieds d'eau & on n'en trouve pas moins juſques dans le Port. Au Nord-Nord-Oueſt de la pointe du Fort il y a une Roche qu'on nomme la Roche Major, ſur laquelle il reſte huit pieds d'eau de baſſe Mer, de laquelle il faut ſe donner de garde, ce qui fait qu'il faut tenir l'Iſle de Malingre par la pointe de la Montagne du Pont, & ne le point cacher juſqu'à ce qu'on ait amené le bâton du Pavillon du Fort, par une batterie de Canon qu'on appelle la batterie des Roches; enſuite on peut gouverner ſur la Montagne de Matoury, juſqu'à avoir découvert l'Arbre le Fromager, qui eſt ſur la porte du Port; alors on eſt au large de toutes les Roches, & on peut tenir

le


Riviere de Cayenne
30
25 Pieds d'eau
Riviere de Montsinery
Pointe de la Liberté
Parousse de St. Joseph
15 Pieds d'eau
la Roche Fontaine
Le Port
le Chevalier blanc
Ville de Cayenne
la Roche Major
la Roche Noire
l'Anguille
Banc de Sable et de Vase sur lequel il ne reste qu'un pied et demi d'eau de Basse-Mer
Les Sommes de Cayenne
10 Pieds d'eau
Fond de Vase
Nord
PORT DE CAYENNE
et son Entrée
Echelle de Quinze Cent Toises.
100
500
1000
1500

le vent, le Cap au Sud-quart de Sud-Eſt, juſqu'à ce qu'on ait la Montagne du Pont par-deſſus la batterie de Pont-Chartrain, où l'on peut mouiller ſon ancre de Juſan & en filant un cable & un quart on ſe trouve dans l'endroit de la Rade où il y a le plus d'eau. Il reſte dix-ſept pieds d'eau aux grandes marées de baſſe Mer & ving-ſix à la pleine Mer. On affourche Nord & Sud comme le courant, & les marées y ſont de cinq heures & demie.

Il eſt bon de remarquer que lorſqu'on a la montagne de Romontabo, cachée par celle du Pont, on eſt ſur l'endroit des ſommes où il y a le moins d'eau, par quatorze pieds & demi ou quinze pieds de vaſe molle, dans laquelle on peut labourer de la profondeur d'un pied, ſans que le vaiſſeau en ſouffre en aucune façon.

Autre Remarque pour entrer à Cayenne.

La Flute du Roi la Gironde, en 1739 étant mouillée à trois quarts de lieue au Nord-quart-Nord-Eſt de l'Iſlet le Malingre, par les vingt-ſept pieds d'eau de pleine Mer, a appareillé pour entrer à Cayenne, le vent étant à l'Eſt-Nord-Eſt, petit frais, beau tems, la Mer groſſe, à deux heures après midi, à environ deux tiers de flot, gouvernant à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à avoir mis le Fort de Cayenne par la groſſe montagne de Matoury, alors mis le Cap au Sud-Oueſt, enſuite au Sud-Sud-Oueſt; ſondant à tout moment depuis avoir appareillé & trouvé de vingt-ſept pieds à quinze pieds d'eau, qui a été lorſque

le Mont-Joly a été fermé par la montagne de Romontabo, & a continué juſqu'à avoir mis cette montagne & celle du Pont, l'une par l'autre, que l'eau a augmenté, & que l'on a trouvé ſeize à vingt pieds d'eau, toujours le Fort de Cayenne par la groſſe montagne de Matoury; enſuite mis le Cap au Sud-Oueſt, pour laiſſer la Roche major à bas-bord, en la rangeant à environ un cable, ainſi que l'autre qui eſt dans le Sud-Oueſt; à quatre heures & demie du ſoir, mouillé dans le Port de Cayenne par vingt-ſix pieds d'eau, fond de vaſe, & affourché pendant le juſan Nord & Sud, comme le courant, un cable de la grande touée au juſan, & le cable d'affourché au flot, il a reſté de baſſe Mer dix-ſept pieds d'eau.

Pour éviter la Roche major, on a coutume de faire mouiller une chaloupe deſſus; mais ſi l'on n'avoit pas eu cette précaution, les marques ordinaires pour la parer ſont de tenir l'Iſlet le Malingre pour la montagne du Pont & le Bâton du Pavillon du Fort par la Batterie des Roches, ſondé étant Eſt & Oueſt de la Roche major, à un demi-cable de diſtance trouvé dix-neuf pieds d'eau.

Marques pour être bien mouillé à Cayenne.

La Flute la Seine en 1751 a mouillé dans le Port de Cayenne ſur les trois heures & demie du ſoir, ayant encore demi-heure de flot par les quatre braſſes d'eau, affourché au commencement du juſan Nord-quart-Nord-Oueſt & Sud-quart-Sud-Eſt, ayant la montagne de Matoury au Sud cinq degrés Oueſt,

la Roche major au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, & le Bâton du Pavillon au Nord-Eſt trois degrés Eſt, remarqué que ce mouillage eſt un peu trop dans le Sud-Eſt, n'ayant que douze à treize pieds d'eau de baſſe Mer, & qu'il vaut mieux ſe mettre un peu plus au large, affourché Nord & Sud, ayant l'Enfant perdu au Nord-quart-Nord-Oueſt à trois lieues, la pointe de la Batterie des Roches au Nord-Eſt-quart-Nord environ deux longueurs de cable, le Bâton du Pavillon du Fort au Nord-Eſt-quart-Eſt, la porte du Port à l'Eſt-quart-Nord-Eſt trois degrés Eſt; la Pointe à Madame Teſſier au Sud-Eſt-quart-Sud à une lieue; celle de la Liberté au Sud-Oueſt-quart-Sud deux degrés Oueſt, à trois quarts de lieue. Dans ce mouillage il reſtoit ſous le Navire treize pieds d'eau de Maline de baſſe Mer, & à la pleine Mer vingt-trois à vingt-quatre pieds, & de morte eau quinze & vingt pieds d'eau de pleine Mer.

Roches dans le Port de Cayenne.

Il y a pluſieurs Roches dans le Port de Cayenne, dont il eſt néceſſaire d'avoir connoiſſance. La premiere eſt la Roche major, nommée anciennement l'Aimable; elle eſt ſituée au Nord-Nord-Oueſt de la Pointe de Cayenne, nommée la Pointe du Fort, à la diſtance de trois cens toiſes au plus; cette Roche ne découvre jamais, & il reſte ſept pieds d'eau deſſus à Mer baſſe; au reſte elle eſt fort ſaine, & on peut en approcher à cinquante toiſes, & même plus près ſans rien craindre; on trouve en travers dix-neuf

pieds d'eau à Mer baſſe. Les Vaiſſeaux qui entrent à Cayenne la laiſſent à bas-bord, & la rangent pour l'ordinaire à un cable de diſtance, & quelquefois plus près.

La ſeconde Roche ſe nomme l'Eguille, elle eſt ſituée à cinquante toiſes au Nord-Nord-Eſt de la Roche major; elle briſe continuellement, pouſſe une pointe de Roche ſous l'eau fort étroite, ſur laquelle il n'y a de haute Mer que quatorze pieds d'eau. Le ſommet de la Roche découvre à un tiers de juſan.

La troiſieme s'appelle la Roche Noire, elle eſt ſituée à cinq cens toiſes à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la Roche major; quelques-uns la nomment le Banc de l'Aigle, parcequ'elle eſt ſituée proche les Bancs de ſable qui ſont du côté de l'Oueſt, & qu'on laiſſe à ſtribord en entrant, & dont on ne s'approche jamais aſſez pour craindre de toucher deſſus; on trouve quatorze pieds d'eau de pleine Mer.

La quatrieme Roche ſe nomme le Cheval blanc, elle eſt ſituée à cinq cens toiſes au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt du Fort de Cayenne, comme les Vaiſſeaux mouillent près du Fort, la Porte de Fer reſtant à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, à quatre longueurs de cable au plus, il n'y a pas à craindre qu'ils aillent donner ſur cette Roche.

La cinquieme eſt dans le fond du Port au Sud du mouillage ordinaire des Vaiſſeaux, on la nomme la Roche-Fontaine; lorſque les Vaiſſeaux ſont en place, ils n'en ſont mouillés qu'à un cable & démi de diſtance; elle peut avoir la longueur de deux chaloupes;

aux deux tiers de flot on trouve dix-huit pieds d'eau deſſus ; mais elle eſt entourée d'un haut fond de vaſe d'aſſez grande étendue, ſur lequel il ne reſte que huit pieds d'eau ; de ſorte que tout Vaiſſeau qui tirera plus de huit pieds d'eau ne la trouvera pas, parcequ'il ſera arrêté par les vaſes avant que d'être deſſus ; elle gît avec la Montagne du Pont Nord-Eſt-quart-d'Eſt & Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. Quand on a le Bâton du Pavillon du Fort préciſément par le bout du Pignon du Nord-Oueſt de la Poudriere, on eſt deſſus.

ARTICLE QUATRIEME.

SORTIE DE CAYENNE, ISLES AU DIABLE, ET RIVIERE DE COUROU.

APRÈS les remarques qu'on vient de donner pour l'entrée de Cayenne, il ne reſte preſque rien à dire pour la ſortie ; on appareille à mi-flot, & l'on fait route pour ranger la Roche major à la diſtance de cent toiſes au plus, portant au Nord & au Nord-quart-Nord-Eſt pour paſſer au vent, c'eſt-à-dire, à l'Eſt de l'Enfant perdu ; mais comme on n'a pas aſſez de tems pour paſſer les ſommes avant que la Mer baiſſe, on ſe trouve pour l'ordinaire échoué ſur les vaſes à une lieue au Nord de la Ville, où l'on attend la marée ſuivante, qui vous remet à flot, pourvu que le Navire ne tire pas plus de treize pieds d'eau ; quelquefois on fait mettre des baliſes ſur les ſommes pour marquer les endroits du Chenal où il y a plus d'eau. Il faut encore prendre les précautions néceſſaires

pour ſe ſoutenir contre les courans qui portent preſque toujours à l'Oueſt avec aſſez de force.

Lorſqu'on a amené l'Enfant perdu à l'Oueſt, il ne faut pas encore porter au Nord-Oueſt, ni même au Nord-Nord-Oueſt ; mais faire le Nord quelque tems, crainte de tomber par la force du Courant ſur les Iſles au Diable, que nous ne connoiſſons point, & qu'on dit très dangereuſes ; il doit cependant y avoir des mouillages autour d'elles, puiſqu'on ſait qu'un Vaiſſeau Marchand y a mouillé ; mais on en ignore le détail.

L'Efant perdu & les Iſles au Diable giſſent Nord-Oueſt-quart-de Nord, & Sud-Eſt-quart-de-Sud, à la diſtance de huit à neuf lieues. Elles ſont au nombre de trois, fort petites, placées en triangle ; elles ne ſont éloignées que de quatre lieues de la pointe de la terre, qui fait l'entrée de la Riviere de Kourou du côté de l'Eſt ; les Barques qui vont de Cayenne à Kourou rangent la Côte à la diſtance de deux ou trois lieues, & paſſent entre ces Iſles & la terre pour entrer dans la Riviere.

Entre l'Enfant perdu & ces Iſles on trouve quatte, cinq, ſix & ſept braſſes d'eau à trois ou quatre lieues de terre, & même neuf braſſes en approchant des Iſles. Plus au large il y a dix, douze & quinze braſſes ; & lorſqu'on les a paſſées, & qu'elles reſtent du Sud au Sud-Eſt, on trouve vingt, trente & quarante braſſes d'eau, le fond augmentant à meſure qu'on s'en éloigne.

La Riviere de Courou eſt à quatre lieues au Sud des Iſles au Diable ; cette Riviere eſt belle, & peut

recevoir de petits Bâtimens, mais l'entrée en eſt difficile, à cauſe de pluſieurs petits Rochers qui ſont du côté de l'Eſt, qui s'avancent plus d'une demi-lieue ou trois quarts de lieue au large, & d'un banc de ſable qui eſt à la pointe de l'Oueſt, ce qui retrécit beaucoup le paſſage. La maniere la plus sûre pour y entrer lorſqu'on vient de Cayenne, eſt de faire route pour paſſer entre les Iſles au Diable & la terre, en rangeant ces Iſles à une lieue & demie de diſtance, & lorſqu'on les a amené au Nord on gouverne ſur la pointe qui fait l'entrée de ſtribord de la Riviere de Courou juſqu'à ce qu'elle vous reſte à l'Oueſt à la diſtance d'une demi-lieue, & ne pas s'en approcher plus près; alors on gouverne ſur l'Égliſe de Courou en tenant le milieu de la Riviere, pour éviter les bancs qui ſont des deux côtés; on trouve dans cette route trois & quatre braſſes d'eau, fond de vaſe, & l'on vient mouiller un peu au-deſſus du Bourg par les quatre braſſes, affourché Nord-Eſt & Sud-Oueſt.

REMARQUE.

Lorſque j'ai entrepris cet Oouvrage, je me flattois de pouvoir raſſembler aſſez de remarques ſur tous les endroits fréquentés par les Européens dans la Guyane pour décrire les entrées des Rivieres, les Ports, les Rades & les Mouillages, avec le détail néceſſaire pour la sûreté des Navigateurs, comme je viens de le faire pour Cayenne; mais quelques recherches que j'aye faites parmi nos Navigateurs & parmi ceux des Anglois & des Hollandois, je n'ai rien trouvé ni d'aſſez

sûr ni d'assez exact pour être employé ; ainsi je suis forcé de renvoyer pour le reste des Côtes à ce que j'en ai dit dans ma Description Géographique de la Guyane, où les Plans que j'y ai joints suppléeront, quant à présent, aux Mémoires particuliers que l'on a lieu d'attendre des Navigateurs, qui non-seulement sont intéressés à prendre ces connoissances ; mais qui doivent les rendre publiques & les faire passer à la postérité, à laquelle nous sommes tous redevables.

CHAPITRE IV.

AIRS DE VENTS, DISTANCES ET ROUTES

Des principaux Lieux des Côtes de la Guyane, avec leurs Latitudes & leurs Longitudes.

ARTICLE PREMIER.

AIRS DE VENT ET DISTANCES.

DU Cap de Nord au Mont Mayé, l'air de vent eſt le Nord-Oueſt-quart-de-Nord, trois degrés Nord, & la diſtance eſt de trente-une à trente-deux lieues.

Du Cap de Nord au Cap Caſſipoure, le Nord-Oueſt-quart-de-Nord deux degrés Oueſt, quarante-ſix à quarante-ſept lieues.

Du Cap Caſſipoure au Cap d'Orange, le Nord-Nord-Oueſt, cinq lieues.

Du Cap d'Orange à la Pointe d'Aprouac le Nord-Oueſt, quatorze lieues.

Du Cap d'Orange au Connetable le Nord-Oueſt, quelques degrés Oueſt, quinze lieues.

Du Connetable aux premiers Iſlets de Remire, l'Oueſt-Nord-Oueſt, ſept à huit lieues.

Les Iſlets de Remire giſſent entr'eux Nord-Oueſt-quart-Nord & Sud-Eſt-quart-Sud, plus de trois lieues.

Du Malingre à l'Enfant perdu, l'Oueſt-Nord-Oueſt, trois lieues.

De l'Enfant perdu aux Iſles au Diable, le Nord-Oueſt-quart-Nord, huit à neuf lieues.

De Cayenne à la Riviere de Courou, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, huit lieues. Quelques Cartes Hollandoiſes en marquent treize à quatorze.

De la Riviere de Courou à celle de Maroni, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, deux ou trois degrés Oueſt, trente lieues.

De la Riviere de Maroni à l'embouchure de la Riviere de Surinam, l'Oueſt deux degrés Nord, vingt-quatre lieues.

De Surinam à la Riviere de Corentin, l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt trois degrés Oueſt, vingt lieues.

De la Riviere de Corentin à celle de Berbiche, l'Oueſt-Nord-Oueſt, dix-neuf lieues.

De Berbiche au Mouillage en dehors des Rivieres d'Eſſequebé & de Demerary, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, vingt-ſept lieues.

D'Eſſequebé au Cap de Naſſau, à l'entrée de la Riviere de Poumaron, le Nord quart-Nord-Oueſt, vingt-deux lieues.

De la Riviere de Poumaron à la grande Bouche de l'Orenoque, l'Oueſt-Nord-Oueſt, vingt lieues.

Du Cap de Nord à Cayenne, Routes réduites, le Nord-Oueſt-quart-Nord, ſoixante-dix-huit à quatre-vingt lieues.

De Cayenne à Surinam, l'Oueſt-Nord-Oueſt trois degrés Oueſt, ſoixante-cinq lieues.

De Surinam au Cap de Naſſaw, Routes réduites, le Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, cinq degrés Oueſt, environ quatre-vingt lieues.

ARTICLE SECOND.

LATITUDES DES PRINCIPAUX ENDROITS.

LE Cap de Nord, à l'entrée de la Riviere des Amazones, eſt par la latitude ſeptentrionale d'un degré cinquante & une minutes, obſervée par M. de la Condamine en 1740, par des obſervations réitérées, faites à la vue de ce Cap, près duquel il a reſté pendant ſept jours.

Mont Mayé, par les trois degrés cinq minutes.

Le Cap Caſſipour, par les quatre degrés.

Le Cap d'Orange, par les quatre degrés douze minutes; quelques Navigateurs prétendent qu'il n'eſt que par les quatre degrés ſept ou huit minutes.

Le grand Connetable, par les quatre degrés cinquante minutes.

Le Fort François d'Oyapoco, par les trois degrés cinquante-cinq minutes; obſervé par M. da la Condamine en 1744. Ce Fort eſt ſitué à ſix lieues en remontant la Riviere.

La ville de Cayenne eſt par les quatre degrés cinquante-ſix minutes, obſervée par M. de la Condamine, en 1744.

Cette latitude avoit été obſervée en 1672 par M. Richer, qui l'avoit trouvée de quatre degrés cinquante-ſix minutes vingt-deux ſecondes; ainſi la latitude de Cayenne eſt conſtatée de façon à ne pouvoir y rien oppoſer. Cependant un habile Navigateur, commandant la Flûte du Roi le Parham en 1752, dit avoir obſervé avec l'Octan pendant plu-

ſieurs jours, la Latitude dans le Port de Cayenne; & l'avoir trouvée de quatre degrés quarante-deux minutes, cequi fait une différence de quatorze minutes, d'où ce Navigateurs conclut, *que la Latitude de Cayenne eſt mal marquée ſur la Carte de la Cour*; (c'eſt ainſi que les Navigateurs nomment les Cartes Marines que j'ai dreſſées pour le ſervice des Vaiſſeaux du Roi). Ce fait prouve aux Navigateurs qu'ils ne doivent pas juger une Carte fautive, ni legérement, ni ſur les premieres obſervations que l'on fait à la Mer; il faut de la critique & des moyens de comparaiſon: il y a beaucoup de cauſes d'erreurs auxquelles la plûpart des Navigateurs, Pilotes & autres ne font pas aſſez d'attention, qui viennent, tant de l'Inſtrument que de la façon de s'en ſervir. C'eſt une vérité dont j'ai des exemples bien frappans dans les Journaux de Navigation, qui ſont au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, & que je crois inutiles de rapporter ici.

Les Iſles au Diable ſont par la Latitude de cinq degrés vingt-cinq minutes.

L'entrée de la Riviere de Marony, par cinq degrés cinquante-cinq minutes.

L'entrée de la Riviere de Surinam, par cinq degrés cinquante-ſept minutes.

L'entrée de la Riviere de Berbiche, par ſix degrés dix-ſept minutes.

L'entrée des Rivieres d'Eſſequebé & de Demerary par ſix degrés cinquante minutes.

Le Cap de Naſſaw à l'entrée de la Riviere de Poumaron, par les ſept degrés cinquante-deux minutes.

La grande entrée de l'Orénoque (*Bocca grande*)

eſt par les huit degrés cinq minutes, ſuivant le Pere Joſeph Gumilla, dont nous avons parlé. Cette Latitude s'accorde très bien avec nos autres obſervations.

ARTICLE TROISIEME.

SUR LA LONGITUDE DE QUELQUES ENDROITS DE LA GUIANE.

LES Obſervations Aſtronomiques, faites avec préciſion, ſont le plus sûr moyen de déterminer la Longitude d'une Carte Hydrographique; mais l'on n'en a pas toujours dans les endroits où il ſeroit néceſſaire pour fixer l'étendue de l'Eſt à l'Oueſt, ſur-tout dans les grandes diſtances; c'eſt ce que j'ai éprouvé dans ma Carte générale des Côtes de la Guiane, qui contient, de l'Orient à l'Occident, une étendue de dix degrés en longitude: valant, par le Parallele, deux cens lieues Marines de France de deux mille huit cens cinquante toiſes chacune. Le ſeul point fixe de longitude que j'aie, eſt la ville de Cayenne, où elle a été obſervée par M. de la Condamine en 1744, de cinquante-quatre degrés trente-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris.

C'eſt de cette détermination fixe & sûre que j'ai parti pour aſſujettir les autres endroits de ma Carte, en ſuivant de proche en proche les routes & les diſtances trouvées & eſtimées par les Navigateurs d'un lieu à un autre, conciliées avec quelques obſervations de Latitude. Ces opérations m'ont conduites à placer le Cap de Nord par les cinquante-deux degrés vingt-cinq minutes de longitude Occidentale. Mais comme

cette ſorte de détermination n'a pas même le degré de certitude que les Obſervations Aſtronomiques, j'ai cherché à aſſurer mes opérations par d'autres combinaiſons. M. de la Condamine ayant fait à la ville de Para, ſur la Côte du Sud de la Riviere des Amazones, pluſieurs obſervations, d'où il a conclut la longitude de cette Ville, de cinquante & un degrés à l'Occident de Paris; ayant enſuite fait route de Para au Cap de Nord, il a trouvé par ſon eſtime, que la différence de l'Eſt à l'Oueſt de l'un à l'autre étoit de 28 lieues, valant un degré vingt-quatre minutes; ce qui donne, pour la longitude du Cap Nord, cinquant-deux degrés vingt-quatre minutes: conforme à une minute près à cequi réſulte de ma premiere opération.

C'eſt par une ſemblable méthode, que j'ai placé l'entrée de l'Orénoque par les ſoixante-deux degrés de longitude Occidentale; ainſi je n'en donnerai point le détail. Enfin je n'ai rien négligé pour donner à ma Carte toute la préciſion poſſible; malgré cela je dois toujours craindre de tomber dans quelques erreurs, que le tems ſeul & une pratique conſtante des lieux peuvent faire connoître. D'un autre côté les Navigateurs ne doivent pas juger légerement une Carte, lorſqu'elle ne paroît pas s'accorder avec quelques-unes de leurs remarques; il y a tant de cauſes d'erreurs journalieres à la Mer, qu'ils ne ſauroient prendre trop de ſoin pour réitérer & vérifier leurs obſervations.

FIN.

AVIS

POUR PLACER LES FIGURES.

PLANCHE I, à la page 84; elle repréſente des Indiens de la Nation Caribe, dont il eſt parlé aux pages 84 & 97.

Planche II, à la page 82; elle repréſente des Indiens habitans aux environs de l'Orenoque.

Planche III, à la page 228; elle repréſente des Indiens de la Guyane Françoiſe, dont il eſt parlé page 228; & leurs armes, page 242.

Planche IV, à la page 86: elle repréſente différens atours ou parures des Indiens.

Planche V, à la page 65: elle repréſente le Lamentin, Manate, ou Vache Marine, l'Eſpadon, dont il eſt parlé page 208, & la Pêche du Lamentin, page 210.

Planche VI, à la page 58: repréſente l'Ante ou la grande Bête; le Tatou ou Armadille, dont il eſt parlé pages 60 & 125; le Léſard, page 61; l'Agouti, eſpece de Lievre, pages 125 & 203, & le Porc-Epic, pages 126 & 203.

Planche VII, à la page 122; repréſente le Bananier & ſes fruits, dont il eſt parlé pag. 49 & 122; le Figuier, le le Cotonier, page 196.

Planche VIII, à la page 193; repréſente le Coco, Régime de Coco, le Calebaſſier & ſon fruit, dont il eſt parlé page 239.

Planche IX, à la page 197; repréſente l'arbre de Café & ſon fruit, la Canne de Sucre, dont il eſt parlé pag. 200, & le Papayer & ſon fruit, page 193.

Planche X, à la page 222, Vue d'une Indigoterie, & du travail qui s'y fait.